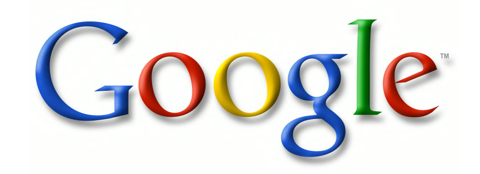



DOMINUS ILLUMINATIO MEA
Taylor Institution.



ŒUVRES

DE

SCARRON.

TOME SIXIEME.

Ce volume contient,

ŒUVRES

DE

SCARRON.

NOUVELLE ÉDITION;

Plus correcte que toutes les précédentes.

TOME SIXIEME.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. LXXXVI.

LE MARQUIS RIDICULE, OU LA COMTESSE FAITE A LA HÂTE,

COMÉDIE,

PAR SCARRON.

A M. L'ABBÉ FOUQUET.

MONSIEUR,

UNE personne, qui vous entendant nommer, demanderoit qui vous seriez, passeroit bien pour un campagnard très-ignorant des affaires du monde : vous y êtes en telle réputation, qu'enfin, lorsque l'on parlera de vous, on en viendra à ne dire plus que, M. L'ABBÉ, comme on dit aujourd'hui M. le Cardinal, comme on a dit autrefois au dernier grand Ministre, et comme on a dit toujours de tous ceux qui se sont rendus importans par leur mérite. Ce vous est une grande gloire d'être, à votre âge, un des plus considérables hommes de l'Etat; mais ne vous est-ce point une grande fatigue? Votre grand crédit ne vous accàble-t-il point de priéres inciviles, et ne vous fait-il point trouver quelquefois dans votre anti-chambre une haie d'importuns qui vous attendent au passage? Je pense même que quelqu'un s'imaginera que c'est ce qui vous a attiré le livre que je vous dédie; mais que tous faiseurs de jugemens téméraires sachent que j'ai pris mes sûretés de ce côté-là, et que devant que de vous destiner une maniére de présent, qui plaît souvent moins à celui qui le reçoit, qu'à celui qui le fait, j'ai voulu savoir si vous trouveriez bon que je vous le fisse. Vous m'avez fait dire que vous ne l'auriez pas désagréable. Et en vérité, MONSIEUR, vous ne deviez pas recevoir moins obligeamment l'envie que j'ai d'être votre serviteur : mais ce n'est pas assez que je le veuille, il faut que vous le vouliez aussi; et après que vous l'aurez bien voulu, il faudra peut-être encore savoir si je mérite de l'être. Si vous m'en voulez croire, vous n'y regarderez pas de trop près, et vous m'accorderez l'honneur de votre bienveillance, comme a fait M. le Procureur-Général votre frére. En attendant que vous ayez pris votre résolution sur une affaire qui m'est aussi importante; que sont importans à l'Etat les services que vous lui rendez tous les jours, je vous supplie de lire ma Comédie : c'est à mon gré la mieux écrite de toutes celles que j'ai données au Public, depuis que mon malheur m'a réduit à n'avoir rien de meilleur à faire; et ce sera celle qui m'aura le mieux réussi, si elle a votre approbation, que je préfére à tous les applaudissemens des théatres, comme je fais à tout ce qui me pourroit arriver de plus heureux, la qualité de

MONSIEUR,

Votre très-humble, très-obéissant et très-obligé serviteur, SCARRON.

ACTEURS.

DOM BLAIZE POL, *Marquis de la Victoire.*

DOM SANCHE, *son frére.*

DOM COSME, *de Vargas.*

BLANCHE, *fille de D. Cosme.*

LIZETTE, *Suivante de Blanche.*

STEFANIE, *Dame Portugaize.*

LOUIZE, *Suivante de Stefanie.*

OLIVARÈS, *Ecuyer de Stefanie.*

ORDUGNO, *Ecuyer de Dom Blaize.*

MERLIN, *valet de Dom Blaize, servant Dom Sanche.*

LE

LE MARQUIS RIDICULE, OU LA COMTESSE FAITE A LA HÂTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

STEFANIE, LOUIZE.

LOUIZE.

MADAME, excusez-moi, si je vous interromp ;
Mais le soleil ici donne sur nous à plomb.
Sans parasol, sans mante, au soleil, à telle heure,
Etre au cours, c'est jouer à se perdre, ou je meure.
Voulez-vous faire ici de l'astre radieux,
Et de votre bel œil morguer celui des cieux ?
Sauf l'honneur que je dois à votre noble essence,
Ce dessein romanesque a de l'extravagance.

STEFANIE.

Tu me parles toujours avecque liberté.

LOUIZE.

Mais, madame, après tout, je dis la vérité ;
Car au cours, à midi, que voulez-vous donc faire ?

STEFANIE.

Ignorant mon dessein, tu n'as rien qu'à te taire.

LOUIZE.

Au moins m'avouerez-vous que l'on n'y vient que tard,
Et qu'on n'y laisse point son carrosse à l'écart.

STEFANIE.

Tais-toi. Je te disois tout à l'heure, Louize,
Qu'à moins que d'un seigneur, je ne puis être éprise.
Je hais le petit noble à l'égal du bourgeois;
L'écu seul à couronne est l'objet de mon choix:
Enfin, nul, quel qu'il soit, n'aura sur moi d'empire,
Si dans ses qualités il n'entre du messire.

LOUIZE.

Et dom Sanche, madame, est-il un grand seigneur,
A qui si franchement vous donnez votre cœur?
Ma foi! d'un grand seigneur il n'a pas l'équipage,
Et son train jusqu'ici ne peche pas en page.

STEFANIE.

Si tu voyois bien clair, tu connoîtrois qu'il est,
Quoiqu'avec peu de train, autre qu'il ne paroît.

LOUIZE.

Et sur quoi fondez-vous pareille conjecture?

STEFANIE.

Sur ce qu'il a l'air grand, et de fort bon augure;
Sur ce qu'en l'approchant mon ame m'avertit
Qu'il est né grand seigneur, mais qu'il se travestit.
Je ne me suis jamais d'un seigneur approchée,
Que d'un instinct secret je n'aie été touchée:
Mais je me pique aussi d'être de mon côté,
Le véritable aimant des gens de qualité,
Titre, que je préfére au beau titre de reine.

LOUIZE.

Vous êtes Portugaise?

STEFANIE.

Il est vrai, je suis vaine.

LOUIZE.

Mais par l'ordre du ciel à qui tout est sujet,
Si dom Sanche n'est pas un seigneur contrefait,

Lui ferez-vous encor, de l'humeur dont vous êtes,
La mine, et les doux yeux, que par-tout vous lui faites?

STEFANIE.

Il est vrai que je dis ce que je ne fais pas:
Il est vrai qu'à le voir je trouve trop d'appas:
Et bien qu'il ne m'ait pas par mon foible attaquée,
Il m'a pourtant vaincue.

LOUIZE.

Ou du moins détraquée.
Pour moi, si je brûlois, je cacherois mon feu,
Ou je n'en ferois voir que quelquefois un peu:
Car s'il voit, fin qu'il est, en pareille matiére,
Que vous en ayez tant, il n'en recevra guére.
Il est doux, complaisant, fort civil, grand flatteur:
Avec ces qualités, on peut être imposteur,
Avec ces qualités, on trompe dans le monde;
Et si c'est là-dessus que votre esprit se fonde,
Pour croire que le sien vous est assujetti,
J'ai peur que votre amour n'en ait le démenti.
Ou je sais peu de chose en l'amoureux martyre,
Ou c'est modérément que pour vous il soupire,
Et je n'ai pas grand'peur que sa famille un jour
Vous plaide à son sujet pour un meurtre d'amour.
Fût-il comte ou marquis, étant ce que vous êtes,
Il feroit pour le moins le chemin que vous faites.
Votre rare beauté fait tout pour l'acquérir:
Voit-on sur votre amour, son amour enchérir!

STEFANIE.

Oui, même avec excès.

LOUIZE.

Chacun en croit de même,
Chacun croit aisément qu'on l'aime autant qu'il aime,
Vous autres déités, vous avez l'esprit vain.
Hà! sortez vîtement de ce doute incertain;
Qu'il décline son nom, son pays, sa naissance;
Il est tems qu'à son tour il fasse quelque avance.
S'il a ce qu'il vous faut, un notaire, un curé;
S'il n'est pas ce qu'on croit, fût-il bien l'éploré,
Fermez-lui votre porte, et m'en cherchez un autre,
Dont vous serez le fait, comme il sera le vôtre.

STEFANIE.

Je sais que bien souvent, il se promene ici.
Et c'est pour ce sujet que je m'y trouve aussi,
Afin que m'y voyant, seule, à pied, sans livrée,
Il s'aille figurer ma conquête assurée,
Et que pour me connoître, il vienne m'approcher.

LOUIZE.

Qu'espérez-vous par-là ?

STEFANIE.

Je lui veux reprocher,
Qu'il donne à tout.

LOUIZE.

Ma foi, ce n'est pas gain de cause :
Pour vos nobles desseins, il faut bien autre chose.

STEFANIE.

Cela me peut servir à le faire expliquer ;
A connoître s'il m'aime, ou s'il se veut moquer.
Car puisque tout mon bien est ma seule industrie,
Je redoute sur-tout la contre-fourberie.

LOUIZE.

Par ma foi, je le tiens aussi fourbe que nous.

STEFANIE.

Mais il n'est pas aussi le seul but de mes coups.

LOUIZE.

Ce financier coquet, que vous couchiez en joue,
Et qui ne vous hait pas, le valoit bien.

STEFANIE.

Il joue,
Son humeur m'est suspecte ; on croit qu'il doit au roi,
Et n'est pas dans Madrid cru pour homme de foi.

LOUIZE.

Et ce beau courtisan qui vous suit à la piste ?

STEFANIE.

Le madré veut savoir en quoi mon bien consiste.

Ne t'imagine pas à voir ma vanité,
Que je m'attache tant aux gens de qualité :
Si je trouve ou bourgeois, ou vieillard qui soit riche,
Par d'honnêtes faveurs, dont je ne suis pas chiche,
Je saurai le gagner ; lors ma condition
Se pourra bien passer de mon invention,
Et lors avec honneur, sans faire de bassesse,
Je pourrai soutenir l'éclat de ma noblesse :
Pour cet effet, je vole aux oiseaux passagers,
Et notre politique en veut aux étrangers.
J'ai de bons espions dans les hôtelleries,
Dans les postes, bureaux, coches, messageries,
Tu m'es un bon second, et notre Olivarès
Pour nos nobles desseins est comme fait exprès,
Aux yeux de cent jaloux, il sait faire un message.

LOUIZE.

Bref, votre Olivarès est un grand personnage.

STEFANIE.

Il a su découvrir qu'un certain vrai marquis
Arrive dans Madrid, et sait bien son logis.
Ce seigneur étranger, si j'ai bonne mémoire,
A nom dom *Blaize* Pol, marquis de la Victoire.

LOUIZE.

La peste, que de noms !

STEFANIE.

Cela sent son seigneur.

LOUIZE.

Madame, j'apperçois votre écuyer d'honneur.

STEFANIE.

Il nous apportera quelques bonnes nouvelles.

LOUIZE.

C'est le phénix, l'extrait des écuyers fidelles.

STEFANIE.

Dis-moi la vérité que tu ne le hais pas.

LOUIZE.

Je pense aussi pour lui ne manquer pas d'appas.

Eh bien ! surintendant des dépêches secrettes,
Qu'as- tu de bon ?

SCENE II.

OLIVARÈS, STEFANIE, LOUIZE.

OLIVARÈS.

TAIS-TOI, sultane des coquettes.
Je me suis informé, comme vous m'aviez dit,
Du logis de dom Sanche, et je sais comme il vit,
Et que pour le servir, il n'a qu'une persome :
Mais on m'a dit de plus, et c'est ce qui m'étonne,
Que son appartement, dont je me suis enquis,
Etoit l'appartement de ce même marquis,
De ce dom Blaize Pol qu'on attend de Castille.

STEFANIE.

Eh bien ! c'est un matois, un petit noble, un drille,
Vois-tu ! je me connois en gens de qualité.

OLIVARÈS.

En sortant de chez lui, je l'ai trouvé botté.

LOUIZE.

Et moi je l'apperçois.

STEFANIE.

Mon bonheur me l'amene.

LOUIZE.

D'où vient-il si matin ?

STEFANIE.

Il faut que je l'apprenne.
Cachons-nous.

SCENE III.

DOM SANCHE, MERLIN.

DOM SANCHE.

Tu dis donc que mon frére est venu ?

MERLIN.

Oui, monsieur, craignant fort d'être animal cornu,
Et que cette beauté qu'ici l'on lui destine,
Ne soit pour son repos trop aimable et trop fine.

D. SANCHE.

Comment se porte-t-il ?

MERLIN.

Ma foi, trop bien pour vous.
Au reste, avant l'hymen le seigneur est jaloux.
Sa lettre qu'il m'a lue, et que je vous apporte,
Vous fera voir comment son marquisat se porte.
Il prétend se cacher quelque tems dans Madrid,
Faisant la guerre à l'œil, s'éclaircissant l'esprit
Du renom et des mœurs de l'épouse promise,
Qui payera bien cher le titre de marquise.

D. SANCHE.

La femme qu'il prendra, doit bien se préparer
A mal passer son tems et beaucoup endurer.
J'avois, comme tu vois aujourd'hui, pris la botte,
Pour aller au-devant de ce franc dom Quixotte.

MERLIN.

Vous l'avez mieux nommé que vous n'avez pensé,
Il n'est pas dans le monde un homme moins sensé.
Vous ne croiriez jamais le chagrin et la peine
Que je souffre à servir une tête mal-saine.

D. SANCHE.

Que les péres ont tort de tenir leurs enfans
Eloignés de la Cour, à se rouiller aux champs !

MERLIN.

Et vos lettres, monsieur?

D. SANCHE.

Garde-les; qu'ai-je à faire
De lire les fatras d'un impertinent frére,
Puisqu'il est dans Madrid, et que je le vais voir?
Mais dis-tu vrai, Merlin, que tu n'as pu savoir
Le nom ni le logis de sa femme future?

MERLIN.

Vous savez comme il est défiant de nature,
Qu'il fait secret de tout, et de rien bien souvent,
Et qu'il n'a pour conseil que son chef plein de vent:
Mais vous, mon cher seigneur, qu'il ne vous en déplaise,
Comment vont vos amours avec la Portugaise?

D. SANCHE.

Stefanie!

MERLIN.

Elle-même.

D. SANCHE.

Elles vont assez bien;
Car elle me caresse, et ne demande rien.

MERLIN.

Tant mieux.

D. SANCHE.

Je la vais voir, parce que sa demeure
Est proche de la mienne, et qu'on m'ouvre à toute heure,
Et l'on m'y voit souvent n'ayant que faire ailleurs,
Et manque aussi d'avoir des passe-tems meilleurs.
J'y demeure par fois pour changer moins de place.
J'en sors pour en changer, quand la mienne me lasse;
J'y rêve par coutume, et jamais par amour;
Ma paresse souvent m'y retient tout un jour;
Quand j'y rêve, elle croit, comme elle est vaine et belle,
Que je ne puis rêver pour autre que pour elle;
Et lorsque je me tais par taciturnité,
Que c'est par le respect que j'ai pour sa beauté.
Je lui dis des douceurs, qui ne me coûtent guére,
Et souvent je me plais de lui rompre en visiére,

Pour diversifier la conversation.
Ou faisant le jaloux par ostentation,
J'ai le plaisir de voir comment elle s'efforce
D'appaiser un amant qui parle de divorce.
Je paie ses faveurs de vers bien ou mal faits;
Et nous aimons ainsi tous deux à peu de frais.
Juge si mon amour me rend fort misérable.

MERLIN.

Votre relation me la rend toute aimable.
N'avez-vous point appris à sa rare beauté
Votre nom ?

D. SANCHE.

Oui, Merlin, non pas ma qualité,
Non plus que mon pays : mais elle s'imagine
Que je suis pour le moins de royale origine,
Un infant d'Arragon, ou bien de Portugal;
Car cette Portugaise, un franc original,
Ne reçoit dans ses fers que des gens de la sorte,
A tous autres galans elle ferme la porte.
Elle en souffre par fois par maxime d'Etat,
Ou pour rendre jaloux quelque gros potentat,
Ou bien pour faire voir qu'à ses yeux rien n'échappe,
Et qu'indifféremment tout le monde elle attrape.

MERLIN.

La dame, ou je me trompe, est foible de cerveau.

D. SANCHE.

A cela près, elle est aimable, a l'esprit beau;
Et mille en cette Cour avecque moins de charmes,
Se font rendre tribut de soupirs et de larmes.

MERLIN.

Elle est fort mal en meuble, et je gagerois bien
Qu'elle est franche friponne et qu'elle ne vaut rien.
L'autre jour sa suivante, en colére contr'elle,
Disoit tout haut qu'à peine elle étoit demoiselle.

STEFANIE *cachée.*

Nous ne pouvons ouïr ce qu'ils disent d'ici.

D. SANCHE.

Mais nous avons manqué, dont j'ai bien du souci,

Cette jeune beauté que nous avions suivie.
Pour la revoir encor, si tu chéris ma vie,
Avançons jusqu'au pont.

MERLIN.

C'est autant de perdu.

D. SANCHE.

Viens. Qu'importe ?

LOUIZE.

Il s'en va le marquis prétendu.

STEFANIE.

Appelle son valet, si tu m'aimes, Louize,

LOUIZE.

Cavalier !

MERLIN.

Que me veut l'écueil de ma franchise ?

LOUIZE.

Converser un moment.

MERLIN.

Beau magasin d'attraits,
Mon maître est déja loin, il faut que j'aille après,
Sans cela, croyez-moi, ma chére impératrice,
Qu'il n'est rien ici-bas que pour vous je ne fisse.

LOUIZE.

Demeure ici, Merlin.

MERLIN.

Je n'en ai pas le tems;
Adieu, moule adorable à faire des enfans.

STEFANIE.

Je l'arrêterai bien. Dis-moi, mon cher, de grace,
Le pays de dom Sanche, et son bien et sa race,
Et quelle est la beauté qu'il adore à la Cour.

MERLIN.

On vous a donc appris l'objet de son amour?
à part.
Je viens de lui donner du martel.

STEFANIE, *à part.*

Hà, le traître !

MERLIN.

Mon maître n'est pas tel qu'il tâche de paroître.

STEFANIE.

Dis-moi donc son pays, sa qualité, son bien.
Tiens.

MERLIN.

Vous m'avez charmé par ce doux mot de tiens.
Le diamant est bon ?

STEFANIE.

Fort bon.

MERLIN.

Un peu jaunâtre,
Bas de Bizot ?

LOUIZE.

Vois-tu, l'on te bat comme plâtre,
Si tu ne parles vîte.

MERLIN.

Encore faut-il bien
Savoir si ce qu'on donne est quelque chose ou rien.

STEFANIE.

Dis-moi donc son pays, son bien et sa naissance.

MERLIN.

Vous me demandez là des choses d'importance.
Et dont jusques ici mon maître, homme discret,
Et sage au dernier point, m'a toujours fait secret;
Mais comme les valets ont l'ame curieuse,
Et que je vous connois dame très-généreuse,
Je veux vous avouer avec sincérité
Que quant à son pays, son bien, sa qualité,
Quoique votre présent j'aye bien voulu prendre,
Il s'enfuit.
Je n'en sais rien du tout, et n'en puis rien apprendre.

STEFANIE.

Le coquin m'a jouée, il faut aller après.

OLIVARÈS.

Mon bras est impuissant, où le sont vos attraits.

STEFANIE.

Il a laissé tomber, en fuyant, quelque chose,
Va-t-en le ramasser.

OLIVARÈS.

C'est une lettre close.

STEFANIE.

Apporte.

OLIVARÈS.

Ou c'en sont deux en un même paquet.

STEFANIE.

Il faut voir ce que c'est, romps vîte le cachet.
La date est d'aujourd'hui, la lettre est fraîche faite,
Nous allons découvrir quelqu'affaire secrete.

LETTRE.

MON FRÉRE,

Je suis dans Madrid, et qui pis est, j'y suis pour me marier. J'ai grand'peur qu'un bourreau de beau-pére ne m'aille tromper, et ne m'ait promis plus de beurre que de pain. Je ne me mouche pas sur ma manche, comme vous savez, et il en faudroit venir au coupe-gorge. Je vais donc faire la guerre à l'œil; car de deux accidens il faut éviter le pire. Informez-vous de ses vie et mœurs de votre côté, comme je ferai du mien, et me sachez bon gré de la confidence. Je vous adresse une lettre que j'écris à ma future épouse, afin qu'elle ne me soupçonne pas d'être à Madrid. Le dessus de la lettre vous apprendra sa demeure.

LOUIZE.

A-t-on jamais écrit plus extravagamment,
En des termes plus bas, avec moins d'agrément?

Le style répond mal à l'esprit de dom Sanche.
Avez-vous remarqué ce *mouche sur la manche ?*

STEFANIE.

On écrit mal par fois, quoique l'on parle bien.

LOUIZE.

Et tous ces quolibets qui ne servent de rien ?

STEFANIE.

Qu'importe ? Mais, hélas ! il importe qu'un traître
M'ait donné de l'amour sans se faire connoître ;
Il est marquis, le fourbe, et d'une qualité
Qui peut à mon souhait borner ma vanité.
Il traite cependant d'un autre mariage,
Et me fait le jouet de son esprit volage.

LOUIZE.

Je n'eusse jamais cru qu'il eût écrit si mal :
Il nous déguisoit bien son esprit de cheval.

STEFANIE.

Personne n'est exempt d'avoir quelque *foiblesse.*
Quelque tendre, où, d'abord qu'on le touche, on le blesse.
Il est jaloux sans doute, et quand son mal le prend,
D'agréable qu'il est, ridicule il se rend.
Il verra si je suis de mon côté jalouse.
Voyons comment il parle à sa divine épouse :
L'adresse est A MADRID *pour* BLANCHE DE VARGAS.
Dont la maison contient un appartement bas,
Peint de neuf, et grillé, qui donne en la grand-rue.

LOUIZE.

Vraiment l'adresse est rare et de grande étendue.

OLIVARÈS.

J'irois les yeux bandés. Je connois la maison.

STEFANIE.

Tant mieux. Vérifions sa noire trahison.

LETTRE.

MA CHÈRE ÉPOUSE,

Quelques affaires m'empêchent de vous appeller de plus près de ce doux nom. Recevez-le d'où vous êtes, je vous le donne d'où je puis, et cependant je consens, et ma volonté est que cette lettre ait la force d'une promesse de mariage, en attendant que nous le consommions dans Madrid après la bénédiction du prêtre.

Dom BLAIZE POL, marquis de la Victoire.

LOUIZE.

Il entre, ce me semble, ici quelque mystére ;
Car, madame, il écrit de Madrid à son frére,
Son frére apparemment est aussi dans Madrid.

STEFANIE.

Il n'est pas question de se lasser l'esprit
A deviner le sens dont la lettre est écrite ;
Mais il est question que mon ame s'irrite ;
Qu'on se moque de moi, qu'on me fait enrager,
Et que je veux tout faire, afin de me venger.
Oui perfide, oui méchant, j'irai chez ta maîtresse,
Lui faire le récit de ta fausse finesse.
Louize, Olivarès, il faut me seconder
A rompre cet hymen, ou bien le retarder ;
Mais ce n'est pas assez de rompre un hyménée,
Il faut bien davantage à ma rage obstinée :
Je veux après avoir fait manquer cet hymen,
Qu'il en meure le traître.

LOUIZE.

Oui, qu'il en meure.

OLIVARÈS.

Amen.

STEFANIE.

Perdons le scélérat qui s'attaque à ma gloire.

OLIVARÈS.

Soyons victorieux de la même victoire.

STEFANIE.

L'allusion me plaît, elle est pleine d'esprit.
Tantôt, pour cela seul, je te donne un habit.

LOUIZE.

A moi, madame ?

STEFANIE.

A toi, je te donne une jupe.

LOUIZE.

Malheur sur le marquis qui nous a pris pour dupe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BLANCHE, LIZETTE.

LIZETTE.

Pour moi, quand vos chevaux s'emportérent si fort,
Je dis mon *in manus*, et j'attendis la mort.
Si je ne l'avois vu, je croirois impossible
Que la peur fît en nous un effet si terrible ;
Car vous chûtes sur moi, sans pouls, sans sentiment,
Et j'en suis pâle encor d'y songer seulement.

BLANCHE.

Notre libérateur me vit-il de la sorte ?

LIZETTE.

Et craignit, comme moi, que vous ne fussiez morte.
Pourquoi garder aussi des chevaux si fringans
Et des chiens de cochers tous les jours s'enivrans ?

BLANCHE.

Comment se trouva-t-il en ce lieu solitaire,
Ce jeune cavalier, cet ange tutélaire ?

LIZETTE.

Je ne sais pas comment ; mais je bénirai dieu
Qui nous le fit trouver à telle heure, en tel lieu.

BLANCHE.

Qu'il me parut civil ! qu'il est bien fait, Lizette !

LIZETTE.

Je croirois bien aussi qu'il vous trouva bien faite.

BLANCHE.

Comme j'étois, Lizette ?

LIZETTE.

Oui, comme vous étiez,
Toute pâle, à ses yeux autant vous éclatiez,
Qu'il éclatoit alors aux vôtres par sa mine.

BLANCHE.

Mais de cet accident, qui fut donc l'origine ?

LIZETTE.

Votre malheur, le mien, un bourreau de cocher
Toujours saoul, des laquais qu'il faudroit écorcher.
Ecoutez comme quoi nous l'échappâmes belle,
Dont, ma foi, nous devons une belle chandelle.
Nous passions sur le pont, sans beaucoup nous hâter,
Et sans avoir dessein de nous précipiter.
Votre cocher étoit, comme vous savez, ivre,
Et vos laquais s'étoient dispensés de vous suivre.
Nous regardions les eaux du clair Mansanarès,
Quand un chien, l'on eût dit qu'il l'eût fait tout exprès,
Fit peur à vos chevaux, dont l'ivrogne de guide
Accablé de sommeil ne tenoit plus la bride :
Du chien effarouchés, ils galopoient fougueux,
Vers où le bord du fleuve à voir même est affreux,
Lorsque ce cavalier, ou plutôt ce bon ange,
Vola vers vos chevaux d'une vîtesse étrange,
Et coupa leur harnois de son acier tranchant,
Sur le point qu'ils s'alloient jetter dans le penchant.
Nous étions cependant, vous, dans mes bras pâmée,
Moi, de vous voir ainsi tout-à-fait alarmée.
Vous revîntes après de votre pâmoison,
Et lors vos yeux ingrats par grande trahison,
Firent au cavalier une amoureuse plaie.
Voilà de l'accident la relation vraie.

BLANCHE.

Folle, plains-moi plutôt, et ne me raille point.
Le plaisir qu'on m'a fait, m'inquiete à tel point

Par la crainte que j'ai de ne le pouvoir rendre,
Que de m'en attrister je ne me puis défendre.

LIZETTE.

Je crois cette tristesse une naissante amour,
Qui paroît dans vos yeux claire comme le jour.

BLANCHE.

Amour? moi?

LIZETTE.

Vous? amour? êtes-vous une souche?

BLANCHE.

Non: mais j'ai de l'honneur.

LIZETTE.

Qui vous rend bien farouche.

BLANCHE.

Quand j'aurois répugnance à vivre sous ses loix,
Une fille prend-elle un époux à son choix?
N'attends-je pas le mien aujourd'hui?

LIZETTE.

Mais, madame,
S'il est mal fait de corps aussi-bien que de l'ame?

BLANCHE.

Si mon pére me donne un époux odieux,
Pour de mieux faits que lui je fermerai les yeux.

LIZETTE.

Si quelqu'amour secret l'oblige à la dépense?

BLANCHE.

Je réglerai la mienne, et prendrai patience.

LIZETTE.

S'il est jaloux, avare, impertinent, railleur?
S'il est fâcheux, mal-propre, ivrogne, ou grand parleur?
S'il est joueur, s'il perd ses terres et ses vêtres?
Si, cagot, jour et nuit il dit ses patenôtres?
S'il est chauve, gaucher, rousseau, louche, ou cagneux?

BLANCHE.

Le ciel ne sera pas pour moi si rigoureux;

Mais quand il seroit tel que le fait ta peinture,
L'ennemi du bon-sens, l'horreur de la nature,
Un injuste tyran, de son ombre jaloux,
Pour l'aimer, il suffit qu'il seroit mon époux.

LIZETTE.

Madame, si l'époux que le ciel vous destine,
A de ce cavalier le visage et la mine,
S'il est d'esprit, de biens et de vertus pourvu;
On peut tout espérer avant de l'avoir vu.
Que sait-on?

BLANCHE.

Ha, Lizette! il faudroit être heureuse.

LIZETTE.

Ha! madame, ma foi, vous êtes amoureuse.

BLANCHE.

Tais-toi, je vois mon pére.

SCENE II.

DOM COSME, BLANCHE, LIZETTE.

D. COSME.

Hé bien! votre accident,
De la faveur du ciel est un signe évident.

BLANCHE.

Si vous saviez, monsieur, par quel bonheur étrange,
Sans le secours d'un homme, ou plutôt d'un bon ange....

D. COSME.

On m'a de point en point conté ce grand malheur,
Dont je vous vois sauvée, et quitte pour la peur.
Comment vous portez-vous?

BLANCHE.

De ma peur étourdie,
Je me sens foible encor, mais c'est sans maladie.

SCENE III.

MERLIN, DOM COSME, BLANCHE, LIZETTE.

MERLIN, *surpris de voir Dom Cosme.*

MADAME, de la part. Mais....

D. COSME.

Que demandez-vous ?

MERLIN, *à part.*

Je suis pris. Un laquais étoit venu chez nous
Demander un julep pour votre fille morte ;
Je suis apothicaire, et c'est ce que j'apporte.

D. COSME.

On n'en a pas besoin.

LIZETTE, *à part.*

Peste de l'étourdi !

BLANCHE.

Mon ami, je vous trouve à mentir bien hardi !
Vous feriez soupçonner, surpris comme vous êtes,
Qu'il se passe entre nous des affaires secretes,
Monsieur, c'est le valet, ou je me trompe fort,
Du cavalier sans qui vous pleureriez ma mort ?

MERLIN.

Je ne suis pas à lui, mais je suis à son frére,

D. COSME.

Comment s'appelle-t-il ?

MERLIN.

O le curieux pére! *à part.*
Puisqu'il vous faut parler sans feintise et sans dol,
Mon maître est un seigneur nommé dom Blaize Pol.

D. COSME.

Marquis de la Victoire ?

MERLIN.

Oui, monsieur.

D. COSME.

C'est mon gendre,
Est-il ici ?

MERLIN.

Lui-même.

D. COSME.

Et me veut-il surprendre ?
Que ne m'écrivoit-il qu'il venoit ? et pourquoi
A-t-il voulu descendre autre part que chez moi ?

MERLIN.

Il est d'un naturel surprenant.

LIZETTE.

Ah, madame !
Vous allez donc bientôt être marquise et femme ?

D. COSME.

Tu sais où le trouver ?

MERLIN.

Oui, monsieur.

D. COSME.

C'est assez ;
Ajustez-vous, ma fille, et vous réjouissez ;
Je prétends dès ce soir achever votre noce.
Qu'on mette vîtement les chevaux au carrosse.
Lizette, et vous, ma fille, obtenez dessus vous
De paroître plus gaie aux yeux de votre époux.

Il sort.

BLANCHE.

Notre avanture, hélas ! m'a bien moins étonnée ;
Que ne fait le penser de mon proche hyménée.

LIZETTE.

Passer de fille à femme est sans doute un grand saut.
Mais quelque grand qu'il soit, on le franchit bientôt.

BLANCHE.

O dieu ! que vois-je encor ?

SCENE IV.

DOM SANCHE, BLANCHE, LIZETTE.

D. SANCHE.

Après vous avoir vue
De tant de dons du ciel si richement pourvue,
Je ne puis m'empêcher de revoir vos beaux yeux,
Pour leur offrir encor mon cœur comme à mes dieux.
Déjà de leurs regards la menace sévére
Fait craindre à mon amour leur injuste colére;
Leur dédain redoutable est prêt de châtier
Un crime que ma mort seule peut expier:
Mais que leur cruauté contre moi tout emploie,
Tout supplice m'est doux, pourvu que je les voie.

BLANCHE.

Quand mon pére m'améne un époux que j'attends,
Me venir voir encor, c'est mal prendre son tems.

D. SANCHE.

Je venois m'informer de l'état où vous êtes.

BLANCHE.

Si vous saviez, monsieur, la peur que vous me faites,
Ou plutôt à quel mal vous m'exposez ici,
Vous ne me viendriez pas rendre visite ainsi.
Il est vrai, je vous dois la vie, et je confesse,
Que mon cœur généreux me le redit sans cesse;
Mais dans le même tems qu'il m'apprend mon devoir,
Il m'avertit aussi que j'ai tort de vous voir.

D. SANCHE.

Vous ne m'avez rien dû, dont vous ne soyez quitte;
Mais j'ai cru vous devoir au moins une visite,
Ou plutôt je l'ai cru devoir à mon repos,
Puisqu'éloigné de vous j'endure mille maux.

BLANCHE.

Bien que j'aie pour vous toute sorte d'estime,
Je ne puis plus long-tems vous écouter sans crime;

Vous revoir, c'est manquer à ce que je me doi,
Et peu faire pour vous, mais beaucoup contre moi.
Emméne-le, Lizette.

LIZETTE.

Allons, allons, mon brave!
Et si vous devenez notre amoureux esclave,
Comme vous en avez tout-à-fait la façon,
Sachez qu'un jeune cœur n'est pas toujours glaçon;
Que Lizette vous peut servir, et que Lizette
A pour vous dans son ame une estime parfaite.

D. SANCHE.

Si c'étoit l'offenser que l'aimer ardemment,
Elle m'auroit traité trop peu cruellement;
Mais si c'est de l'amour que les dieux nous demandent,
Si c'est par nos respects qu'à nos vœux ils se rendent,
Doit-elle recevoir d'un œil si rigoureux,
Et mes respects soumis, et mes soins amoureux?

BLANCHE.

Lizette! hâte-toi, veux-tu donc que mon pére
Le trouve?

LIZETTE.

Allons, monsieur.

D. SANCHE.

O dieu, qu'elle est sévére!

LIZETTE.

J'entends monsieur qui vient; vîte, cachez-vous là.

BLANCHE.

Lizette! quel malheur!

LIZETTE.

Ne craignez rien.

SCENE V.

DOM BLAIZE *et ses gens*, DOM COSME, ORDUGNO, BLANCHE, LIZETTE.

D. BLAIZE.

HOLA?
Ne vous dispensez pas, ma sotte valetaille,
En un jour important comme un jour de bataille;

En un tems où l'amour mon ennemi cruel
Contr'un fier basilic me suscite un duel;
Car ma belle en est un dont la mortelle vue
Fait d'un homme vivant un mort à l'imprévue:
Ne vous dispensez pas, dis-je, mes sottes gens,
D'être au moindre clin-d'œil, à ma voix diligens,
Afin que la déesse à qui mon cœur encense
Juge de mon esprit par votre obéissance.
M'entendez-vous?

D. COSME.

Monsieur, vous commandez ici
Comme maître absolu.

D. BLAIZE.

Je l'entends bien ainsi.
Mon beau-pére, notez que vous avez la droite;
Notez de la façon qu'avecque vous je traite,
Je ne la donne pas à tous, en bonne foi,
Et ce rencontre ici ne fait pas une loi.
Mais allons de plus près déployer la facende,
Devant cette merveille à nulle autre seconde.
Mieux vaut un oisillon qu'on tient dessus le poin,
Qu'un grand oiseau de prix volant dans l'air bien loin.
Vous méritiez un roi, merveille sans égale,
Vous n'aurez qu'un marquis sous la loi conjugale.
Ordugno, que dis-tu de l'application?

ORDUGNO.

Qu'elle est digne de vous.

LIZETTE.

Elle est d'invention,
Et sans-doute elle aura la donzelle attendrie.

ORDUGNO.

Il n'en faut point douter.

LIZETTE.

Quelle pédanterie,
Madame!

BLANCHE.

Ha, tais-toi donc, Lizette!

D. COSME.

Avec le tems
La Cour pourra changer le style et l'air des chams.

D. BLAIZE.

Vous êtes un long tems, me semble, à me répondre,
Devroit-on là-dessus avoir à vous semondre?

BLANCHE.

Quand bien on m'offriroit, ce qui ne se peut pas,
Un époux plus que vous à mes yeux plein d'appas,
Et dont la qualité fût plus considérable,
Ce qui n'est pas possible, encore moins croyable;
Quand au lieu de marquis, vous seriez un grand roi;
Le pouvoir que mon pére a toujours eu sur moi,
Qui n'ai jamais songé qu'à l'aimer, à lui plaire,
M'auroit fait consentir au bon choix de mon pére.
Ainsi pour deux raisons j'aime un si digne époux,
Et parce qu'il le veut, et parce que c'est vous.

D. BLAIZE.

Ordugno, qu'en dis-tu? la Sibylle Cumée
M'eût moins par son discours l'ame enthousiasmée.
Ordugno! l'artisan qui peignit son portrait
N'a pu, le fat qu'il est, la rendre trait pour trait.
Ordugno! j'ai grand'peur qu'une femme si belle
De moi son papillon deviendra la chandelle.
Ordugno!

ORDUGNO.

Quoi, monsieur?

D. BLAIZE.

Elle en tient.

ORDUGNO.

Sûrement.

D. BLAIZE.

Mais à bon chat bon rat, j'en tiens pareillement.
Ordugno! la maison me choque en sa structure,
Il en faudroit changer toute l'architecture,
La chambre est en bicoin, tout au moins il faudroit
Abattre l'angle aigu, pour en refaire un droit.
Ordugno!

ORDUGNO *d'un ton chagrin comme ennuyé d'être tant appellé.*

Monseigneur!

D. BLAIZE.

Quelle façon maudite
De répondre! est-ce point que le faquin s'irrite

D'entendre si souvent Ordugno répéter ?
Sais-tu que c'est ainsi qu'on se fait maltraiter ?
Sais-tu que qui t'a fait, te pourra bien défaire ?

ORDUGNO.

Je crois n'avoir rien fait qui puisse vous déplaire.

D. BLAIZE.

Je l'ai fait favori, de page fort galeux,
Dont un meilleur que lui se tiendroit fort heureux.
Et le gredin qu'il est, se fait tirer l'oreille,
A cause que par fois à lui je me conseille.
Tous valets sont valets.

ORDUGNO.

Mais, seigneur....

D. BLAIZE.

Il suffit,
Ne me va point chercher dans ton mauvais esprit
De mauvaises raisons, ou nous aurons querelle.
Viens à moi sans gronder alors que je t'appelle.
Ne me parle jamais qu'étant interrogé,
Et jamais sans respect, ou bien prends ton congé.

D. COSME.

Ne trouvez-vous pas bon, monsieur, que j'aille faire
Préparer une chambre à monsieur votre frére ?
Car je ne prétends pas qu'il loge hors de chez moi.

D. BLAIZE.

C'est fort mal prétendu, mon beau-pére.

D. COSME.

Et pourquoi ?

D. BLAIZE.

Parce qu'en un logis où dormira ma femme,
De mon consentement ne dormira corps d'ame ;
Par corps d'ame j'entends tous parens, tous amis,
Tous valets : même aussi, s'il m'est ainsi permis,
Tous chiens, chats et chevaux mâles, toute peinture
Qui représente au vif masculine figure.
Sans-doute vous direz, et vous direz bien vrai,
Que je suis fort jaloux ; mais je m'en sais bon gré.

D. COSME.

On ne sauroit faillir par trop de prévoyance.

D. BLAIZE.

Vous me parlez ainsi par pure complaisance.
Vous êtes un adroit, dom Cosme, et je vois bien
Que vous accordez tout et ne contestez rien.
Ces maudits esprits doux sont personnes à craindre;
Mais jusqu'ici de vous je n'ai pas à me plaindre.
Ordugno ?

ORDUGNO.

Monseigneur ?

D. BLAIZE.

Dis-moi quelle heure il est ?

ORDUGNO.

Il est déjà bien tard.

D. BLAIZE.

Le souper est-il prêt ?

ORDUGNO.

Il le sera bientôt.

D. BLAIZE.

Qu'on me méne à ma chambre ;
Qu'on ne m'y brûle point de pastilles à l'ambre ;
Que le repas aussi soit sobre et limité ;
Car je ne puis souffrir la superfluité.
Ordugno ?

ORDUGNO.

Monseigneur !

D. BLAIZE.

Fais bien la sentinelle.
Furette bien par-tout.

ORDUGNO.

Je vous serai fidelle.

D. BLAIZE.

Allons, dom Cosme, allons, montrez-moi le chemin.

Il sort.

Adieu jusqu'au souper, belle au teint de jasmin !

BLANCHE.

Ha, Lizette !

LIZETTE.

Ha madame ! à quelle destinée
Vous réduit votre pére avec son hyménée !
Avoit-il de bons yeux quand il vous a choisi
Ce marquis campagnard, fantasque en cramoisi ?

BLANCHE.

Ha ! ne m'en parle point qu'avec respect, Lizette.
Je te l'ai déjà dit, encor qu'il me maltraite.
Quelques cruels tourmens qu'il me fasse endurer,
Il ne m'est pas permis même d'en murmurer.
Fais vîtement sortir ce cavalier. Je tremble
Que quelqu'un du logis ne vous rencontre ensemble ;
Dis-lui que je l'estime autant que je le doi,
Et que de l'action qu'il a faite pour moi,
La mémoire en mon cœur par le devoir tracée,
Par la longueur du tems ne peut être effacée ;
Et que je n'aurois pas refusé de le voir,
Si je l'avois pu faire et suivre mon devoir.

LIZETTE.

On va bientôt souper. Tous nos gens vont et viennent,
Et ceux de ce marquis tous les passages tiennent,
Je crois qu'ils sont payés pour en user ainsi ;
Mais je prendrai mon tems ; et pour vous, hors d'ici,
Allez dans votre chambre, et cependant Lizette
Tirera le captif de sa noire cachette.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LIZETTE, DOM SANCHE.

LIZETTE.

Les valets du marquis à leur maître fidelles,
Avoient si bien par-tout placé leurs sentinelles,

Que durant le souper même, je n'ai pas pu
Tirer hors de son trou notre amant morfondu.
Il me fait grand'pitié, car il est fort aimable ;
Mais, ma foi, le marquis ne sera pas traitable,
Et je me trompe fort, s'il est moins diligent
A garder sa moitié qu'à garder son argent.
Sortez, mon cavalier, sortez en diligence,
Vous m'avez aujourd'hui coûté plus d'une transe.
Nous avons un mari jaloux comme un damné.

D. SANCHE.

Hélas ! il est mon frére, et de plus mon aîné.

LIZETTE.

Que dites-vous ?

D. SANCHE.

Et de plus, c'est le dernier des hommes.

LIZETTE.

Nous sommes bien à plaindre en l'état où nous sommes ;
Moi d'avoir un tel maître, et vous un frére tel.
J'en fais dès aujourd'hui mon ennemi mortel ;
Il ne méritoit pas une femme si belle.

D. SANCHE.

Ni moi de l'éprouver si fiére et si cruelle.

LIZETTE.

Vous l'avez obligée et vous êtes bien fait,
Espérez, son esprit est sensible au bienfait ;
Et quoique par vertu sa peine il dissimule,
Je sais qu'il est choqué d'un mari ridicule.
Si peu qu'un sot époux à nos yeux fasse mal,
Le tems change en mépris le respect conjugal ;
Et si peu qu'un mari se rende méprisable,
Il ne manque au galant qu'une heure favorable.

SCENE II.

DOM BLAIZE, LIZETTE, DOM SANCHE, ORDUGNO.

D. BLAIZE.

Ordugno?

LIZETTE.

Le voici, mon dieu, que ferons-nous?

D. BLAIZE.

Eh! viens donc, Ordugno?

LIZETTE.

Vîte, recachez-vous,
Maudit soit l'Ordugno. Je tremble en chaque membre.

D. BLAIZE.

Ordugno?

ORDUGNO.

Pourquoi donc sortir de votre chambre?

D. BLAIZE.

Mes amoureux soupirs en ont *échauffé l'air*,
Et pourroient à la fin moi-même m'y brûler.

ORDUGNO.

Que ne reposez-vous votre personne lasse?

D. BLAIZE.

Je ne puis demeurer long-tems en une place,
Triste comme je suis.

ORDUGNO.

Pourquoi triste?

D. BLAIZE.

Pourquoi?
Quel mortel ici-bas doit l'être plus que moi?
Je veux absolument me cacher d'un beau-pére,
Qui me trouve d'abord, grace à mon sot de frére:
Qui contre l'ordre exprès à lui par moi donné,
A lui frére cadet par moi son frére aîné,
Qui contre l'ordre donc, porté dans ma missive,
De ne révéler pas à personne qui vive

Que je suis dans Madrid, a d'abord découvert
L'infaillible moyen de me prendre sans vert.

ORDUGNO.

Et qu'ordonniez-vous donc à dom Sanche ?

D. BLAIZE.

De faire
Investigation de Blanche et de son pére,
Savoir ce qu'on en dit dans la Cour de Madrid ;
Car si quelqu'un de Blanche avoit surpris l'esprit,
Par conséquent le corps, je n'aurois que son reste,
Et ma honte bientôt deviendroit manifeste ;
Ainsi dom Blaize Pol encorné plus qu'un bœuf,
Auroit à souhaiter de se voir bientôt veuf:
Au-lieu que si mon frére eût caché ma venue,
Cette maison bientôt m'auroit été connue :
Et cela fait, suivant mon information,
Ou bien j'aurois agi par consommation,
Ou bien j'aurois d'abord rompu mon mariage ;
Mais il n'en est plus tems, Ordugno, dont j'enrage.
Qui pis est, le beau-pére est de ces esprits doux,
Qui sur tout, en tout tems sont d'accord avec vous ;
Qui ne quittent jamais leur douce procédure,
Et qui rient au nez quand on leur fait injure.

D. SANCHE, *à part d'où il est caché.*

Le fantasque qu'il est, m'auroit pris en défaut,
S'il n'eût ainsi parlé de sa lettre tout haut ;
Mais je puis maintenant dire que je l'ai lue,
Quoiqu'à dire le vrai, son valet l'ait perdue.

D. BLAIZE.

Mais épluchons un peu la future moitié.
Qu'en dis-tu ?

ORDUGNO.

Qu'elle est belle.

D. BLAIZE.

Et trop de la moitié.
Et de cette suivante un peu trop familiére ?

ORDUGNO.

Qu'elle me plaît beaucoup.

D. BLAIZE.

Elle ne me plaît guére.

Comment ! à sa maîtresse, à la barbe des gens,
Elle parle à l'oreille, à toute heure, en tout tems.
Loin de moi, loin de moi soubrette qui conseille :
On dispose du cœur de qui l'on a l'oreille ;
On dispose du corps de qui l'on a le cœur,
Cela fait, un mari se trouve sans honneur.
Va, va-t-en dans ma chambre, apporte une lumiére,
Je ne veux pas laisser le moindre coin derriére
Où je n'aye porté mes regards et mes mains.
Si j'allois y trouver le malheur que je crains,
Quelque galant caché, je ferois rumeur telle,
Que mon maudit hymen se romproit par querelle.

D. SANCHE, *dans sa cachette.*

Si cet extravagant cherche par-tout ainsi,
Il ne faut point douter qu'il ne me trouve ici ;
Mais je me puis sauver tandis qu'il ne voit goute.

D. BLAIZE.

J'entends marcher quelqu'un auprès de moi, sans doute.
Qui va là ?

D. SANCHE.

Qui va là toi-même ?

D. BLAIZE.

Es-tu mortel,
Ou fantôme ?

D. SANCHE.

Je suis homme vivant, et tel,
Que pour avoir osé profaner la demeure
Et l'honneur d'un marquis, je t'étrangle sur l'heure.

D. BLAIZE.

Tu me serres la gorge, homme trop ponctuel !
Mais je t'étranglerai d'un effort mutuel.
Démon ! car tu ne peux être un homme ordinaire,
Après le mal cruel que tu me viens de faire.
Que cherches-tu céans ?

D. SANCHE.

J'y cherche à te punir.

D. BLAIZE.

Et d'où prends-tu l'audace et le droit d'y venir ?

Ordugno en entrant éteint sa chandelle contre le visage de son maître.

Ordugno ? l'étourdi m'a brûlé le visage.

ORDUGNO.

Qui diable vous croyoit aussi dans mon passage ?

D. SANCHE.

Ha, mon frére ! est-ce vous ? à la voix d'Ordugno
Je vous ai reconnu.

D. BLAIZE.

Frére, ou plutôt bourreau,
A quoi bon m'étrangler ?

D. SANCHE.

A dessein de vous plaire.

D. BLAIZE.

La belle invention pour hériter d'un frére !

D. SANCHE.

Vous me l'aviez écrit.

D. BLAIZE.

Oui, de vous informer
De Blanche et de ses mœurs, non de vous enfermer
Dans son logis de nuit, mon cadet ! c'est trop faire,
C'est transgresser mon ordre, enfin c'est me déplaire.

D. SANCHE.

Je n'ai point eu dessein que de vous obéir.

D. BLAIZE.

Mais n'avez-vous point eu celui de me trahir ?

D. SANCHE.

Votre lettre en mes mains ne fut pas plutôt mise,
Qu'afin d'exécuter vos ordres sans remise,
J'entrai dans ce logis.

D. BLAIZE.

Où je vous vois caché.
Qui vous y fit entrer ?

D. SANCHE.

Je suis bien empêché.

D. BLAIZE.

D. BLAIZE.

Parlez donc : qu'avez-vous à vous gratter la tête ?
Eûtes-vous pour cela quelque prétexte honnête ?
Car on n'introduit pas pour rien et sans sujet,
Dans un logis d'honneur, un cavalier suspect.

D. SANCHE.

Je priai, je promis, je gagnai la suivante,
Feignant pour sa maîtresse une amour violente.

D. BLAIZE.

N'avois-je pas bien dit ? la friponne qu'elle est,
A la fidélité préfére l'intérêt.
Je m'en veux éclaircir, puisqu'il y va du nôtre.
Prenez cette casaque, et me donnez la vôtre,
Et cependant allez dans ma chambre. Ordugno,
Vous tiendrez compagnie à ce godelureau.
Je vais bien attraper la maudite soubrette,
Elle croira venir tirer de sa cachette
Mon frére, et me prendra pour ce larron d'honneur ;
Et je découvre ainsi ce qu'elle a sur le cœur.

D. SANCHE.

Il va tout découvrir, ô la sotte défaite
Dont je me suis servi !

D. BLAIZE.

La maudite soubrette
Sur la foi des manteaux troqués si prudemment,
Pour dom Sanche aura pris dom Blaize assurément.
Elle viendra bientôt le tirer de sa geole,
Et lors je ne dis pas que sur sa tendre épaule
Coups orbes et pesans par moi ne soient donnez ;
Mais je lui veux avant tirer les vers du nez.

LIZETTE, *croyant parler à dom Sanche.*

Le sot homme est sorti.

D. BLAIZE, *à part.*

Peste ! comme on me nomme.

LIZETTE.

Ha ! que n'est-il déjà doublement un sot homme !

D. BLAIZE, *contrefaisant sa voix.*

Bon. Du plaisir reçu je me revancherai.

LIZETTE.

Je n'ai rien fait au prix de ce que je ferai.
Sortez donc. Ce marquis nous fera de la peine,
Fantasque comme il est.

D. BLAIZE, *à part.*

Ha! la double vilaine!

LIZETTE *entend venir dom Sanche qu'elle croit dom Blaize.*

Dieu me veuille assister! ne le voilà-t-il pas?
Elle s'enfuit.
Songez à vous; pour moi, je me sauve à grands pas.

D. BLAIZE.

Ha! c'est vous, pourquoi donc venir si-tôt, mon frére?

D. SANCHE.

Le desir de savoir le secret d'une affaire,
Où notre honneur commun peut être intéressé,
En est cause.

D. BLAIZE.

Ma foi, vous étiez bien pressé.

D. SANCHE.

Qu'avez-vous donc appris?

D. BLAIZE.

Trop. D'abord la traîtresse
M'a promis sa faveur auprès de sa maîtresse,
Puis m'a donné du sot et du fantasque aussi:
Mais je lui veux apprendre à me traiter ainsi.
Chaque chose a son tems; et quant à vous, dom Sanche,
Je veux que vous feigniez d'être amoureux de Blanche.
Je veux par votre amour adroitement joué,
Découvrir si son cœur vous peut être voué;
Et je pourrai, peut-être avec la même feinte,
Découvrir si ce cœur n'a point eu d'autre atteinte.
Vous pouvez bien penser que je serois gâté,
S'il falloit que la belle en eût déjà tâté.

L'adresse à ce dessein n'est pas peu nécessaire :
N'y faites pourtant pas tout ce qui s'y peut faire,
Que votre feint amour n'ait rien d'incontinent.

D. SANCHE.

Ce mari curieux, qu'on nomme impertinent,
N'en a jamais tant fait.

D. BLAIZE.

Vous me voulez instruire,
Vous malheureux cadet qu'un aîné peut détruire,
Vous m'osez conseiller ; vous me traitez de sot,
Moi, tout sens, tout esprit, moi dom Blaize, en un mot ?

D. SANCHE.

Mais que peut-on penser d'un homme qui s'ingére
D'aimer une beauté destinée à son frére ?
Et quelle opinion auroit-elle de moi,
Qui ferois un tel crime ?

D. BLAIZE.

Et n'est-ce pas de quoi
Donner une couleur à pareille entreprise,
Que feindre que votre ame est dès long-tems éprise ?

D. SANCHE.

Je ne l'ai jamais vue.

D. BLAIZE.

Et suis-je donc un fou ?
Et n'avez-vous pas vu son portrait à mon cou ?
N'est-il pas digne assez de votre idolâtrie ?
Mais, foin, je l'ai laissé dans notre hôtellerie.
Je m'en vais le querir.

D. SANCHE.

J'irai bien.

D. BLAIZE.

Volontiers
Vous iriez fureter ma malle et mes papiers.
Rengaînez, rengaînez votre offre officieuse !
Que ces fréres cadets ont l'ame curieuse !
Je suis des curieux l'ennemi capital.

D. SANCHE, *à part.*

La belle occasion que m'offre ce brutal !

D. BLAIZE.

Que dites-vous tout bas ?

D. SANCHE.

Que je suis prêt de faire
Tout ce qu'il vous plaira.

D. BLAIZE.

M'obéir, c'est me plaire.
Ordugno ?

ORDUGNO.

Monseigneur ?

D. BLAIZE.

Ordugno ?

ORDUGNO.

Monseigneur ?

D. BLAIZE.

Faut-il pour mes péchés qu'un valet soit dormeur ?
Ordugno ?

ORDUGNO.

Monseigneur ?

D. BLAIZE.

Dieu te puisse confondre,
Monseigneur, monseigneur, ce n'est là que répondre ;
Mais ce n'est pas venir.

ORDUGNO.

Hé bien ! que voulez-vous ?

D. BLAIZE.

Sortir.

ORDUGNO.

Sortir si tard, c'est à faire à des fous.

D. BLAIZE.

Parle pour toi, crocan. Sais-tu bien ce qu'engendre
L'indulgence d'un maître au valet bon à prendre
Certaines libertés, qui lassent à la fin,
Et qui font tôt ou tard qu'on le traite en faquin ?

Va querir mon épée, et prends aussi la tienne,
Et lanterne et poignard.

ORDUGNO.

Faut-il que Merlin vienne?

D. BLAIZE.

Non. Qu'on m'ouvre, aussi-tôt qu'on m'entendra siffler.
Il sort.
Je reviens à l'instant.

MERLIN.

Où veut-il donc aller
Si tard?

D. SANCHE.

Tu le sauras avant que la nuit passe.
D'où viens-tu toi?

MERLIN.

Je viens de perdre à tope et masse
Un petit diamant dont m'avoit fait régal
La belle Stefanie, honneur du Portugal.
Il n'en est pas au monde une plus folle qu'elle,
Je viens de la trouver avecque sa sequelle,
C'est-à-dire Louize et son Olivarès,
Assiégeant ce logis; et de loin et de près,
Elle, ou quelqu'un des siens, n'en quitte pas la porte,
Guignant les gens au nez, soit qu'on entre ou qu'on sorte.
Dans ses mains par malheur je suis tantôt tombé,
Et sous ses questions j'ai quasi succombé.
Elle m'a fait sur vous mille et mille demandes,
Quand elle m'auroit fait autant de réprimandes,
Je crois sur mon honneur, qu'elle m'eût moins pesé.
Quelqu'un dans son esprit vous a démarquisé;
Je l'en trouve pour vous un peu moins échauffée,
Et même je la tiens de dom Blaize coëffée,
Et que c'est pour lui seul qu'elle bat le pavé.

D. SANCHE.

Je voudrois de bon cœur qu'elle l'eût enlevé.

MERLIN.

Le marquisat sans-doute a donné dans son tendre,
Un marquisat aussi n'est pas mauvais à prendre.

D. SANCHE.

Plût à dieu que ses yeux fissent un même effet
Sur ce cher frére aîné, qui seroit bien son fait,
Et que d'elle amoureux, il me cédât mon ange!

MERLIN.

Qui ne pleureroit pas peut-être d'un tel change:
Mais songez-vous encor à la prise d'un cœur
Si réguliérement retranché dans l'honneur,
Un cœur qu'on peut nommer la plus dure des roches,
Qui ne veut pas souffrir seulement des approches?
Vous allez m'alléguer ses yeux, astres jumeaux.
D'accord: mais c'est tirer votre poudre aux moineaux.

D. SANCHE.

A peine croiras-tu, Merlin, par quelle voie
Un espoir surprenant ressuscite ma joie.

MERLIN.

Dites-la, vous verrez si je la crois ou non.

D. SANCHE.

Aussi jaloux que fou, mon frére tout de bon,
Veut que.... mais quelqu'un vient; je te dirai le reste
Tantôt.

SCENE III.

LIZETTE, DOM SANCHE, MERLIN.

LIZETTE.

Mon cher monsieur, notre maîtresse peste
D'une étrange façon contre vous.

D. SANCHE.

Et pourquoi?

LIZETTE.

Que sait-elle? elle peste encor plus contre moi.
Mais si près du marquis vous êtes bien tranquille,
Que fait-il donc? dort-il?

D. SANCHE.

Le marquis est en ville
A l'heure que je parle.

LIZETTE.

Et qu'y fait-il si tard,
Cet ennemi commun ?

D. SANCHE.

C'est une affaire à part.
Vous saurez seulement, que dom Blaize et dom Sanche
Sont fort bien. Que ne suis-je aussi-bien avec Blanche !

LIZETTE.

Si vous étiez sorti, vous y seriez fort bien.
Jamais esprit ne fut moins ferme que le sien.
O le sot animal qu'une fille timide !
A force de pleurer, elle a la tête vuide :
Mais lorsque la pauvrette a su qui vous étiez,
D'aise elle m'a baisée et fait cent amitiez.

D. SANCHE.

Sait-elle que je suis le déplorable frére
Du trop heureux marquis ?

LIZETTE.

Elle se désespére
De n'avoir pas le choix de dom Blaize et de vous,
Et de se voir réduite à prendre un tel époux.
On siffle.

D. SANCHE.

Merlin ! on a sifflé. C'est mon frére ; va vîte
Ouvrir la porte.

LIZETTE.

Et moi, je regagne mon gîte.

D. SANCHE.

Ne m'abandonnez pas au besoin.

LIZETTE.

Je ferai
Des merveilles pour vous, ou bien j'y périrai,
Parce que je crois faire une œuvre charitable,
En faisant réussir une amitié sortable,
Outre que j'ai pour vous autant d'affection,
Elle sort.
Que j'ai pour le marquis une juste aversion.

SCENE IV.

DOM BLAIZE, DOM SANCHE, MERLIN, ORDUGNO.

D. BLAIZE.

Ordugno?

ORDUGNO.

Monseigneur?

D. BLAIZE.

Que je périsse infame,
Si je prends dans Madrid belle ni laide femme.
Comment! un étranger y paroît-il soudain?
Les femmes du pays le courent comme un daim.
Mon frére, justement au sortir de la porte,
Deux dames de qui l'une à l'autre sert d'escorte,
Et certain quinola qui sert à la mener,
Comme un liévre gîté me sont venus tourner,
Et celle qui des deux m'a paru la maîtresse,
D'une démarche fiére et d'un air de princesse,
M'est venu sottement, soit pour mal, soit pour bien,
Regarder sous le nez, et m'a caché le sien.
J'ai cru cette action d'abord une passade
Et l'inutile effet d'une folle boutade:
Mais maîtresse, suivante et le vieil écuyer,
N'ont point abandonné leur prétendu gibier.
Ils m'ont depuis céans jusqu'à l'hôtellerie
Toujours envisagé de la même furie:
La dame cheminant tantôt à mon côté,
Tantôt me devançant d'un pas précipité,
Et tantôt se faisant par moi laisser derriére,
Le retour s'est passé de la même maniére:
Là-dessus j'ai sifflé, vous m'avez fait ouvrir.
La dame que mes yeux font sans-doute mourir,
(Et ce n'est pas ici le premier de leurs crimes,
Ils ont bien fait tomber ailleurs d'autres victimes)
M'a fait, comme j'entrois, entendre un grand soupir,
Très-infaillible effet d'un amoureux desir.
Et de là je conclus que je serois peu sage,
Si j'allois dans Madrid me joindre en mariage,
Où d'abord que j'arrive, on me court nuit et jour,
Où l'homme est le cruel, la femme y fait l'amour;

Où l'on obséde un homme au milieu d'une rue ;
Où l'on peut être pris par une malotrue.
Et que seroit-ce donc, si, séjournant ici,
Quelqu'autre chaque jour m'entreprenoit ainsi ?
Quoi ! si je me trouvois au milieu de cent d'elles,
Et qu'étant convoité de ces cent demoiselles,
Mon corps de cent côtés fût à la fois tiré,
Dom Blaize en cent morceaux se verroit déchiré ?
Ordugno, notre noce, ou je me trompe, est faite,
Je veux dès le matin déloger sans trompette.

ORDUGNO.

Et tous vos beaux habits ?

D. BLAIZE.

Nous nous en servirons.

ORDUGNO.

Et ceux de votre train ?

D. BLAIZE.

Nous nous en déferons.

ORDUGNO.

On ne se défait pas de tels habits sans perte.

D. BLAIZE.

Veux-tu que je me jette en une fosse ouverte,
Et qu'étant marié, je sois encornaillé ?
Mais d'un bien plus grand soin je me sens travaillé ;
Il faudra que je trouve une excuse valable
A dom Cosme, un vieillard d'une humeur détestable,
Un bourreau d'esprit doux, qui vous accorde tout,
Et vous fait compliment en vous poussant à bout,
Qui ne manquera pas de louer ma prudence ;
Qui dira, quoi qu'il perde en ma chére alliance,
Qu'il rompra mon hymen tout comme il me plaira ;
Et dans le même tems qu'il me le promettra,
Le malheureux qu'il est, quoi que je puisse faire,
Malgré mes dents et moi se fera mon beau-pére.
Mortel eut-il jamais un embarras pareil !
Mais la nuit là-dessus nous donnera conseil,
Vous ne laisserez pas de toute votre adresse
De dire des douceurs à ma jeune maîtresse.
A propos, nous aurions besoin d'une clarté,
Pour bien voir son portrait que j'avois apporté :

Mais la lune est fort claire, approchons la fenêtre,
Ici comme en plein jour il ne sauroit paroître.
Mais....

STEFANIE, *qui est dans la rue, passant la main à la fenêtre de la salle basse et arrachant le portrait, dit*

Donne.

D. BLAIZE.

Hai, bon dieu, comme on me l'a ravi!
C'est le même dragon qui m'a tantôt suivi.

D. SANCHE.

Qu'avez-vous?

D. BLAIZE.

Ce que j'ai? la demande est plaisante!
Et n'avez-vous pas vu l'action violente
Que l'on me vient de faire, et comme on m'a grippé
Mon portrait de la rue, après m'avoir frappé?

D. SANCHE.

Vous me surprenez fort.

D. BLAIZE.

Ha, par ma foi, c'est elle!

D. SANCHE.

Et qui?

D. BLAIZE.

La même dame avecque sa sequelle,
Qui me couroit tantôt. Peste, qu'elle m'a fait
Une grande écorchure en prenant mon portrait!

D. SANCHE.

On peut aller après.

D. BLAIZE.

Ma foi, la larronnesse
En vîtesse de pieds surpasse une tigresse:
Aussi-bien qu'un portrait, on y perdroit ses pas.
Encor un coup, ici l'on ne m'attrape pas;
Mais allons nous coucher. A propos, notre frére,
Coucher avec quelqu'un n'est pas mon ordinaire:
Passe pour une fois. O dom Cosme! ô Madrid!
O maudit mariage! ô marquis sans esprit!

Il sort.

D. SANCHE.

O destin ! ô amour ! ô toute aimable Blanche !
Pourrez-vous rendre heureux un autre que dom Sanche ?

Il sort.

MERLIN.

O dom Blaize ! ô dom Sanche ! ô cher couple de fous !
Que le pauvre Merlin va souffrir avec vous !

Il sort.

ORDUGNO.

O cher ami Merlin ! que les fiévres quartaines
Puissent serrer bien fort ces deux têtes mal-saines !

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BLANCHE, LIZETTE.

BLANCHE.

IL ne savoit donc pas mon futur hyménée,
Et qu'à son frére aîné l'on m'avoit destinée ?

LIZETTE.

Il ne le savoit pas : vous n'auriez jamais cru
Quelle fut sa douleur aussi-tôt qu'il l'a su.
Si vous eussiez oui ses amoureuses plaintes,
Votre cœur en eût eu de sensibles atteintes.
Jamais un malheureux au fort de son tourment,
N'a maudit son destin plus pitoyablement.
Je n'ai pas pour autrui le cœur autrement tendre ;
Mais quand je songe à lui, je sens le mien se fendre.
Son frére est bien heureux.

BLANCHE.

Son frére est ce qu'il est,
Puisqu'il est approuvé de mon pére, il me plaît ;
Mais j'entends un carrosse.

LIZETTE, *regardant par la fenêtre de la salle.*

Il est vrai qu'il s'arrête
Chez nous.

BLANCHE.

Est-ce pour moi ?

LIZETTE.

Feignez un mal de tête,
Si ce sont des fâcheux : je vais les recevoir,
Et vous irai querir, si ce sont gens à voir.

Blanche sort.

à part. Cette madame ici viendroit-elle à la noce ?

SCENE II.

STEFANIE, OLIVARÈS, LOUIZE, LIZETTE.

STEFANIE.

Olivarès ?

OLIVARÈS.

Madame ?

STEFANIE.

Envoyez le carrosse.
Pourrois-je dire un mot à Blanche de Vargas ?

LIZETTE. *Elle sort.*

Je m'en vais l'avertir de descendre ici-bas.

STEFANIE.

Il étoit de mon train et de ma bonne mine
De ne pas faire ici ma visite en gredine :
Quelque mauvais que soit un carrosse emprunté,
Il nous donne toujours beaucoup d'autorité.

OLIVARÈS.

Mais quel noble dessein allez-vous entreprendre ?

STEFANIE.

Digne de mon esprit.

OLIVARÈS.

J'ai peine à le comprendre.

STEFANIE.

Tu me verras marquise, ou bien je périrai.

OLIVARÈS.

Ma foi, vous le serez comme je volerai.

STEFANIE.

N'ai-je pas plaisamment attrapé la peinture,
L'aimable marmouset de l'épouse future ?

OLIVARÈS.

Quel bien vous viendra-t-il d'avoir pris un portrait ?

STEFANIE.

J'en aurai du plaisir.

OLIVARÈS.

J'en aurai du cotret.

STEFANIE.

Homme de peu de foi !

OLIVARÈS.

Sans beaucoup d'apparence,
Je ne me flatte point d'une vaine espérance.

STEFANIE.

Et je m'en flatte, moi. Mais n'as-tu pu savoir
Où le marquis alloit si vîte hier au soir ?

OLIVARÈS.

J'ai fait ce que j'ai pu pour le pouvoir apprendre.

STEFANIE.

Il fut couru des mieux.

OLIVARÈS.

Courir, ce n'est pas prendre.

SCENE III.

LIZETTE, STEFANIE, BLANCHE, OLIVARÈS, LOUIZE.

LIZETTE.

Madame va venir dans un petit moment.

STEFANIE.

N'aurois-je point troublé son divertissement?
Ne lui ferois-je point de visite importune?
Mais je la vois venir: sa beauté non commune
Est encor au-dessus du grand bruit qu'on en fait,
Et pour tout dire enfin, efface son portrait.
Madame, trouvez bon, avant de vous rien dire,
Que je vous considére et que je vous admire.
Je n'ai jamais rien vu de si charmant que vous.

BLANCHE.

Je n'attendois pas moins d'un visage si doux,
Que des civilités et des cajolleries.

STEFANIE.

Qui ne vous en feroit?

BLANCHE.

Tréve de railleries.

STEFANIE.

Je rends ce que je dois à ce que vous valez.

BLANCHE.

Apprenez-moi plutôt ce que vous me voulez.
De vous pouvoir servir je me tiendrois heureuse.

STEFANIE, *à sa suivante.*

Louize, qu'en dis-tu?

LOUIZE.

J'en serois amoureuse.

STEFANIE.

Et déjà je la suis, et j'en hais doublement
Le méchant qui la veut tromper si lâchement.

LOUIZE.

Comment peut-il tromper cette belle personne ?

STEFANIE.

Comment me trompe-t-il ?

BLANCHE.

Ce langage m'étonne.
Savez-vous qui je suis ?

STEFANIE.

Non, je ne le sais pas !
Ce n'est pas votre nom que Blanche de Vargas ?

BLANCHE.

Je l'avoue.

STEFANIE.

Et j'ignore aussi qu'on vous marie ?
Mais vous, savez-vous bien la noire perfidie
Qu'un traître, qu'un marquis dom Blaize....

BLANCHE.

Ha ! taisez-vous,
Ne venez point ici décrier mon époux.

STEFANIE.

Il est donc votre époux ?

BLANCHE.

Au moins il le doit être.

STEFANIE.

Elle me fait pitié, Louize !

LOUIZE.

O le grand traître !

BLANCHE.

Ces discours surprenans et pleins d'obscurités,
M'empêchent de répondre à vos civilités.

STEFANIE.

Je m'expliquerai mieux, quelque mal qu'il m'arrive ;
Mais qu'on ne dise point à personne qui vive,
Et sur-tout au marquis, que l'on m'ait vue ici :
Ce n'est pas sans raison que je vous parle ainsi,

Je veux bien l'avouer : il y va de ma vie.
Mais pour avoir le bien de vous avoir servie,
Je hasarderois tout, excepté mon honneur :
Vous gagnez à tel point mon estime et mon cœur,
Que je serois pour vous de même ardeur zélée,
Quand dans vos intérêts je serois moins mêlée.

BLANCHE.

Mon estime et mon cœur ne sont pas moins à vous :
Mais si vos intérêts sont communs entre nous,
Contentez le desir que j'ai de les apprendre.

STEFANIE.

J'ai toujours dans l'esprit que l'on nous peut surprendre,
Madame, encor un coup, suis-je ici sûrement ?

BLANCHE.

Ne craignez rien, madame, et parlez seulement.

STEFANIE.

Faites donc, s'il vous plaît, sortir votre suivante.

BLANCHE.

Je ne lui cache rien.

STEFANIE.

Elle est pourtant servante.

BLANCHE.

Oui : mais elle a le don de garder un secret.

STEFANIE.

Vous reconnoissez bien cet aimable portrait ?

BLANCHE.

Et qui vous l'a donné ?

STEFANIE.

C'est la personne même
A qui vous avez fait cette faveur extrême.

BLANCHE.

Mais pourquoi le marquis l'a-t-il mis dans vos mains ?

STEFANIE.

Dom Blaize est, en un mot, le dernier des humains.
Quand vous mariez-vous ?

BLANCHE.

BLANCHE.

Aujourd'hui.

OLIVARÈS, *à part.*

L'infidelle !

LOUIZE, *à Olivarès.*

Il n'est pas dans le monde une plus fourbe qu'elle.

OLIVARÈS.

Fourbissime.

STEFANIE.

Et dom Blaize a signé le contrat ?

BLANCHE.

Dès long-tems.

STEFANIE.

O bon dieu ! pardonne au scélérat.
Il n'en peut accomplir la principale clause,
Ni vous donner la main.

BLANCHE.

Puisque tout s'y dispose,
Que mon pére le veut, que j'en suis convenu,
Et que c'est pour cela que dom Blaize est venu,
Qui l'en peut empêcher ?

STEFANIE.

Hélas ! c'est moi, madame !
Moi qui l'ai fait régner dès long-tems dans mon ame,
Sa qualité, son bien, ses sermens et ses pleurs,
Son langage flatteur et ses feintes douleurs,
Ma jeunesse crédule et mon ame trop tendre,
Ma folle vanité trop aisée à surprendre,
Enfin tout ce que peut d'ennemis assembler
La rigueur d'un destin qui vouloit m'accabler,
Favorisa si bien les desseins de ce traître,
Que je ne puis l'haïr, quelqu'ingrat qu'il puisse être,
Qu'il obtint..... mais, hélas ! ma rougeur et mes pleurs
Vous déclarent assez jusqu'où vont mes malheurs ;
Mais aussi je vous suis encor si peu connue,
Que vous pourriez douter si je suis ingénue,
Et sans me faire tort, mettre en doute ma foi,
Si j'étois sans témoins qui parlassent pour moi.
Deux enfans malheureux d'un infidéle pére,
Joindront leur foible voix à celle de leur mére,

Et ces deux innocens auront bien le crédit
De vous persuader tout ce qu'elle vous dit.

BLANCHE.

Si mon cœur vous pouvoit aussi-bien que ma bouche,
Témoigner à quel point votre malheur me touche,
Vous ne douteriez point de la juste douleur
Que me fait ressentir votre cruel malheur.

LIZETTE *entre toute effrayée.*

Tout est perdu !

BLANCHE.

Quoi donc ?

LIZETTE.

Ils vont venir, madame.

BLANCHE.

Qui ?

LIZETTE.

Dom Blaize et dom Cosme.

STEFANIE.

O malheureuse femme !
Et que ferai-je donc en cet accablement ?

LIZETTE.

Vous pouvez vous cacher en son appartement:
La clef tient à la porte.

BLANCHE.

Ouvre vîte, Lizette.

LIZETTE.

Sauvez-vous vîtement, Dame, Ecuyer, Soubrette !
Et vous défendez bien, si l'on veut vous forcer.

SCENE IV.

DOM BLAIZE, D. COSME, D. SANCHE, BLANCHE, LIZETTE, MERLIN, ORDUGNO.

D. BLAIZE.

Et je soutiens encor qu'il ne faut rien presser,

D. SANCHE.

Et je soutiens aussi qu'une semblable affaire
Se hasarde beaucoup, alors qu'on la différe.

D. BLAIZE.

Et moi, je resoutiens qu'on ne hasarde rien,
Quand on différe un peu ce qu'on retrouve bien.
Si les grands de la cour n'étoient pas à ma noce,
Si j'allois emprunter ou louer un carrosse
Pour aller à l'Eglise, au-lieu d'en avoir un
En propre, et d'un ouvrage au-delà du commun;
Si Blanche en pareil jour étoit si mal en ordre,
Que le moindre bourgeois y pût trouver à mordre:
Enfin si j'épousois votre fille en gredin,
Ne me croiroit-on pas un fou, vous un badin?
Ne passerois-je pas, ô trop hâté dom Cosme!
Pour le plus grand vilain qui soit dans le royaume?
Ne serois-je pas fat, et même plus que vous,
(Ceci soit dit pourtant sans vous mettre en courroux)
Si je ne rendois pas célébre la journée
Qui se pourra vanter de mon noble hyménée?
Je veux que bals, festins, musiques et taureaux,
Carrousels et combats de barriére aux flambeaux,
Fassent parler en cour de ma magnificence:
Je différerai donc, avec votre licence.

D. COSME.

Il faut donc différer, je ne conteste plus;
Mais bals, festins, tournois, sont des frais superflus.
A la cour aujourd'hui, l'on ne s'en pique guére.
Il n'est donc pas besoin pour cela qu'on différe.

D. BLAIZE.

Cet homme me fera bientôt désespérer.
Il ne conteste plus, il veut bien différer,

Et dans le meme tems qu'il accorde la chose,
Le drôle la refuse, et même en dit la cause.

D. COSME.

Je ne refuse rien.

D. BLAIZE.

Nous différerons donc ?

D. COSME.

Ha, non.

D. BLAIZE.

O mal plaisant vieillard, s'il en fut onc,
Voulez-vous différer ou non ?

D. COSME.

Je ne veux faire
Que ce que vous voudrez.

D. BLAIZE.

Hé bien donc, qu'on différe.

D. COSME.

Mais si nous différons, qu'est-ce que l'on dira ?

D. BLAIZE.

Rien, sauf, hormis, sinon que l'on différera.
Je veux absolument différer l'hyménée,
Dussiez-vous enrager en votre ame obstinée.

D. COSME.

Je ne puis différer.

D. BLAIZE.

Et pour moi, je le puis.

D. COSME.

Je ne puis différer.

D. BLAIZE.

Etant ce que je suis,
Il faut que je différe, et j'en ai dit la cause.

D. COSME.

Je ne puis différer.

D. BLAIZE.

Ha, parlons d'autre chose,
Ou nous nous brouillerons.

D. COSME.

Je ne puis différer.

D. BLAIZE.

Messieurs ! sur mon honneur, il le faut séparer.
Ne voyez-vous pas bien qu'il n'est déjà pas sage ?
Et que sera-ce donc, si jamais il enrage ?

BLANCHE, *tout bas à son pére.*

On peut bien différer les noces pour un tems,
J'ai reçu là-dessus des avis importans.

D. COSME.

Je ne puis différer.

D. BLAIZE.

Quel détestable flegme !
Ha ! dites-moi plutôt quelque vieil apophtegme,
De ceux dont vous m'avez tantôt assassiné.

D. COSME.

Je ne puis différer.

D. BLAIZE.

Maudit soit l'obstiné !

D. SANCHE.

Puisqu'il vous presse tant, c'est un fort mauvais signe.

D. BLAIZE.

C'en est un très-certain qu'il est un fourbe insigne.
Mais allons faire un tour, pour rafraîchir un peu
Mes esprits échauffés et mon visage en feu.

BLANCHE.

Ce n'est pas sans raison que je vous dis, mon pére,
Que vous devez aussi souhaiter qu'on différe.
Je sais que le marquis aime depuis deux ans
Une dame, et de plus qu'il en a deux enfans.

D. COSME.

Tous les gens comme lui n'en font-ils pas de même ?
Etant en Portugal, par un bonheur extrême,
Je pus gagner le cœur d'une jeune beauté,
Aimable pour l'esprit, riche et de qualité,
Je déguisois mon nom, à cause qu'en Castille
J'avois l'inimitié de toute une famille,
Pour avoir fait périr à mes pieds un rival,
Dont la mort me retint deux ans en Portugal.

Cette belle avoit nom Elvire de Pachéque,
Moi, j'avois pris celui de dom Juan Paloméque.
Nous nous aimions tous deux avecque passion;
Mais ayant obtenu mon abolition,
Je sortis de Lisbonne et revins en Castille,
Laissant Elvire en pleurs et grosse d'une fille.
Je devois retourner l'épouser, mais la cour
Bannit de mon esprit Elvire et mon amour.
A quelque tems de-là j'épousai votre mére.

STEFANIE, *cachée.*

Dans la relation que je viens d'ouir faire,
Je trouve assurément l'infaillible moyen
D'obtenir, si je veux, et dom Blaize, et son bien.

D. COSME.

Le voici qui revient.

SCENE V.

DOM BLAIZE, D. SANCHE, ORDUGNO, D. COSME, BLANCHE.

D. BLAIZE.

Je vous croirai, dom Sanche.
Mais allez de ce pas parler d'amour à Blanche.
J'entretiens cependant cet ennuyeux vieillard.
Dom Cosme, pourroit-on vous parler à l'écart?

D. COSME.

Je suis à vous.

D. BLAIZE.

Hé bien, notre aimable beau-pére,
Consentez-vous enfin que l'hymen se différe,
Ou m'entendrai-je encor l'oreille pénétrer
Par cet impertinent, je ne puis différer?

D. COSME.

Je n'eusse pas usé de paroles pareilles,
Pour peu que j'eusse cru vous blesser les oreilles.
Je ne ferai jamais que ce que vous voudrez.

D. BLAIZE.

O que les hommes doux sont souples et madrez!

D. COSME.

Mais, monsieur, vous disiez tantôt, ou je me trompe,
Que vous haïssiez fort le vain luxe et la pompe,
Et ce qui peut passer pour superfluité:
A quelque bourgeois riche et né sans qualité,
On pourroit pardonner une folle dépense:
Mais elle est condamnée en l'homme de naissance.

D. BLAIZE, *à part.*

Ce qu'il me vient de dire, a quelque fondement.

D. SANCHE, *à l'autre bout du théatre.*

Je ne puis plus tenir contre tant de tourment.
Ou vous serez bientôt de mes larmes fléchie,
Ou bientôt votre orgueil verra finir ma vie.

BLANCHE.

Etes-vous furieux, dom Sanche, et croyez-vous
Que je puisse long-tems retenir mon courroux?

D. SANCHE.

Ne la retenez point cette juste colére:
Perdez un misérable, aimez son heureux frére,
Avancez mon trépas par vos dédains cruels,
J'en sortirai plutôt de mes maux éternels.

D. BLAIZE.

Mon frére! à mon secours, il me tourne, il me vire,
Il me fait enrager, et ne fait que sourire.

STEFANIE, *cachée.*

Le frére aîné m'échappe, et le cadet trompeur
De mon esprit jaloux augmente la fureur.
Louize! Olivarès! écoutez......

D. BLAIZE.

O dom Cosme!
Dans Madrid, ou plutôt dans tout ce grand royaume,
Trouvez-vous quelquefois quelqu'un fait comme vous?
Croyez-vous que la paix soit long-tems entre nous?
Moi chaud comme le feu, vous froid comme la glace,
Et quoi que l'on vous dise, et quoi que l'on vous fasse,
Vous allez toujours droit où vous voulez aller:
Vous me déplaisez fort, je vous veux quereller,

Et vous m'assassinez à force de me plaire.
Il n'est pas dans le monde un plus parfait beau-pére.
Mais que vois-je ?

STEFANIE *sort avec Louize, toutes deux voilées, et Olivarès la méne la tête cachée dans son manteau, et elles se détournent pour choquer dom Blaize.*

Mes yeux ont vu sa trahison ;
Mais je sais le moyen d'en avoir la raison.
Eloignons ce méchant.

D. COSME.

Et quelles gens peut-ce être,
Qui se cachent chez moi sans se faire connoître ?

D. BLAIZE.

Quel escadron en deuil vient me choquer ici ?
Pourquoi diable ! à moi seul s'adresse-t-il ainsi ?
Connoissez-vous quelqu'un de cette noire bande ?
Dites-le moi, dom Cosme.

D. COSME.

Et je vous le demande.
Qui le sait mieux que vous ?

D. BLAIZE.

Je n'en sais rien, ma foi :
Je les ai d'abord pris pour les gens d'un convoi.

BLANCHE, *tout bas à son pére.*

Monsieur, c'est cette dame, épouse de dom Blaize,
Dont il a des enfans.

D. BLAIZE.

Il en use à son aise.
Je n'ai jamais été choqué si rudement,
J'en suis quasi tombé par terre lourdement.

D. COSME, *tout bas à sa fille.*

Mais le savez-vous bien ?

BLANCHE.

Oui, monsieur, c'est la même.

D. COSME.

Ha ! c'est nous mépriser d'une insolence extrême,

Je me plains justement de votre procédé.
Dom Blaize.

D. BLAIZE.

Et parbleu bon, je suis réprimandé.
Je n'eusse jamais cru qu'un doux à triple étage,
De se mettre en colére eût jamais le courage.

D. COSME.

Il n'entre point chez moi de semblable gibier,
C'est me faire une offense, et c'est vous décrier.

D. BLAIZE.

Mais que je sache donc, dom Cosme, je vous prie,
Et ce qui vous offense, et ce qui me décrie.

D. COSME.

Vous manquez de respect à ma fille.

D. BLAIZE.

Etes-vous
Par fois capricieux, vous autres esprits doux ?

BLANCHE.

Mon pére a grand sujet de trouver fort étrange....

D. BLAIZE.

Quant est du tems présent, vous vous tairez, bel ange!
Et quant est du futur, bel ange, vous saurez
Que vous me plairez fort, lorsque vous vous tairez.
Mais enfin sachons donc ce que vous voulez dire.

D. COSME.

Que lorsque vous aurez un légitime empire
Sur Blanche, qu'elle aura bien souvent à souffrir
De pareils déplaisirs.

D. BLAIZE.

Que je puisse mourir,
Si dom Cosme ne croît que j'ai fait en cachette
Entrer dans sa maison quelqu'amitié secrette.
Mon frére, allez après.

D. SANCHE.

J'y cours.

D. BLAIZE.

Mais à grands pas.

D. SANCHE, *à part.*

O amour ! si l'hymen par-là ne se fait pas.

D. BLAIZE.

Allez donc, qu'avez-vous à regarder les nues ?
Quand des cornes seroient à mes tempes venues,
Je n'aurois pas été davantage étonné :
C'est quelque dame à qui j'ai de l'amour donné.
Ordugno !

ORDUGNO.

Monseigneur ?

D. BLAIZE.

En sais-tu quelque chose ?

ORDUGNO.

Rien du tout.

D. BLAIZE.

Avois-tu tenu ma chambre close ?

ORDUGNO.

A double tour.

D. BLAIZE.

Ma foi, je n'y connois donc rien.
Vous vous coulez, dom Cosme ; allez, vous faites bien.

D. Cosme et Blanche sortent.

Et vous, astre d'amour qui suivez votre pére,
Empêchez l'esprit doux de se mettre en colére,
Ordugno !

ORDUGNO.

Monseigneur ?

D. BLAIZE.

Il faut assurément
Que le ciel m'ait donné de ses biens largement.
O les rares talens que je laisse détruire !
Je n'ai pas plutôt fait mon mérite reluire
Dans Madrid, et j'y suis à grand'peine arrivé,
Qu'on m'y court, que j'y suis, peu s'en faut, enlevé.
Il n'est, ma foi, rien tel que d'être né bel homme.
J'eusse voulu donner une notable somme,

Afin que mon hymen pour un tems fût remis ;
Mais sans ces gens masqués, sans-doute mes amis,
Je n'eusse jamais pu différer l'hyménée
Avec un tel vieillard, de qui l'ame obstinée
N'eût jamais démordu de son premier projet,
Et quoi que j'eusse dit et quoi que j'eusse fait :
Allons voir là-dessus ce qu'aura fait mon frére :
Encor un coup, beauté, que tu m'es salutaire !

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DOM SANCHE, MERLIN.

D. SANCHE.

Tout est perdu pour moi, puisque Blanche est perdue:
Ne m'en parle donc plus, ma mort est résolue.

MERLIN.

Quand vous parlez de mort, parlez-vous tout de bon ?
Si j'étois, comme vous, beau comme Cupidon ;
Si j'avois, comme vous, un satyre pour frére ;
Si j'avois, comme vous, des qualités à plaire ;
Si Blanche, comme à vous, me faisoit les doux yeux ;
Si l'amour, comme vous, me rendoit furieux,
Je pousserois ma pointe, il n'est frére qui tienne,
Tant que je verrois Blanche en espoir d'être mienne :
Et lorsque je verrois la belle en d'autres bras,
J'en serois bien fâché ; mais je n'en mourrois pas.

D. SANCHE.

Je suis ce que tu dis, mon frére est méprisable ;
Mais mon frére est heureux et je suis misérable ;
Et pour faire fortune en l'empire amoureux,
Il faut être à la fois aimable et bien heureux.
Blanche m'a foudroyé des traits de sa colére ;
Blanche sera bientôt dans les bras de mon frére.
Quand d'un bien d'où dépend notre félicité,
Par haine ou par mépris l'espoir nous est ôté,
Les timides conseils ne sont plus bons à suivre.
Qui n'a pu plaire à Blanche, est indigne de vivre.

Contentons sa rigueur et délivrons ses yeux
D'un esclave inutile aussi-bien qu'odieux.

MERLIN.

Mais, monsieur, sauf l'honneur de votre noble envie,
Savez-vous ce que c'est que de perdre la vie ?
Il n'est rien tel que vivre.

D. SANCHE.

Il n'est rien tel pour toi.
Mais la vie est à charge aux amans comme moi,
Que l'amour n'a flatté d'une vaine espérance,
M'a trompé par l'éclat d'une belle apparence,
Qu'afin que le penser d'avoir pu vivre heureux,
Accrût le désespoir de son cœur amoureux.

D. Blaize paroît au bout du théatre.

Mais ce frére odieux à mon repos funeste,
Ne vient-il pas m'ôter le seul bien qui me reste ?
Ne vient-il pas encor mon trépas empêcher,
Après m'avoir ravi ce qui me fut plus cher ?
Hélas, si je lui dis que Blanche est vertueuse ;
N'est-ce pas augmenter son ardeur amoureuse ?
Si je lui dis aussi que Blanche ne l'est pas,
N'est-ce pas offenser un ange plein d'appas ?
Et ne sera-ce point par une action lâche,
A l'honnêteté même avoir fait une tache ?
Ha ! n'offensons jamais cette divinité,
Et jusqu'au dernier jour disons la vérité.

SCENE II.

D. BLAIZE, D. SANCHE, ORDUGNO, MERLIN.

D. BLAIZE.

QUE disiez-vous tout seul, mon frére ?

D. SANCHE.

Que vous êtes
Le plus heureux du monde en tout ce que vous faites,
Et que le ciel vous donne une chére moitié,
Digne de votre choix et de votre amitié.

Mes plaintes, mes sermens, mes priéres, mes larmes
Chez elle n'ont été que d'inutiles armes,
N'ont fait que m'attirer les traits de son courroux,
Et je n'espére pas de l'appaiser sans vous.
Va-t-en, m'a-t-elle dit de colére embrasée,
Va-t-en chercher ailleurs une conquête aisée,
Va-t-en corrompre ailleurs les innocens esprits,
Et n'attends plus de moi que haine et que mépris.

D. BLAIZE.

Ne me trompez-vous point, mon dissimulé frése ?

D. SANCHE.

Envoyez-la querir de la part de son pére;
Et vous tenez caché quand elle passera,
Vous verrez de quel air elle me parlera.

D. BLAIZE.

L'invention me plaît, ça, ça, que je me gîte.
Ordugno!

ORDUGNO.

Monseigneur ?

D. BLAIZE.

Va la querir, va vîte.

ORDUGNO *s'en va.*

J'y vais.

D. SANCHE.

Mortel eut-il jamais pire destin ?

D. BLAIZE.

A qui parlez-vous là ?

D. SANCHE.

Je parlois à Merlin.

D. BLAIZE.

Mais s'il arrive aussi que la donzelle tarde,
Si Lizette hardie autant que babillarde,
De discours superflus me la va retenir,
Je pourrai m'ennuyer.

D. SANCHE.

Je l'apperçois venir;
Retire-toi, Merlin.

SCENE III.

BLANCHE, DOM SANCHE.

BLANCHE.

O DIEU ! je vois dom Sanche.

D. SANCHE.

Je vous obéirai, trop inhumaine Blanche !
Vous n'aurez pas plutôt rendu mon frére heureux,
Que j'exécuterai votre arrêt rigoureux :
Oui, je contenterai votre cruelle envie,
J'irai loin de vos yeux, les astres de ma vie,
Mes véritables dieux, mais des dieux ennemis,
Qui me vont tout ôter et m'avoient tout promis.

D. BLAIZE, *caché.*

Il la presse un peu trop le fripon, et je gage
Qu'après un autre assaut, la dame n'est plus sage.

BLANCHE.

Dom Sanche ! ô ma vertu que vais-je dire ici ?
Qui vous oblige donc à nous quitter ainsi ?

D. SANCHE.

Qui le sait mieux que vous, trop cruelle personne ?
Qui le peut mieux savoir que celle qui l'ordonne ?

BLANCHE.

Celle dont la rigueur vous afflige si fort,
N'a guére moins que vous à se plaindre du sort.
Elle n'empêche point que dom Sanche n'espére :
Elle le saura bien distinguer de son frére,
Quand par un juste choix, d'où dépend son bonheur,
Sa bouche publira ce que cache son cœur.
Elle veut bien encor qu'il sache qu'une absence
Peut nuire à ses desseins beaucoup plus qu'il ne pense.
Nous nous verrons, dom Sanche.

D. SANCHE.

O dieu ! tout est perdu.
Blanche m'aime, et dom Blaize aura tout entendu.

D. BLAIZE, *sortant de sa cachette.*

Ha, ha., petit cadet, vous l'avez débauchée
Cette jeune beauté de vertu non tachée,
Ce riche don du ciel, cette chére moitié,
Et digne de mon choix et de mon amitié ;
Contre qui vos sermens, vos priéres, vos larmes,
N'ont été, disiez-vous, que d'inutiles armes ;
Qui vous a fait sentir les traits de son courroux ;
Que vous n'espérez pas de r'appaiser sans nous.
Vous courez donc ainsi sur le marché d'un frére ?

D. SANCHE.

Et ne m'avez-vous pas commandé de le faire ?
De lui porter dans l'ame un sentiment d'amour ?

D. BLAIZE.

Et c'est dont je me plains, godelureau de cour !
Je vous avois bien dit de lui parler de flame,
Afin de découvrir ce qu'elle avoit dans l'ame ;
Mais de la coquetter, comme vous l'avez fait,
Ha ! c'est une action d'infidéle cadet.
Ma foi, de la façon qu'il me l'a muguettée,
De la place où j'étois, j'avois l'ame tentée.
Le fripon lui tiroit ses coups à bout portant.
La plus laide guenon qui m'en diroit autant,
Triompheroit bientôt de notre continence.
Ordugno !

ORDUGNO.

Monseigneur ?

D. BLAIZE.

Va-t-en en diligence
Arrêter des chevaux et les tiens prêts sans bruit,
Je ne veux pas coucher à Madrid cette nuit :
Tâche de me trouver aussi ce vieil dom Cosme,
L'homme le plus fâcheux qui soit dans le royaume,
Je lui rends sa parole, et je reprends aussi
La mienne ; et cela fait, éloignons-nous d'ici.

D. SANCHE.

Je suis bien malheureux d'avoir fait pour vous plaire,
Ce qu'un autre que vous ne m'eût jamais fait faire :
Et d'avoir réussi dans mon dessein si mal,
Que vous me soupçonnez d'être votre rival.

D. BLAIZE.

Si vous me dites vrai, la chose est pardonnable ;
Mais vous l'avez rendue un peu trop vraisemblable ;
Car vous la cajolliez de si bonne façon,
Que la dame a d'abord mordu dans l'hameçon :
Puisqu'elle est si facile en pareille matiére,
Et qu'elle est, en un mot, de coquette maniére ;
Nous n'avons qu'à songer à des partis meilleurs,
Et dom Cosme n'aura qu'à se pourvoir ailleurs.
Je lui donne, s'il veut, signé devant notaire,
Que je lui remets Blanche en faveur de mon frére :
Car quant à l'épouser je n'ai pas le loisir.
Il s'en fâchera, mais tel est notre plaisir.
Tout le regret que j'ai n'est que de mes livrées ;
Un faquin de tailleur me les a chamarrées,
Comme si le galon ne m'avoit rien coûté :
Tu me l'as conseillé, confident éventé,
Et de charger mon train de laquais et de pages ;
Mais je m'en vengerai sur l'argent de tes gages.
Allons chercher dom Cosme, et cependant, cadet,
Puisque je le permets, poussez votre bidet.
J'ai d'étranges soupçons de ce cher petit frére.
à part.

Il sort.

D. SANCHE.

Blanche approuve ma flamme, et veut bien que j'espére.
Quel plaisir est pareil à celui d'un amant
Qui reçoit de son ange un tel consentement ?
O mon cœur ! modérez vos transports d'allégresse ;
Réservez-les, mon cœur, aux yeux de ma déesse.
Mais je la vois venir avec tous ses appas.
Blanche paroît.
Vous voulez donc encor différer mon trépas ?
Et satisfaite enfin d'une injuste souffrance,
Vous me permettez donc d'avoir de l'espérance ?

SCENE

SCENE IV.

BLANCHE, D. SANCHE, D. BLAIZE.

BLANCHE.

OSES-TU bien tenir de semblables discours
A qui te voudroit voir à la fin de tes jours ?
Oses-tu m'éprouver par de lâches atteintes,
Et me choisir encor pour l'objet de tes feintes ?
J'avois d'abord puni, comme tout autre eût fait,
D'une juste colére un amour indiscret ;
Mais depuis soupçonnant que tu feignois ta flame
Pour tenter ma vertu, pour éprouver mon ame :
Car qui jamais eût cru qu'un amour criminel,
Eût banni de ton cœur le respect fraternel ?
J'ai feint de compatir à ta peine insensée ;
J'ai feint que ton amour m'avoit l'ame blessée ;
Tes yeux m'ont vu rougir et m'ont vu soupirer,
Et ma feinte bonté t'a permis d'espérer ;
Mais maintenant je sais que ton cœur est capable
Du crime le plus noir et le plus détestable :
Sache aussi que le mien est aussi vertueux,
Que le tien est ingrat, lâche et présomptueux ;
Et quand il deviendroit d'un crime susceptible,
Qu'il ne seroit jamais à ton amour sensible,
Sache qu'il chérira ton frére tendrement,
Et qu'il te haïra toujours mortellement.
Elle s'en va.

D. BLAIZE *paroît.*

Qu'en dites-vous, cadet ? Blanche et vous, ce me semble,
Quoiqu'aimables tous deux, n'êtes pas bien ensemble.
Ordugno !

ORDUGNO.

Monseigneur ?

D. BLAIZE.

Et c'est parler cela ?
C'est comme il faut traiter un coquet Quinola.
O la maîtresse-fille et Porcie et Lucréce,
Ne l'ont jamais value avecque leur prouesse :

Lucréce avec Tarquin se donna du bon tems,
Et l'autre se brûla la gorge à contre-tems.
Dieu! qu'elle est raisonnable et qu'elle est forte en bouche,
Celle que je croyois une sainte N'y touche!
Ma foi, je me marie au son de maint rebec,
Et dom Sanche n'aura qu'à s'en torcher le bec.
Je veux dès cette nuit avec grande énergie,
Ebaucher en draps blancs ma généalogie;
Et cependant, cadet, vous ferez là-dessus
Des stances, ou du moins des regrets superflus.

Il sort.

MERLIN, *par ironie.*

Que dom Sanche est heureux! sa maîtresse l'adore.

D. SANCHE.

Ce froid bouffon vient-il m'importuner encore?
O Blanche! vous aimer, est-ce un juste sujet
De me désespérer, comme vous avez fait?
Et que puis-je penser d'une fille inconstante,
Qui tantôt rigoureuse et tantôt obligeante,
Prend en moins d'un moment deux sentimens divers,
M'éléve sur le trône et me met dans les fers!
Ha, Lizette!....

SCENE V.

LIZETTE, DOM SANCHE.

LIZETTE.

Je sais ce que vous m'allez dire:
Mais quand bien on auroit d'un plus cruel martire
Puni votre malice et votre trahison,
Vous auriez toujours tort, et Blanche auroit raison.

D. SANCHE.

Vous m'abandonnez donc, ô fille trop cruelle?

LIZETTE.

J'abandonne un amant que je crois infidelle.

D. SANCHE.

Moi, Lizette!

LIZETTE.

Oui vous, car, mon beau cavalier,
Puisqu'il faut vous convaincre, oserez-vous nier
Que par un feint amour, une lâche finesse,
Vous n'ayez attenté d'éprouver ma maîtresse?
Elle s'en douta bien, et pour s'en assurer,
Elle feignit aussi, vous permit d'espérer.
Dom Sanche y fut trompé; car l'amour de soi-même,
Persuade aisément un jeune homme qu'on l'aime:
Mais il ne savoit pas que Blanche l'écoutoit,
Lorsqu'au marquis jaloux jurant il protestoit
Que c'étoit seulement à dessein de lui plaire,
Qu'il s'étoit déclaré de Blanche tributaire.

Elle le contrefait.

Vous m'avez commandé de feindre, je feignois;
Mais mon cœur n'étoit pas d'accord avec ma voix.
Ce sont vos mêmes mots, on me les vient d'apprendre.

D SANCHE.

Il est vrai, ce les sont: mais voulez-vous m'entendre?

LIZETTE.

De bon cœur.

D. SANCHE.

Si je crois les avoir offensés.
Ces yeux injustement contre moi courroucés,
Que puissé-je à jamais leur être détestable,
Si je ne vous fais pas un récit véritable;
Et si vous n'avouez que je n'ai point de tort,
Que puissé-je tomber à vos pieds roide mort!

LIZETTE.

Il faut que dieu m'ait fait le naturel bien tendre.
Quand je vois quelque amant qui parle de se pendre,
Ou bien de se donner un grand coup de poignard,
C'est comme s'il perçoit mon cœur de part en part.
J'ai brûlé comme un autre et sais combien vaut l'aune
De cette passion qui fait devenir jaune.
Pour revenir à vous, si vous me faites voir
Que vous n'avez rien fait contre votre devoir;
J'espére d'être utile au bien de vos affaires.
Mais, monsieur, si l'amour aime les téméraires,
Allons tous droit à Blanche, embrassez ses genoux,
Pleurez et soupirez, et laissez faire à nous:

Aussi-bien il nous faut déguerpir de la place,
Voici notre vieillard.

SCENE VI.

DOM COSME, STEFANIE, LOUIZE, OLIVARÈS.

D. COSME.

J'AI de votre disgrace
Beaucoup de déplaisir, et suis fort étonné
De l'important avis que vous m'avez donné.

STEFANIE.

Je vous apporte ici sa trompeuse promesse :
Dans l'oubli de moi-même, où me met ma tristesse,
Je ne m'avisois pas de vous la faire voir.

D. COSME.

Donnez.

LOUIZE, *à Olivarès, tout bas.*

C'est ce papier que Merlin laissa choir,
Le valet de dom Sanche.

STEFANIE *qui l'entend, lui dit aussi tout bas.*

Et c'est par-là, Louize,
Que tu verras bientôt ta maîtresse marquize.

LOUIZE. *Dom Cosme lit.*

Mais si l'on va savoir que vous ne soyez pas
La fille du vieillard, la machine est à bas :
C'est à vous d'y penser.

STEFANIE.

Mon dieu, laisse-moi faire.

OLIVARÈS.

Elle va s'attirer quelque méchante affaire,
Et nous faire donner quelques mauvais présens.

D. COSME.

C'est une lettre écrite en termes fort plaisans.

Il veut qu'elle ait, dit-il, force d'une promesse.
J'y reconnois sa main par-tout, hors dans l'adresse.
Vous vous appellez donc comtesse d'Alcalca ?

STEFANIE.

C'est le nom d'une ville auprès de Malaca.
Quand le Mars Portugais, Albuquerque, en fut maître,
De cette récompense il daigna reconnoître
Les services rendus par défunt mon mari.
Hélas ! son souvenir m'a le cœur attendri,
Je ne puis retenir mes pleurs, quand je le nomme.

D. COSME.

Il faut que le marquis soit un très-méchant homme,
Ou bien que vous soyez plus méchante que lui.
Quant à sa lettre, elle est pour vous de peu d'appui,
J'y vois des nullités qui sont peu recevables.
Vous avez deux enfans ?

STEFANIE.

Deux petits misérables,
Tous deux des plus jolis, et les vivans portraits
Du pére.

D. COSME.

Vous aurez à faire de grands frais
Contr'un homme puissant.

STEFANIE.

Quoique pauvre étrangére,
Mon pére fait ici sa demeure ordinaire;
Il ne laissera pas une fille au besoin :
De lui, jusqu'à ce jour, je me cache avec soin,
Redoutant son courroux, de ma faute honteuse;
Mais je sais bien qu'il a l'ame fort généreuse.
Je suis, pour vous parler avec sincérité,
Fille d'un Castillan homme de qualité:
Il devint dans Lisbonne amoureux de ma mére,
Qui n'a point eu depuis nouvelles de mon pére.

D. COSME.

Homme de qualité ?

STEFANIE.

Noble comme le roi.

D. COSME.

Et s'appelle ?

STEFANIE.

Dom Juan Baloméque.

D. COSME.

Est-ce moi ?
Bons dieux ! et votre mére ?

STEFANIE.

Elvire de Pachéque.

D. COSME.

Ha ma fille ! je suis ce dom Juan Paloméque,
Qui déguisois mon nom dans Lisbonne : ô bon dieu !
Que je reçois de joie à vous voir en ce lieu,
Et que je suis fâché de vous voir de la sorte !
Mais apprenez-moi donc comment elle se porte,
Cette aimable beauté, de qui l'œil mon vainqueur,
Malgré l'éloignement, régne encor dans mon cœur.

STEFANIE.

Hélas ! un sort cruel me l'a trop tôt ravie,
Et depuis, le malheur m'a toujours poursuivie.

D. COSME.

Sa perte m'est sensible avec juste raison ;
Mais ici les regrets ne sont pas de saison.
Travaillons maintenant comme au plus nécessaire,
A vous tirer de peine, aussi-bien que d'affaire,

STEFANIE.

Vous avez dans vos mains mon honneur et mon bien.

D. COSME.

Mettez-vous en repos, votre honneur est le mien.
Je ne suis pas d'avis qu'on vous fasse paroître,
Qu'on ne soit éclairci du dessein de ce traître ;
Entrez donc dans ma chambre.

SCENE VII.

DOM BLAIZE, ORDUGNO, D. COSME, STEFANIE, LOUIZE, OLIVARÈS, &c.

D. BLAIZE.

ORDUGNO!

ORDUGNO.

Monseigneur?

D. BLAIZE.

Je veux absolument qu'on batte mon tailleur,
Mon habit est mal fait. Hé bien, mon cher beau-pére,
Je ne suis plus d'avis que l'hymen se différe.

D. COSME.

Et moi, j'en suis d'avis.

D. BLAIZE.

Ceci seroit plaisant.

D. COSME.

Il est pourtant ainsi.

D. BLAIZE.

Cet esprit mal-faisant
Sait parfaitement bien faire enrager le monde.
Civil beau-pére en qui toute douceur abonde,
Expliquez-nous un peu vos desseins ambigus,
Vous voulez une chose, et ne la voulez plus.
Savez-vous, si l'hymen ne se fait dans une heure,
Il ne se fera pas de six mois, ou je meure?

D. COSME.

Si vous disiez jamais, je vous en croirois mieux.

D. BLAIZE.

J'avois toujours bien dit que son grand sérieux
Pourroit dégénérer à la fin en folie,
Et je répéte encor qu'il faudra qu'on le lie.

D. COSME.

Dom Blaize, il n'est plus tems de vous rien déguiser,
Vous êtes découvert; c'est pourquoi sans ruser,
Achevez votre hymen avecque Stefanie
Comtesse d'Alcalca.

D. BLAIZE.

Sa nouvelle manie
Me fait peur: où prend-il cet étrange comté,
Dont le nom sent si fort son esprit démonté?

D. COSME.

Ma fille est votre femme, elle a votre promesse,
Et de plus, deux enfans; de plus, elle est comtesse.

D. BLAIZE.

Vous êtes fou, dom Cosme, et de plus, fou fâcheux,
Et de plus, incurable; et nous en serions deux,
Si j'allois me fâcher de vos folles boutades,
Que je veux désormais recevoir en gambades.

Il saute.

D. COSME.

Reconnoissez-vous bien cette écriture?

D. BLAIZE.

Oui da:
Mais je ne connois point la dame d'Alcalca.
J'écrivis cette lettre à votre fille Blanche,
Je l'avois adressée à mon frére dom Sanche.
C'est toi qui la portas, Merlin.

MERLIN.

Je n'en sais rien,
Je n'ai point de mémoire, et vous le savez bien.

D. BLAIZE.

Ha, voici ma maîtresse et mon cadet, mon frére!
Et vous Blanche, venez songer à votre pére.

D. COSME *à la porte de la chambre, où Stefanie est cachée.*

Sortez, sortez, madame: il n'est plus de saison
De ménager l'esprit d'un homme sans raison.

D. BLAIZE.

La dame est assez belle.

D. SANCHE.

Et c'est la Portugaise,
Merlin !

MERLIN.

Sur mon honneur, on en veut à dom Blaize.

D. SANCHE.

Tant mieux, ami Merlin.

D. COSME.

Dom Blaize, vous voyez
Que je ne suis pas fou, comme vous le croyez.
Pouvez-vous bien trahir cet objet plein de charmes ?

STEFANIE *pleurant.*

Je ne puis retenir mes sanglots et mes larmes.

OLIVARÈS *pleurant.*

Madame, voulez-vous incessamment pleurer ?

LOUIZE *pleurant.*

Quel plaisir prenez-vous à vous désespérer ?

STEFANIE *pleurant.*

Ha, mes amis, pleurons un malheur sans remède ;
Ayons recours aux pleurs, quand la constance céde.

D. BLAIZE.

Et qu'est-ce qu'elle a donc à s'affliger ainsi ?
Et celui qui la méne, et la suivante aussi ?

D. COSME *pleurant.*

Ils me font grand'pitié.

D. BLAIZE *pleurant.*

S'ils pleurent davantage,
Il faudra bien aussi humecter son visage.
Peste soit des pleureurs !

D. COSME.

Ha, ma fille! vos pleurs,
Au lieu de vous servir, aigrissent vos douleurs.

STEFANIE.

Adorable ennemi! que je hais, que j'adore,
Tes injustes rigueurs durent-elles encore?

D. BLAIZE.

Belle qui pleurez tant, inconnue à mes yeux,
Voudriez-vous pleurer moins, ou vous expliquer mieux?

STEFANIE, *lui sautant aux yeux.*

Tu ne me connois pas, ingrat! ha! tout à l'heure,
Il faut que je t'étrangle, ou qu'un de nous deux meure.

D. BLAIZE.

Haye, haye, haye, Ordugno! mon cher frére! Merlin.
Venez me délivrer de cet esprit malin.

STEFANIE.

Perfide! scélérat!

D. BLAIZE.

Seigneur, en qui j'espére,
N'étoit-ce pas assez de ce maudit beau-pére?
Sans lâcher contre moi la dame d'Angola?

STEFANIE.

Dis d'Alcalca, méchant! auprès de Malaca.

D. BLAIZE.

D'Angola, d'Alcalca, Malaca: que m'importe,
De bien dire son nom? que le diable m'emporte
Si je t'ai jamais vue, et si je crois jamais
Te voir!

D. COSME.

Vous ne pouvez refuser désormais
D'épouser en public ma fille.

D. BLAIZE.

Ha, cher peau-pére !
De bon cœur. Venez donc, ma belle.
En s'adressant à Blanche.

D. SANCHE.

Non, mon frére,
Blanche n'est plus à vous, Blanche n'est plus qu'à moi;
En matiére d'amour nul ne me fait la loi.

D. BLAIZE, *à Blanche.*

Et vous y consentez ?

BLANCHE.

Que mon pére y consente,
Et je m'estime heureuse, honorée et contente.

D. BLAIZE.

Et vous, dom Cosme ?

D. COSME.

Et moi, je vous dirai qu'il faut
Que vous donniez la main à ma fille au plutôt.

D. BLAIZE.

Je le veux.

D. COSME.

Mais ma fille est cette belle dame,
Comtesse d'Alcalca.

D. BLAIZE.

Grand dieu que je réclame !
Est-ce pour mes péchés que je suis à Madrid ?

D. COSME.

Mais peut-on contester contre son propre écrit,
Ma fille étant bien faite ?

D. BLAIZE.

Hé diantre ! elle est trop belle,
Et c'est pour cela seul que je ne veux point d'elle.
Mon front seroit gâté s'il devenoit cornu,
Et je n'épouse point de visage inconnu.

Dom Blaize, il faut quitter cette maudite terre,
Où tout le genre humain me déclare la guerre ;
Où l'on voit tant de fous, où l'on force les gens
Au fâcheux joug d'hymen, même malgré leurs dents.
Dom Cosme, pour r'avoir ma maudite promesse,
Et pour n'épouser pas ta fille, ou ta comtesse,
Un dangereux dragon qui m'a pris au gosier,
Et qui me dérobant certain portrait hier,
M'égratigna les mains, je reconnois sa taille,
Et je gagerois bien que ce n'est rien qui vaille :
Pour m'en délivrer donc et partir à l'instant,
Je veux bien qu'il m'en coûte un peu d'argent comptant.

D. COSME, *à Stefanie.*

Il faut le prendre au mot, vous ne sauriez mieux faire.

D. BLAIZE.

Et pour me délivrer de mon faquin de frére,
Je veux le partager, même grossir son fait,
Ainsi je me verrai sans femme et sans cadet.

D. COSME.

Je veux savoir quel bien vous donnez à dom Sanche.

D. BLAIZE.

Plus que vous n'en donnez à votre fille Blanche,
Et pour ne vous plus voir, comtesse d'Alcalca,
Apprenez que j'irois plus loin que Malaca.

Fin du cinquiéme et dernier Acte.

L'ÉCOLIER
DE SALAMANQUE,
OU
LES ENNEMIS
GÉNÉREUX,

TRAGI-COMÉDIE

DE SCARRON;

DÉDIÉE A SON ALTESSE ROYALE

MADEMOISELLE.

A SON ALTESSE ROYALE
MADEMOISELLE.

MADEMOISELLE,

L'ÉCOLIER de Salamanque est un des plus beaux sujets espagnols qui ait paru sur le Théatre François depuis la belle Comédie du Cid. Il donna dans la vue à deux Ecrivains de réputation en même tems qu'à moi. Ces redoutables concurrens ne m'empêchérent point de le traiter. Le dessein que j'avois il y a long tems de dédier une Comédie à VOTRE ALTESSE ROYALE, me rendit hardi comme un lion, et je crus que travaillant pour son divertissement, je pouvois mesurer ma plume même avec celle de quelque Poëte héroïque, fût-il du premier ordre, et de ceux qui chaussent le cothurne à tous les jours. Je doute si Apollon bien invoqué, et ma Muse bien sollicitée, m'eussent été des Divinités plus favorables que ne

l'a été VOTRE ALTESSE, et si plusieurs prises à pleine tasse d'eau du sacré vallon m'eussent fait monter plus de vapeurs poétiques à la tête, que n'a fait l'ambition de vous plaire. Elle a eu des obstacles à surmonter, comme les grands desseins en ont toujours. On a haï ma Comédie avant de la connoître. De belles dames qui sont en possession de faire la destinée des pauvres humains, ont voulu rendre malheureuse celle de ma pauvre Comédie. Elles ont tenu ruelle pour l'étouffer dès sa naissance. Quelques-unes des plus partiales ont porté contr'elle des Factums par les maisons, comme on fait en sollicitant un procès, et l'ont comparée, d'une grace sans seconde, à de la moutarde mêlée avec de la crême; mais les comparaisons nobles et riches ne sont point défendues; et quand par plusieurs autres de même force, on auroit perdu de réputation ma Comédie, l'applaudissement qu'elle a eu à la Cour et à la Ville, lui en auroit plus rendu, que ne lui en auroit pu ôter une conjuration de précieuses. Que si je suis assez heureux pour avoir aussi l'approbation de VOTRE ALTESSE, je me croirai glorieusement vengé des dames sans pitié, qui ont tant voulu faire de mal à qui ne leur avoit jamais rien fait. VOTRE ALTESSE, clairvoyante comme elle est, aura remarqué sans doute que mon Epître, qui ne doit être pleine que de ses louanges, ne l'est jusqu'ici que des aventures de ma Comédie; que j'en parle trop avantageusement; et enfin, qu'il semble que la plume à la main je ne connois plus personne, et ne me connois pas moi-même. Il est vrai que les Epîtres préliminaires doivent être des Panégyriques en petit. Mais VOTRE ALTESSE est trop juste pour ne considérer pas qu'il est impossible de la louer autant

qu'elle

qu'elle mérite dêtre louée, et que c'est tout ce que pourroient faire les donneurs de louanges éternelles. Les façons de parler sont défectueuses où la matiére est trop abondante ; et tout ce qu'on peut imaginer à la louange d'une Princesse d'un mérite extraordinaire, ne peut quasi être que des redites. Dirai-je que VOTRE ALTESSE est du plus illustre sang du monde ? Il n'y a que quelques Indiens des plus éloignés du commerce des hommes, qui puissent l'ignorer. Parlerai-je de son courage, qui est, si je l'ose dire, encore plus grand que sa condition ? Parlerai-je de son esprit, que les hyperboles même ne peuvent assez exagérer ? De sa beauté, de sa taille et de sa mine ? qui peuvent servir d'un riche modéle aux meilleurs Poëtes, pour représenter non seulement une Héroïne bien vérifiée, mais aussi une Divinité telle que la mére d'Ænée est admirablement bien décrite dans l'inimitable Virgile. Ou je ne dirois pas tout ce qu'il faut dire, ou je le dirois mal. Je ferai donc mieux de finir, en protestant que je suis plus que personne au monde,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

MADEMOISELLE,

Le très-humble et très-obéissant serviteur, SCARRON.

ACTEURS.

LE COMTE.

DOM LOUIS.

CASSANDRE, *sœur du Comte.*

DOM PEDRE DE CESPEDE, *Ecolier.*

LEONORE, *sœur de D. Pédre.*

DOM FELIX DE CESPEDE, *pére de D. Pédre.*

CRISPIN, *Valet de D. Pédre.*

BEATRIX, *Suivante de Léonore.*

LIZETTE, *Suivante de Cassandre.*

ZAMORIN, *Brave.*

LA TAILLADE, *Brave.*

IV BRAVES.

UN PREVOT.

ARCHERS.

La Scéne est à Tolède.

L'ÉCOLIER DE SALAMANQUE, OU LES ENNEMIS GÉNÉREUX, *TRAGI-COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, LÉONORE, BÉATRIX.

LE COMTE.

VOUS ne voulez donc pas, Madame, que je sorte ?

LÉONORE.

Non, je ne le veux pas. Ferme, ferme la porte.

LE COMTE.

Ouvre-moi, Béatrix.

BÉATRIX.

Je ne puis, ni ne dois.
Maudit soit le verrou qui m'a pincé les doigts ?

LE COMTE.

Béatrix.

LÉONORE.

Ferme-la, quoi qu'il te puisse dire.

BÉATRIX.

Elle l'est, autant vaut.

LE COMTE.

Madame, est-ce pour rire
Que vous voulez ainsi m'enfermer malgré moi?

LÉONORE.

Non, c'est pour t'éprouver.

LE COMTE.

M'éprouver! et pourquoi?

LÉONORE.

Tu ne t'en iras pas sans m'avoir écoutée.

LE COMTE.

S'il ne tient qu'à cela, vous serez contentée.

LÉONORE.

Mais je veux qu'on m'écoute avec attention.

BÉATRIX.

Mais vous, parlez plus bas, de peur d'invasion.
Notre vieillard qui dort, est d'un sommeil fort tendre;
Si vous parlez trop haut, il pourra vous entendre.

LE COMTE.

Hé bien, madame.

LÉONORE.

Hé bien, pour me faire écouter,
Devrois-je être réduite à te faire arrêter?
Est-ce là l'action d'un amant si fidelle?

LE COMTE.

Madame, je me tais; mais vous cherchez querelle.

LÉONORE.

Je ne la cherche point: mais toi m'en accuser,
C'est m'en vouloir faire une, et c'est en mal user.
Depuis que tes respects, tes soupirs et tes plaintes
Ont su gagner mon cœur et dissiper mes craintes,

Enfin depuis le tems que la premiére fois,
Tu me juras de vivre et mourir sous mes loix,
Deux hivers à la terre ont ses beautés volées,
Et deux étés deux fois les ont renouvellées.
Mon esprit, cependant par le tien enchanté,
N'a jamais eu soupçon de ta sincérité,
Et sur moins de sermens, de lettres, de promesses,
Ne t'en auroit pas moins témoigné de tendresses.
Pendant cet heureux tems que Tolède et l'amour
Te faisoient oublier et Madrid et la Cour,
Tu sais bien que mes yeux des galans de Tolède,
Etoient en même tems le mal et le reméde:
T'ayant donné mon cœur, les autres vainement
Cherchoient dans mes faveurs le moindre allégement.
Quoique de ton amour trop tôt persuadée,
Ma vertu toutefois m'avoit toujours guidée.
Je réglois mes faveurs aux loix de mon honneur;
Alors que trop sensible aux soupirs de ton cœur,
Ou, pour dire vrai, trop inconsidérée,
Dans mon appartement je te donne une entrée.
Là sans prêter l'oreille à ma foible raison,
Et sans m'assurer mieux contr'une trahison,
Sur un simple papier tu vois que je m'expose
Aux transports indiscrets d'un amant qui tout ose.
Peut-être que ton feu devient déjà plus lent,
Parce qu'il a trouvé le mien trop violent.
La crainte d'un mépris m'a déjà l'ame atteinte,
Déjà le repentir accompagne ma crainte:
Mais à ce repentir, cher comte, si tu veux,
Tu feras succéder la joie, et tu le peux.
Tu sais que notre race est égale à la tienne,
Et que pour être pauvre, elle est fort ancienne;
Ta promesse t'oblige à me donner la main;
Ta foi, de l'accomplir sans attendre à demain.
Tu dépends de toi-même, et contre ta parole
Tu ne peux m'alléguer qu'une excuse frivole;
Et puisque mon amour fait un excès pour toi,
Il faut que ton amour fasse un excès pour moi.
Mais que dis-je, un excès! Tout ce que tu peux faire,
Et même cet hymen ne peut me satisfaire,
S'il faut que cet hymen que ta main m'a promis,
Par ton cœur refroidi soit tant soit peu remis.
L'honneur que j'en reçois, qui d'autant plus me touche,
Qu'il n'aura rien d'indigne exigé de ma bouche,

Ne se verra jamais hors de mon souvenir,
Et jamais....

LE COMTE.

Je vois bien où vous voulez venir,
Madame: je vois bien où tend votre harangue.
Sans tant vous fatiguer et l'esprit et la langue,
Sachez en peu de mots ce que j'ai sur le cœur.
Il n'est rien de plus vrai, que votre œil, mon vainqueur,
Est et sera toujours ma déité visible :
Mais, madame, il est vrai, qu'il m'est autant possible
De ne vous aimer plus, moi qui vous aime tant,
Que d'être votre époux, et demeurer constant.
J'adore une maîtresse, et j'abhorre une femme,
Je n'ai plus rien à dire après cela, madame.

LÉONORE.

Tu n'as plus rien à dire, à moi, cruel, à moi!
Tu n'as plus rien à dire à qui fait tout pour toi!
Perfide! il n'est plus tems de déguiser ton crime.
A mon amour au moins tu devrois de l'estime;
Et loin de m'estimer, esprit méconnoissant,
Tu payes mon amour d'un mépris offensant.
J'adore une maîtresse, et j'abhorre une femme!
Sont-ce là les discours d'un honnête homme? infame!
Et j'abhorre une femme! à moi, de tels discours!
Moi, reine de ton cœur, l'arbitre de tes jours:
Moi, ta félicité, ta déesse adorable,
Sans qui tout autre objet t'étoit insupportable!
Ce sont là les discours si souvent répétés,
Et crus trop aisément comme trop écoutés.
Tu ne les faisois donc d'une voix languissante,
Que pour te jouer mieux d'une fille innocente?
Tu me trahissois donc, et de cette action
Ta vanité se rit à ma confusion?
Mais tu n'es pas encor, scélérat! où tu penses,
Un cœur noble offensé sait venger ses offenses;
Je vengerai la mienne, et si je ne le puis,
Je ne veux plus survivre à l'état où je suis.
La réputation n'est plus considérée,
Quand on est trop éprise, ou trop désespérée.
Tu me verras par-tout sans cesse sur tes pas,
Tant que sous ma douleur je ne périrai pas:
Et quand de ma douleur je serai la victime,
Mon ombre jour et nuit, le bourreau de ton crime,

Te poursuivant par-tout, méchant ! tu serviras
D'épouvantable exemple aux traîtres, aux ingrats.
Mais pourquoi différer mon trépas davantage ?
Il faut que ton fer même achéve ton ouvrage.

LE COMTE.

Ha ! madame.

LÉONORE.

Ha ! cruel.

LE COMTE.

Et que me voulez-vous ?

LÉONORE.

Je veux perdre la vie.

BÉATRIX.

Ha ! mon dieu, filez doux.
Le vieillard réveillé tousse depuis une heure,
Et crache son poumon depuis deux, ou je meure.

LÉONORE. *On frappe à la porte.*

Dieux ! on frappe à la porte ?

BÉATRIX.

Et même rudement.

D. FÉLIX, *derriére le théatre.*

Ouvrez.

LÉONORE.

Cache-toi donc de grace, et promptement.
Oh ! quel malheur !

LE COMTE.

Qui moi ? me cacher ? dieu m'en garde.

LÉONORE.

Ha ! songe à mon honneur, qui pour toi se hasarde.

LE COMTE.

Je pourrai bien sauter de la fenêtre en bas.

LÉONORE.

Elle est grillée.

D. FÉLIX, *toujours derrière le théatre.*

Ouvrez.

BÉATRIX.

La clef ne tourne pas,
La serrure est mêlée.

D. FÉLIX.

A la fin je me fâche,
Ouvrez, dis-je.

LE COMTE.

Madame, où faut-il qu'on se cache ?

LÉONORE

Saute sur la fenêtre, et la ferme après toi.

BÉATRIX.

Ouvrirai-je ?

LÉONORE.

Attends : ouvre.

D. FÉLIX.

Et l'on se rit de moi,
Chienne de Béatrix, si tantôt.....

BÉATRIX.

Patience,
Je me brisois les doigts.

SCENE II.

DOM FÉLIX, BÉATRIX, LÉONORE, LE COMTE.

D. FÉLIX, *en entrant.*

LA belle diligence
A tourner une clef ?

BÉATRIX.

On ne s'en peut aider,
Il faut un serrurier pour la raccommoder.

D. FÉLIX.

Toujours des serruriers et de l'argent dépendre.
Les bourreaux de valets ne valent pas le pendre.
Quoi, ma fille vêtue au-lieu d'être en son lit !

LÉONORE.

J'avois pris mes habits, parce qu'elle m'a dit
Que vous étiez malade.

D. FÉLIX.

Il est vrai que mon rhume
M'a tourmenté la nuit et plus que de coutume :
Mais mon rhume n'est pas ce qui m'améne ici ;
Quand on a des enfans on n'est pas sans souci.

LÉONORE.

Hélas ! il sait ma faute.

D. FÉLIX.

Et par trop d'indulgence
On se rend malheureux.

LÉONORE.

Mon pére, cette offense
Pourra se réparer.

D. FÉLIX.

Oui, j'en aurai raison ;
Car enfin c'est jouer à perdre ma maison.

LÉONORE.

Il m'a cent fois promis.....

D. FÉLIX.

Et folle, à la promesse
D'une inconsidérée et peu sage jeunesse
Veux-tu bien te fier ?

LÉONORE.

Mon pére, à vos genoux
Je vous promets pour lui qu'il fera.....

D. FÉLIX.

Mon courroux

L'emporte sur mon sang. Quand on est trop bon pére,
On gâte ses enfans: votre fripon de frére
A perdu son argent.

LÉONORE.

Je reprends mes esprits.

D. FÉLIX.

Je crois qu'à Salamanque il emporte le prix
Des fripons signalés : venez ouir sa lettre.
Je ne m'y fierai plus, il aura beau promettre.

LETTRE.

La paix du seigneur vous soit donnée, &c.

Le beau commencement de lettre que voici !
Croit-il me tromper mieux en m'écrivant ainsi ?

La paix du seigneur vous soit donnée. Vous apprendrez par la présente, que j'ai joué et perdu à la prime l'argent de ma pension : mais au moins j'ai la satisfaction d'avoir perdu mon argent à cinquante-cinq, et qu'il n'a pas moins fallu qu'un flux pour me faire perdre. Je vous prie de ne vous en allarmer point ; car j'ai fait serment de ne renvier jamais sans les avoir en la main. Vous savez mieux que moi, que qui n'a pas de quoi manger court risque de mourir de faim, et que vous êtes tenu de m'en fournir, ne vous ayant point prié de me mettre au monde. Au reste je suis d'une humeur si pacifique, que je ne puis dormir, quand j'ai une querelle, si je ne la vuide aussi-tôt. L'autre jour un écolier Arragonnois m'importuna tant pour se battre avec moi, qu'il lui en coûta un œil. Vous voyez par-là que je ne suis pas si perdu que vous pensez. Je vous envoie Crispin, que vous me renverrez, s'il vous plaît, avec de l'argent. Je me recommande à vos bonnes graces, cher pére de mon ame, lumiére de mes yeux. Je prie dieu qu'il vous conserve, et ma petite sœur aussi, de qui, quoiqu'indigne je me souviens toujours dans mes oraisons. Votre humble fils Dom PEDRE DE CESPEDE. *De Salamanque ce dernier octobre.*

LÉONORE.

La lettre est fort dévote.

D. FÉLIX.

Et voyez, je vous prie,
Et son hypocrisie et sa veillaquerie;
Un More grenadin est plus que lui dévot,
Encor que d'origine il soit chevalier Got.
Je meurs, s'il songea jamais à ses priéres.
Je lui veux retrancher ses vertus écoliéres;
Et vous veux faire voir son député badin,
Un très-rare animal, moitié cuistre et gredin.
Hola, Crispin.

SCENE III.

CRISPIN, DOM FÉLIX, LÉONORE, BÉATRIX.

CRISPIN.

ADSUM.

D. FÉLIX.

Parle chrétien, sot homme.

CRISPIN.

Non possum.

D. FÉLIX.

Si je prends un bâton, je t'assomme.
Pour trois mots de latin que le marqufle sait,
Il est un importun. Hé bien donc! comment fait
Mon bon vaurien de fils?

CRISPIN.

Malè facit.

D. FÉLIX.

Encore?
Ha! je t'étranglerai, pédantesque pécore.

CRISPIN.

Tout beau, monsieur, tout beau, je n'en cracherai plus.

D. FÉLIX.

Ton maître donc?

CRISPIN.

Il loge avecque sept goulus,

Débauchés comme lui, dans une chambre seule,
Où toujours quelqu'un jure, ou dit des mots de gueule.
L'hiver, le vent y donne autant que dans les champs,
Ils couchent quatre à quatre en deux lits fort méchans.
Les murs y sont parés de rondelles, d'épées,
De portraits de charbon, de toiles d'araignées.
Ces huit bons écoliers, ou plutôt huit bandits,
Chomment les samedis comme les vendredis,
Haïssent les leçons comme les patenôtres,
Et ne font chaque jour que débaucher les autres.
La nuit venue, ils vont enlever des manteaux,
Plier quelque toilette et jouer des couteaux.
Ils se couchent fort tard, et se lévent de-même.
Une servante maigre, acariâtre, blême,
Séche, ferrant la mule, et qui compte trente ans,
Depuis qu'elle renonce à l'usage des dents,
Leur apprête à manger. Chacun y mange en diable,
Ou, si l'on veut, en chien. Un coffre y sert de table,
Du vin en quantité, peu de mets délicats;
Des livres pleins de graisse y tiennent lieu de plats.
Quand l'un mange trop fort, les sept autres enlévent
Ce qu'il a devant lui, le pillent et s'en crévent:
S'entend, alors qu'ils ont bien de quoi se crever,
Car souvent ce n'est pas coup sûr que d'en trouver.
En peu de mots, voilà de votre fils la vie.

LÉONORE.

De sa relation, pour moi, je suis ravie.

D. FÉLIX.

Pour un sot de collége il parle plaisamment.
Mais n'a-t-il rien de bon, ce mauvais garnement?

CRISPIN.

De bon! il a tout bon, quoi que j'aie pu dire.
Il est de bonne humeur, il a le mot pour rire;
Quand il est question d'un discours sérieux,
Un Caton le censeur ne le feroit pas mieux.
Il est officieux, ne refuse personne,
Il prête sans regret, sans faire attendre donne,
Il est fort ponctuel alors qu'il a promis,
Civil quoique vaillant, et fait beaucoup d'amis,

Au reste libéral autant qu'un Alexandre.
Enfin, c'est grand malheur qu'il n'a de quoi dépendre,
Ayant bon appétit et de meilleures dents.

D. FÉLIX.

Voilà comme j'étois durant mes jeunes ans.
Il faut que de mon fils la jeunesse se passe.
Tiens, voilà de l'argent: mais dis-lui bien qu'il fasse
Beaucoup mieux qu'il n'a fait, et qu'il soit ménager.
Quoi! des bottes, faquin! comme un chevau-léger.
Comment es-tu venu?

CRISPIN.

Par la poste, en charrette.

D. FÉLIX.

L'invention m'en plaît: va, ta dépêche est faite.

CRISPIN.

Vous n'écrivez donc point?

D. FÉLIX.

Non, de l'argent suffit.

CRISPIN. *Il s'en va.*

C'est agir à mon sens comme un homme d'esprit.
Que dieu garde de mal tout pére de la sorte.
Là-dessus je prendrai le chemin de la porte.

D. FÉLIX.

Je ne saurois dormir alors qu'on m'a fâché;
Et ma toux me reprend quand je veille couché.
Vous autres, couchez-vous, il est tantôt une heure:
Mais appellez Crispin. J'oubliois, ou je meure,
De lui dire une chose importante à mon fils,
Il faut le rappeller; va vite, Béatrix.

BÉATRIX.

Vraiment il est bien loin d'ici le vilain homme,
Il a tiré de longue ayant touché la somme,
J'aurois beau l'appeller, il ne m'entendroit pas.

D. FÉLIX.

La double paresseuse! à peine est-il en bas,
Il peut être en la rue, appelle à la fenêtre.

BÉATRIX.

De la façon qu'il court, monsieur, il n'y peut être.

D. FÉLIX.

Peut-être est-il encor auprès de la maison.

LÉONORE.

Et que lui voulez-vous ?

D. FÉLIX.

Oui, je rendrai raison
De ce que je commande ?

LÉONORE.

Ha ! Béatrix, je tremble,
Notre comte est trouvé : bons dieux !

BÉATRIX.

Il me le semble.

D. FÉLIX.

Venez voir comme il faut appeller un valet,
On a collé, sans-doute, ou cloué ce volet,
De la façon qu'il tient.

LÉONORE.

Ma frayeur est extrême.

D. FÉLIX.

Comment, diable ! Je crois qu'il s'ouvre de lui-même.
Dieux ! qu'est-ce que je vois ?

SCENE IV.

LE COMTE, DOM FÉLIX, LÉONORE, BÉATRIX.

LE COMTE.

C'EST un homme enfermé,
Qui n'est pas sans courage et n'est pas mal armé.

D. FÉLIX.

O toi, qui que tu sois, de qui je prends ombrage,
Tant pour l'heure, le lieu, que pour ton équipage,
Et de qui la surprise est la conviction,
Qui t'a mis en ces lieux ?

LE COMTE.

A telle question,

Je ne te répondrois qu'avec un coup d'épée,
Si tu pouvois venger ta vieillesse frappée :
Mais ta main est sans arme, et pour des cheveux gris
Je n'ai point de colére et n'ai que du mépris.

D. FÉLIX.

Permets-moi de sortir, promets-moi de m'attendre,
Et tu seras bientôt réduit à te défendre.

LE COMTE.

Je t'attends, va t'armer, et puis reviens mourir.

LÉONORE.

Ha, mon pére !

D. FÉLIX.

Ha, ma fille !

LÉONORE.

Où voulez-vous courir ?

D. FÉLIX.

Aide à mon ennemi, sers à ton propre outrage,
Je vois mon déshonneur écrit sur ton visage.

LÉONORE.

Mon pére, où vous conduit une aveugle fureur ?
Vous ne la pouvez suivre et sauver mon honneur.
Puisqu'on veut m'épouser, puisqu'on m'aime et que j'aime,
Perdrez-vous mon époux ? vous perdrez-vous vous-même ?

LE COMTE.

Otez ce nom d'époux de votre souvenir.
J'ai promis, il est vrai ; mais sans vouloir tenir.

D. FÉLIX.

Puisque tu l'as promis, il faut que tu le tiennes,
Et l'inégalité de mes forces aux tiennes
Ne diminuera rien de mon ressentiment.
Satisfais Léonore, et sans retardement,
Ou ravis à la fois mon honneur et ma vie :
Ta rage ainsi sera pleinement assouvie.
Tu prétends, moi vivant, refuser, inhumain....

LE COMTE.

A toi, de te combattre ; à la fille, ma main.
On joint mal-aisément sous les loix conjugales
Ceux dont les qualités se trouvent inégales.

Tes injures, tes cris ne peuvent m'irriter.
Je veux un ennemi qui puisse résister.
Je ne veux point de femme, et quand j'en voudrois une,
J'en choisirois une autre et d'une autre fortune.
Pour me la faire prendre, il falloit me prier,
Non pas me quereller, non pas m'injurier.
Je ne fais rien par force, et fais tout par priére;
Aux humbles, je suis doux; aux fiers, j'ai l'ame fiére.
Et puis vos déplaisirs me seront imputés?
Prenez, prenez-vous-en à vos témérités.
J'ai dit sur le sujet tout ce que je veux dire;
Pensez-y mûrement, et que je me retire.

D. FÉLIX.

Tu ne t'en iras pas sans me faire raison.

LE COMTE.

La bravoure sied mal à tout homme grison.

D. FÉLIX.

D'autres bras que les miens vengeront mon offense.

LE COMTE.

Je m'en vais de ce pas songer à ma défense.

LÉONORE.

Ha! perfide, sans foi.

LE COMTE.

Ne vous fâchez pas tant,
Pour remède à vos maux, j'ai de l'argent comptant.
Adieu, bel ange en pleurs. Et vous vieillard colére,
Ne vous pressez pas tant de devenir beau-pére.
Il s'en va.

D. FÉLIX.

Ha! si ton bras m'épargne, insolent ravisseur,
Je préfére ses coups à ta fausse douceur.
M'ayant ôté l'honneur en ma fille ravie,
Pour alonger mes maux me laisses-tu la vie?
Viens, viens finir mes jours, ils n'ont que trop duré,
Si j'avois moins vécu j'aurois moins enduré.
Mais différons encor cet extrême remède,
Rappellons cependant dom Pédre dans Tolède.
Ce fils que dieu me laisse, est jeune et courageux,
Il saura bien venger un mépris outrageux.

Et

Et si dans ce dessein sa vaillance succombe,
Nous chercherons alors le repos dans la tombe.
Et toi, fâcheux objet de mes yeux désolés,
Va-t-en verser plus loin tes pleurs dissimulés,
Evite ma fureur, crains ton généreux frére,
Et plus que tout cela, crains le ciel en colére;
Il n'est point favorable aux amans aveuglés,
Et fait payer bien cher les plaisirs déreglés.
Béatrix, donne-moi l'épée et la lanterne
Qui sont près de mon lit.

BÉATRIX.

Je veux que l'on me berne,
S'il ne fera le fou.

D. FÉLIX.

Vas-y donc promptement.
D'ici près chaque jour partent journellement
La plupart des cochers qui vont à Salamanque:
Ils n'y séjournent point, n'y font pas longue banque:
Bien commode moyen de faire revenir
Dom Pédre: je vais donc sa place retenir.
Son coquin de valet s'est amusé peut-être,
Et n'aura pas encor retourné vers son maître.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. LOUIS, ZAMORIN, *Brave*, *quatre Braves*.

D. LOUIS.

Vous savez mon dessein.

ZAMORIN.

Reposez-vous sur nous:
En matiére d'honneur nous nous connoissons tous.
L'écolier est-il brave?

D. LOUIS.

Autant qu'on le peut être.

ZAMORIN.

Tant mieux.

D. LOUIS.

On dit qu'il fait des armes comme un maître.

ZAMORIN.

Tant mieux.

D. LOUIS.

Faisons main-basse.

ZAMORIN.

Il est expédié,
Je le garantis tel, s'il n'appelle à son pié.
Or ça, mes compagnons, choisissons un bon poste,
Et va d'estramaçon, de pointe et de riposte.

D. LOUIS.

Chaque nuit sans manquer il passe par ici.
Je vois de la lumiére, et crois que le voici.
Attendons-le au passage.

SCENE II.

DOM PÉDRE, CRISPIN.

D. PÉDRE.

Et tu dis que mon pére
T'a donné seulement?

CRISPIN.

Deux cent francs.

D. PÉDRE.

La misére!
Et ma très-chére sœur?

CRISPIN.

Non pas même un salut.

D. PÉDRE.

La péque! Que dit-il lorsque ma lettre il lut?

CRISPIN.

Je ne le vis pas lire.

D. PÉDRE.

Il ne faut pas qu'il sache
Que je suis à Toléde.

CRISPIN.

Il faut donc qu'on se cache,
Ou n'aller que la nuit.

D. PÉDRE.

Et ne le fais-je pas ?

CRISPIN.

Vous faites justement l'amour comme les chats.
Il ne vous manque plus que courir les gouttiéres,
Vous seriez chat complet.

D. PÉDRE.

Mille coups d'étriviéres
Aux railleurs comme toi.

CRISPIN.

Mille bosses et trous,
A tous coureurs de nuit, chat-huans comme vous.
Si vous vouliez au moins par fois tirer la laine,
On s'y pourroit sauver.

D. PÉDRE.

Tais-toi, tête mal-saine.

CRISPIN.

Mal-saine ou non, l'esprit en est pourtant bien sain.
Je ne vois pas bien clair en votre noir dessein.
Où me conduisez-vous ?

D. PÉDRE.

Où mon amour me méne.

CRISPIN.

Nous sommes mal conduits.

D. PÉDRE.

J'adore une Chiméne,

Sœur d'un comte étranger, éloigné de la cour,
Pour un soufflet donné.

CRISPIN.

J'ai peur que votre amour
N'attire dessus nous quelques coups d'époussette.
Ce comte souffrira que sa sœur la coquette
Vous épouse ? Il fera le diable. Encore bon,
Si vous étiez un comte, ou du moins un baron :
Mais on n'en trouve plus, à ce que j'entends dire,
Cela sent le vieux tems. Pour ces comtes pour rire,
Ou bien faits à plaisir, des marquis, ducs et pairs,
L'année en est fertile et les chemins couverts.
De maréchaux-de-camp l'année est aussi bonne.

D. PÉDRE.

Moralise, faquin, sans offenser personne.

CRISPIN.

La race des Crispins eut du ciel ce talent,
Comme vous possédez celui d'être galant.
Tantôt parlant de vous, notre avare bon-homme
Disoit ce que l'on dit de qui revient de Rome,
Vous savez le proverbe, et lorsque l'on va là,
Que cheval on revient, si cheval on alla.

D. PÉDRE.

Crispin, encor un coup, tréve de raillerie.

CRISPIN.

Puisque je ne dors point, trouvez bon que je rie.

D. PÉDRE.

Comment se porte donc mon pére ?

CRISPIN.

Ha, le pénart !
Il dit que. . .

D. PÉDRE.

Tu lui perds le respect ; franc pendart,
Si je prends un bâton !

CRISPIN.

Monsieur, je vois des hommes.

D. PÉDRE.

Et nous mangeront-ils!

CRISPIN.

Ils sont six; nous ne sommes
Que deux.

D. PÉDRE.

Et pour combien me comptes-tu, faquin?

CRISPIN.

Pour dix. Mais avec vous ayant le cher Crispin,
Qui n'est pas autrement homme propre à combattre,
Il faut que de vos dix vous en rabattiez quatre;
Qui de dix ôte quatre, il en restera six.
Vous voilà tant à tant, faites bien l'Amadis.

D. PÉDRE.

Marche avant.

CRISPIN.

Ils sont tous de taille gigantine,
Vilains hommes à voir et de mauvaise mine.
Hélas!.. si j'avois fait un mot de testament.

SCENE III.

D. LOUIS, D. PÉDRE, ZAMORIN, *Brave*, *quatre Braves*, CRISPIN, LE COMTE.

D. LOUIS.

Cavalier, cédez-moi la rue, et promptement,
Je le veux.

D. PÉDRE.

Et combien êtes-vous, notre maître;
Pour commander ainsi?

D. LOUIS.

Nous sommes six.

D. PÉDRE.

Pour être

En nombre si petit, vous parlez un peu haut;
Cherchez-en autres six, je crois qu'il vous les faut:
Et quand vous les aurez, il n'est rien que ne fasse
Votre humble serviteur, jusqu'à quitter la place;
Cependant je la garde.

D. LOUIS.

Ha! c'est trop discourir,
Tu mourras, fanfaron!

D. PÉDRE. *Ils se battent.*

Je ne sais pas mourir.

CRISPIN, *dans un coin du théatre.*

Or ça, maître Crispin, ménageons la bravoure.
Nulle témérité. Peste, comme il les bourre!
Que mon maître est vaillant!

D. LOUIS.

Donne à lui, Zamorin.

ZAMORIN.

Il faut perdre la vie, ou perdre le terrein.

D. PÉDRE.

Ni l'un ni l'autre. A toi, jeune cadet.

D. LOUIS.

J'enrage!
Le traître m'a blessé. Je n'en puis plus.

ZAMORIN.

Courage.

D. PÉDRE.

Vous en avez besoin. Ce jeune homme blessé
Se battoit en César, et j'en étois pressé. *Il tombe.*
Dieux! le pied m'a manqué; mais le bras me demeure.

ZAMORIN.

Il est pris pour le coup, point de quartier, qu'il meure.

D. PÉDRE.

Vous reculiez tantôt, poltrons!

ZAMORIN.

Pour mieux sauter.

D. PÉDRE.

Ha, traîtres !

LE COMTE *arrive.*

Cinq contr'un, qui pourroit résister ?
Levez vous, cavalier.

D. PÉDRE.

Puisque votre bras m'aide,
Je ferois tête à tous les braves de Tolède.
Allons après, Crispin.

CRISPIN.

Allons, quoique bien las ;
Car je n'avois jamais tant remué les bras.

SCENE IV.

CASSANDRE, LIZETTE, CRISPIN.

CASSANDRE.

Si tu m'aimes, Lizette, avance dans la rue,
Et vois ce qui s'y fait.

LIZETTE.

Je crois que l'on s'y tue.

CASSANDRE.

Sans doute dom Louis, avec son point d'honneur,
Aura trouvé dom Pédre, et causé la rumeur.

LIZETTE.

Il tranche avecque vous de l'époux et du pére,
Et vous avez, madame, un fâcheux petit frére :
Mais après tout, madame, il faudroit oublier
Dom Pédre, car enfin ce n'est qu'un écolier.

CASSANDRE.

Ce n'est qu'un écolier, il est bien vrai, Lizette,
Mais il a de l'esprit, sa personne est bien faite ;
Et pourvu que son feu ne céde point au mien,
Je lui rendrai commun et mon rang et mon bien ;
Mais quelqu'un vient à nous.

CRISPIN.

Madame, une cohorte
De sergens affamés me suit d'étrange sorte.
Il y va de la mort, si j'étois attrapé;
Car un homme est, dit-on, mortellement frappé.
Mon maître en étourdi s'est mêlé dans l'affaire,
Et j'ai fait comme lui, seulement pour lui plaire,
Je vous laisse à juger si j'ai bien ou mal fait:
Si vous saviez un trou, ce seroit bien mon fait,
Il n'est trou, quel qu'il soit, et fût-il même immonde,
Où je ne veuille entrer le plus content du monde,
Pourvu qu'inaccessible à tous vilains sergens,
On n'y viole point le sacré droit des gens.
Là-dessus je me tais, chére dame, et pour cause;
Car de n'être pas vu s'il importe à la chose,
Il n'importe pas moins de n'être pas ouï.
Hé bien! voulez-vous donc me recevoir?

CASSANDRE.

Oui,
Lizette, va le mettre au-dessus de ma chambre,
Où tu sais.

CRISPIN.

La frayeur m'attaque en chaque membre:
Que puissiez-vous jamais n'avoir besoin de trous,
Et que jamais sergens ne courent après vous!

CASSANDRE.

Mon frére, qu'avez-vous? quelque chose vous presse.

SCENE V.

LE COMTE, D. PÉDRE, CASSANDRE.

LE COMTE.

Retirez-vous, ma sœur, et que seul on me laisse,
Cavalier, approchez, on ne vous fera rien
Tant que j'aurai de vie.

D. PÉDRE.

Ha! je le sais fort bien,
Et que par votre bras la mienne défendue,
Quand pour vous mille fois elle seroit perdue,

Je ne me verrois pas encor bien acquitté
De tout ce que de moi vous avez mérité.

LE COMTE.

Ne me louez pas tant de ce que j'ai dû faire,
Songeons à vous sauver comme au plus nécessaire.
Entrez dedans ma chambre, et vous fiez à moi,
Que je vous garderai ma parole et ma foi.

D. PÉDRE.

Vous me promettez donc ?

LE COMTE.

De vous servir d'asyle.

SCENE VI.

LE PRÉVOT, LE COMTE, DES ARCHERS, DOM PÉDRE.

LE PRÉVOT.

Monsieur, vous trouverez ma visite incivile;
Mais le triste accident qui m'améne si tard,
Veut que sans différer l'on vous en fasse part.
On vient d'assassiner dom Louis votre frére
Devant votre logis.

LE COMTE.

Et l'assassin ?

LE PRÉVOT.

J'espére
Que nous l'aurons bientôt; car j'ai su d'un voisin
Que l'on a vu céans entrer cet assassin.

LE COMTE.

L'avis est téméraire, et même peu croyable.
Après la mort d'un homme, il n'est pas vraisemblable
Que celui qui le tue, aille se perdre au port,
Et chercher un asyle en la maison du mort.
Au fort de la rumeur j'ai fait fermer ma porte,
Et je n'ai pas permis qu'aucun de mes gens sorte;
Je ne suis pas sorti moi-même, et l'on n'a pu
Cacher quelqu'un chez moi, que je ne l'aie su.

LE PRÉVOT.

Vous avez l'intérêt tout entier dans l'affaire.
Le nôtre est seulement le dessein de vous plaire.

LE COMTE.

Faites ce qu'il faut faire en un pareil malheur,
Et pardonnez, messieurs, à ma juste douleur.
Si je ne me tiens pas avec vous davantage.

LE PRÉVOT. *Il s'en va.*

Nous ferons notre charge.

LE COMTE.

O désespoir ! ô rage !
Quel parti dois-je prendre en l'état où je suis ?
Je ne me puis venger, lorsque plus je le puis ;
Je dois à ma parole, et je dois à mon frére ;
Je dois venger sa mort, si jen crois ma colére ;
Je dois la pardonner, si je garde ma foi.
Hélas ! qui fut jamais plus empêché que moi ?
Cavalier, savez-vous qui je suis ?

D. PÉDRE.

Oui, ma vie,
Sans votre prompt secours, m'auroit été ravie.

LE COMTE.

Ne vous étois-je pas connu ?

D. PÉDRE.

Non.

LE COMTE.

Saviez-vous
Le nom du malheureux accablé sous vos coups ?

D. PÉDRE.

Autant que je l'ai pu par une nuit obscure,
J'ai connu par sa voix plus que par sa figure,
Qu'il étoit étranger, le frére ou le parent
D'un comte, et quel qu'il soit, il m'est indifférent.

LE COMTE.

Vous ne vous trompez pas, le mort étoit mon frére,
Et moi, le Comte.

D. PÉDRE.

O dieux ! et que pensez-vous faire ?

LE COMTE.

Vous tuer.

D. PÉDRE.

Me tuer ! ce n'est pas un coup seur.
Et peut-être auriez-vous la moitié de la peur.
Puisque nous sommes seuls, faisons l'expérience
De celui qui de nous se trompe en sa croyance,
Battons-nous.

LE COMTE.

Je saurai choisir un autre tems
Pour me venger de vous comme je le prétends.

D. PÉDRE.

Vous avez, ce me semble, et le tems et la place.

LE COMTE.

Oui, mais il faut avant que je vous satisfasse,
Et vous ayant promis de vous sauver chez moi,
Contre moi-même il faut que je garde ma foi.
Je saurai bien ailleurs venger la mort d'un frére;
Et vous sacrifier à ma juste colére.

D. PÉDRE.

Vous avez deux desseins qui ne sont pas d'accord,
Vous me sauvez la vie, et conspirez ma mort.

LE COMTE.

Comme un homme d'honneur, je vous sauve la vie;
Mais puisque vous l'avez à mon frére ravie,
Je vous ferai périr comme un homme offensé.

D. PÉDRE.

Je suis au désespoir de ce qui s'est passé;
Mais puisque le passé n'est plus en ma puissance,
Que votre bienfait même augmente mon offense;

Que cruel ou forcé, mon bras vient d'abréger
Des jours qui vous sont chers, que vous devez venger;
Contre mon naturel de ne fuir personne,
Et suivant mon humeur de rendre à qui me donne,
Je veux vous éviter par-tout où vous serez,
Avec le même soin que vous me chercherez.
Vous savez par vos yeux jusqu'où va ma vaillance,
Et jugerez par-là de ma reconnoissance.
Je veux être poltron, pour n'être pas ingrat,
Et pour rendre un bienfait, refuser un combat,

LE COMTE.

Je vous y forcerai.

D. PÉDRE.

Je fuirai vos approches.

LE COMTE.

Avez-vous peur de moi?

D. PÉDRE.

J'ai peur de vos reproches.

LE COMTE.

On n'en sauroit trop faire à qui manque de cœur.

D. PÉDRE.

Quand pour vous je renonce à ma propre valeur,
Et lorsque contre moi vous irritez la vôtre,
Nous suivons du devoir les loix et l'un et l'autre.

LE COMTE.

Si bien que.....

D. PÉDRE.

Si les cieux ne me sont ennemis,
Nous ne nous battrons point, et deviendrons amis.

LE COMTE.

C'est trop s'entre-parler, n'étant pas bien ensemble:
Le jardin est ouvert, sortez, si bon vous semble.
Mais qui frappe à ma porte à la pointe du jour?
Ha! c'est toi, Béatrix!

SCENE VII.

LE COMTE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

De la part de l'amour
Qui, comme vous savez, sur la raison l'emporte,
Je viens, au point du jour, heurter à votre porte.
Nous changeons de logis, madame vous veut voir,
Et ce billet, monsieur, vous fera tout savoir.
Faites ce qu'il contient, et donnez-moi licence
D'aller mettre ordre au mal que feroit mon absence,
Si mon voyage ici du vieillard soupçonné,
Irritoit son esprit de démon incarné.

LE COMTE.

Béatrix, je ferai ce que veut ta maîtresse.

BÉATRIX.

Et moi, je gagne au pied.

LE COMTE.

Si-tôt?

BÉATRIX. *Elle s'en va.*

L'heure me presse.

LE COMTE.

Vous n'êtes pas encor au lit, ma chére sœur?

SCENE VIII.

LE COMTE, CASSANDRE.

CASSANDRE.

Le moyen de dormir après un tel malheur?

LE COMTE.

Non plus que vous, ma sœur, je n'en ai point envie,
Je dois venger un frére au péril de ma vie.
Un ami, depuis peu, m'a de la cour écrit
Que celui que j'avois offensé dans Madrid,

Afin de se venger est parti pour Toléde.
Une dame que j'aime et de qui je posséde
Les inclinations, et dont pour un mépris,
Le cœur peut contre moi de colére être épris,
M'écrit, qu'accompagné de quelqu'ami fidelle,
J'aille, sans y manquer, passer la nuit chez elle.
Ma passion m'y porte, et d'un autre côté,
J'ai depuis quelques jours son esprit irrité.

CASSANDRE.

Est-ce par un oubli ?

LE COMTE.

Non, c'est par une offense.

CASSANDRE.

Prenez vos sûretés, et craignez sa vengeance.
Si la femme oubliée est capable de tout,
Alors que l'on l'offense et qu'on la pousse à bout,
Elle fait succéder la fureur aux tendresses,
On en doit craindre tout, et même ses caresses :
L'homme le plus méchant ne la peut égaler,
Tant à faire le mal qu'à le dissimuler ;
Enfin, c'est une femme, et de plus offensée,
Je ne vous saurois mieux expliquer ma pensée.

LE COMTE.

Je ne vous saurois mieux expliquer mon erreur,
Qu'en vous disant que j'aime, et même avec fureur.
Sur vos conseils, ma sœur, ma passion l'emporte.
Mais, encor une fois, on refrappe à la porte.
Holà ! qu'on ouvre ! O dieux ! je vois mon ennemi !
Je vous croyois bien loin.

SCENE IX.

DOM PÉDRE, LE COMTE.

D. PÉDRE.

Et moi, vous endormi.

LE COMTE.

De vous revoir encor mon ame est étonnée,
Et vous tenez fort mal la parole donnée,

De me venir braver, au-lieu de me fuïr.

D. PÉDRE.

Ne me condamnez pas avant que de m'ouïr.
Alors que je promets il n'est rien de plus ferme.
Soyons seuls.

LE COMTE.

Otez-vous, Cassandre.

D. PÉDRE.

Et que je ferme
La porte dessus nous.

LE COMTE.

Fermez, si vous voulez.
Que voulez-vous encor?

D. PÉDRE.

Que je parle.

LE COMTE.

Parlez,
Mais parlez vîte.

D. PÉDRE.

Il faut, que devant toute chose
Vous lisiez en ces mots de mon retour la cause.

LETTRE. Le Comte lit.

Dom Pédre, on m'offense en l'honneur,
L'ennemi puissant qui m'outrage,
Se fie en sa puissance, et méprise mon âge,
Viens lui montrer que mon fils a du cœur.

D. PÉDRE.

Vous voyez bien pour quoi je manque à-ma promesse;
Mais puisqu'à la tenir mon honneur s'intéresse,
Un homme à qui je dois et la vie et l'honneur,
Ne me traitera pas dans toute la rigueur.
Un pére qu'on outrage, à qui la force manque,
Et qui croit que je suis encor à Salamanque,
Lui qui peut tout sur moi, me conjure instamment
De le venir trouver et sans retardement.
Logeant au même lieu que la poste demeure,
Mon hôte m'a rendu sa lettre tout-à-l'heure.

Je vous conjure donc, ennemi généreux,
Puisqu'aussi-bien me vaincre est un exploit honteux,
Que je n'ai point d'honneur, puisqu'on l'ôte à mon pére,
Qu'un homme sans honneur ne peut vous satisfaire;
De me donner le tems de me mettre en état,
Ou de tenir parole en fuyant le combat,
Ou bien d'y succomber plein d'honneur et de gloire,
Sans que vous rougissiez d'une telle victoire.

LE COMTE.

Oui, je ne serai pas généreux à demi,
Je veux vous obliger ennemi comme ami.
Allez, allez venger un pére qu'on offense.

D. PÉDRE.

Vous verrez des effets de ma reconnoissance.

LE COMTE.

Si je les acceptois, ce seroit vous trahir:
Constant à vous servir, constant à vous haïr,
Vous n'aurez pas plutôt vengé l'affront d'un pére;
Que je prétends sur vous venger la mort d'un frére;
Mais parce qu'étant pris vous êtes en danger,
Et qu'ainsi contre vous je ne me puis venger,
Remettez à mon bras ce qu'on demande au vôtre,
Vous savez que le mien vaut bien celui d'un autre.
Où loge votre pére? apprenez-moi son nom,
Et je vais de ce pas rétablir son renom;
Et quand j'aurai pour vous satisfait votre pére,
Je reviendrai sur vous assouvir ma colére.

D. PÉDRE.

Ces deux desseins sont beaux et très-dignes de vous,
Mais le second dépend aucunement de nous;
Ma valeur vous en rend l'issue assez douteuse,
La proposition du premier m'est honteuse.
Le nom d'un offensé ne se révéle point,
L'honneur me le défend, et le même m'enjoint
De ne remettre pas à la valeur d'un autre
Ce que peut achever un bras comme le nôtre.

LE COMTE.

Que voulez-vous donc faire?

D. PÉDRE.

D. PÉDRE.

Eviter le danger
D'être pris, sans laisser pourtant de me venger.

LE COMTE.

C'est bien fait: jusqu'à tant que j'en puisse autant faire,
Ma maison vous tient lieu d'asyle salutaire :
Entrez donc dans ma chambre, et je vais cependant
M'assurer d'un ami fidéle et confident :
Une assignation qu'à la nuit on me donne,
Et que non sans sujet de fraude je soupçonne,
M'oblige à me servir de ces précautions.

D. PÉDRE.

Je veux rompre avec vous toutes conventions,
Je reprends ma parole.

LE COMTE.

Et pourquoi?

D. PÉDRE.

Je vous fie
Mon secret, mon honneur, et je vous dois la vie.
Vous ne me croyez pas assez homme d'honneur,
Assez reconnoissant, assez homme de cœur,
Pour vous pouvoir servir d'une fidéle escorte?
Avec moi vous deviez agir d'une autre sorte,
Et je ne comprends pas pour qui vous m'avez pris,
Et comment au bienfait vous joignez le mépris?

LE COMTE.

Je vous crois plein d'honneur et de peur incapable,
Et c'est par un motif purement pitoyable,
Que je viens vous offrir de vous tenir caché
Dans ma chambre, où jamais vous ne seriez cherché.
Ainsi je tiens par-là votre vie assurée,
Et ma vengeance ainsi n'est qu'un peu différée.

D. PÉDRE.

Ou bien vous vous battrez tout-à-l'heure avec moi,
Ou vous vous y fierez, assuré de ma foi
Que je vous garderois contre mon pére même.

LE COMTE.

Votre valeur me charme, oui, venez, je vous aime,

Quoiqu'ennemi mortel, et nous serions amis,
Si par les loix d'honneur il nous étoit permis.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, LÉONORE.

BÉATRIX.

VOTRE ame vainement se vantoit d'être forte,
Votre colére céde à l'amour qui l'emporte.
Vous rappellez le comte, et je gagerois bien
Que la paix entre vous ne tient plus presqu'à rien.

LÉONORE.

C'est pour me mieux venger de lui.

BÉATRIX.

Madame, à d'autres!
Je sais comment sont faits les cœurs comme les vôtres.
Comme vous je suis femme, et je sais ce que c'est
Que le desir de voir un amant qui déplaît.
Le comte est un ingrat, si vous voulez, un traître,
Son mépris est sensible autant qu'il le peut être;
Son oubli toutefois plutôt que son mépris,
Est tout ce qui vous rend le cœur de rage épris,
Et vous aimez bien mieux qu'il vous ait offensée,
Que son oubli vous eût de son ame effacée.

LÉONORE.

Hélas! que tu vois clair dans le fond de mon cœur,
Et que de son oubli mon amour a de peur!

BÉATRIX.

Madame, croyez-vous, les hommes sont des drôles,
Et le tems est passé des Amadis des Gaules.
Quand j'ai tantôt rendu votre obligeant billet,
Qu'en langage d'amour on appelle poulet,
J'ai bien vu que le comte, avec sa fausse mine,
A pour vous plein son cœur de l'amour la plus fine,

Et qu'il nous fait semblant, cet artificieux,
Que son cœur en a moins que n'en prennent ses yeux.
Madame, tenez bon ; quoi qu'il dise, ou qu'il fasse,
Quand vous serez tantôt avec lui face à face,
Quoique votre billet l'ait chez vous amené,
Faites bien la méchante, et qu'il soit malmené.

LÉONORE.

S'il s'en va, Béatrix ?

BÉATRIX.

Il faudra qu'il revienne.

LÉONORE.

Bien loin que ma rigueur le charme et le retienne,
Elle doit le chasser.

BÉATRIX.

Il faudra courre après :
Mais sur lui vos beaux yeux ont fait trop de progrès.
Il reviendra cent fois, puisqu'il en revient une.
Que s'il fait le cruel, faites lors l'importune.
J'irai, je reviendrai lui parler ; il faudra
Qu'il revienne, ou qu'il créve.

LÉONORE.

Et qui l'y forcera,
Dis-moi, grand'folle ?

BÉATRIX.

Moi, son amour, vous, madame
Qu'il aime, quoi qu'il fasse, et du meilleur de l'ame.

LÉONORE.

Il le témoigne mal.

BÉATRIX.

S'il revient aujourd'hui,
Il n'est pas sous le ciel un plus féru que lui.

LÉONORE.

C'est ce qu'il est le moins.

BÉATRIX.

Il vous aime sans-doute,
Ou bien en cas d'amour Béatrix ne voit goute.

Mais, madame, il me semble, et sous correction,
Que votre bel-esprit manque d'invention.
Dites-moi donc, madame, un peu de jalousie
N'a-t-il jamais un peu troublé sa fantaisie ?

LÉONORE.

Tu crois que je voudrois lui donner un rival ?

BÉATRIX.

Ne l'avez-vous pas fait ?

LÉONORE.

Jamais.

BÉATRIX.

Voilà le mal.
Je l'aimerois lui seul ; mais en ligne indirecte ;
J'aurois d'autre galans pour me rendre suspecte.
Et quand le beau Narcisse en feroit le cruel,
Il ne manqueroit pas de matiére à duel.
Je ferois les yeux doux, et dessus sa moustache,
A quelque fanfaron : c'est là trouver la cache,
C'est le meilleur secret de mettre à la raison
Un amant qui d'amour se croit le vrai tison.
Ma foi, de fermeté la sotte qui se pique,
Fait un sauvage amant, d'un amant domestique :
Il ne faut point souler un amant affamé,
Qui toujours aime peu, quand il est trop aimé.
C'est de cette façon que Béatrix en use,
Aussi suis-je en amour un aigle.

LÉONORE.

Et moi donc ?

BÉATRIX.

Buze.

LÉONORE.

Que tes discours auroient mon esprit diverti,
Si par ma passion il n'étoit perverti !
Il ne viendra jamais.

BÉATRIX.

Il viendra sur mon ame :
Qu'ainsi ne soit. J'entends du bruit : allez, madame,
Allez vous retirer dans votre appartement ;
Je m'en vais au-devant du fugitif amant.

SCENE II.

CRISPIN, BÉATRIX.

CRISPIN, *en chantant.*

AIMEZ autant que vous êtes aimable,
Sur le point de l'amour soyez-moi donc semblable,
Si vous voulez aimer autant que moi, *&c.*

BÉATRIX.

C'est le chien de Crispin.

CRISPIN.

Dieu te gard, la soubrette.

BÉATRIX.

Que viens-tu faire ici?

CRISPIN.

Je viens faire diette.
Le fantasque vieillard a rappellé son fils.
Nous venons d'arriver tous deux au jour préfix,
Moi de mon pied gaillard, sur sa mule mon maître.
Je ne puis deviner, où le seigneur peut être,
Ni comment sur sa mule et parti le premier,
Il ne sera pourtant ici que le dernier.
Que dis-tu, Béatrix, de chose tant étrange?

BÉATRIX.

Que tu t'ailles coucher.

CRISPIN.

Me coucher, mon bel ange!
Je pourrois t'obéir, si je me sentois las:
Mais je ne le suis point, n'étant venu qu'au pas.

BÉATRIX.

Ton maître donc?

CRISPIN.

Mon maître est un fou sans reméde,
Il bat présentement le pavé dans Toléde,
Et sans considérer que son pére grison
A changé brusquement depuis peu de maison,
Et que moi seul j'en sais le quartier et la rue,
Ayant sa lettre seul reçue, ouverte et lue,

Ce fameux étourdi, sans me dire pour quoi,
En arrivant ici s'est séparé de moi.

BÉATRIX.

Va l'attendre en ton lit.

CRISPIN.

Encor faut-il qu'on vive,
Et converser un peu quand des champs on arrive.
Lit ni draps d'aujourd'hui ne verront mon corps nu,
Que je n'aye causé comme un nouveau-venu.

BÉATRIX.

Mon dieu!

CRISPIN.

Mon dieu! qu'as-tu, fille la moins traitable
Des filles de Toléde, et la moins conversable?

BÉATRIX.

Va-t-en chercher ton maître.

CRISPIN.

Oui, mais je suis bien las.

BÉATRIX.

Et tu disois tantôt que tu ne l'étois pas.

CRISPIN.

Je ne disois pas bien, Béatrix ma mignonne.
Médisons un moment sans respecter personne;
Médis de ta maîtresse, et moi je te dirai
Du maître que je sers tout ce que je saurai.
Parlons de nos profits; contons-nous des histoires,
Exerçons à l'envi nos heureuses mémoires;
Je t'en veux conter une. Il étoit une fois
Un roi. Ce roi faisoit sa demeure en un bois;
Au milieu de ce bois passoit une riviére;
Sur la riviére un pont de beauté singuliére,
Joignoit au pont-levis d'un superbe château,
Environné de tours et de fossés pleins d'eau.
Dans ces fossés pleins d'eau nageoit une siréne.
Cette siréne étoit...

BÉATRIX.

On siffle. Double fiévre quartaine

A ce maudit pédant. S'il voit le comte ici...
Bon dieu ! j'entends siffler, et crois que le voici.
Tout est perdu.

CRISPIN.

Ma chére, on siffle, et ce sifflage
Est-ce pour bon dessein, ou pour concubinage ?
Va, va, fais ton métier, loin de t'en empêcher,
Pour te faire plaisir je m'en vais me coucher.

BÉATRIX.

Par ma foi, j'ai bien eu besoin de patience !
Voyez un peu son flegme et son impertinence !
Il m'a fait enrager, mais je le lui rendrai.
Il n'en use pourtant pas trop mal à mon gré,
Et j'en attendois pis d'une ame si mal faite.
Or ça suivant les pas de feu Dariolette,
Faisons entrer le comte. Il siffle en étourneau.
Entrez, voleur de nuit.

SCENE III.

LE COMTE, D. PÉDRE, BÉATRIX.

LE COMTE.

ETEIGNEZ le flambeau :
Un ami qui me suit ne veut pas qu'on le voie.

BÉATRIX.

Madame en vous voyant aura beaucoup de joie.

LE COMTE.

Je n'en aurai pas moins.

BÉATRIX.

Ne faisons point de bruit.

LE COMTE.

Je vous ferai passer une mauvaise nuit.

D. PÉDRE.

Ne songez point à moi, songez à votre affaire.

LE COMTE.

Vous avez de l'honneur.

D. PÉDRE.

Contre mon propre pére,
Contre le monde entier contre moi conjuré,
Je péririois pour vous, puisque je l'ai juré;
Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répéte.

LE COMTE.

Je n'attendois pas moins d'une ame si bien faite.

BÉATRIX.

Tréve de complimens; notre ennemi commun
Est tendre à s'éveiller autant qu'un homme à jeun.
Elle introduit le comte.
Doucement.

D. PÉDRE *demeure seul sur une chaise.*

Je devois déférer davantage
Au mandement exprès d'un pére qu'on outrage,
Et le suivre plutôt qu'un mortel ennemi.
Demain au point du jour, sans même avoir dormi,
J'irai trouver mon pére, et savoir quelle offense
Inspire à ses vieux ans un desir de vengeance.
Sa lettre étoit pressante, et j'ai bien reconnu
Que quelque grand malheur lui doit être avenu.
Manquer à son devoir, hasarder son estime,
C'est en quelque façon commettre un double crime;
J'en suis au désespoir.

SCENE IV.

D. FÉLIX, D. PÉDRE.

D. FÉLIX *entre sans lumiére.*

Je ne me trompe pas:
Je viens d'ouïr du bruit, des paroles, des pas,
Je veux m'en éclaircir.

D. PÉDRE, *frappant sur son siége.*

Que peut avoir mon pére ?

D. FÉLIX.

A ce bruit que j'entends, si je crois ma colére,
Si le fer à la main je cours où j'ois du bruit,
On se sauve aisément à l'aide de la nuit.
Ayons de la lumiére.

D. PÉDRE.

En toute cette rue,
Que j'ai cent et cent fois visitée et courue,
Il ne logea jamais dame de qualité,
Ni fille de mérite, ou de rare beauté,
Qui méritât d'un comte être galantisée.
L'avanture est pourtant suspecte et mal-aisée ;
Puisqu'un homme de cœur y trouve du danger,
Et se munit ainsi d'un secours étranger.
Un homme vient à moi l'épée toute nue,
Défendons notre poste. Arrête, ou je te tue !

D. FÉLIX.

Tu mourras le premier.

D. PÉDRE.

C'est mon pére !

D. FÉLIX.

Et c'est toi,
Dom Pédre, mon cher fils !

D. PÉDRE.

Ha, qu'est-ce que je voi !
Mon pére ici !

D. FÉLIX.

Mon fils, qui t'a dit ma demeure ?
Et comment as-tu pu la trouver à telle heure ?

D. PÉDRE.

Oh que non sans sujet ce discours me fait peur !

D. FÉLIX.

Il faut mourir, dom Pédre, ou venger mon honneur.
Mais, mon fils, je te vois l'ame toute interdite,
Et tu me parois froid si-tôt que je t'excite.
Sais-tu déjà par où notre honneur est taché ?
Car un pareil malheur n'est pas long-tems caché :

Ou ton bras punissant une vie ennemie,
Auroit-il pu déjà venger notre infamie ?

D. PÉDRE.

Venger notre infamie !

D. FÉLIX.

Oui, mon fils, la venger :
Au prix de notre mal, c'est un fardeau léger.
Venge-moi, venge-toi.

D. PÉDRE.

Ne sachant pas l'offense...

D. FÉLIX.

Tu la sauras trop tôt, courons à la vengeance :
C'est par ce seul moyen, que notre honneur perdu
Ou le sera sans honte, ou nous sera rendu.
Mais, mon fils, sans rougir, te puis-je rendre compte
Du commun déplaisir qui nous couvre de honte ?
Epargne-moi, mon fils, la honte et le regret
De révéler moi-même un si fâcheux secret.
Dispense-moi, mon fils, d'un récit si funeste,
Va-t-en trouver ta sœur, apprends d'elle le reste :
Mais si tu m'aimes bien, parle-lui doucement,
Parle-lui de pardon, plus que de châtiment,
En apprenant son mal, apprends-lui son remède :
Car enfin dans mon cœur mon sang pour elle plaide,
Et souviens-toi qu'elle est et ma fille et ta sœur.

D. PÉDRE.

Je sers mon ennemi contre mon propre honneur.
O dieu ! que de malheurs sur moi le ciel assemble !

D. FÉLIX.

Dom Pédre, faisons mieux, allons la voir ensemble,
Et flattant sa douleur, tâchons de lui montrer...

D. PÉDRE.

Non, mon pére, attendez, vous n'y pouvez entrer.

D. FÉLIX.

Moi, je n'y puis entrer ?

D. PÉDRE.

Je vous dis vrai, mon pére,
Vous n'y pouvez entrer, moi vivant.

D. FÉLIX.

Quel mystére?
Ou quelle extravagance? es-tu dans ton bon-sens?
Et pourquoi ces soupirs et ces yeux languissans?
Ote-toi.

D. PÉDRE.

N'entrez pas, je garde cette porte.

D. FÉLIX.

Résister à son pére et parler de la sorte!
Il ne me manquoit donc, pour combler mon malheur,
Que ta raison blessée autant que mon honneur?

D. PÉDRE.

Mon pére, ma raison ne fut jamais plus saine:
Mais un juste sujet....

D. FÉLIX.

Ne crains-tu point ma haine,
Fils ingrat?

SCENE V.

LÉONORE, LE COMTE, DOM PÉDRE, DOM FÉLIX.

LÉONORE, *derriére le théatre.*

C'EST en vain, tu ne sortiras pas.

LE COMTE, *derriére le théatre.*

Madame, ouvrez la porte, ou je la mets à bas.

D. FÉLIX.

Un homme chez ma fille, ô dieu!

D. PÉDRE.

Contre son pére
Défendre un ennemi!

LÉONORE, *entrant sur le théatre.*

Quoi! mon pére et mon frére?

LE COMTE.

Dom Pédre, à vos côtés je viens vaincre, ou mourir.

LÉONORE.

Cher comte, à tes côtés je suis prête à périr.

D. FÉLIX.

Mon fils, c'est l'ennemi qui nous perd et nous brave.

LE COMTE.

Il le nomme son fils !

D. FÉLIX.

Il faut que son sang lave
Notre commune offense, il faut que notre honneur
Revive dans la mort d'un lâche suborneur.

D. PÉDRE.

Je n'ai point à choisir, il faut sauver le comte.
Manquer à sa parole est la derniére honte.

D. FÉLIX.

Tu parles bas, mon fils ?

D. PÉDRE.

Mon pére, il faudroit voir.

D. FÉLIX.

Ha, je n'ai vu que trop. Apprends-moi mon devoir.

LE COMTE.

De te trahir, dom Pédre, il m'eût été facile,
Quand chez moi contre moi je te servis d'asyle:
Et chez toi cependant, entre ton pére et moi,
Je te vois hésiter comme un homme sans foi.

D. FÉLIX.

Quoi ! mon fils, aux raisons que sa peur lui suggére,
Ton cœur prête l'oreille et la ferme à ton pére !
Il t'a sauvé la vie, il s'en est fait honneur ;
Mais il ravit le tien, l'insolent suborneur !
Vengeons, vengeons, mon fils, vengeons notre infamie !

D. PÉDRE.

Mon pére, je lui dois ma parole et ma vie.
Vous me l'avez donnée, il me l'a pu ravir.
Chez lui contre moi seul, il a pu se servir

De sa rare valeur à ma perte animée
Par le sang répandu d'une personne aimée :
Il a pu se servir de valets contre moi,
Et vous étiez sans fils, s'il eut été sans foi.

D. FÉLIX.

Préfére une parole à la hâte donnée,
A ta gloire flétrie, à ta sœur subornée :
Va, va, sauve la vie à ton conservateur ;
Mais ne me nomme plus de la tienne l'auteur.
Oui, que je sois sans fils, qu'il nous tue ou qu'il meure.

LE COMTE.

Ecoute-moi, dom Pédre ; et toi, vieillard, demeure.
Je sais donner la vie et la défendre aussi,
Et mon bras seul encor peut me tirer d'ici :
Mais du pére et du fils, quand la fureur unie
Auroit versé mon sang, et ma trame finie,
Indignes ennemis, pouvez-vous empêcher
Qu'on ne vous puisse un jour justement reprocher
Qu'un fils peu généreux, sans moi seroit sans vie ;
Qu'un pére, dont ma perte est la joie et l'envie,
Sans moi se trouveroit sans fils et sans support,
Et que seul contr'eux deux j'ai disputé ma mort ?
Pouvez-vous effacer une si noire tache ?
Pouvez-vous empêcher que l'Espagne ne sache
Que j'ai fait pour le fils bien plus que je n'ai du ;
Enfin, qu'il me doit tout, et ne m'a rien rendu ?
Venez après cela, venez, et fils et pére,
Venez d'un bienfaiteur éprouver la colére.

D. FÉLIX.

Oui, seul et sans mon fils je m'expose à tes coups.

D. PÉDRE.

Mon pére, où vous transporte un aveugle courroux ?

D. FÉLIX.

A me perdre, à te perdre, à poignarder ma fille.
O peste détestable à toute ta famille !
Il faut que sur-le-champ un poignard dans ton sein. . .

D. PÉDRE, *arrêtant son pére.*

Ah que sur moi plutôt ce tragique dessein
Se commence et s'achéve !

D. FÉLIX.

Ote-toi.

LE COMTE, *tout bas à Léonore.*

Tout-à-l'heure
Gagnez vîte la rue, et de là ma demeure.

D. FÉLIX.

Enfin donc, fils sans cœur, à quoi te résous-tu ?

D. PÉDRE.

A croire mon honneur, à croire ma vertu,
A garder ma parole, à venger mon offense.

D. FÉLIX.

Tu mets donc l'une et l'autre en égale balance ?
Tu lui fais perdre un frére, il suborne ta sœur ;
L'un est un déplaisir, l'autre est un déshonneur ;
L'un ne veut qu'un combat, l'autre veut une vie ;
L'un fait porter le deuil, et l'autre l'infamie.
Vois, vois, comme je sais me venger, et sans toi.

D. PÉDRE, *voulant arrêter son pére.*

Mon pére, si jamais....

D. FÉLIX.

Ne parle point à moi.
A part.
Je m'en vais enfermer cette imprudente fille
Dans sa chambre, et demain dans une austére grille.
D. Félix sort.

D. PÉDRE.

Comte, tu te vois seul, et connois aisément
Que plusieurs nous pouvons te perdre en un moment,
Puisque je le pourrois seul et sans avantage.
Mais je dois pour le moins t'égaler en courage.
Tu sais que perdre un frére, et perdre son honneur,
N'est pas perte égale entre les gens de cœur.
Ma générosité surpasse donc la tienne,
D'autant que ton offense est plus grand que la mienne.
Je paie avec usure un bien que tu m'as fait :
Mais ce n'est pas assez que tu sois satisfait ;
Il faut que je le sois. Ta mort seule est capable,
Si ton crime envers nous peut être réparable,

De mettre mon honneur en son premier éclat.
Sors donc : mais pour entrer tôt après au combat.
Un combat satisfait les mânes de ton frére ;
Ta mort satisfera moi, ma sœur et mon pére.
Etant homme de cœur, tu la disputeras :
Mais le ciel est injuste, ou bien tu périras.

LE COMTE.

La chose gît en fait. Où te faut-il attendre ?

D. PÉDRE.

Dans la place, où je vais tout-à-l'heure me rendre.

LE COMTE.

Je n'attends pas long tems.

D. PÉDRE.

J'ai hâte plus que toi,
De te voir seul à seul aux mains avecque moi.
Va-t-en donc.

D. FÉLIX *revient.*

Quoi ! mon fils ! il sort avec la vie ?
A qui te perd d'honneur tu ne l'as point ravie ?

D. PÉDRE.

Je le trouverai bien.

D. FÉLIX.

Trouve plutôt ta sœur,
Infame confident d'un cruel ravisseur.

D. PÉDRE.

Quoi ! mon pére ! ma sœur....
D. Pédre sort.

D. FÉLIX.

Est en fuite, est sauvée :
Mais ne te montre point qu'elle ne soit trouvée :
Ou plutôt, lâche fils, ne te montre jamais.
Je ne veux plus de fils, de fille, ni de paix.
La lâcheté d'un fils, la honte d'une fille
Perdent également l'honneur de ma famille ;
Perdons-en la mémoire, et, sans plus différer,
Allons du souverain la justice implorer ?
Et s'il n'est point pour nous de justice à Tolède,
La violence alors sera notre remède.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN, BÉATRIX.

CRISPIN.

POUR te dire le vrai, j'adoptois la visite;
Car tu la devois bien à mon rare mérite.

BÉATRIX.

Je venois seulement voir ton maître, et pour toi
Je ne te croyois pas en la maison du roi:
Mais comment t'a-t-on pris?

CRISPIN.

A ce bruit effroyable
Que l'on a fait la nuit, à la rumeur de diable
Qu'ont fait le fils, le pére et le comte acharnez
A trouver maux nouveaux et se les dire au nez,
J'ai quitté le grabat, et j'ai suivi mon maître
Qui sortoit furieux, et pâle comme un traître,
Jurant entre ses dents, nommant souvent sa sœur,
Et la donnant au diable, elle et son ravisseur.
De quartier en quartier il a cherché le comte:
Nous ne l'avons trouvé, ni lui, ni notre compte.
Un prévôt nous a pris, et nous a mis léans:
Léans, c'est un manoir qui ressemble à céans;
Céans, c'est la prison; prison, c'est où je peste;
Pester, c'est dire, mort, tête, sang, je déteste.
Détester....

BÉATRIX.

Ha! tais-toi, tu ris hors de saison.

CRISPIN.

Si bien que vous avez dégarni la maison?

BÉATRIX.

Je t'ai conté comment la chose est arrivée.

CRISPIN.

Si bien que Léonore avec toi s'est sauvée?

BÉATRIX.

BÉATRIX.

Chez le comte.

CRISPIN.

Et sa sœur Cassandre?

BÉATRIX.

Elle nous fit
Un merveilleux accueil ; sa bonté nous ravit ;
Enfin, ce n'est plus qu'un de ma maîtresse et d'elle.

CRISPIN.

Je t'apprends que mon maître est son amant fidelle,
Et c'est pour son sujet qu'à son frére germain
Il fit, comme tu sais, perdre le goût du pain.

BÉATRIX.

J'appris hier cette mort pendant tout leur grabuge.

CRISPIN.

Cependant je verrai tantôt face de juge,
Cela ne me plaît point ; mais pourquoi sortiez-vous?

BÉATRIX.

Parce qu'on ne parloit que de donner cent coups,
Et savez-vous de quoi? de poignard ; et le pére
Nous paroissoit alors aussi fou que le frére.
Nous sommes chez le comte ; et ma maîtresse et lui
Ne s'aimérent jamais tant qu'ils font aujourd'hui.

CRISPIN.

Nous sommes en prison, où Crispin et son maître
Sont, me semble, aussi mal qu'ils puissent jamais être.
Pour moi, je me console, et je rencontre ici
Des gens qui, comme moi, se consolent aussi:
Je viens de leur payer à tous ma bien-venue.

BÉATRIX.

Et moi, je m'en revais comme je suis venue.

CRISPIN.

En te remerciant.

BÉATRIX.

Il n'y a pas de quoi,
Si-tôt qu'on te pendra, je prirai dieu pour toi.

CRISPIN.

J'espére, à mes souhaits si dieu prête l'oreille,
En même occasion te rendre la pareille :
Adieu, causeuse.

BÉATRIX.

Adieu.

CRISPIN.

Me viendras-tu revoir ?

BÉATRIX.

Si j'y viens, ce sera peut-être vers le soir.

SCENE II.

ZAMORIN, CRISPIN.

ZAMORIN.

Elle a parbleu bon air ! quelle est cette princesse ?

CRISPIN.

Une fille de bien, qui pour moi s'intéresse.

ZAMORIN.

Elle n'est pas pourrie, et porte bien les piés.

CRISPIN.

Sont-ils allés dormir nos braves conviés ?

ZAMORIN.

Ils se sentent un peu de votre bonne chére.

CRISPIN.

J'ai fait selon le lieu, le tems et la misére.

ZAMORIN.

Il faut se réjouir, car nous serons demain
Peut-être en l'autre monde, ou du moins en chemin.
Pour moi, déjà trois fois, en cette même place,
J'ai vu, comme l'on dit, le trépas face à face :
Je n'en ai pas moins bu, je n'en ai pas moins ri ;
Car s'en trouve-t-on mieux pour faire le marri ?
Vous ai-je pas fait voir des hommes d'importance ?
Vive dieu, si jamais et l'Espagne, et la France

A vu pareille troupe, et de plus braves gens
En un lieu rassemblés par les mains des sergens!
Nous y tuons le tems à conter quelque histoire,
A jouer, à dormir, à ne rien faire, à boire;
Et professons en tout d'agir en gens de bien.

CRISPIN.

Le seigneur Zamorin a dit bien, et très-bien.

ZAMORIN.

Pour voir votre personne en ces lieux écrouée,
Je ne vous en vois pas l'humeur moins enjouée.

CRISPIN.

Aussi n'y suis-je pas pour la premiére fois.

ZAMORIN.

En avez-vous déjà tâté?

CRISPIN.

Plus de deux mois,
Et pour n'avoir rien fait.

ZAMORIN.

Chacun en dit de même.
Enfin qui vous y mit?

CRISPIN.

La passion extrême
Que j'eus pour un objet charmant.

ZAMORIN.

Dites-vous tout?

CRISPIN.

Je vais vous raconter l'affaire jusqu'au bout.
Un avocat coquet à tête perruquée
Gardoit bien chérement une bourse musquée,
Je ne hais pas cela; j'en devins amoureux;
La donzelle n'eut pas le cœur fort rigoureux:
Dans ma poche aussi-tôt l'amitié nous assemble.
L'avocat enragé de nous voir bien ensemble,
(A vous dire le vrai j'avois ravi sa fleur)
Informa contre moi, me traita de voleur;
On m'arrêta pour rapt; me trouvant avec elle,
Je fus mis en prison séparé de la belle;
J'alléguai mes raisons, dis qu'elle étoit à moi,
Et soutins qu'elle avoit ma parole et ma foi:

L'avocat fit pourtant rompre le mariage,
Et, sans mes bons amis, j'étois long-tems en cage.

ZAMORIN.

Tous les hommes d'honneur sont malheureux ainsi :
Mais aujourd'hui pourquoi vous a-t-on mis ici ?

CRISPIN.

Pour aimer par excès.

ZAMORIN.

Est-ce une bourse encore ?

CRISPIN.

Non, mais un chien de maître, un vaurien que j'adore,
Allans, ce maître et moi, la nuit galantiser :
Et vous ne devez pas vous en scandaliser,
Car enfin l'homme est homme et sujet à foiblesse :
Comme chacun de nous cajoloit sa maîtresse,
La justice est venue, et nous le fer au poing
Nous l'avons repoussée et poussée assez loin.
Notre maître d'abord a fait de sa main blanche
Une plaie au prévôt au-dessus de la hanche,
A de son lieutenant offensé le sternum ;
Et j'ai fait au greffier visage de guenon,
Lui faisant choir du nez la meilleure partie ;
L'estafilade est rare, et faite en symmétrie ;
Elle lui sied fort bien, et par-tout passeroit
Pour être naturelle à qui ne le sauroit.
La plupart des archers sont blessés par mon maître.

ZAMORIN.

En est-il mort quelqu'un ?

CRISPIN.

Cela pourroit bien être.
Les cloches ont sonné, dit-on, auprès de là.

ZAMORIN.

Si cette affaire est vraie, et va comme cela,
Il y pourroit entrer un tant soit peu d'échelle :
Mais à l'homme de cœur ce n'est que bagatelle.

CRISPIN.

L'affaire, s'il vous plaît, soit secrette *inter nos.*

ZAMORIN.

Con licenza, patron. Je vais dire deux mots
A l'homme que je vois.

CRISPIN.

Volontiers, camarade,
Et moi, je vais dormir.

ZAMORIN.

Mon ami la Taillade,
Et qui t'améne ici?

SCENE III.

LA TAILLADE, ZAMORIN.

LA TAILLADE.

Le dessein de te voir.

ZAMORIN.

Tu me vois en prison.

LA TAILLADE.

Je viens de le savoir.
Ayant à te parler, d'une course inutile
J'ai fait en un moment tous les coins de la ville,
J'ai couru tous les lieux d'assemblée et d'ébat,
Où nous délibérons des affaires d'état.
Enfin, n'espérant plus d'avoir de tes nouvelles,
Par bonheur j'ai trouvé Jeanne des Ecrouelles,
La veuve du boiteux qu'on pendit à Burgos.

ZAMORIN.

Celui qui t'accusa du vol des deux chevaux?

LA TAILLADE.

Le même. Tu sais bien comme la vieille cause;
Elle m'a dit ta prise, et m'en a dit la cause;
Et moi, sans perdre tems, je te suis venu voir,
Enragé que ce soit en ce hideux manoir:
Mais il faut en sortir.

ZAMORIN.

T'a-t-elle dit l'affaire
Comme elle est?

LA TAILLADE.

Je ne sais. Je la trouve peu claire
Comme elle la raconte.

ZAMORIN.

Un certain écolier
Galantisoit la sœur de certain cavalier.
Ce certain cavalier, nous ayant bien fait boire,
Et bien payés aussi, pendant une nuit noire,
Nous posta cinq breteurs, pour réduire à néant,
En pur assassinat, ce brave étudiant.
Ce brave étudiant n'étoit pas une poule.
Cinq nous l'attaquons seul; seul il nous bat en foule,
Et donne au cavalier d'abord entre œil et bat,
De ces coups qu'entre nous on nomme échec et mat.
Le bourgeois s'accumule, et la justice arrive,
On m'attrape, on m'arrête, on demande qui vive,
Je ne dis pas le mot; on me met en prison,
Où j'ai toujours dit non, ainsi que de raison.
On fait courir de nous un bruit sourd de galére:
Grace à dieu, je ne suis ni traître, ni faussaire.
Si l'on veut que je rame, eh bien! je ramerai,
J'y suis maître passé; mais je me vengerai,
Et certains happechairs en auront dans leurs panses.

LA TAILLADE.

Cher Zamorin, il faut pardonner les offenses,
Nous sommes tous chrétiens.

ZAMORIN.

Et quand tu m'as cherché,
Que voulois-tu de moi?

LA TAILLADE.

Te mettre d'un marché
Pour lequel j'ai touché mille écus à bon compte.

ZAMORIN.

Est-ce affaire de sang?

LA TAILLADE.

C'est pour tuer un comte,

Le même qui te tient si bien emprisonné,
On lui joue le tour pour un soufflet donné,
Un cartel de défi vers le soir nous l'ameine,
Au bout du pont, où l'eau nous tirera de peine
D'ensevelir le corps.

ZAMORIN.

Vous faites bon marché,
Supprimer un seigneur pour si peu, c'est péché.

LA TAILLADE.

Il n'y faut pas songer, c'est une affaire faite.

ZAMORIN.

Qui seront les acteurs ?

LA TAILLADE.

Le Gaucher, la Cliquette,
Le Sevillon et moi.

ZAMORIN.

Vos armes ?

LA TAILLADE.

Sont à feu.

ZAMORIN.

L'épée et le poignard assurent mieux un jeu.

LA TAILLADE.

Nous aurons l'un et l'autre.

ZAMORIN.

Ha ! par ma foi, j'enrage
De n'en pouvoir pas être, et de me voir en cage.

LA TAILLADE.

Tu n'y vieilliras pas.

ZAMORIN.

Qui m'en empêchera ?

LA TAILLADE.

Ce bel argent de dieu que la Taillade aura.
Seul je touche deux parts, écoute....

SCENE IV.

LE PRÉVOT, D. PÉDRE, ZAMORIN.

LE PRÉVOT.

Que l'on sorte.
Demeurez, Zamorin, et poussez cette porte.

D. PÉDRE.

On m'impute la mort d'un certain dom Louis,
Dont je suis déchargé par les témoins ouis.
Un seigneur Zamorin, un brave à toute outrance,
Ne m'ira pas charger contre sa conscience,
Et ne voudra jamais à mes dépens mentir,
Quand bien pour ce sujet on le feroit sortir.

LE PRÉVOT.

Dites la vérité, Zamorin.

ZAMORIN.

Dieu me garde
De la cacher jamais. Car plus je le regarde,
(C'est pourtant l'écolier, je le reconnois bien)
Le coupable, et monsieur ne ressemblent en rien.
Celui dont vous parlez, étoit rouge au visage,
Plus petit que monsieur, et plus gros de corsage,
Il étoit gras à lard, dans sa taille enfoncé;
Des jambes il faisoit un Y grec renversé;
Car il étoit cagneux, afin que je m'explique;
Et monsieur est bien fait, et droit comme une pique.
Ma déposition seule en vaut bien plus d'un cent.

D. PÉDRE.

Je vous laisse à juger si je suis innocent.

ZAMORIN.

Je vous le maintiens tel, au péril de ma vie.

LE PRÉVOT.

La déposition aide fort à l'envie
Que j'ai de vous servir.

D. PÉDRE.

De l'obligation
Je me revancherai.

LE PRÉVOT.

Même sans caution
On peut vous élargir, dès le moment qu'au comte
Des informations on aura rendu compte.
Vous n'êtes ni connu, ni chargé des témoins:
Sans un plus fort indice, on ne peut faire moins
Que de vous laisser libre : en tout cas, cette affaire
Iroit à quelques frais, qu'il faudroit encor faire,
Je ne dis pas pour moi, qui n'aime pas le bien:
Mais vous savez, monsieur, qu'on ne fait rien pour rien.
Le Prévôt s'en va.

D. PÉDRE.

Mon brave, je vous suis tout-à-fait redevable.

ZAMORIN.

Des hommes je serois le plus abominable,
Et pire qu'un poltron enté sur un voleur,
Si je n'avois servi votre rare valeur.
Je vous ai vu de près, et n'ai vu de ma vie
Homme dont la valeur m'ait donné plus d'envie,
Et même ait donné plus à la mienne à songer.
Au-reste vous saurez que le comte étranger
Qui vous retient ici, vous payera la dette.

D. PÉDRE.

Qu'entendez-vous par-là ?

ZAMORIN.

Que son affaire est faite.
Quelques braves, tous gens de parole et d'effet,
Tantôt auprès du pont lui donneront son fait.
Un seigneur de la cour, pourvu que l'on l'assomme,
Leur doit payer comptant une notable somme.
Un cartel supposé l'améne au rendez-vous,
Où leurs bras agiront et pour eux et pour vous.

D. PÉDRE.

Je vous suis obligé d'une telle nouvelle.

ZAMORIN.

Le secret.

D. PÉDRE.

Vous verrez comme je suis fidelle.

SCENE V.

CRISPIN, DOM PÉDRE, ZAMORIN,

CRISPIN.

Le soleil éclipsé sous un sombre brouillas,
Ou bien, si vous voulez, sous un noir taffetas,
Demande à vous parler.

D. PÉDRE.

Que dis-tu ?

CRISPIN.

Qu'une femme
Dont la mine à mon sens est plus d'une grand' dame
Que d'un moulin à vent, demande à vous parler.

D. PÉDRE.

Elle prend mal son tems, et peut bien s'en aller.

CRISPIN.

Elle n'en fera rien; car elle est résolue
De vous voir, en dût-elle être ici retenue.

D. PÉDRE.

Je suis bien éloigné de songer à l'amour.
Mais la voici qui vient. Mon brave, au premier jour
Nous nous revancherons.

ZAMORIN.

Brisons là, je vous prie;
Je voudrois faire plus pour votre seigneurie.

D. PÉDRE.

Madame, l'on m'a dit que vous me demandiez.

SCENE VI.

CASSANDRE, D. PÉDRE, CRISPIN, LIZETTE.

CASSANDRE.

Oui, brave cavalier, sachant qui vous étiez,
Sachant votre prison, et que votre noblesse
Est riche de mérite et manque de richesse,
Je viens vous en offrir : mais à condition
Que, sans vous informer de ma condition,
Sans vouloir par mon nom connoître ma personne,
Vous me saurez bon gré de ce que je vous donne.

D. PÉDRE.

Quand le ciel m'auroit fait d'humeur à recevoir,
Je ne puis accepter votre offre sans vous voir,
Ni vous en savoir gré devant que vous connoître.
Je crains le nom d'ingrat, je croirois déjà l'être,
Acceptant un bienfait dont j'ignore l'auteur.
M'irai-je faire ingrat de gayeté de cœur ?

CASSANDRE.

Votre raisonnement mes bons desseins élude,
Et l'esprit y paroît plus que la gratitude.
Je sors d'auprès de vous, le visage confus ;
Car je ne pensois pas y trouver un refus.
Ce que je vous offrois, et qui n'a pu vous plaire,
Me coûtoit mille fois plus à dire qu'à faire :
Peut-être en l'acceptant, eussiez-vous obtenu
De savoir un secret qui vous est inconnu,
Et qui vous préparoit une bonne fortune :
Mais je ne songe pas que je vous importune.

D. PÉDRE.

Madame, je vois bien qu'il faut vous obéir,
Mais souhaiter vous voir est-ce se faire haïr ?
Et sans vous offenser...

CASSANDRE.

Vous tenez l'impossible.
Je ne saurois vous voir, sans vous être invisible ;

Ou bien vous vous tiendrez à mes conditions,
Ou bien....

Elle parle bas.

CRISPIN.

Vous venez donc, comme des visions,
Tenter les prisonniers? montre-moi ton visage,
Ange de taffetas.

LIZETTE.

Tu cherches ton dommage;
Et si tu m'avois vue...

CRISPIN.

En perdrois-je les yeux?

LIZETTE.

Tu perdrois ta franchise.

CRISPIN.

Eh bien! voyons, tant mieux.
Mais j'apperçois venir le diantre qui m'emporte,
Ha, mon cher maître!

D. PÉDRE.

Eh bien, qu'as-tu?

CRISPIN.

Près de la porte
Je viens de voir le comte.

CASSANDRE.

Ah mon dieu! cachez-moi,
C'est mon frére!

D. PÉDRE.

Et c'est vous, madame?

CRISPIN.

Et c'est donc toi,
Lizette?

D. PÉDRE, *les faisant cacher.*

Entrez, entrez vîtement.

CRISPIN.

S'il l'a vue,
Nous allons voir beau jeu.

SCENE VII.

LE COMTE, DOM PÉDRE.

LE COMTE.

Ma visite imprévue
Vous surprend.

D. PÉDRE.

Il est vrai que vous me surprenez,
Vous me rendez visite et vous m'emprisonnez.
Venez-vous empirer le sort d'un misérable ?
Vous repaître les yeux du malheur qui m'accable ?
Insulter au captif, sans défense et sans mains ?
Comte, ces sentimens sont bas, sont inhumains,
Et je vous aurois cru d'ame trop généreuse,
Pour vous venger de moi par une voie honteuse,
De moi, qui me vois pris pour vous avoir cherché !

LE COMTE.

Cessez d'expliquer mal ce qui vous est caché.
Vous sortirez demain, n'ayant point de partie,
Et nous nous chercherons après votre sortie.

D. PÉDRE.

Et qui me fait sortir ?

LE COMTE.

Moi, que vous blâmez tant.

D. PÉDRE.

C'est vous qui me rendez ce service important ?

LE COMTE.

C'est moi-même, et qui viens, afin que rien n'y manque,
D'affirmer qu'un des miens vous vit à Salamanque,

Le jour que dom Louis fut tué par vos mains.
Ces sentimens sont-ils fort bas, fort inhumains ?
Et savons-nous aussi porter loin la bravoure ?

D. PÉDRE.

O dieu ! sera-ce à moi d'avoir toujours à coure !
Mais ennemi que j'aime et qu'il faudra pourtant
Que je perde, ou périr moi-même en combattant ?
Si vous me délivrez, est-ce qu'il vous importe
Que ce soit tout-à-l'heure, ou demain que je sorte ?

LE COMTE.

Il m'importeroit peu que ce fût à l'instant,
Si ce n'est qu'à ma gloire il est fort important,
Quand vous serez sorti, de vous chercher moi-même ;
Et cependant il faut par un malheur extrême,
Que le reste du jour, quand vous me chercheriez,
Je me cache où jamais vous ne me trouveriez.
Quelle hâte avez-vous de sortir tout-à-l'heure ?
Attendez à demain.

D. PÉDRE.

Il m'importe, ou je meure.

LE COMTE.

Faisons donc quelque tréve.

D. PÉDRE.

Oui, donnez-moi la main,
Mais à condition qu'elle cesse demain.

LE COMTE.

Il faut, querelle à part, que de mes bras j'embrasse
Mon plus grand ennemi, quelque mal qu'il me fasse.

D. PÉDRE.

Faut-il en même tems vous aimer, vous haïr ?
Mais, mon pére...

SCENE VIII.

D. FÉLIX, D. PÉDRE, LE COMTE.

D. FÉLIX.

OUI, mon fils, c'est fort bien m'obéir,
C'est croire les conseils d'un pére, c'est les suivre ;
Fils ingrat, fils poltron, fils indigne de vivre,
Tu venges donc ainsi ton honneur offensé ?
Et satisfais ainsi ton pére courroucé ?
Tu te souviens ainsi de ta sœur subornée ?
Et tu gardes ainsi ta parole donnée ?
Toi qui la sais garder si rigoureusement,
Que tu fais moins d'état de moi que d'un serment.
Et ne m'avois-tu pas engagé ta parole
De venger mon honneur sur celui qui le vole ?
Et par ces mêmes bras dont tu l'as embrassé,
Que je verrois son corps de mille coups percé ?
S'il avoit eu des miens une pareille étreinte,
Encor que leur vigueur soit déjà presque éteinte,
Ils auroient déchiré son cœur en un instant,
Et si je t'embrassois, ils t'en feroient autant.
Peux-tu bien sans pleurer, me voir pleurer, infame ?
Vois, vois couler mes pleurs, c'est le sang de mon ame :
Au péril d'épuiser mon corps de tout le sien,
Je répandrai celui qui fait glacer le tien.
Mais laissons là ce fils qui faisoit tant le brave,
Qui fait aux yeux d'un pére une action d'esclave ;
Ce malheureux verra son vieux pére aujourd'hui
Vaincre, ou mourir plutôt que vivre comme lui.
Tu te ris, insolent, de ma vaine menace,
Mais mes ans ont encor du feu parmi leur glace :
L'insolence est souvent réduite à supplier ;
Le bras qui fait les grands, peut les humilier.
Tiens-toi bien.

LE COMTE.

Vous avez un pére fort colére.

D. PÉDRE.

Comte, n'en parlons point, car enfin c'est mon pére.

A bien considérer combien vous l'offensez,
Et qu'il nous a trouvés tout-à-l'heure embrassez,
Mettez-vous à sa place; est-il homme si sage,
Offensé comme il est par un dernier outrage,
Qui ne suive d'abord son premier mouvement,
Et qui ne m'eût traité comme lui rudement?

LE COMTE.

Je vous l'avoue: adieu, nous nous verrons peut-être
Demain; mais d'aujourd'hui je ne saurois paroître,
Ayant à m'occuper jusqu'au soir.

D. PÉDRE.

Je saurai
Bientôt où vous serez.

LE COMTE.

Je vous exempterai
Du soin de me chercher.

SCENE IX.

LE PRÉVOT, LE COMTE, D. PÉDRE.

LE PRÉVOT.

Monsieur, à la requête
Du seigneur dom Félix, avec regret j'arrête
Un homme comme vous.

LE COMTE.

Moi! m'arrêter! comment?
Et pourquoi?

LE PRÉVOT.

C'est, monsieur, pour un enlévement.

D. PÉDRE.

J'en ai de déplaisir plus que vous l'ame atteinte:
Mais comment a-t-il pu faire si-tôt sa plainte?

LE PRÉVOT.

Avant que de venir il avoit obtenu
Le décret. Vous savez à quoi je suis tenu:

Si

Si d'ailleurs je pouvois par quelque bon office
Qui dépendît de moi, vous rendre du service;
Car sur moi vous avez un absolu pouvoir.

LE COMTE.

Monsieur, vous avez fait en tout votre devoir,
Laissez-nous ici seuls, et qu'on sache à la porte
Que je n'empêche point que dom Pédre ne sorte.

LE PRÉVOT.

L'ordre est déjà donné.

LE COMTE.

Laissez-nous donc ici.
Le prévôt s'en va.

D. PÉDRE.

Je suis fâché de voir que l'on vous traite ainsi;
Mais fiez-vous à moi, je vous donne parole
De vous faire passer au-travers de la geole,
Sans que d'aucun geolier vous soyez arrêté.

LE COMTE.

Je me croirois par vous comme ressuscité:
Car enfin je me meurs de regret et de honte,
De ce qu'on peut penser que je fais peu de compte
De garder ma parole, alors que j'ai promis,
Moi, qui la sais garder même à mes ennemis.
Je me bats aujourd'hui, puisqu'il vous faut tout dire,
Et dans une heure ou deux, tout au plus tard, expire
Le tems que je me dois trouver au rendez-vous:
J'y manque, on m'emprisonne, et tout cela pour vous.
Mais quel pouvoir, dom Pédre, avez-vous sur la porte?

D. PÉDRE.

Pourvu que vous sortiez, comte, que vous importe
Comment vous sortirez? Je vous ferai sortir,
Mais à condition de ne se départir
D'un ordre très-exprès qu'il faut que je vous donne.

LE COMTE.

Je ne manquai jamais de parole à personne.

D. PÉDRE.

Je saurai bien d'ailleurs prendre mes sûretés.
Venez.

LE COMTE.

Jusques ici, nos générosités
Ont fait tous nos combats.

D. PÉDRE.

Il faut qu'elles finissent
Bientôt par un duel.

LE COMTE.

Si mes vœux s'accomplissent,
Ce sera par la paix.

D. PÉDRE.

Nous le saurons demain,
Si nous nous voyons seuls, et le fer à la main.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN, DOM PÉDRE.

CRISPIN.

LA peste, mon patron, et que vous en savez!
Et quel homme êtes-vous, qui si bien les sauvez,
Qui si bien les prisons fourbez à la sourdine!
Votre esprit en sait plus que n'en dit votre mine.

D. PÉDRE.

N'ai-je pas fait sortir le comte adroitement?

CRISPIN.

Sa sœur n'a-t-elle pas tremblé cruellement?
Voyant à ses talons son frére et non Lizette,
Elle aura bien pesté contre vous, la coquette.

D. PÉDRE.

Tais-toi, fat.

CRISPIN.

Ce grand comte en femme travesti,
Avoit plus peur que vous alors qu'il est sorti.
Déguisé d'une robe, et couvert d'une mante,
Il sentoit son fantôme, et non pas sa servante.
Au reste il cheminoit si masculinement,
Que je me divertis d'y songer seulement!
Mais hasarder ainsi sa sœur sur sa parole,
C'est, ne vous en déplaise, une action très-folle:
Car enfin, par hasard, par curiosité,
Ou comme vous voudrez, ce mystére éventé,
C'étoit à vous à courre, et cette pauvre fille
Tomboit de mal en pis, alloit de cage en grille,
Etoit au moins rasée, et par provision
Son beau teint recevoit quelque contusion.

D. PÉDRE.

Aussi ne m'y fiant que de la bonne sorte,
N'as-tu pas remarqué qu'au sortir de la porte
Je l'ai toujours suivi, jusqu'à tant que sa sœur
Se séparant de lui, se soit mise en lieu seur?

CRISPIN.

La pauvrette pour vous de la sorte engagée,
De ce bon tour d'ami vous est fort obligée:
Mais avouez, monsieur, que vous ne l'avez fait
Que pour passer par-tout pour cavalier parfait;
Que pour passer par-tout pour Oreste, ou Pilade:
Et tout cela, monsieur, qu'est-ce? fanfaronnade.
Et Lizette en prison?

D. PÉDRE.

On la délivrera,
Avecque de l'argent, le plutôt qu'on pourra.

CRISPIN.

Et si l'on la demande?

D. PÉDRE.

Elle est à la campagne.

CRISPIN.

Ma foi, vous êtes fourbe, et le plus grand d'Espagne.

Mais j'ai bien d'autres soins que vos folles amours,
Et qui me touchent plus ; changeons donc de discours.
A quoi bon, cher monsieur, ce mortel équipage ?
A quoi ce pistolet, instrument de carnage ?
A quoi bon ce poignard, cette épée ? et pourquoi
Tant de fer, et vouloir que j'en prenne aussi, moi ?

D. PÉDRE.

Je te méne à la gloire.

CRISPIN.

Ah ! je m'appelle gloire !
Je ne tâchai jamais d'avoir place en l'histoire.
Vous n'êtes pas plutôt délivré de prison,
Que comme un furieux, un homme sans raison,
Au sortir d'un malheur vous entrez dans un autre.
Je ne vois point d'esprit bâti comme le vôtre.

D. PÉDRE.

Ignorant mon dessein....

CRISPIN.

Je crois qu'il est fort beau.
Vous allez vous baigner ? ou bien laisser dans l'eau
Mille sales acquêts que votre seigneurie
Aura peut-être faits dans la conciergerie ?
Allez-vous près du pont dérober les passans ?
Enfin qu'allez-vous faire, homme de peu de sens ?

D. PÉDRE.

Je vais me battre.

CRISPIN.

Eh quoi, vous en tâtez encore !
Au nom de dieu, monsieur, que vos desseins j'ignore.
Et, de grace, écoutez quatre mots seulement.
On ne nagea jamais plus pitoyablement
Que moi, si pour cela vous cherchez la riviére :
Si c'est pour le combat, je recule en arriére,
Vous m'avez vu cent fois de vos yeux reculer.
Je pourrois vous servir, si vous alliez voler ;
Mais je ne le crois pas. Permettez-moi, beau sire,
Puisque vous me savez très-habile homme à nuire,
Que je suis trop prudent, et vous trop hasardeux,
Que j'aille m'ébaudir pour un quart-d'heure ou deux.

D. PÉDRE.

Oui, je te le permets : mais tantôt je proteste,
Si tu dis où je suis....

CRISPIN.

Je me doute du reste,
Adieu, monsieur, adieu.

D. PÉDRE.

Voici le lieu fatal,
Où j'espére acquérir un honneur sans égal.
Mais quelqu'un vient ici: ce sont mes hommes mêmes.
Cachons-nous.

SCENE II.

LA TAILLADE, *quatre Braves.*

LA TAILLADE.

GRACE à dieu, peu de visages blêmes
Entre quatre breteurs que nous sommes ici:
Mais ils sont tous choisis par la Taillade aussi.
Mes braves compagnons, nous devons rendre compte
De cinq cent écus d'or, ou de la mort d'un comte:
Nous sommes bien payés, soyons loyaux marchans,
Je hais plus que la mort tous les hommes méchans.
Si j'étois bien payé pour mettre à mort mon frére,
Je le ferois mourir sans faire de mystére.
Amorçons nos fusils, visitons nos couteaux,
Et n'allons pas ici, messieurs, faire les veaux:
Si nous opérons mal, nulle miséricorde;
Il y va de la roue, ou du moins de la corde.
Notre homme vient à nous, je m'en vais l'amuser,
Mais sur-tout prenez garde à bien arquebuser;
Ajustez bien vos coups sans faire d'équivoque;
Paroissez à propos, quand il faudra qu'on choque.
Cachez-vous cependant dans ce vieux bâtiment.

SCENE III.

LE COMTE, D. PÉDRE, LA TAILLADE, *Trois Braves.*

LE COMTE.

Cavalier, je n'ai pu venir plus promptement,
Mais sachons si c'est vous que je dois satisfaire.

LA TAILLADE.

Oui, c'est moi.

LE COMTE.

Je ne sais ce que j'ai pu vous faire,
Car je ne pense pas vous avoir jamais vu.
Hà, traîtres! tant de gens me prendre à l'impourvu;
Mais quand bien vous seriez encore davantage,
Je vous ferois périr.

D. PÉDRE, *tuant un des braves d'un coup de pistolet.*

Je suis pour vous; courage,
Le plus méchant est mort.

LA TAILLADE.

Mon arme a pris un rat.

D. PÉDRE.

Ils fuyent, les poltrons.

LE COMTE.

Suivons-les.

LA TAILLADE, *en fuyant.*

Quelque fat
Se feroit assommer.

D. PÉDRE.

Laissez, laissez-les vivre.
Songez à vous défendre, au-lieu de les poursuivre.

LE COMTE.

Me défendre? et de qui?

D. PÉDRE.

De moi.

LE COMTE.

De vous!

D. PÉDRE.

De moi.

LE COMTE.

Pourquoi me voulez-vous tant de mal?

D. PÉDRE.

Je le dois.

LE COMTE.

Vous m'aviez obligé de me venir défendre,
Et mes bienfaits pouvoient sans-doute vous le rendre;
Mais si me défendant vous m'aviez obligé,
M'appellant au combat vous m'avez outragé.
Sans vouloir pénétrer dans cette extravagance,
Je veux bien contre vous me battre à toute outrance;
Mais avant, contentez ma curiosité,
Et ne vous couvrez plus d'un visage emprunté.

D. PÉDRE.

Vous n'y trouverez pas un grand sujet de joie.

LE COMTE.

Il ne m'importe, ôtez le masque, et qu'on vous voie.

D. PÉDRE.

Je l'ôte.

LE COMTE.

O dieu! c'est vous, dom Pédre, et qui l'eût cru?

D. PÉDRE.

Je pense avoir payé ce que je vous ai dû:
De votre part aussi vous en ferez de même,
Et me satisferez.

LE COMTE.

Mon regret est extrême,
D'avoir à me servir de mon bras contre vous.

D. PÉDRE.

Je le crois: mais enfin que diroit-on de nous?
Ne différons donc plus, bannissons la tendresse,
Ne faisons plus agir que la force et l'adresse.

LE COMTE.

Défends-toi, nous faisons trop languir notre honneur.

D. PÉDRE, *son épée se casse.*

Du premier coup je suis sans épée ? ô malheur!

LE COMTE.

Il faut mourir, dom Pédre, ou demander la vie.

D. PÉDRE.

J'aime mieux mille fois qu'elle me soit ravie
Que de la demander, fais ce que tu pourras.

LE COMTE.

Ta mort est en mes mains.

D. PÉDRE.

Et ma vie en mes bras.

LE COMTE.

Non, non, de ta valeur la mienne est trop éprise,
Je t'attendrai, cours vîte, et reviens sans remise,
Lorsque tu te seras d'un autre fer pourvu.

D. PÉDRE.

O dieu! faut-il encor qu'un malheur imprévu
Me surprenne et me rende envers vous redevable!
Je reviens à l'instant.

LE COMTE.

Du corps d'un misérable,
Je ne me trouve pas fort bien accompagné,
Et je pourrois de meurtre en être soupçonné.
Tâchons donc de jetter au fond de la riviére
Ce corps, dont les corbeaux devroient être la biére.
Je vois du monde; il faut l'aller jetter plus bas.

SCENE IV.

CRISPIN, BÉATRIX, LÉONORE, CASSANDRE.

CRISPIN.

Les porteurs sont forbus.

BÉATRIX.

Ou pour le moins bien las.

CRISPIN.

Madame, c'est ici que j'ai laissé mon maître,
Je ne sais pas pourquoi, pour se battre peut-être.

LÉONORE.

Il n'y paroît personne. Hà ! je n'en doute plus,
C'en est fait : et nos pas sont ici superflus.
Si l'un d'eux, ou tous deux ont achevé de vivre,
Ils m'auront enseigné par où je les dois suivre :
N'en doutez point, Cassandre, en un malheur pareil
De mon seul désespoir je suivrai le conseil.
Alors, aimable sœur d'un peu sincére frére,
Peut-être ferez-vous ce qu'il auroit dû faire,
Vous aurez de mes maux quelque compassion.

CASSANDRE.

J'ai besoin, comme vous, de consolation :
Nous craignons, vous et moi, pour deux aimables fréres,
Nous ne craignons pas moins pour leurs chers adversaires,
Je ne vous trouve pas plus à plaindre que moi.

LÉONORE.

O dieu ! n'est-ce pas là le comte que je voi,
Sans chapeau, sans casaque, au bord de la riviére ?
D'un funeste accident j'ai la peur toute entiére,
Je le vois dans l'état qu'on est quand on se bat,
Je n'en dois plus douter, ils ont fait leur combat,
Il est seul, et mon frére aura perdu la vie,
Et le barbare comte a sa rage assouvie.

Et mon malheur est tel, que si j'ose songer
A me venger sur lui, c'est sur moi se venger.
Allons, Cassandre, allons trouver ce sanguinaire,
Allons lui demander votre amant et mon frére.
O méchant, que mes yeux ont peine à regarder!
Qu'as-tu fait de mon frére?

SCENE V.

LE COMTE, LÉONORE, CASSANDRE, CRISPIN.

LE COMTE, *sortant du bord de l'eau.*

Avois-je à le garder?

LÉONORE.

Oui, traître, tu l'avois, si ton ame cruelle
M'avoit aimée autant que je te suis fidelle.
Que tu te sais bon gré, dis-moi la vérité,
De m'avoir fait ouir une brutalité!
Avois-je à le garder? ô réponse barbare!

LE COMTE.

Madame, il n'est pas mort; mais votre esprit s'égare.

LÉONORE.

Perfide! mon esprit n'a point à s'égarer:
Il s'égara dès-lors qu'il t'ouit soupirer;
Que sur de faux soupirs et sur de fausses plaintes,
Il crut trop aisément à tes promesses feintes:
Mais tu sais bien mon foible et que j'ai trop d'amour;
Tu peux impunément m'offenser chaque jour.
Si du bien que je perds le penser m'est funeste,
Il ne me l'est pas moins pour celui qui me reste:
Tout ingrat que tu m'es, je ne te puis haïr,
Et ma bouche ne peut long-tems mon cœur trahir.

LE COMTE.

Consolez-la, ma sœur.

CASSANDRE.

Console-moi toi-même;
Tu m'es plus odieux cent fois qu'elle ne t'aime.

LE COMTE.

Je crois qu'un même mal vous fait parler ainsi.

CASSANDRE.

Oui, dom Pédre m'aimoit, et je l'aimois aussi.

LE COMTE.

Je vous trouve en sa mort toutes deux bien à plaindre.

CASSANDRE.

Peut-être verras-tu que je suis bien à craindre.

LE COMTE.

Cependant que ma sœur pleurera le trépas
De cet aimable mort, qui pourtant ne l'est pas,
Madame, vous plaît-il... Mais je vois votre pére,
Qui vient me demander encore votre frére.
Si ce mort revenoit, il m'épargneroit bien
Des contestations qui ne servent de rien.

SCENE VI.

DOM FÉLIX, UN PRÉVOT *et sa suite*, LÉONORE, &c.

D. FÉLIX.

Ne l'apperçois-je pas ma déloyale fille,
Cet opprobre honteux d'une illustre famille?
Mais le ciel juste enfin me l'a fait retrouver,
Et son amant ici ne sauroit la sauver.

LE COMTE, *à part*.

Ce vieillard et ces gens me donnent de la peine.

LE PRÉVOT.

Monsieur, vous êtes pris, la résistance est vaine.

LE COMTE.

Et qu'ai-je fait, messieurs?

D. FÉLIX.

Tu viens de me tuer
Un fils, et tu me dois aussi restituer
L'honneur que me ravit une fille enlevée.

LE COMTE.

Si dom Pédre est vivant, si sa sœur est trouvée,
Qu'aurai-je fait encor?

D. FÉLIX.

Tu t'en ris, inhumain!
Et ton habit sanglant et ta sanglante main
Ne convainquent que trop ton ame meurtriére.

LE COMTE.

Qu'aurois-je fait du corps?

D. FÉLIX.

Il est dans la riviére.

LE PRÉVOT.

On vous l'a vu jetter.

D. FÉLIX.

Le voilà bien confus!

LE COMTE.

Eh bien! vous me tenez, ne contestons donc plus.

LE PRÉVOT.

S'il vit, vous n'aurez pas grand sujet de vous plaindre.

D. FÉLIX.

Tant que je l'aye vu vivant, j'ai tout à craindre.
Qu'as-tu fait de ton maître?

CRISPIN.

Armé comme un voleur
Il est tantôt venu jusqu'ici.....

D. FÉLIX.

Mon malheur
N'est que trop avéré!

CRISPIN.

Le regard fort funeste,
Et l'esprit fort hargneux. J'ignore tout le reste.
J'ai couru vous chercher, et ne vous trouvant pas,
J'ai trouvé votre fille, elle a doublé le pas
En Basque, et cette dame est venue avec elle:
De tout ce que je sais, c'est le récit fidelle.

D. FÉLIX.

Hélas! mon fils est mort!

CRISPIN.

Il étoit fort mortel;
Si peu que je l'ai vu, je l'ai reconnu tel.

D. FÉLIX.

Ote-toi, mal plaisant et froid bouffon.

LÉONORE.

Mon pere!

D. FÉLIX.

Oses-tu me parler sans craindre ma colére?
Oses-tu sans rougir paroître au jour ainsi?

CRISPIN.

Défâchez-vous, mortels, je vois venir ici,
De tant de gens fâchés l'infaillible reméde:
C'est comme qui diroit, dom Pédre de Cespéde.

SCENE VII.

DOM PÉDRE, LE COMTE, D. FÉLIX, LÉONORE, BÉATRIX, CRISPIN, &c.

D. PÉDRE.

Mon pére et des archers!

LE COMTE.

Eh bien! ton fils tué,
Impétueux vieillard, t'est-il restitué?

D. FÉLIX.

Je te revois encor, agréable surprise !

CRISPIN.

Ou je me trompe fort, l'affaire est en sa crise.

D. PÉDRE.

Il entre du Crispin ici : mais si tantôt
Je te trouve à l'écart.....

CRISPIN.

Hà, fouillez-moi plutôt,
Si j'ai parlé de rien.

LE COMTE.

Dom Pédre, l'on m'arrête
Pour vous avoir tué.

D. FÉLIX.

Non ; c'est à ma requête,
Pour avoir enlevé ma fille ; et je prétends
Qu'un mariage seul peut nous rendre contens.

LE COMTE.

Dom Félix, ce n'est pas par tant de violence,
Que tu devrois tâcher d'avoir mon alliance ;
Quand tout le monde entier prendroit parti pour toi,
La chose dépendroit encor toute de moi.
Mais de puissans motifs en ta faveur combattent,
Et les fiers sentimens de mon ame s'abattent.
Je connois ton mérite et sais ta qualité,
Et tu sauras aussi ma générosité.
Je ne refuse plus d'épouser Léonore :
Mais d'un frére perdu la douleur dure encore.
Triste et couvert de deuil sous l'hymen m'engager !
Epouser une sœur ! d'un frére se venger !
Sont-ce des actions qui s'accordent ensemble ?
Il faut les accorder, si l'hymen nous assemble,

Il faut haïr le frére, il faut aimer la sœur,
Il faut croire l'amour, il faut croire l'honneur,
La raison veut aussi que je vous satisfasse.

D. PÉDRE.

A cet honneur insigne ajoutez une grace;
Peut-être ignorez-vous que j'aime votre sœur
Avec tous les respects, avecque tout l'honneur
Qu'elle peut exiger d'un esclave fidelle:
Elle sait les tourmens que j'ai soufferts pour elle,
Et que pour son sujet le destin a permis,
Le funeste accident qui nous rend ennemis:
Le ciel me soit témoin, que défendant ma vie,
Quand sans votre secours elle m'étoit ravie,
Si j'eusse reconnu l'auteur d'un tel dessein,
J'eusse à son fer cent fois laissé percer mon sein,
Ou peut-être cherché mon salut en ma fuite,
Plutôt que repousser son ardente poursuite.
Je me vis attaquer d'un jeune homme en fureur,
Et comme il me pressoit avec plus de vigueur
Que les lâches poltrons que nous mîmes en fuite,
Jugez où ma valeur se trouva lors réduite.
J'avois à me défendre, ou j'avois à mourir.
Prêt de périr moi-même, ou de faire périr,
Il est plus naturel de choisir l'un que l'autre,
Et c'est comme arriva mon malheur et le vôtre.
Mais, monsieur, me donnant Cassandre, cet honneur
D'un ennemi vous fait un frére, un serviteur.

LE COMTE.

Vous aimez donc ma sœur, dom Pédre?

D. PÉDRE.

Je l'adore.

LE COMTE.

Elle est à vous, et moi, je suis à Léonore.

LÉONORE.

Mon pére, pardonnez.

D. FÉLIX.

Tout n'a que bien été,
Hasardant votre honneur vous l'avez augmenté.

LE COMTE, *à dom Félix.*

Allons chez vous, monsieur, car un logis funébre
N'admet point d'action si gaie et si célébre,
Que celle dont un jour nos illustres neveux,
Si la bonté du ciel en accorde à nos vœux,
Auront à se vanter chez les races futures,
Tant de nos procédés et de nos avantures,
Que de l'état heureux où l'amour nous a mis,
Nous faisant appeller généreux ennemis.

CRISPIN.

Béatrix de mon cœur.

BÉATRIX.

Cher Crispin de mon ame.

CRISPIN.

De ces heureux amans faisons l'épithalame.

BÉATRIX.

J'en suis : souhaitons-leur des filles et des fils
De l'humeur de Crispin.

CRISPIN.

Ou bien de Béatrix.

Fin du cinquiéme et dernier Acte.

L'HÉRITIER

L'HÉRITIER RIDICULE, OU LA DAME INTÉRESSÉE,

COMÉDIE,

PAR SCARRON.

ACTEURS.

DOM DIEGUE *de Mendoce.*

FILIPIN, *ou* D. PEDRO *de Buffalos, Laquais de Dom Diegue.*

ROQUESPINE, *Ecuyer de D. Diegue.*

CARMAGNOLLE, *Valet de D. Pedro de Buffalos.*

DOM JUAN DE BRACAMONT.

LEONOR DE GUSMAN.

HELENE DE TORREZ.

BEATRIX, *Servante de Léonor.*

PAQUETTE, *Servante d'Hélene.*

MUSICIENS.

La Scéne est à Madrid.

L'HÉRITIER RIDICULE, OU LA DAME INTÉRESSÉE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LÉONOR, BÉATRIX.

BÉATRIX.

MADAME, c'est courir beaucoup, et ne rien prendre;
Pour moi, je n'en puis plus, je commence à me rendre:
Si vous vouliez un peu regagner la maison,
Vous ne feriez pas mal.

LÉONOR.

Béatrix a raison.....
De se lasser enfin de prendre tant de peine;
Mais elle ne sait pas le sujet qui me méne.

BÉATRIX.

Vous ne le savez pas aussi.

LÉONOR.

Je le sais bien,
Mais trop pour mon repos.

BÉATRIX.

Trop aussi pour le mien.
Moi qui croyois marcher des mieux pour une fille,
Qui l'aurois disputé contr'un porte-mandille,

Je confesse pourtant que vous allez du pied
Comme moi, pour le moins, voire mieux de moitié.
Pour moi, je ne vais plus quasi que d'une fesse,
Car vous ne parlez point, et vous rêvez sans cesse.
Madame, encor un coup, je ne puis tant aller,
Si je n'ai quelquefois le plaisir de parler;
Mais pourvu que je parle, et que l'on me réponde,
J'irai, sans me lasser, jusques au bout du monde.

LÉONOR.

Oui, Béatrix, un peu de conversation:
J'y consens, et t'écoute avec attention.

BÉATRIX.

Discourons donc un peu, mais qu'il ne vous déplaise,
Du sujet qui vous fait sans carrosse et sans chaise,
Sans écuyer, sans gens, sans suite, sinon moi,
Courir le long du jour sur le pavé du Roi.
Je ne m'ingére point de condamner la chose
Avant que la savoir; mais l'effet qu'elle cause,
Ma lassitude à part, je ne le puis louer;
Car, ma chére maîtresse, il faut vous avouer
Que depuis quatre jours que vous courez la rue,
Et faites malgré moi de la dame inconnue,
Si c'est avec dessein qu'il a mal réussi,
Et si c'est sans dessein que les fous font ainsi.
Vous ne savez pas bien, ma foi, ce que vous faites.
Que dira-t-on de vous, si l'on sait qui vous êtes?
Vous, qui dites toujours, mon dieu, que dira-t-on?
Vous, qui dites toujours, le trouvera-t-on bon?
Qui de tout et par-tout faites la scrupuleuse?
Ne redoutez-vous point qu'on vous nomme coureuse?
Car ce nom là vous est (sauf votre honneur) bien dû,
Si vous courez ainsi toujours à corps perdu.
Et ne songez-vous point aux langues de vipére,
Qui tondent sur un œuf, qui de tout font mystére?
Les uns diront du moins que vous perdez le sens,
Les autres plus, selon qu'ils seront médisans.
Moi qui chéris l'honneur autant et plus qu'un autre,
Que fera-t-on au mien, si l'on s'attaque au vôtre,
Puisque l'on dit toujours, tel maître tel valet?

LÉONOR.

Je n'attendois pas tant de ton esprit follet,

Mais puisque je te trouve aujourd'hui si morale,
Je te veux croire aussi d'une ame assez loyale,
Pour apprendre de moi le sujet important
Qui me fait tant courir, et qui te lasse tant.
Ecoute donc.

BÉATRIX.

Vraiment, madame, si j'écoute;
Je choisirois plutôt de ne voir jamais goute,
Que de n'écouter pas un important secret.
C'est mon plus grand plaisir, mais j'ai l'esprit discret.

LÉONOR.

Sache donc, Béatrix, que j'aime.

BÉATRIX.

Est-il possible?
Je vous en aime mieux, il faut être sensible.
Pour moi, je vous croyois plus dure qu'un rocher;
Mais puisque je connois que l'on peut vous toucher,
Si pour vous y servir il ne faut que ma vie,
Madame, assurez-vous que vous serez servie.

LÉONOR.

Mais je suis, Béatrix, malheureuse à tel point,
Que j'aime un cavalier....

BÉATRIX.

Qui ne vous aime point?

LÉONOR.

Non, mais qui ne sait pas que pour lui je soupire.

BÉATRIX.

Le malheur n'est pas grand, il ne faut que lui dire.

LÉONOR.

Et comment, Béatrix?

BÉATRIX.

C'est moi qui lui dira,
Reposez-vous sur moi, dieu nous assistera.
Quand c'est à bonne fin, l'œuvre n'est pas mauvaise.
Hà! vraiment, il vaut mieux aimer chaud comme braise,
Que haïr son prochain et lui faire le froid.
Madame, il faut aimer ce qu'aimable l'on croit,

Et ne prétendre pas aussi pour être aimable,
Qu'on ait droit de laisser périr un misérable.
Quand votre amant seroit plus fier qu'un Narcissus,
J'en viendrois bien à bout, j'en aurois le dessus,
Et si je ne tiens pas la chose difficile:
Comment trouveroit-il qui vous vaille en la ville?
Nommez-le seulement, je vous le rends rendu;
Et quand pour son mérite il feroit l'entendu;
Car je ne doute pas qu'il n'en ait plus qu'un autre,
Puisqu'il a le pouvoir d'assujettir le vôtre,
Nous avons pour gagner les superbes amans
Des secrets aussi forts que des enchantemens.
Mais pour vous que le ciel a faite toute belle,
Vous n'avez qu'à jouer un peu de la prunelle,
Vous n'avez qu'à lui faire une fois les yeux doux;
Vous le verrez bientôt embrasser vos genoux;
Belle, riche d'esprit, noble, avec tous ces charmes,
Vous avez des desirs qui vous coûtent des larmes?
C'est bien plutôt à vous à donner des desirs,
Qui causent de l'extase, ou bien des déplaisirs.
Selon que vous serez en humeur de bien faire,
Il sera trop heureux, madame, de vous plaire.

LÉONOR.

Ho, ho, la Béatrix, qui t'en a tant appris?
Je ne connoissois pas ton mérite et ton prix;
Je ne pensois avoir qu'une simple servante,
Et tu t'es découverte une fille savante.

BÉATRIX.

Je puis parler d'amour, puisque j'en ai tâté,
Et puis vous y servir, puisque j'en ai traité;
Mais depuis un certain, qui mourut à la guerre,
Je ne prends plus plaisir aux choses de la terre.
Que maudit soit le jour que premier je le vis!
Si mon cruel destin ne me l'avoit ravi,
Je ne me verrois pas une simple soubrette!
Mais dieu l'a bien voulu, sa volonté soit faite.
Parlons de votre affaire, et me contez un peu
Comment, quand, et par qui votre cœur a pris feu.

LÉONOR.

Ce fut un peu devant que nous fussions ensemble.
Dieux! à ce souvenir je frissonne et je tremble.

Un jour qu'il fit fort beau, j'allai me promener
Aux champs, où j'avois fait apprêter le dîner,
J'avois pris avec moi quatre de mes amies.
Après dîner étant toutes cinq endormies,
En attendant le frais, laissant passer le chaud,
Un effroyable bruit me réveille en sursaut;
Je me léve, et ne vois dans la chambre paroître
Qu'une épaisse fumée, à travers la fenêtre;
Je vois le ciel en feu, qui me remplit d'effroi,
Je tombe évanouïe, et si fort hors de moi,
Que qui m'eût vue alors, m'eût crue aisément morte.
Le feu gagnoit déjà l'escalier et la porte.
Ces dames qui m'avoient laissée en ce danger,
(La peur les avoit bien empêché d'y songer)
Versoient assez de pleurs, faisoient assez de plaintes,
Et je jurerois bien qu'elles n'étoient pas feintes,
Offroient assez d'argent; mais à me secourir,
Chacun faisoit le sourd, de crainte de mourir:
Alors qu'un cavalier conduit par un bon ange,
Arrive, est informé de ce malheur étrange.
Ces dames, en pleurant, lui content mon malheur:
Et lui (fut-il jamais de pareille valeur ?
Fut-il jamais vertu comparable à la sienne ?)
Met sa vie au hasard pour secourir la mienne,
Saute sans hésiter de son carrose en-bas,
Passe au-travers du feu qui ne l'épargne pas,
Monte vîte en la chambre, ou plutôt il y vole.
Cette belle action dehors passe pour folle,
On le plaint, on le croit aussi perdu que moi,
Lorsqu'on le voit sortir, me traînant après soi,
Le poil brûlé, le teint tout noirci de fumée.
Il ne s'en alla pas tant qu'il me vit pâmée,
Mais si-tôt qu'il me vit reprendre mes esprits,
Sans que son action reçût le moindre prix.
Je confesse en cela que l'on fit une faute,
Et par-là j'ai bien vu qu'il a l'ame bien haute;
Sans se faire de fête, ou se faire valoir,
Sans qu'il me soit depuis seulement venu voir,
Il s'éloigna de nous, ce bel ange visible.
Juge si j'en reçus un déplaisir sensible,
Alors qu'on m'eut appris ce que je lui devois.
C'est ce qui m'a réduit au point où tu me vois;
C'est ce qui m'a depuis fait verser tant de larmes,
Et donné sur mon cœur tant de force à ses charmes,

Que rien ne me paroît aimable comme il est.
Après lui dans la cour personne ne me plaît,
Soit qu'il soit trop aimable, ou moi trop susceptible
D'un amour; qu'à chasser j'ai fait tout mon possible,
Car je l'ai vu depuis, cet aimable vainqueur;
Mais je ne l'ai pu voir qu'aux dépens de mon cœur;
Mais je ne l'ai pu voir sans en être amoureuse,
Et de plus, Béatrix, jalouse et furieuse.
Ne désapprouve point ces mouvemens jaloux;
Je l'ai vu depuis peu dans l'église à genoux,
Discourant en secret avec une inconnue,
Que mon page suivit jusques dans cette rue;
Et c'est pour quoi j'y viens depuis deux ou trois jours;
Et ce qui m'y fait faire avec toi tant de tours.
Mais j'apperçois venir le plus fâcheux des hommes,
Je suis au désespoir s'il connoît qui nous sommes;
C'est un homme choquant, un homme sans raison.

BÉATRIX.

Entrons sans marchander dedans cette maison;
J'en vois sortir, me semble, une femme assez belle.

LÉONOR.

Mon dieu! sans la connoître?

BÉATRIX.

Et vous mangera-t-elle?
Allez, allez, madame, et parlez hardiment,
Il ne vous en sauroit coûter qu'un compliment.

SCENE II.

LÉONOR, HÉLENE.

LÉONOR.

MADAME, n'ayant pas l'honneur de vous connoître,
Vous n'approuverez pas ma liberté, peut-être;
Mais vous ne pouvez pas avoir tant de beauté,
Que vous n'ayez beaucoup de générosité.
Ce cavalier qui vient, me poursuit, il m'importe
D'éviter son abord, je crois qu'à votre porte
Je rencontre à propos un lieu de sûreté,
Où je ne craindrai point son importunité.

HÉLENE.

A votre seul abord, sans voir votre visage,
Je vous accorderois encore davantage.
Approchez-vous, madame, et ne redoutez rien.

SCENE III.

DOM JUAN, LÉONOR, HÉLENE.

D. JUAN.

EN vain vous vous cachez, je vous reconnois bien,
Pourquoi me fuyez-vous, ingrate Léonore?
Ah! c'est trop maltraiter celui qui vous adore,
Et qui pourtant est prêt de se mettre à genoux,
S'il a pu vous déplaire en courant après vous.

LÉONOR.

Oui, seigneur dom Juan, c'est moi, je le confesse;
Quel plaisir prenez-vous à me fâcher sans cesse?
Pensez-vous emporter par obstination
Ce qu'on ne peut gagner que par affection?
Mon humeur, dites-vous, est une chose étrange.
Quand dieu vous auroit fait aussi parfait qu'un ange,
Quand il vous auroit fait un objet plein d'appas,
Avecque tout cela vous ne me plairiez pas.
De cette aversion vous demandez la cause,
C'est vous seul qui pouvez en savoir quelque chose,
Puisque cette cause est, ainsi que je le croi,
Et, selon l'apparence, en vous plutôt qu'en moi.
Pour donner de l'amour le secret est de plaire.
Vous ne me plaisez pas, que pensez-vous donc faire?
Vous m'offrez votre cœur en échange du mien:
Pourquoi changer mon cœur, si je m'en trouve bien?
Et quand je voudrois bien le changer pour un autre,
Etes-vous assuré que je prisse le vôtre?
Parce que vous m'aimez, vous dois-je aimer aussi?
Est-ce bien raisonner que de conclure ainsi?
Vous m'aimez, dites-vous, car je suis bien aimable.
Si vous ne m'êtes pas en cela comparable,

Si vous n'êtes aimable autant que je le suis,
C'est me demander trop, et plus que je ne puis;
Et c'est sur ce sujet tout ce que je puis dire.

HÉLENE.

Je ne vois pas pour vous grande matiére à rire;
Mais bien à composer de pitoyables vers
Contre la dureté de ce sexe pervers,
Contre les cruautés de ces méchantes femmes,
Qu'on devroit assommer à grands coups d'épigrammes.

D. JUAN.

Ah! madame, c'est trop avoir de cruauté:
Railler un malheureux, c'est une lâcheté;
Mais de ce procédé, quoiqu'il soit bien étrange,
Si vous me procurez un regard de mon ange,
Je vous promets, madame, et je vous le tiendrai,
Que, comme d'un bienfait, je m'en ressouviendrai.

LÉONOR.

Hé! mon dieu, dom Juan, lorsque vous m'aurez vue,
Quel plaisir pensez-vous recevoir de ma vue?
Je vous regarderai comme un persécuteur.

D. JUAN.

Est-ce persécuter que de donner son cœur?

LÉONOR.

Entendrai-je toujours dire la même chose?

HÉLENE.

Encore que je sois suspecte en cette cause,
Sachez, mon cavalier, qu'aimer sans agrément,
C'est dépenser son bien très-inutilement;
C'est n'être pas trop bien avec sa destinée,
Et dès ce monde ici vivre en ame damnée.
Ce qui de vous étant de près considéré,
Laissez madame en paix, et me sachez bon gré
De vous avoir donné cet avis salutaire.

D. JUAN.

Je veux suivre un avis au vôtre tout contraire,

Et que je plaise, ou non, servir jusqu'à la mort
Cette ingrate beauté de qui dépend mon sort,
Le tems pourra changer son humeur de tigresse.

LÉONOR.

N'espérez rien du tems, qu'une triste vieillesse,
La chûte des cheveux et la perte des dents ;
Et parce qu'avec vous je passe mal le tems,
Et que madame en est sans-doute importunée,
Allez pester plus loin contre la destinée.

D. JUAN.

Madame, j'attendrai plutôt jusqu'à demain,
Que je n'aye l'honneur de vous donner la main
Jusqu'à votre demeure.

LÉONOR.

Et moi, pour m'en défendre,
J'espére vous lasser en vous faisant attendre.

HÉLENE.

Vous voulez donc, monsieur, assiéger ma maison ?

D. JUAN.

Vous êtes contre moi, madame ?

HÉLENE.

Avec raison.
Vit-on jamais user de telle violence ?
Si quelqu'un m'avoit fait une pareille offense...
Mais je vois dom Diegue, il vient tout à propos.

LÉONOR, *tout bas.*

Hà, Béatrix ! c'est lui qui trouble mon repos.

HÉLENE.

Vous ne voulez donc pas laisser en paix madame ?

D. JUAN.

Vous voulez donc qu'un corps s'éloigne de son ame ?

HÉLENE.

Je ne puis plus souffrir tant d'incivilité.
Dom Diegue, de grace, ayez la charité
De vouloir délivrer une dame assiégée,
A quoi je suis aussi par honneur engagée.

SCENE IV.

DOM DIEGUE, HÉLENE, DOM JUAN.

D. DIEGUE.

Hé, madame, qui donc vous fait la guerre ainsi?

HÉLENE.

C'est monsieur.

D. DIEGUE.

Dom Juan, puis-je croire ceci?

HÉLENE.

J'étois devant ma porte, une dame inconnue
Avecque sa suivante à la hâte est venue
Se sauver près de moi pour éviter l'abord
De monsieur que voilà, qui la couroit bien fort.
Il l'aime, à ce qu'il dit, elle ne l'aime guéres,
Et le lui vient de dire en paroles bien claires.
Lui, sans se rebuter de sa sévérité,
La veut accompagner contre sa volonté.
Son importunité m'a semblé bien étrange,
Et c'est peu respecter ce qu'il nomme son ange.
Je l'ai voulu prier, je n'ai rien obtenu.
C'est où nous en étions, quand vous êtes venu.

D. DIEGUE.

Hà! seigneur dom Juan, nous devons tout aux dames,
Les hommes ne sont nés que pour servir les femmes.

D. JUAN.

Ce que vous dites là, qui le sait mieux que moi?
Mais lorsque j'ai pensé faire ce que je doi,
Lui présenter la main pour la mener chez elle,
Elle m'a refusé, l'ingrate, la cruelle,
Elle a fait l'inconnue et m'a caché ses yeux,
Après deux ans entiers que j'ai brûlé pour eux.
A la fin la fureur suivra la patience.

D. DIEGUE.

Prétendez-vous vous faire aimer par violence?
L'amour se doit gagner et ne se peut ravir.
Si vous le trouvez bon, je m'offre à vous servir;

Demain, si vous voulez, je lui rendrai visite.

D. JUAN.

Je suis au désespoir.

D. DIEGUE.

Un homme de mérite
Doit espérer toujours.

D. JUAN.

Hà ! l'ingrate beauté
A trop peu de justice et trop de cruauté.
J'ai juré de la voir ; je ne puis sans offense...

D. DIEGUE.

Dom Juan, en amour le vœu d'obéissance
Va devant tous sermens. Allons.

D. JUAN.

Je le veux bien.
Vous promettez beaucoup, mais je n'espére rien.

SCENE V.

HÉLENE, LÉONOR.

HÉLENE.

Il s'en va bien fâché, le pauvre misérable.
Vous ne me tiendrez pas une rigueur semblable ;
Je verrai ces beaux yeux qui lui font tant de mal,
Et votre amant s'en va devenir mon rival.

LÉONOR.

Me montrer, ce n'est pas le moyen de vous plaire,
Mais vous obéissant, je ne saurois mal faire.

HÉLENE.

Ha, vraiment ! je l'excuse au-lieu de le blâmer ;
Il ne vous a pu voir et s'empêcher d'aimer.
Ou trouvez le moyen de vous rendre invisible,
Ou laissez-vous aimer.

LÉONOR.

Madame, est-il possible,

Lorsque vous me raillez assez visiblement,
Que vous gagniez pourtant mon cœur absolument ?
Vous m'avez fait, madame, un plaisir dont j'espére
Me revancher bientôt ; et monsieur votre frére,
En éloignant de moi cet empereur des fous,
Il a gagné sur moi ce qu'il gagna sur vous.

HÉLENE.

Dom Diegue est de soi si fort considérable,
Que si j'avois pour frére un cavalier semblable,
Quand cela m'ôteroit la plupart de mon bien,
J'y gagnerois beaucoup.

LÉONOR.

Il ne vous est donc rien ?

HÉLENE.

Non, mais il tâche assez de m'être quelque chose.

LÉONOR.

Sa qualité peut-être inégale est la cause
Qu'il aura de la peine à parvenir si haut.

HÉLENE.

Dans sa condition il est bien sans défaut,
On n'en sauroit non plus trouver en sa personne,
Mais ce n'est pas pour rien aujourd'hui qu'on se donne.
Dom Diegue est fort pauvre ; étant ce que je suis,
Je veux vivre à la cour, sans bien je ne le puis ;
Mon bien est médiocre, et j'aime la dépense.

LÉONOR, *tout bas.*

Ma crainte et mes soupçons font place à l'espérance.

HÉLENE.

Que dites-vous ?

LÉONOR.

Je dis qu'en épousant un gueux,
Quelque bien que l'on ait, d'un pauvre on en fait deux.

HÉLENE.

Dom Diegue est aimable et son nom est Mendoce,
Mais cela ne fait pas bien rouler un carrosse.
Un oncle, à ce qu'il dit, gouverneur au Péru,
Lui garde bien du bien, mais il n'est pas venu ;
Je n'aime pas le bien qui n'est qu'en espérance,
Je l'amuse pourtant de quelque complaisance,

Qui ne me coûte guére et ne m'engage à rien.
N'en ai-je pas sujet ?

LÉONOR.

Hà ! que vous faites bien ;
Et que l'on voit souvent des filles abusées,
Pour n'être pas ainsi que vous bien avisées !
Mais le plaisir que j'ai de vous entretenir,
Dont je veux conserver toujours le souvenir,
Et que je dois sans-doute à ma bonne fortune,
M'empêche de songer que je vous importune :
Je prends congé de vous.

HÉLENE.

Faites-moi donc savoir
Le nom de la beauté que j'ai l'honneur de voir,
Et dont la connoissance est pour me rendre vaine.
Je veux vous aller voir.

LÉONOR.

Je n'en vaux pas la peine.
Pour vous obéir donc, mon surnom est Gusman,
Mon nom est Léonor, et je loge à saint-Jean.

HÉLENE.

Et moi, pour vous le rendre en la même monnoie,
Hélene de Torrez.

LÉONOR.

Ce m'est beaucoup de joie
De connoître une dame en qui la qualité,
Aussi-bien que l'esprit égale la beauté ;
Je reviendrai bientôt chez vous vous rendre grace
De votre bon secours.

HÉLENE.

Avant que le jour passe
Je vous visiterai. Paquette.

SCENE VI.

PAQUETTE, HÉLENE.

PAQUETTE.

Qui va là ?

HÉLENE.

Maraude, osez-vous bien me répondre cela ?
Dom Diegue a-t-il lu ma lettre ?

PAQUETTE.

Oui, madame.

HÉLENE.

Et que vous a-t-il dit ?

PAQUETTE.

Il vous nomme son ame,
Son ange, son soleil, son inclination,
Et cent autres beaux mots pleins de soumission,
Qui m'ont bien fait pleurer, car je suis un peu tendre.
Sans-doute je serois personne aisée à prendre ;
Et qui me parleroit d'une mourante voix,
Auroit mon cœur, mon ame et plus, si je l'avois.
Quand je vois dom Diegue auprès de vous en larmes,
Vous dire cent beaux mots qui sont autant de charmes,
Et que je considére aussi d'autre côté
Hélene de Torrez, dont il est écouté,
Qui ne s'en émeut point, au-lieu de satisfaire
Aux obligations.....

HÉLENE.

Je vous ferai bien taire.
Cette coquine là se mêle de prêcher.
Allez dire à quelqu'un qu'on cherche le cocher.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DOM DIEGUE, ROQUESPINE.

D. DIEGUE.

HA ! je n'ai jamais vu d'homme plus obstiné ;
En son logis pourtant enfin je l'ai mené.
Il revenoit toujours à la dame inconnue,
Qu'il avoit rencontrée au milieu de la rue,
Et n'avoit pas voulu lui montrer ses beaux yeux,
Qu'il appelloit ses rois, ses soleils et ses dieux.
Il a fait cent sermens qui ne sont pas vulgaires,
Il a pris le bon dieu de toutes les maniéres,
Disant que la beauté, qui le méprise tant,
Devoit considérer un homme si constant.
Il m'a fait le récit de toutes ses prouesses,
Et le dénombrement de toutes ses maîtresses,
Et cela pour monter, y joignant les combats,
A cent contes pour rire, et tout cela fort bas.
Quoique nous fussions seuls, il m'a fait voir en prose
Deux discours sur l'état, du ton de Bellerose,
M'a récité des vers ; enfin il a tant fait,
Que de son sot esprit assez mal satisfait,
Et, pour dire le vrai, de sa personne entiére,
Je l'ai laissé pestant contre la dame fiére,
Que je dois visiter pour lui dire qu'elle a
Grand tort de le traiter de cette façon là.
Et de plus il m'a fait, bon gré, malgré, promettre
De joindre à ma visite une efficace lettre,
Pour rendre cet esprit de tigre un peu plus doux.

ROQUESPINE.

Vous devriez bien plutôt, monsieur, songer à vous,
Et sans vous tourmenter pour le repos d'un autre,
Travailler tout de bon pour établir le vôtre.
Hélene de Torrez vous méne par le bec,
Met votre cœur en cendre et votre bourse à sec.
Lorsque vous lui parlez de conclure l'affaire,
La matoise qu'elle est adroitement différe,

Et jure son grand dieu, vous faisant les yeux doux,
Que si vous l'aimez bien, elle est folle de vous;
Mais que plusieurs raisons qu'elle ne peut apprendre,
Malgré tout son amour la font encor attendre;
Et moi, qui vois bien clair, monsieur, je vous apprends
Que le bien de votre oncle est tout ce qu'elle attend.
Non que vous déplaisiez à cette dame chiche;
Mais elle aime le bien, et vous n'êtes pas riche.

D. DIEGUE.

Je serai riche un jour quand mon oncle mourra.
Mon dieu! quand mourra-t-il?

ROQUESPINE.

Le plus tard qu'il pourra;
Mais je veux qu'il soit mort, vous savez qu'un naufrage
Peut vous faire décheoir de cet ample héritage;
Et la flotte qui vient que l'Hollandois attend,
Et que le plus souvent vous savez bien qu'il prend,
Si dieu veut qu'elle prenne Amsterdam pour Séville,
Vous passerez fort mal le tems en cette ville;
Et je veux qu'on me pende en cas que cela soit,
Si chez elle jamais l'ingrate vous reçoit.
Toute la subsistance est, peu s'en faut, tarie,
Vous sollicitez mal votre commanderie;
Très-inutilement vous tirez, comme on dit,
De la poudre aux moineaux, et donnez à crédit
Votre tems, dont jamais on ne vous tiendra compte.
Vous en crevez de rire, et moi, j'en meurs de honte.

D. DIEGUE.

Es-tu mon pédagogue, ou bien mon gouverneur?

ROQUESPINE.

Je suis votre écuyer; de plus, homme d'honneur.

SCENE II.

FILIPIN, D. DIEGUE, ROQUESPINE.

FILIPIN, *entre en chantant.*

Que de Valladolid la tour tombe sur toi,
Qu'elle tombe et te tue, hé, que m'importe à moi?
Giribi, &c.

D. DIEGUE.

Ho, ho, c'est Filipin : hé bien ! quelles nouvelles ?

FILIPIN.

Desquelles voulez-vous ? dites-le moi, desquelles,
Car j'en ai pour pleurer et pour ne pleurer pas ;
J'apporte de l'argent et j'annonce un trépas.

D. DIEGUE.

Dis-nous donc ce que c'est ?

FILIPIN.

Je veux qu'on le devine,
Ou je ne dirai rien.

D. DIEGUE.

Ce laquais a la mine
De se faire un peu battre.

FILIPIN.

Et devant que parler,
Je veux savoir où peut ma récompense aller ;
Et si, je veux de plus, outre ma récompense,
Que votre seigneurie augmente ma dépense.

D. DIEGUE.

Hé bien ! cela vaut fait ; dis donc succinctement.

FILIPIN.

Ce n'est pas là mon compte, il faut absolument
Que je parle beaucoup, ou bien que je me taise.

D. DIEGUE.

Parle ton saoul.

FILIPIN.

De plus, je demande une chaise.

D. DIEGUE.

Prends-en une.

FILIPIN.

Et de plus, quand j'aurai commencé,
Si quelqu'un m'interrompt, je veux être offensé,

Et qu'on ait là-dessus à me bien satisfaire.

D. DIEGUE.

Et qui t'interrompra ?

FILIPIN.

Ce vieux gobe-clystére,
Cet écuyer que dieu confonde, et qui se rit
De tout ce que je dis, et fait du bon esprit.

D. DIEGUE.

Je te réponds de tout, commence donc.

FILIPIN.

A d'autres :
Vous transgressez déjà les conditions nôtres.
Ne vous ai-je pas dit, et vous le savez bien,
Que vous devinassiez, et vous n'en faites rien ?

D. DIEGUE.

Et si je devinois, qu'aurois-tu plus à dire ?
Sais-tu bien, gros faquin, que je suis las de rire,
Et si tu fais le sot, qu'à grands coups de bâton...

FILIPIN.

Ho, ho, je vous croyois aussi doux qu'un mouton.
Et que diable vous sert d'avoir lu la morale ?
Vous vous fâchez pour rien et vous devenez pâle.
Eh bien ! n'en parlons plus : je parle, écoutez-moi.

D. DIEGUE.

Je ne t'écoute point ; je le saurai sans toi.

FILIPIN.

Vous ne m'écoutez point ? de grace à la pareille ;
Monsieur, accordez-moi l'honneur de votre oreille.

D. DIEGUE.

Je veux faire à mon tour quelques conditions.

FILIPIN.

Faites, je passe tout, hors les contusions :
Qui diable vous a dit que c'étoit là mon tendre ?
Je ne veux point parler que lorsqu'on veut m'entendre :

Quand on ne le veut plus, j'enrage de parler,
Et maintenant, monsieur, je ne le puis céler;
Si vous me défendez de dire mes nouvelles,
Vous perdrez le phœnix des serviteurs fidelles;
Les discours retenus me pourront suffoquer,
Et d'une mort si sotte on se pourra moquer.

D. DIEGUE.

N'y retourne donc plus, parle, je te fais grace.

FILIPIN.

Voulez-vous un discours avec une préface,
Et tous les ornemens que j'y pourrai donner?

D. DIEGUE.

Dépêche en peu de mots, et sans tant badiner.

FILIPIN.

Certes il est bien vrai que jamais la fortune...

D. DIEGUE.

Ce beau commencement dès l'abord m'importune.

FILIPIN.

Je vais changer de style; outre la pension,
Monsieur, je vous apporte une succession.

D. DIEGUE.

Mon cher oncle est donc mort?

FILIPIN.

Et pour longues années.
Que de femmes par-tout vous vont être données!
Le franc homme d'honneur que vous avez perdu!
Le grand bien qu'il vous laisse à Séville rendu,
En est bon témoignage: ô la belle monnoie!
Que de gros patagons son commis vous envoie,
En argent monnoyé, diamans et lingots,
Cent mille beaux écus, trente jeunes magots,
Autant de perroquets, de cachou plein deux caisses.
Bref, trois vaisseaux chargés de toutes les richesses
Que possédoit votre oncle. Hélas! encor un coup,
En gagnant tant de bien, que vous perdez beaucoup!

Mais si vous commandiez qu'on me donnât à boire,
Pour m'ôter, si l'on peut, sa mort de ma mémoire,
Tandis que vous lirez ce que l'on vous écrit,
J'irois me délasser et le corps et l'esprit.
J'ai bien peur de trouver tout froid dans la cuisine.

D. DIEGUE.

Va le faire manger, et reviens, Roquespine.

ROQUESPINE.

Le voilà qui revient.

FILIPIN.

Monsieur, sortant d'ici,
Une dame voilée et sa servante aussi,
Qui ne m'a pas paru non plus qu'elle pourrie,
Attend pour vous parler dans cette galerie.

D. DIEGUE.

Dis-lui qu'elle entre.

FILIPIN.

Entrez, madame au nez caché;
Dom Diegue est tout seul, et n'est pas empêché.

SCENE III.

LÉONOR *et* BÉATRIX *voilées*, D. DIEGUE, FILIPIN.

LÉONOR.

C'EST comme je le veux.

D. DIEGUE.

Elle a fort bonne mine.

FILIPIN.

La putain de servante a guigné Roquespine.

LÉONOR.

Monsieur, pour un sujet que vous allez savoir,
Faites sortir vos gens.

D. DIEGUE.

Vous vous ferez donc voir?

LÉONOR.

Vous n'en serez pas mieux lorsque vous m'aurez vue.

FILIPIN.

La dame qui se cache est, ou vieille, ou barbue.

D. DIEGUE.

Pour être ainsi, madame a trop bonne façon ;
Mais si-tôt qu'on se cache on donne du soupçon.

FILIPIN.

Et vous qui paroissez être la demoiselle
De cette demoiselle, ou vous n'êtes pas belle,
Ou j'ose bien gager que vous ne valez rien,
Puisque vous vous cachez aux yeux des gens de bien.

BÉATRIX.

Et vous plaisant, ou fou de monsieur votre maître,
Muletier ou laquais, car tout cela peut être,
Je gage bien plutôt que vous ne valez rien,
Puisque vous tourmentez ainsi les gens de bien.

FILIPIN.

Il n'a pas mal parlé, ce visage de crêpe.
O beauté, qui m'avez piqué comme une guêpe !
Daignez me recevoir pour votre humble frelon :
Quoique laquais, je suis favori d'Apollon.

LÉONOR.

Sortons, sortons d'ici, dom Diegue et sa suite
Devoient mieux recevoir ma premiere visite.

D. DIEGUE.

Hà ! madame, arrêtez, dom Diegue fera
(N'en doutez nullement) tout ce qu'il vous plaira.

LÉONOR.

Commandez donc, monsieur, encor un coup qu'ils sortent,
Et vous saurez de moi choses qui vous importent.

FILIPIN.

Adieu, belle inconnue!

BÉATRIX.

Adieu, vilain connu.

FILIPIN.

Adieu, vieille suivante.

BÉATRIX.

Adieu, laquais chenu.

SCENE IV.

LÉONOR, DOM DIEGUE.

LÉONOR.

Sans employer le tems en discours inutiles,
Et sans vous accabler de paroles civiles,
De la part d'une dame à qui vous êtes cher,
Je suis ici venue exprès pour vous chercher,
Et pour savoir de vous si vous êtes à prendre,
Ou si vous êtes pris, veuillez donc me l'apprendre.
Cette dame a dessein de vous bien marier,
En cas que vous soyez un homme à vous lier;
Elle sait votre nom, connoît votre mérite,
Et c'est pour cela seul que je vous rends visite.

D. DIEGUE.

Je ne vous dirai rien, si vous ne promettez
De lever votre voile et montrer vos beautez.

LÉONOR.

S'il ne tient qu'à cela, vous verrez mon visage,
Encor qu'à le cacher j'aie un grand avantage.
Dites-moi cependant si vous aimez ou non.

D. DIEGUE.

Volontiers.

LÉONOR.

Vous aimez?

D. DIEGUE.

Oui, j'aime.

LÉONOR.

Tout de bon?

D. DIEGUE.

Tout ce qu'on peut aimer.

LÉONOR.

Et vous aimez ?

D. DIEGUE.

Hélene.

LÉONOR.

Hélene de Torrez ?

D. DIEGUE.

C'est elle qui m'enchaîne.

LÉONOR.

Et qui se meurt d'amour pour vous ?

D. DIEGUE.

Qui m'aime bien.

LÉONOR.

Vous le croyez ?

D. DIEGUE.

Sans doute.

LÉONOR.

Et moi, je n'en crois rien.

D. DIEGUE.

Vous ne le croyez pas ?

LÉONOR.

Je le sais de sa bouche,
Que le bien de votre oncle, et non pas vous, la touche;
Et que s'il vous manquoit cette succession,
Vous n'auriez jamais part en son affection.

D. DIEGUE.

Femme, qui n'êtes pas sans doute son amie,
Qui tâchez d'ébranler ma fortune affermie,
En venant m'avertir que l'on ne m'aime pas,
Sachez que vous perdez votre tems et vos pas.
Hélene de Torrez m'aime, je le veux croire,
Plutôt que les avis d'une donzelle noire,
Dont peut-être l'esprit, que l'on ne sauroit voir,
A son voile est pareil, c'est-à-dire bien noir.

LÉONOR.

Ne jugez plus de moi par ma noire figure ;
Mon visage n'est pas de si mauvais augure :
Regardez-moi, monsieur, s'il vous reste des yeux
Pour d'autres que pour ceux dont vous faites des dieux.

D. DIEGUE.

Oh ! qu'il est difficile après vous avoir vue,
De se garder des maux qui suivent votre vue !
Et si j'avois encor un cœur à saccager,
Madame, qu'avec vous je serois en danger !
Mais, madame, il me vient, vous ayant regardée,
De votre beau visage une confuse idée,
Il faut bien qu'autrefois il m'ait été connu.

LÉONOR.

Encor est-ce beaucoup de s'être souvenu
D'un visage commun et fait comme le nôtre,
Tandis qu'absolument possédé par un autre,
On ne vit que pour elle, et l'on songe fort peu
A voir par charité ceux qu'on sauve du feu ;
Car de civilité l'on n'en espére aucune
De qui méprise tout, hors sa bonne fortune.

D. DIEGUE.

Oui, Madame, il est vrai, contre vous j'ai péché,
Vous me l'avez chez moi justement reproché,
Et ne vous voyant point j'en ai fait pénitence,
Et j'en ai tout de bon beaucoup de repentance.

LÉONOR.

Et ne me voyant point vous n'avez point souffert ;
Ce que l'on n'aime point, sans regret on le pert.
Si vous avez de moi la mémoire perdue,
Puisqu'à notre mérite elle n'étoit pas due,
Me dire qu'en cela vous avez bien péché,
C'est rire à mes dépens et même à bon marché.
Vous adorez des yeux qui vous gardent des nôtres ;
Mais, seigneur dom Diegue, ouvrez un peu les vôtres ;
Ne faites pas de moi ce mauvais jugement
De croire qu'à dessein de tromper seulement,

Je vienne ici chez vous, vous avertir qu'Hélene
Amuse votre amour d'une espérance vaine.
D'elle-même je sais que son affection
Suit seulement l'espoir d'une succession,
Que la succession, ou tardive ou manquée,
Rendra de tous vos soins l'espérance moquée,
Et que ce dessein seul fait qu'elle vous reçoit.
Ne doutez nullement que tout cela ne soit :
A moi-même tantôt elle a fait confidence
De cette trahison, qu'elle nomme prudence.
Je suis la dame même à qui ce dom Juan,
Plus funeste pour moi que n'est un chat-huan,
A causé le bonheur de se voir dégagée
Par vous, lorsqu'il m'avoit chez Hélene assiégée.
Vous m'obligeâtes moins en me sauvant du feu;
Peut-être cet avis vous importune un peu.
Ne vous en prenez point à moi qui vous le donne;
Je ne fais qu'obéir à certaine personne,
Dame de grand mérite, et qui vous aime assez,
Pour souhaiter ailleurs vos feux récompensez.
Sans votre engagement vous auriez avec elle,
Ce que vous n'aurez point avec votre infidelle.
Elle a six mille écus de rente, en qualité
Elle surpasse Hélene, et peut-être en beauté;
Ne considére en vous que votre seul mérite :
Et là-dessus, monsieur, je finis ma visite.

D. DIEGUE.

Et ne saurai-je point sa demeure et son nom?

LÉONOR.

Sans le bien mériter, je pense bien que non.

D. DIEGUE.

J'irai chez vous l'apprendre.

LÉONOR.

Et que diroit Hélene?
Non, non, n'y venez pas, je n'en vaux pas la peine.

SCENE V.

D. DIEGUE, ROQUESPINE, FILIPIN.

D. DIEGUE.

ROQUESPINE, laquais, quelqu'un, venez à moi.
L'avanture est plaisante et rare, sur ma foi.
Savez-vous ce qu'a fait cette dame voilée?

ROQUESPINE.

Non, je sais seulement qu'elle s'en est allée.

D. DIEGUE.

Elle a fait des efforts pour me persuader
Qu'Hélene me trahit, que je m'en dois garder;
Et que si je veux rompre avec cette infidelle,
Une autre se présente et plus riche et plus belle.

ROQUESPINE.

Il n'est rien de plus vrai, je l'ai su depuis peu.

D. DIEGUE.

C'est elle qu'une fois je garantis du feu.

ROQUESPINE.

La peste, qu'elle est belle!

FILIPIN.

Et jeune.

ROQUESPINE.

Et de plus, riche.

FILIPIN.

C'est dommage qu'un champ si beau demeure en friche.

D. DIEGUE.

Elle parloit pour elle, ou je me trompe fort.

FILIPIN.

Et prenez-la-moi donc, ou vous avez grand tort;
Prenez-la-moi, vous dis-je, et me laissez la peine
De découvrir au vrai l'intention d'Hélene.

D. DIEGUE.

Et comment ferois-tu ?

FILIPIN.

Feignez tout attristé,
Que votre oncle vous a tout net déshérité,
Que ma mére est sa sœur, mariée en Galice,
Et que par mon bonheur, ou par mon artifice,
Lui faisant cent rapports que vous ne valez rien,
Le bon-homme en mourant m'a laissé tout son bien.
Vous savez qu'à la cour on ne me connoît guére;
Que je parle un langage étonnant le vulgaire:
Et qu'ayant autrefois appris quelque latin,
Je sais, quoique laquais, dire sort et destin,
Parler Phœbus, écrire en vers ainsi qu'en prose,
Appliquer bien ou mal une métamorphose.
Si malgré mon langage et mine de pédant,
Votre Hélene reçoit le nouveau prétendant,
Pour l'espoir des grands biens dont il fera fanfare,
Plantez pour reverdir cette maîtresse avare,
Prenez-moi bien et beau madame Léonor,
Et ce sera changer votre argent faux en or.

D. DIEGUE.

Bien ; je veux essayer avec ton stratagême,
De savoir s'il est vrai que c'est mon bien qu'on aime.

FILIPIN.

Il faut battre le fer si long-tems qu'il est chaud,
L'héritier ridicule agira comme il faut.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HÉLENE, D. DIEGUE.

HÉLENE.

Mon dieu ! ne jurez point, ou véritable, ou feinte,
Une noire tristesse en votre face est peinte.

D. DIEGUE.

Etant auprès de vous, pourrois-je m'attrister?

HÉLENE.

Contre la vérité voulez-vous contester ?
Mais ne saurai-je point le sujet qui vous fâche ?

D. DIEGUE.

Ce qu'on ne peut céler, il faut bien qu'on le sache.

HÉLENE.

La flotte a-t-elle fait naufrage?

D. DIEGUE.

Elle est au port
Heureusement conduite; et si, mon oncle est mort.

HÉLENE.

Qu'est-ce donc qui vous met en peine?

D. DIEGUE.

En cette lettre
Vous verrez un malheur capable de m'y mettre.

LETTRE.

MONSIEUR, &c.

Votre oncle dom Pélage a cassé en mourant le testament qu'il avoit fait en votre faveur, et a fait votre cousin D. Pédro de Buffalos son héritier universel. Il ne vous laisse que trois cent ducats de rente durant votre vie. J'ai fait ce que j'ai pu pour vous servir, je n'ai pu rien obtenir du vieillard, auprès de qui on vous a rendu sans-doute de très-mauvais services. J'en suis au désespoir, et suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur, GEORGE RINALDI.

HÉLENE.

Vous avez grand sujet de n'être pas content,
Et trop de cœur aussi pour vous affliger tant;
Une ame généreuse, et qui n'est pas commune,
Est au-dessus des biens que donne la fortune.

D. DIEGUE.

Pourvu qu'Hélene m'aime, et me veuille du bien,
Les malheurs les plus grands me touchent moins que rien;
Sa main mise en la mienne, ainsi que je l'espére;
Car il n'est plus saison que sa bonté différe
De m'accorder bientôt ce sensible bonheur,
Dont le retardement blesseroit mon honneur;
Sa main, dis-je, donnée, et la mienne reçue,
Feront qu'en ses desseins la fortune déçue
Me laissera jouir de ce bonheur parfait,
Sans me plus tourmenter, comme elle a toujours fait.
Ne différez donc plus ce bien incomparable;
Faites un homme heureux d'un homme misérable;
Achevez ma fortune en public dès demain,
En recevant mon cœur, donnez-moi votre main.

HÉLENE.

Vous pressez un peu trop ce qu'on peut toujours faire:
Vouloir être mon maitre, est-ce vouloir me plaire?
Vous m'aimez, dom Diegue, au-moins le dites-vous:
J'aime bien dom Diegue, et crains fort un époux.
Vous n'avez point de bien, j'aime fort la dépense.
Jugez par ce discours de tout ce que je pense.

D. DIEGUE.

Vous refusez un bien si long-tems attendu?

HÉLENE.

Osez-vous vous en plaindre et vous étoit-il dû?

D. DIEGUE.

Oh! que vous cachiez bien votre ame intéressée!

HÉLENE.

Oh! qu'en vous épousant je serois insensée!

D. DIEGUE.

Je ne le pouvois croire alors qu'on me l'apprit.
Que vous aimiez le bien.

HÉLENE.

C'est avoir de l'esprit.

D. DIEGUE.

Vous en avez beaucoup, mais bien plus d'avarice.
Oh! que mon beau cousin, frais venu de Galice,

Seroit bien votre fait, tout mal bâti qu'il est !

HÉLENE.

Vous pensez vous railler, s'il est riche, il me plaît.

D. DIEGUE.

Et ne craignez-vous point de passer pour infame ?

HÉLENE.

Non, mais je crains bien fort de me voir votre femme.

D. DIEGUE.

Je me verrois venger par vous-même de vous,
Si mon sot de cousin devenoit votre époux.

HÉLENE.

S'il n'est pas, comme vous, accablé de misére,
Et non pas, comme vous, d'une ame peu sincére,
Je ne le céle point, je l'aimerai bien mieux
Qu'un incivil, un brave, un pauvre, un glorieux.

SCENE II.

PAQUETTE, D. DIEGUE, HÉLENE.

PAQUETTE.

Madame, un cavalier, ou qui me paroît l'être,
Suivi d'un écuyer bien mieux fait que son maître,
Demande à vous parler, j'ai retenu son nom :
Pédro de Buffalos, il se donne du dom.
Je croirois pourtant bien en voyant sa personne,
Que ce dom a besoin qu'un autre le lui donne.

D. DIEGUE.

C'est mon cousin lui-même.

HÉLENE.

Hé bien ! je veux le voir ;
Qu'on le fasse monter ; je veux le recevoir,
Pour vous faire dépit, en homme de mérite.

D. DIEGUE.

Dieu veuille que l'amour succéde à la visite !

HÉLENE.

O l'étrange figure !

SCENE

SCENE III.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO DE BUFFALOS, CARMAGNOLLE, DOM DIEGUE, HÉLENE, PAQUETTE.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO DE BUFFALOS.

HA! pardon, bel objet!
Je pensois bien encor faire un plus long trajet:
J'ai traversé déjà deux salles et deux chambres.
Ce logis, dieu me sauve, a quantité de membres.
Que dites-vous de moi, d'oser sans parasol
Visiter un soleil? c'est un acte de fol;
Mais dans l'occasion je vais tête premiére,
Quitte pour me sausser un peu dans la riviére
En quittant vos beaux yeux qui sont miroirs ardens.
Holà, je suis tout seul, Carmagnolle, mes gens,
Carmagnolle?

CARMAGNOLLE.

Monsieur.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Tiens-moi bien, je palpite.
O dangereuse vue! ô fatale visite!
Cousin, où prends-tu donc l'aquiline valeur,
Qui fait que sans ciller, sans changer de couleur,
Sans baisser seulement à demi la paupiére,
Tu la guignes en aigle une journée entiére?
Hélas! je ne la vois que depuis un moment,
Et je me sens déjà tout je ne sais comment.
Mais elle ne dit mot, me semble, cette belle:
J'aime les gens d'esprit, dis, cousin, en a-t-elle?

D. DIEGUE.

Et du plus raffiné.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Je lui rendrai des soins.

HÉLENE.

Si je ne vous dis mot, je n'en pense pas moins.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Je ne prends pas aussi plaisir qu'on m'interrompe ;
Vous m'aimez, n'est-ce pas ?

D. DIEGUE.

Oui, si je ne me trompe.

HÉLENE.

Qui ne vous aimeroit ?

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Bon, elle le prend bien.
Hà, petite civette ! ha, chatte ! hà, petit chien !
Petit chien, ce mot-là pour femme est ridicule ;
Ha, pardon ! je voulois vous nommer canicule ;
Mais vous avez bon-sens, et vous savez fort bien,
Qu'on nomme également femelle et mâle un chien.
Hà ! vous m'assassinez de certaines œillades
Qui ravissent les gens en les faisant malades.
Vos yeux m'ont inspiré de certains sentimens
Qui sont fort opposés aux saints commandemens.
Madame, fermez-les, fermez-les ces paupiéres,
Ces assassins qui font enfler les cimetiéres.
Mais ne les fermez point, brûlez, je le veux bien,
Brûlez mon pauvre cœur, je n'y prétends plus rien.
Vous me gâtez l'esprit, ou la peste me tue,
Et ma pauvre raison de desir combattue,
M'oblige à vous parler en termes ambigus.
Hà ! si j'avois cent yeux comme défunt Argus ;
Ou si j'étois aveugle ainsi que Tirésie ;
Ou si vous aviez pris assez de malvoisie
Et mangé tant de pain, que Cérès et Bacchus
Vous pussent rendre enfin prenable par blocus ;
Ou si je savois bien ce que je veux vous dire ;
Ou si j'avois pourvu de m'empêcher de rire,
Comme vous, que je vois vos deux lévres manger,
Tant vous avez eu peur de me désobliger !
Mais riez, bel objet, riez, si bon vous semble,
Et pour vous enhardir, rions, ma belle, ensemble.
Çà je vais commencer, rions à l'unisson,
Mon dieu, que vous riez de mauvaise façon !
Hi, hi, hi, hi, hi, hi, vous riez en guenuche,
Adorable beauté qui m'allez rendre cruche.

Je dis vos vérités, c'est mon plus grand regret;
Si je vous aimois moins, je serois plus discret.
Mais vous venez encor, assassinante œillade,
Malgré mes beaux discours sur moi battre l'estrade!
Hé, treve de matras, ils sont hors de saison,
Et parmi les chrétiens c'est une trahison.
Je vous le maintiendrai, merveille des merveilles!
Tout-à-l'heure en champ clos avec armes pareilles.
Mais vous délibérez, et tant délibérer
Sur un semblable cas, c'est me désespérer.
Hé bien! ma belle, hé bien! suis-je en amour novice?
C'est le style d'amour dont on use en Galice.
S'il n'est pas à la mode, il faudra le changer:
Pour vous je ferai tout, jusqu'à me fustiger.

HÉLENE.

Je ne veux pas de vous une si rude épreuve.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Si vous me promettiez de n'être jamais veuve!
Quoique j'aie un regard de Caton le censeur,
Nous autres Buffalos savons tous un coup seur,
Pour faire des enfans, et la générative
Dedans nous fait la nique à la végétative.
Etant génératif plus que végétatif,
Il ne tiendra qu'à vous qu'un nœud copulatif,
En langage moins fin que l'on nomme hyménée,
Ne nous joigne tous deux, et dès cette journée.

HÉLENE.

Connoissons-nous avant, et ne nous pressons point.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Carmagnolle?

CARMAGNOLLE.

Monsieur?

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Dégrafe mon pourpoint.
L'amour qui dans mon cœur chante ville gagnée,
Excite en mon jabot exhalaison ignée.

HÉLENE.

Vraiment, mon cavalier, ce terme de jabot
Est un terme fort bas, et qui sent le sabot.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Un homme comme moi peut le mettre en usage.
Cousin, approuves-tu ce subit mariage ?
Dis, puis-je mieux choisir ? peut-elle choisir mieux ?

D. DIEGUE.

Vous montrez en cela que vous avez bons yeux :
Je prends congé de vous, madame.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Et je demeure
Auprès de ce bel ange.

D. DIEGUE, *tout bas à Carmagnolle.*

Elle est prise, ou je meure.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Carmagnolle ?

CARMAGNOLLE.

Monsieur ?

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Qu'on me donne un fauteuil,
D'où je puisse aisément faire la guerre à l'œil,
Sur ces tettons de lait, amoureuses collines,
Ces deux mondes jumeaux, ces boules assassines.
Carmagnolle ?

CARMAGNOLLE.

Monsieur ?

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Mon rabat est-il bien ?

CARMAGNOLLE.

Il est bien.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Et le reste ?

CARMAGNOLLE.

Il ne vous manque rien.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Carmagnolle ?

CARMAGNOLLE.

Monsieur ?

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

J'en tiens, j'en ai dans l'ame.
Carmagnolle ?

CARMAGNOLLE.

Monsieur ?

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Ne dis plus rien. Madame,
Que dites-vous de moi ?

HÉLENE.

Je dis que vous valez
Tout ce qu'on peut valoir.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Hà ! vous me cajolez,
Et moi, je dis de vous que déjà j'extravague :
Enfin que ma raison auprès de vous naufrague.

HÉLENE.

Ce terme est fort nouveau.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Je parle élégamment,
Et non pas mon cousin, qui parle bassement ;
Ecoutez, écoutez, je vais dire merveilles,
Vous ravissez mes yeux, défendez vos oreilles ;
Si le style est trop haut, je l'accommoderai
A votre connoissance et l'humaniserai.

HÉLENE.

Vous me ferez plaisir, pourvu que je l'entende.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Moitié Zône torride et moitié Groenlande,
Qui torride brûlez et Groenlande glacez ;
Treve de glace et feu, c'est assez, c'est assez.
De vos regards doublés les forces agissantes
Font sur mon pauvre cœur impressions puissantes ;
Mitigez-les, madame, ou s'en faudra bien peu,
Si vous continuez, que je ne crie au feu.

Me voilà tantôt cuit, quoiqu'aussi dur que roche,
En donnant seulement encor un tour de broche,
Hé bien ! vous en riez ?

HÉLENE.

Tout autant que je puis.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Je divertis toujours les maisons où je suis.
Cependant qu'en rêvant mon esprit se repose,
Carmagnolle ?

CARMAGNOLLE.

Monsieur ?

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Raconte quelque chose
A madame, fais-lui quelques contes plaisans,
Tels que tu m'en faisois durant mes jeunes ans.
Tu me dis quelquefois mille coïonneries
Qui font crever de rire, et dans tes railleries
Tu réussis assez ; mais treve du prochain,
Dis-lui que dom Diegue est pour mourir de faim,
Et qu'il a seulement pour sa mére ma tante,
Pour ses sœurs et pour lui trois cent ducats de rente ;
Qu'il ne peut disposer de ces trois cent ducats,
Mais du seul usufruit, ce qui n'est pas grand cas ;
Qu'il a perdu ce bien pour mainte et mainte faute ;
Qu'il pensoit tout avoir et comptoit sans son hôte ;
Que pour avoir été par trop vénérien,
Joueur, filou, hargneux, en un mot, un vaurien,
Mon oncle dom Pélage, ayant appris ces choses,
L'a frustré de son bien pour ces trop justes causes ;
Que ce qu'il m'a laissé vaut en argent comptant
Trois cent mille ducats.

CARMAGNOLLE.

Et les meubles autant.

HÉLENE.

Vraiment, mon cavalier, vous êtes donc bien riche ?

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Oui, ma belle, et sachez, si vous n'êtes pas chiche
De ce que je ne veux recevoir que de vous,
Que tous mes biens seront en commun entre nous.

HÉLENE.

Refuser un bonheur alors qu'il se présente,
C'est n'avoir point d'esprit.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Ce discours me contente.
J'ai de plus un procès aussi clair que le jour,
Qui sera terminé bientôt en cette cour,
Dont j'attends force bien; c'est une bonne affaire;
Ecoutez, et voyez si la chose est bien claire.
Mon grand'pére, l'honneur de tous les Buffalos,
Vendit certaine terre au seigneur d'Avalos.
A quelque tems de là cette terre vendue
Deux cent deux mille écus, dont la somme étoit due
A mon oncle, de qui les enfans héritiers
S'opposans au décret seulement pour un tiers,
Ma tante mariée avec un Aquavive,
Obtint contre l'arrêt sentence infirmative,
Par retrait-lignager forme opposition,
Et reprend tout le bien, mais par intrusion,
La chose n'étant pas encor homologuée,
Je dis que la coutume est fort mal alléguée,
Et que j'y dois rentrer. J'ai su d'un avocat
Que le procès pourtant étoit fort délicat;
Mais j'ai de bons amis et je sais la chicane.
Trouvez-vous cette affaire obscure ou diaphane?

HÉLENE.

Je ne l'entends pas bien.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

En bonne vérité
J'y trouve, comme vous, beaucoup d'obscurité,
Par mon solliciteur je vous la ferai dire.
Carmagnolle?

CARMAGNOLLE.

Monsieur?

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Approche, sais-tu lire?

CARMAGNOLLE.

Oui, monsieur.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Tu sais donc combien j'ai de magots ?

CARMAGNOLLE.

Trente.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Et de perroquets ?

CARMAGNOLLE.

Autant.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Et de lingots ?

CARMAGNOLLE.

Je n'en sais pas le nombre.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Et l'escarboucle fine ?

CARMAGNOLLE.

C'est un riche trésor, une pierre divine.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Mon oncle la trouva chez Attabalippa,
Elle étoit à Ganac, fils de Gainaccappa,
Qui se fit baptiser et fut appellé George.
Foin, ces noms indiens me font mal à la gorge.
J'ai de fort beaux rubis, dont je fais fort grand cas.

CARMAGNOLLE.

Et deux cent diamans.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Je ne m'en souviens pas.

CARMAGNOLLE.

Ni moi, de ces rubis.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Ce chien de Carmagnolle
Se fâche bien souvent pour la moindre parole,
Mais je vais recevoir quatorze mille écus.
Adieu beaux yeux brillans, dont les miens sont vaincus,
Ne vous ennuyez point : belle en charmes fertile,
Que nous aurons d'enfans si vous n'êtes stérile !

En cas, cela s'entend, que je sois votre époux.

HÉLENE.

Cela pourroit bien être.

FILIPIN, *ou* D. PÈDRO.

Il ne tiendra qu'à vous.

PAQUETTE.

Quoi! vous voulez, madame, après un dom Diegue,
Choisir un campagnard, et de plus un Gallégue?

HÉLENE.

Quand il est question d'établir mon repos,
M'irai-je embarrasser d'un gueux mal-à-propos?

PAQUETTE.

Un mari jeune et beau vaut bien la bonne chére;
Le plaisir vaut l'argent: j'ai oüi dire à ma mére,
Lorsqu'à mes grandes sœurs elle faisoit leçon,
Qu'il faut toujours choisir jeune chair, vieux poisson.
Dieu veuille avoir son ame! elle en savoit bien d'autres.
Je me souviens qu'un jour disant ses patenôtres,
Elle vint à parler du plaisir de la chair,
Où repentir, dit-on, suit toujours le pécher...

HÉLENE.

Hé bien! que diras-tu? ne veux-tu pas te taire?

PAQUETTE.

Alors que j'ai raison, j'ai bien peine à le faire.
Madame, encor un mot, puis après je me tais.

HÉLENE.

Dis-en trois, si tu veux, et puis me laisse en paix.

PAQUETTE.

J'accepte le parti: savez-vous bien, madame,
Que ce nouveau galant sentoit l'ail, sur mon ame?

HÉLENE.

Opulent, comme il est, moi n'ayant point de bien,
Il est bien mieux mon fait, que quelque bon à rien.

Je l'aurai dans six mois de bien fou fait bien sage,
Et changerai bientôt sa mine et son langage.

PAQUETTE.

Et moi devant six mois je lui ferois porter...

HÉLENE.

Si je prends un bâton, je t'irai bien frotter.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DOM DIEGUE, LÉONOR.

D. DIEGUE.

LA chose s'est passée ainsi que je le dis.

LÉONOR.

Vraiment elle est plaisante et le tour bien hardi!
Je voudrois qu'autrement elle se fût passée.
Et je sais ce que peut une femme offensée.

D. DIEGUE.

Offensée ou contente, et moi je sais fort bien
Que n'étant plus qu'à vous, elle ne tient plus rien.

LÉONOR.

Je n'ai pas jusqu'ici grand sujet de le croire.

D. DIEGUE.

Et moi, j'en ai beaucoup de perdre la mémoire
D'une avare beauté qui se moque de moi,
Et de vous consacrer mon amour et ma foi.

LÉONOR.

Le tems découvrira la vérité des choses.

D. DIEGUE.

Je vous aime, et la hais pour de trop justes causes,
Pour avoir à chercher l'assistance du tems.
Si je suis remarquable entre les plus constans

Pour les soins assidus d'un immuable zéle,
Que ferai-je pour vous, ayant tout fait pour elle?
Que ne ferai-je point, de vous favorisé,
Si j'ai tant fait pour elle, en étant abusé?
Mes services rendus, dont maintenant j'ai honte,
Selon toute équité doivent entrer en compte.
Chez l'ingrate j'ai fait mon approbation:
J'aurai de vous le prix de mon affection.
Ne différez donc point.

BÉATRIX *entre.*

Votre madame Hélene
Demande à voir madame.

D. DIEGUE.

Et sa fiévre quartaine?
Et que vient-elle faire?

LÉONOR.

Elle vient vous chercher.

D. DIEGUE.

Je ne le pense pas.

LÉONOR.

Allez tôt vous cacher
Dedans mon cabinet.

D. DIEGUE.

Que je la donne au diantre
Et du fond de mon cœur!

LÉONOR.

Cachez-vous donc, elle entre.

SCENE II.

HÉLENE, LÉONOR, PAQUETTE.

HÉLENE.

Vous voyez comme quoi je cultive avec soin
L'honneur de vous connoître.

LÉONOR.

Il n'étoit pas besoin

Pour si mince sujet de prendre tant de peine ;
Mais les civilités de la charmante Hélene
Sont toutes dans l'excès, et c'est me reprocher
Que m'ayant obligée, il falloit rechercher
Dès aujourd'hui l'honneur de la voir la premiére.
Accordez un pardon à mon humble priére,
Vous verrez par les soins que je veux prendre exprès,
Qu'il est bon de faillir, pour faire mieux après.
Votre bonté pourtant en m'obligeant m'afflige.

HÉLENE.

Quand on vous fait plaisir, soi-même l'on s'oblige.
Pour le peu que j'ai fait, tant de remercîment
Me fait voir ma foiblesse assez adroitement :
Mais si je l'avois pu, j'aurois fait davantage.

LÉONOR.

L'interprétation sensiblement m'outrage.
Je ne conteste pas avec vous de l'esprit :
La conversation de l'autre jour m'apprit
Combien vous en avez, et que joint à vos charmes,
Personne contre vous n'a d'assez fortes armes.

BÉATRIX.

Madame ?

LÉONOR, *elle parle à l'oreille.*

Approchez-vous, est-il déjà là-bas ?

BÉATRIX.

Oui, madame.

LÉONOR.

A l'instant je reviens sur mes pas.
Vous me pardonnez bien une faute si grande,
C'est un oncle, tuteur, qui là-bas me demande.

HÉLENE.

Nous ne sommes ici que pour vous obéir.

LÉONOR.

Pour cet acte incivil vous me devez haïr.

Mais vous excuserez, comme vous êtes bonne,
Une nécessité.

HÉLENE.

L'excellente personne
Que cette Léonor !

PAQUETTE.

Chacun en dit du bien.

HÉLENE.

Sa chambre est magnifique.

PAQUETTE.

Elle n'épargne rien
Pour être bien meublée.

HÉLENE.

Approche-toi, Paquette.
L'agréable tapis pour être de moquette !
Ce cabinet est riche et plein de bons tableaux.

PAQUETTE.

Je ne sais s'ils sont bons, mais je les trouve beaux.

HÉLENE.

N'y vois-je pas quelqu'un ? quel homme pourroit-ce être ?

PAQUETTE.

C'est un que vous devez, me semble, bien connoître.

HÉLENE.

Mendoce ?

PAQUETTE.

C'est lui-même.

HÉLENE.

Hà, le traître, c'est lui !
Qui l'auroit jamais dit !

PAQUETTE.

En sortant aujourd'hui
Il paroissoit fâché, vous en savez la cause.

LÉONOR.

Je reviens, mon tuteur ne vouloit pas grand'chose.
Vous avez mal passé le tems ?

HÉLENE.

Vous vous trompez,
Les sens ne sont ici que trop bien occupez,
Ce cabinet est plein de peintures fort belles,
Qui divertissent bien.

LÉONOR.

J'en ai de telles quelles.

HÉLENE.

Sont-elles d'Italie ? et sont-ce originaux ?
Vous avez un portrait pourtant que je tiens faux,
Qui fut long-tems à moi, mais je m'en suis défaite.
Comment avez-vous fait cette mauvaise emplette ?

LÉONOR.

Vous y connoissez-vous ?

HÉLENE.

Je m'y connois fort bien.

LÉONOR.

Ne vous y trompez plus, vous n'y connoissez rien,
Le portrait est de prix et vaut bien qu'on le garde :
Une ame généreuse à la bonté regarde ;
Ne fût-il que passable, étant sans intérêt,
Je l'aimerai toujours à cause qu'il me plaît.
Aimer pour le profit, c'est être mercenaire.

HÉLENE.

Courir sur le marché d'une autre, est-ce bien faire ?

LÉONOR.

Courir après l'argent ce n'est pas faire mieux.

HÉLENE.

C'est avoir le goût bon.

LÉONOR.

Et de fort mauvais yeux,
De mépriser la forme et choisir la matiére.

HÉLENE.

Votre portrait en l'un et l'autre ne vaut guére.

LÉONOR.

Peut-être en avez-vous tâté, car autrement
Vous ne parleriez pas de lui si hardiment.

HÉLENE.

Je ne tâte jamais d'une chose mauvaise.

LÉONOR.

Vous êtes délicate, et moi, je suis bien-aise
Aux dépens de mon goût de croire en tout l'honneur
Qui dans la vertu seule établit le bonheur.

HÉLENE.

Vous êtes bien parfaite.

LÉONOR.

Et point du tout avare.

HÉLENE.

C'est trop voir pour un coup une dame si rare.
Paquette, suivez-moi.

LÉONOR.

Je vous visiterai.

HÉLENE.

Vous pouvez mieux passer le tems.

LÉONOR.

Je vous croirai.
Madame, encor un mot.

HÉLENE.

Parlez vîte, j'ai hâte.

LÉONOR.

Un portrait de province en peu de tems se gâte.
La plupart en sont faux : sans les bien éplucher,
N'en acquérez jamais.

HÉLENE.

Et vous sans le cacher,
Ne retenez jamais ce qu'il faut que l'on sache.

LÉONOR.

Votre face est en feu, quelque chose vous fâche.

HÉLENE.

Je rougis, mais de vous.

LÉONOR.

De moi ? je le veux bien,
Et moi je ris de vous, pour ne vous devoir rien.

BÉATRIX.

Hà ! madame, elle enrage.

LÉONOR.

Et moi, je suis ravie,
Je ne passai jamais mieux le tems de ma vie ;
Mais dom Diegue a tort, il devoit se cacher.

BÉATRIX.

L'avanture est pour rire, et non pour se fâcher.

LÉONOR.

Dom Diegue ?

D. DIEGUE.

Madame ?

BÉATRIX.

Elle s'en est allée,
Madame l'a, me semble, assez mal consolée
De vous avoir perdu.

D. DIEGUE.

Comment ?

BÉATRIX.

On vous a vu ?

D. DIEGUE.

Hà ! madame, pardon, surpris au dépourvu,
Si jamais je le fus, sans songer à la porte,
J'ai gagné votre alcove.

LÉONOR.

Il n'importe, il n'importe,
Je m'en vais vous conter tout ce qu'elle m'a dit,
Mais je n'ai rien voulu prendre d'elle à crédit,
Je l'ai bientôt payée en la même monnoie.
Oh ! le fâcheux objet que le malheur m'envoie !
Adieu, je me retire.

Elle s'enfuit dans son cabinet.

SCENE

SCENE III.

D. JUAN, D. DIEGUE, LÉONOR, ROQUESPINE.

D. JUAN.

Hé, de grace, arrêtez;
J'ai donc toujours pour moi des incivilitez,
Et je verrai toujours favoriser les autres?
Mais il m'importe peu, je ne suis plus des vôtres,
Vous ne me verrez plus embrasser vos genoux.

D. DIEGUE.

J'étois ici venu pour lui parler de vous,
Mais j'ai perdu ma peine, elle est toujours la même,
Et pour vous sa rigueur, je l'avoue, est extrême.

D. JUAN.

Il m'est indifférent qu'elle soit douce ou non,
J'en veux tout oublier, et, si je puis, le nom;
Et c'est là le sujet qui chez elle m'améne.
J'ai dessein de servir cette madame Hélene,
Que vous connoissez tant, et qui la retira
Chez elle, quand l'ingrate enfin me déclara
Qu'elle ne m'aimoit point; depuis cette journée
J'ai résolu d'aimer quelque dame bien née,
Et qui reconnoîtra la constance et la foi
D'un homme de mérite, enfin fait comme moi.

D. DIEGUE.

Je trouve en ce dessein quelqu'obstacle, me semble.
Un dom Pédre la sert, ils sont fort bien ensemble.
Dom Pédre est mon cousin, des champs tout frais venu.

D. JUAN.

Ce que vous voulez dire à moi-même est connu;
Mais ce dom Pédre-là n'est qu'une grosse bête.

D. DIEGUE.

Il est vrai, mais je sais qu'elle l'a dans la tête,

A cause qu'il est riche : elle aime plus le bien
Que vertu ni noblesse.

D. JUAN.

Et moi, je n'en crois rien,
Ce dom Pédre tantôt lui donne sérénade,
L'homme que vous voyez, lui dresse une embuscade,
Oui, je ferai savoir à ce gros paysan
Combien pésent les coups que donne un courtisan.
Nous verrons à ce soir lequel a belle amie.

D. DIEGUE.

Vous irez éveiller une dame endormie,
Faire aboyer les chiens, émouvoir le bourgeois,
Faire pleuvoir sur vous des pierres et du bois.
Laissez là ce dom Pédre, et par mon entremise,
Hélene vous sera demain peut-être acquise,
Si vous me promettez d'agir d'autre façon :
Ce campagnard, dom Pédre, est un mauvais garçon,
Et bien qu'il soit d'esprit et de corps ridicule,
Il passe en son pays pour un brave, un Hercule.

D. JUAN.

Bien, s'il est un Hercule, et moi, j'en serai deux.
Démordre d'un dessein quand il est hasardeux,
Je ne le fis jamais ; vous perdez vôtre peine,
Il laissera la vie, ou bien l'amour d'Hélene.

D. DIEGUE.

Dom Juan, croyez-moi, le cas est bien douteux ;
Faites plus sagement, attendez le boiteux ;
Sur le moindre incident on rompt un mariage.

D. JUAN.

Et durant ce tems-là que fera mon courage ?

D. DIEGUE.

Je vous en avertis, mon cousin se bat bien.

D. JUAN.

Et moi, me bats-je mal ?

D. DIEGUE.

Vous n'y gagnerez rien.

D. JUAN.

Y gagner de l'honneur avec une maîtresse,
N'est-ce pas bien gagner ? Adieu, le tems me presse,
Je m'en vais de ce pas m'assurer de mes gens.

D. DIEGUE.

Je t'étrillerai bien tantôt, malgré tes dents.

Léonor sort de son cabinet.

Avez-vous entendu ce qu'il m'est venu dire ?

LÉONOR.

Oui, j'ai tout entendu.

D. DIEGUE.

Je crois que le bon sire
Avoit pris de son vin. Il me fâcheroit fort,
Comme il sera tantôt sans doute le plus fort,
S'il battoit mon laquais : j'y donnerai bon ordre,
Et j'empêcherai bien ce gros mâtin de mordre.
Il les fera beau voir, mon valet est poltron,
L'autre ne l'est pas moins pour être un fanfaron.
Bon, voilà Roquespine, il vient à la bonne heure ;
Va querir une épée, et choisis la meilleure,
Prends ma jaque-de-maille et ma rondelle aussi,
Et reviens vîtement me retrouver ici.

ROQUESPINE.

Suis-je de la partie ?

D. DIEGUE.

Et pourquoi non ? apporte
Ce qu'il faut pour nous battre, et de la bonne sorte.

ROQUESPINE.

Vous me verrez ici dans un petit moment.

LÉONOR.

M'aimez-vous, dom Diegue ?

D. DIEGUE.

Oui, très-assurément.

LÉONOR.

Ne vous parjurez point, je crois bien le contraire,
Puisque vous m'aimez bien, comment pouvez-vous faire
De semblables desseins, encore devant moi ?

D. DIEGUE.

Je fais voir mon amour, faisant ce que je doi ;
C'est vous mériter peu que d'être sans courage.

LÉONOR.

O l'étrange discours à quoi l'amour m'engage !
Je rougis ; hà ! mon dieu, ne me regardez point,
J'aime bien dom Diegue, et je l'aime à tel point,
Que pour le conserver je ne veux plus rien dire,
Je n'en ai que trop dit ; adieu, je me retire.

D. DIEGUE.

Hà ! madame, achevez le discours commencé ;
Il étoit obligeant, mais vous l'avez laissé.
Puisqu'en si peu de tems vous changez ma fortune,
C'est après avoir plû, signe que j'importune ;
Je ne le céle point, de tel mal combattu
Mon cœur désespéré manquera de vertu.
Je redoute bien moins une ame de tigresse,
Que l'inégalité d'une belle maîtresse,
De ce charmant discours, qui vous a détourné ?
Il promettoit beaucoup, mais il n'a rien donné.

LÉONOR.

S'il a promis beaucoup, je tiendrai sa promesse ;
Si j'avois moins d'amour, j'aurois moins de foiblesse.
Puisque votre courage étonne mon amour,
Ne se hasarder point, c'est bien faire sa cour.

D. DIEGUE.

Si ce grand fanfaron par malheur alloit battre
Mon laquais, il faudroit l'assommer ou combattre ;
Je hasarde bien moins, empêchant son dessein.

LÉONOR.

On ne conserve pas un jugement bien sain,

Quand on a de l'amour ; mais souvent le courage
L'emporte de beaucoup, sans être le plus sage.

D. DIEGUE.

Je crains trop de mourir, puisque je vous suis cher.
Si je fais jamais rien qui vous puisse fâcher,
Ne me souffrez jamais : mais voici Roquespine.

LÉONOR.

Hà ! tout cet attirail de guerre m'assassine ;
Ce que vous m'avez dit, ne peut me rassurer.
Adieu, cruel, adieu ; je vais me retirer.

D. DIEGUE.

Madame, encor un mot.

LÉONOR.

Non, méchant, je vous laisse ;
Je ne saurois vous voir sans mourir de tristesse.

Elle s'en va.

SCENE IV.

D. DIEGUE, ROQUESPINE.

D. DIEGUE, *ils s'arment en marchant.*

QUELLE heure est-il ?

ROQUESPINE.

Il est bien tard.

D. DIEGUE.

Dépêchons-nous ;
Que j'aurai de plaisir à voir battre ces fous !

ROQUESPINE.

Je sais fort bien que l'un n'est pas homme à se battre.

D. DIEGUE.

L'autre ne se fait pas non plus tenir à quatre.

ROQUESPINE.

Je vois venir quelqu'un.

D. DIEGUE.

Tout beau, c'est dom Juan.

D. Juan se cache.

Où diable ira nicher ce brave chat-huan,
Et comment est-il seul ?

ROQUESPINE.

C'est qu'il ne veut rien faire
Au salut de son corps qui puisse être contraire,
Il ne veut être ici que paisible auditeur.

D. DIEGUE.

Il paroissoit tantôt l'ange exterminateur.

Ils se cachent.

Chut, j'entends la musique, entrons en cette porte.
Filipin s'est armé d'une plaisante sorte.

SCENE V.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO, D. DIEGUE, ROQUESPINE, D. JUAN, MUSICIENS.

FILIPIN *ou* D. PÉDRO.

POSONS auprès de nous rondache et morion,
Afin de les trouver en toute occasion.
Nous commençons trop tôt, l'heure est, me semble, indue.
J'ai peur que la musique étant trop entendue,
Il ne tombe sur nous quelque défluxion,
Ou se fasse sur nous quelque profusion.
Je me sens dedans moi quelqu'esprit prophétique
Qui m'effrave et me dit, malheur sur ta musique ;
Les gens de ce quartier ne sont pas endormis,
Et tu pourrois trouver ici des ennemis ;
Mais au nom de dieu soit ; commençons.

D. DIEGUE.

Roquespine,
Ils s'en vont bien crier au meurtre, on m'assassine!
Va chercher Filipin: quand ils auront fini,
Je vais à dom Juan rendre le teint terni,
Et peut-être donner à son dos platassades.

ROQUESPINE.

J'en prétends faire autant aux donne-sérénades.

FILIPIN.

Commençons.

D. DIEGUE.

Taisons-nous, ils s'en vont commencer.

SÉRÉNADE.

Beauté qui m'assassinez,
Et dont l'œil dessus mon cœur s'acharne,
Ta lucarne
Me devroit montrer ton nez;
Hélas! je suis pour lui,
Jour et nuit dans l'ennui.
Belle aurore,
Je t'adore,
Je t'honore,
Exhibe-toi,
Ou bien c'est fait de moi.
Pour détourner ce méchef,
Montre-toi, vénérable cométe,
En cornette,
Ou bien prends ton couvre-chef.
Si ton temporiser
Me fait agoniser,
Je trépigne,
Je rechigne,
Je t'échigne,
Et dès demain
Tu sentiras ma main.
Foi de parfait Quinola,
Notre main n'est pas si téméraire
Que de faire
A ton nez
Cet affront-là.

Non, non, je m'en dédis,
Je suis ton Amadis,
Ma levrette,
Ma civette,
Ma friquette,
Soit douce ou non,
Je trouverai tout bon.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Etes-vous là, charmante étoile poussiniére,
Plus fraîche mille fois que la fleur matiniére?
Etes-vous en cornette, ou bien en escoffion?
Avez-vous entendu votre brave Amphion?

D. Diegue va charger D. Juan, et se retire en son poste.

D. JUAN.

Je ne puis plus souffrir.

D. DIEGUE.

Demeure, ou je t'assomme.

Roquespine va charger Filipin, et se retire en son poste.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Hélas! j'entends du bruit, et si je vois un homme.

ROQUESPINE.

Rends l'épée.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Et le casque, et la rondelle aussi,
Mes compagnons sont prêts d'en user tout ainsi.
Mais il s'enfuit; courage, il me le faut poursuivre,
Pour faire le vaillant.

D. JUAN.

Le bon dieu me délivre
D'un dangereux pendard; mais, hélas! le voilà.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Hà! c'est de moi qu'il parle: alors qu'il s'en alla,
Je devois ne bouger, comme un homme bien sage.
Si j'étois confessé...

D. JUAN.

J'ai trop cru mon courage.

D. DIEGUE.

Les voilà dos à dos ; il ne se feront rien.

ROQUESPINE.

Pour faire un homicide ils sont trop gens de bien.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Hélas, je suis gâté!

D. JUAN.

Malheureuse embuscade!

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Si jamais à putain je donne sérénade...

L'épée de D. Juan se choque avec celle de D. Pédro.

D. JUAN.

Je demande la vie.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Et moi certes aussi.
L'ami, fais rien, fais rien.

D. DIEGUE.

Cavalier, qu'est ceci?
Vous vous entr'assommez!

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Hélas! tout au contraire,
Nous nous entre-sauvons.

D. DIEGUE.

Vous ne pouvez mieux faire.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Mon cousin, est-ce vous?

D. DIEGUE.

Moi-même.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Un assassin
A bien pensé gâter votre brave cousin;
Mais certes la valeur, qui toujours m'accompagne
A pied comme à cheval, jour et nuit, en campagne

Comme dedans la rue, a fait doubler le pas
A ce larron d'honneur que je ne connois pas.
Hà ! si je puis voir clair en cette action noire....

D. JUAN.

Je vais vous révéler le secret de l'histoire.
Certain duc est l'auteur de ce noir attentat,
Pour certaines raisons et d'amour et d'état,
Ce bon duc, qui n'a pas l'ame des plus guerriéres,
Qui me craint et me hait, et que je n'aime guéres,
Comme je m'amusois après certain concert,
A pensé pour le coup que j'étois pris sans vert,
Il s'est jetté sur moi, suivi de trois ou quatre ;
Mais je n'ai pas laissé toutefois de les battre,
A l'aide de monsieur, et sans être blessé ;
Et c'est de la façon que le tout s'est passé.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Et c'est de la façon que l'on ment par la gorge ?

D. DIEGUE.

C'est être aussi vaillant, que le Cid, que saint-George.

D. JUAN.

Il prend à part D. Diegue.

Vous êtes mon ami, je suis homme d'honneur :
Je vous avois parlé tantôt avec chaleur ;
Mais j'ai songé depuis que la plus douce voie
Est toujours la meilleure, et c'est avecque joie
Que renonçant pour vous à mon ressentiment,
Suivant votre conseil j'agirai doucement :
Mais vous devez aussi tenir votre promesse,
Et voir, sans y manquer, dès demain ma maîtresse.
Vous savez mon mérite, et vous savez mon bien,
Et comme en l'épousant mon bonheur est le sien ;
Que tout le monde m'aime, ou me craint, ou m'estime ;
Et qu'étant Espagnol, je suis fils légitime
De cette valeur rare, et de tant de vertus
Dont toujours les héros ont été revêtus.
Je vous en dirois plus ; mais vous savez le reste,
Et que tout mon défaut est d'être trop modeste.
Adieu, je vais chercher encor à dégaîner,
Car je n'ai fait, me semble, ici que badiner ;

Et si je n'ai fourni matiére à funéraille,
Tant que dure la nuit, je ne dors rien qui vaille.
Il s'en va.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Et moi, si l'on pouvoit ne point funérailler,
Je ne ferois, ma foi, jamais que batailler;
Mais parce que combat engendre funéraille,
Si-tôt que je combats, je ne fais rien qui vaille.

D. DIEGUE.

Fera-t-il ce qu'il dit?

ROQUESPINE.

Il ne le fera point,
Le sire a trop grand soin du moule du pourpoint.

D. DIEGUE.

Oh! que j'étois tenté par quelqu'estafilade
De punir son orgueil et sa fanfaronade!

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

C'est le plus grand poltron qui....

D. DIEGUE.

L'est-il plus que toi?

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Plus que moi mille fois.

D. DIEGUE.

Sans jurer, je le croi.
Or çà, parlons un peu de notre dame Hélene.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Nous épousons demain.

D. DIEGUE.

Demain!

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Chose certaine,
Nous avons dès tantôt ordonné des habits,
Des esclaves, carrosse.

D. DIEGUE.

Hà, ce que tu me dis,
Ne peut s'imaginer.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Vous le pouvez bien croire.

D. DIEGUE.

Allons, chemin faisant, tu m'apprendras l'histoire.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO, PAQUETTE.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

OU diable est donc madame ?

PAQUETTE.

Elle viendra bientôt.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Ma Paquette ?

PAQUETTE.

Monsieur ?

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Le dirai-je tout haut ?

PAQUETTE.

Puisque nous sommes seuls, vous le pouvez bien dire.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Ma Paquette, sais-tu que j'aime bien à rire ?
Ta maîtresse me rend l'esprit tout sérieux :
Pour te dire le vrai, je t'aimerois bien mieux.

PAQUETTE.

Vous pensez vous moquer ; parmi des demoiselles,
Telle que je puis être, on en voit d'aussi belles
Que ces dames de prix, en qui souvent, dit-on,
Blanc, perles, coques d'œufs, lard et pieds de mouton,
Baume, lait virginal et cent mille autres drogues,
Des têtes sans cheveux aussi rases que gogues,

Font des miroirs d'amour, de qui les faux appas
Etalent des beautés qu'ils ne possédent pas.
On peut les appeller visages de moquette :
Un tiers de leur personne est dessous la toilette,
L'autre dans les patins, le pire est dans le lit ;
Ainsi le bien d'autrui tout seul les embellit.
Ce qu'ils peuvent tirer de leur propre domaine,
C'est chair molle, gousset aigre et mauvaise haleine ;
Et pour leurs beaux cheveux si ravissans à voir,
Ils ont pris leur racine en un autre terroir ;
Ils sont le plus souvent des plantes transplantées,
Qu'on applique avec art sur têtes édentées.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Paquette, ma Paquette, où prends-tu tant d'esprit?
Aimes-tu quelqu'Auteur? Lorsque ton œil me prit,
Je te soupçonnois bien d'avoir l'esprit alerte ;
Mais de l'avoir si bon, hà! c'est trop pour ma perte ;
Je veux rompre aujourd'hui bien plutôt que demain
Avecque ta maîtresse, et te donner la main.
Mais la voici qui vient.

SCENE II.

HÉLENE, FILIPIN, PAQUETTE.

HÉLENE.

Je vous ai fait attendre,
Vous me pardonnerez, j'avois visite à rendre
A certaine duchesse à qui je dois beaucoup.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Ma belle Tramontane, hé bien! est-ce à ce coup
Que l'hymen ayant joint dom Pédre et dame Hélene,
De leur congrès fécond viendra la digne graine,
Laquelle pullulant en ce puissant état,
Soumettra tout le monde à notre potentat?

HÉLENE.

Puisque votre vertu m'a tout-à-fait acquise,
Ma volonté doit être à la vôtre soumise.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Je n'ai présentement que dix mille ducats :
Un faquin de facteur, dont j'ai fait quelque cas,
Et que pour sa paresse il faut casser au gage,
Me fait de jour en jour attendre, dont j'enrage,
M'écrit qu'à la monnoie on agit lentement,
A cause que l'on sert le roi premiérement,
Et que son commissaire enléve de Séville
Autant de patagons qu'on fait en cette ville.

HÉLENE.

Cette guerre de Flandre enléve tout l'argent.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Il me promet pourtant d'être plus diligent,
Et d'envoyer bientôt une notable somme.
Vous pouvez cependant ravir d'aise un pauvre homme,
Qui ne vit depuis peu que d'expectation,
Comme les sots de Juifs font après leur Sion.
Hélas ! dans peu de jours je vais mourir par braise :
Au lieu qu'un prompt hymen me fera mourir d'aise.
Quatre ou cinq mille écus en velours et tabis,
Suffiront, ce me semble, à faire des habits ;
Le carrosse, le train et tout notre équipage
Se feront à loisir après le mariage,
Lorsque j'aurai reçu la somme que j'attends,
Et quelques diamans. Au reste je prétends
Que les couleurs seront selon ma fantaisie,
Et que l'étoffe aussi sera de moi choisie.

HÉLENE.

Avecque vous, monsieur, je renonce à mon choix.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Vous aurez douze habits, c'est-à-dire un par mois.
Que l'orange-pastel est couleur agréable !

HÉLENE.

On ne s'habille plus d'une couleur semblable.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Et zinzolin, madame ?

HÉLENE.

Il n'est plus de saison.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

J'aime cette couleur, qu'on dit merde d'oison ;
Elle réjouit l'œil.

HÉLENE.

Ce n'est donc qu'en Galice ?

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Une robe de peau couleur de pain d'épice,
Qu'un drap marbré bien chaud doubleroit pour l'hiver,
Avec trois passe-poils, jaune, minime et vert,
Qui feroient ce qu'on dit pistache ou bien pistagne,
Seroit le vêtement le plus riche d'Espagne.

HÉLENE.

Envoyez-moi l'argent, tout sera bien choisi.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

On me fait un pourpoint de velours cramoisi,
Dont les chausses seront de satin tristamie.

PAQUETTE.

Dom Diegue est là-bas.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

La fortune ennemie
Assez mal-à-propos m'envoie un importun.

HÉLENE.

Ne le verrez-vous point ?

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Ce me seroit tout un,
S'il ne m'avoit point fait une supercherie.
Sous mon nom il m'excroque une commanderie
Et retient mes papiers. Après cet acte noir,
Vous me pardonnerez, si je ne le puis voir.

Il nous faudra sans doute enfin tirer la lame.

HÉLENE.

Entrez dans mon alcove.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Et de bon cœur, mon ame :
Quand il sera sorti, faites-le-moi savoir.
Coupez court avec lui.

HÉLENE.

J'y ferai mon pouvoir.

SCENE III.

DOM DIEGUE, HÉLENE.

D. DIEGUE.

MADAME, ce n'est pas l'amour qui me rameine ;
Je perdrois près de vous, et mon tems, et ma peine.
Je viens vous proposer un homme pour époux,
Que vous confesserez être digne de vous,
Dom Juan Bracamont.

HÉLENE.

Brisons là, je vous prie.

D. DIEGUE.

Depuis quand faites-vous si fort la renchérie,
Il est riche, madame.

HÉLENE.

Etant de votre main,
Il me seroit suspect.

D. DIEGUE.

C'est mon cousin-germain,
Qui régne en votre cœur comme un clou chasse l'autre.

HÉLENE.

C'est ce que vous voudrez.

D. DIEGUE.

Il y va trop du vôtre,

De

De prendre un campagnard tout opulent qu'il est.

HÉLENE.

Tant moins vous l'estimez, d'autant plus il me plaît.

D. DIEGUE.

Vous l'aimez donc, madame ?

HÉLENE.

Et de plus, je l'épouse.

D. DIEGUE.

Que le ciel me faisant d'une humeur peu jalouse,
M'a fait un riche don, quoiqu'il m'ait fait sans bien !

HÉLENE.

Auprès de Léonor il ne vous manque rien.

D. DIEGUE.

Il est vrai, mais pourtant, je crains qu'elle n'apprenne
Que je suis venu voir la nompareille Hélene.

HÉLENE.

Le péril n'est pas grand pour vous.

D. DIEGUE.

Il le seroit,
Si j'étois riche.

HÉLENE.

On vous enléveroit,
Si dieu vous avoit fait ce que vous pensez être.

D. DIEGUE.

Il m'a fait trop de grace, en me faisant connoître
Que pour vous être cher, il faut n'être pas gueux.

HÉLENE.

Vous diriez bien plus vrai, si vous disiez fâcheux.

D. DIEGUE.

Je me vois sur le point de l'être davantage.

HÉLENE.

Et comment ferez-vous ?

D. DIEGUE.

Rompant un mariage.

HÉLENE.

Le mien?

D. DIEGUE.

Le vôtre même.

HÉLENE.

Et quelle autorité
Prétendez-vous sur moi?

D. DIEGUE.

C'est par sincérité
Que je veux empêcher l'inégal hyménée
Qui joindroit à ce fat une dame bien née.
Dom Buffalos n'est pas tout ce que vous pensez;
Vous le croyez bien riche, il ne l'est pas assez.

HÉLENE.

Que vous avez en vain la tête embarrassée!

D. DIEGUE.

Pour vous perdre d'honneur vous êtes bien pressée.

HÉLENE.

Je pourrois aisément me passer de vos soins.

D. DIEGUE.

Je n'en aurois pas tant, si je vous aimois moins.

HÉLENE.

Et moi, pour vous montrer combien je vous redoute,
Dans une heure au plus tard, je l'épouse.

D. DIEGUE.

Sans-doute!

HÉLENE.

Il n'est rien de plus sûr, et je fais plus encor,
Nous aurons pour témoins, et vous et Léonor:
Il m'est indifférent de quel sens on explique
Une bonne action, que je rendrai publique.

D. DIEGUE.

Elle le sera trop, mais pour la détourner
Je saurai malgré vous le remede donner.

HÉLENE.

Joignez à Léonor toute la terre ensemble,
J'aurai votre cousin.

D. DIEGUE.

Dites, si bon me semble;
Je vais chez Léonor, pour l'amener ici.

HÉLENE.

Vous enragerez bien tantôt.

D. DIEGUE.

Et vous aussi.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO,

Il sort de l'alcove.

Hà! le mauvais parent! madame, je vous jure,
Si je n'avois eu peur de vous faire une injure,
Que j'aurois fait sur lui notable irruption;
Mais j'en retrouverai bientôt l'occasion.
Au prix de moi, madame, un lion n'est qu'un ase,
Quand je suis en colére, une antipéristase
Me trouble le dedans; la consanguinité
Fait la guerre en mon ame à sa méchanceté,
Si je mangeois son cœur, je mordrois à la grappe.
Madame, tenez-moi de peur que je n'échappe.
Ne me retenir point, c'est me faire enrager,
Que sait-on? je ferai bien mieux de ne bouger.
Si j'allois le trouver, et qu'il fît résistance,
Le malheureux mourroit sans nulle repentance,
Vu que mes premiers coups ne sont pas jeux d'enfans,
Mais de ces orbes coups à tuer éléphans.
J'ai pourtant grand sujet de me mettre en colére,
C'est une passion qui grandement m'altére.
Qu'on me presse en un verre, un, deux ou trois limons;
J'aime la limonnade; elle est bonne aux poûmons,
Ma chére ame!

HÉLENE.

Monsieur?

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Nous allons faire noce.

PAQUETTE.

Dom Juan Bracamont, dom Diegue Mendoce,

Aménent avec eux madame Léonor.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

N'ont-ils point amené quelques autres encor?

PAQUETTE.

Je ne le pense pas.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Quoique mon cousin monte,
Copulativement je m'en vais, à sa honte,
Me joindre aux yeux de tous au trésor de beauté
Qu'il ne méritoit point, et que j'ai mérité.
Paquette, approchez-vous, est-il prêt le notaire?

PAQUETTE.

Oui, monsieur.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Achevons vîtement cette affaire:
Je suis grand amateur de la conclusion,
Et naturellement j'appéte l'union.

SCENE IV.

LÉONOR, HÉLENE, DOM DIEGUE, DOM JUAN, FILIPIN.

LÉONOR.

Je viens me conjouir avec la belle Hélene.

HÉLENE.

Ignorant le sujet qui chez moi vous améne,
Si c'est pour m'obliger ou pour vous divertir,
Je ne sais pas comment je vous dois répartir.
De quelle façon donc voulez-vous que j'en use?

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Qui rit à mes dépens, je soutiens qu'il s'abuse,
Quatre cent mille fois, quelque chose de plus.

LÉONOR.

Les éclaircissemens sont ici superflus.

Nous ne venons ici qu'à dessein de vous plaire ;
Et de vous obliger.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Vous ne pouvez mieux faire.

HÉLENE.

Je n'attendois pas moins de vous : mais pour monsieur ?

LÉONOR.

Vous le connoissez mieux que moi, c'est un rieur,
Qui dit d'une façon, et qui pense de l'autre.

D. DIEGUE.

Madame, vous savez que je fus toujours vôtre :
Attribuez de grace au sensible regret
De vous avoir perdue, un discours indiscret
Dont je viens à vos yeux me châtier moi-même,
En laissant voir aux miens ravir celle que j'aime :
Car ce n'est rien qu'un rapt que l'hymen inégal
De vous et d'un laquais, qui panse mon cheval.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Hà ! ne blasphémons point.

HÉLENE.

Vous êtes fou, Mendoce.

D. DIEGUE.

Vous êtes folle, Hélene, avecque votre noce.

HÉLENE.

Dom Pédre, endurez-vous ?

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Je suis un autre fou ;
Qui le nie, a menti par sa gorge, ou son cou.

HÉLENE.

Vous n'êtes qu'un laquais ?

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Fort à votre service.

HÉLENE.

Quoi, me jouer ainsi ?

D. DIEGUE.

C'est vous faire justice.

HÉLENE.

Hà ! qui me vengera, peut espérer de moi
Ce que je puis donner.

FILIPIN, *ou* D. PÉDRO.

Ce ne sera pas moi.

HÉLENE, *à D. Diegue.*

Indîgne de ton ordre et du nom que tu portes,
Qui me viens outrager en tant et tant de sortes,
Tu prétends te jouer avec impunité
D'une femme d'honneur et de ma qualité ?

D. DIEGUE.

Aboyez votre sou, vous ne pouvez me mordre :
Vous vous êtes causé vous-même ce désordre.
Vous m'avez abusé par un déguisement :
Celui de mon laquais entrepris justement,
Au-lieu de vous fâcher, doit plutôt vous instruire
Qu'il ne faut pas choisir tout ce qu'on voit reluire.
Sachez-moi donc bon gré d'un tour qui vous apprend,
Qu'à tout esprit qui fourbe, à la fin on le rend.
Vous m'avez amusé de vos belles paroles,
Vous ne considériez en moi que les pistoles,
La pauvreté pour moi vous donna du mépris ;
Parce que tous les chats durant la nuit sont gris,
A notre Filipin vous vous êtes soumise ;
Vous m'avez pris pour dupe, un laquais vous a prise,
Le tour étoit bien lâche, et je vous l'ai rendu :
Mais gagner un laquais, ce n'est pas tout perdu.

HÉLENE.

Hà ! je me vengerai d'une piéce si rude.

D. DIEGUE.

La vengeance n'est pas l'action d'une prude.

HÉLENE.

Hà ! seigneur dom Juan, de grace, vengez-moi,
C'est le prix où je mets mon amour et ma foi.

D. JUAN.

Qui, moi, vous épouser ? vous, une intéressée
Que Mendoce a servie, et puis après laissée,
Parce qu'elle l'aimoit seulement pour le bien ;
Qu'un laquais a férue, et prise en moins de rien ;

Puis pour son pis-aller, qui m'a pris, moi la crême
De la cour de Madrid, moi que tout le monde aime !
Madame, je serois le plus sot des humains ;
Je ne veux point de vous, et vous baise les mains.

D. DIEGUE.

Qui, moi, vous épouser ? vous une intéressée,
Chez qui le profit seul régne dans sa pensée :
Qui m'avez préféré mon laquais travesti,
Parce que vous croyiez prendre un meilleur parti ?
Hà ! ne vous flattez plus d'une vaine espérance,
Je n'aurai plus pour vous que de l'indifférence.
Madame, je serois le plus sot des humains :
Je ne veux point de vous, et vous baise les mains.

FILIPIN.

Qui, moi, vous épouser ? vous une intéressée,
Que mon maître a servie, et puis après laissée,
Et qui me donneriez bientôt du pied au cu,
Lorsque vous me verriez être sans quart d'écu ?
Nous autres Filipins avons trop de courage ;
Guérissez votre esprit, oubliez mon visage.
Madame, je serois le plus sot des humains ;
Je ne veux point de vous, et vous baise les mains.

HÉLENE.

Elle est dans une chaise, un mouchoir devant les yeux, qui pleure.

Je ne manquerai pas de parens en Espagne.

LÉONOR.

Que vous avois-je dit des tableaux de campagne ?
Ne savois-je pas bien qu'ils étoient souvent faux ?
Et ne connois-je pas mieux que vous les tableaux ?

HÉLENE.

Hà ! c'est trop endurer, qu'on me méne en ma chambre.

FILIPIN.

Qui vous appliqueroit de l'or sur chaque membre,
C'est un grand lénitif, et que vous aimez fort.

D. DIEGUE.

Taisez-vous, Filipin.

HÉLENE.

Ma vengeance, ou ma mort,

Me mettront en repos, avant que le jour passe.
Elle s'en va.

D. DIEGUE.

En attendant l'effet de si grande menace,
Madame, d'un seul mot vous pouvez bien casser
Le rigoureux arrêt qu'on vient de prononcer.

LÉONOR.

Si votre droit est bon, je vous ferai justice.
Sur-tout n'usez jamais envers moi d'artifice:
Ne sollicitez point d'autres juges que moi,
Et je me souviendrai de ce que je vois doi.

D. DIEGUE.

Mon sort dépend de vous.

LÉONOR.

N'en soyez point en peine;
Mais nous incommodons votre agréable Hélene;
Allons dans mon logis, et là je vous dirai
Ce que je crois de vous, et ce que j'en ferai.

SCENE V, *et derniére.*

BÉATRIX, FILIPIN.

BÉATRIX.

Filipin?

FILIPIN.

Béatrix?

BÉATRIX.

Mon tout!

FILIPIN.

Mon cœur!

BÉATRIX.

Mon ame !

Si tu voulois...

FILIPIN.

Et quoi ?

BÉATRIX.

Prendre...

FILIPIN.

Parle.

BÉATRIX.

Une femme.

FILIPIN.

La prendre ? à quel dessein ?

BÉATRIX.

Pour épouse.

FILIPIN.

Hà ! ma foi,

Le conseil est fort bon, la connois-je ?

BÉATRIX.

C'est moi.

FILIPIN.

Vade, vade retrò satanas, qui me tente !
Mon front ne fut jamais une table d'attente ;
Et ne portera point le mystérieux bois
Que personne ne voit, et qu'on croit toutefois.
Je ne veux point avoir un timbre de pécore :
Je ne veux point de toi, redoutable Pandore !
Moi, te prendre ? Hà ! vraîment, c'est moi qui serois pris.
Et pour qui me prends-tu, maudite Béatrix ?
Tu me crois aussi sot que Mendoce, mon maître.
Moi, j'aurois des enfans et leur mére à repaître ?
Si je suis sans enfant, on dira c'est un sot ;
Et si j'en fais enfin, ou quelqu'autre marmot,
J'aurai neuf mois durant une femme ventrue,
Je l'entendrai hurler comme un pourceau qu'on tue ;
Quand elle mettra bas cet enfant tout mouillé,
Non sans avoir long-tems en son ventre fouillé :
Une sotte dira, c'est le portrait du pére ;
Une autre, il a les yeux et le nez de la mére ;

Puis il faudra baiser un fils qui sentira
Le ventre de la mére, et ce ventre pûra.
Il me faudra souffrir une sotte nourrice,
Un enfant qui toujours, ou crie, ou tette, ou pisse;
Me relever la nuit, pour le faire bercer :
Et cela, tous les ans c'est à recommencer :
Avoir tous les matins à prier quelque peine
De me voir bientôt veuf par une mort soudaine.
Au-lieu qu'ayant l'esprit content et satisfait,
Le front comme d'abord le bon dieu me l'a fait,
Je vais, je viens, je dors, je ris, je bois, je mange,
Je fais ce que je veux, sans qu'on le trouve étrange.
La chose est arrêtée, il n'y faut plus penser :
Si mes yeux t'ont fait mal, va te faire panser.

Il veut s'en aller, elle le retient.

BÉATRIX.

Arrête, Filipin, que je te désabuse.
Moi t'épouser, crois-tu que je sois assez buse
Pour mettre à mes côtés un pareil damoiseau ?
Voyez le beau mari, voyez le bel oiseau !
Moi qui suis de galants jour et nuit recherchée,
De bourgeois, courtisans, prélats et gens d'épée;
Qui depuis quelques jours, sans quelques ennemis,
Aurois eu pour époux un opulent commis;
Qui viens de refuser le clerc ou secretaire
D'un riche président : gros vilain, va te faire
Cent fois plus honnête homme, et lors j'aviserai,
Par pitié seulement, si je t'épouserai.
J'ai reçu depuis peu deux gros poulets d'un comte;
Un duc me couche en joue, et j'en fais peu de compte;
Un jeune abbé qui n'est ni prêtre ni demi,
S'offre de m'épouser ou d'être mon ami,
Il me fit l'autre jour don d'une porcelaine;
Et je t'épouserois ! c'est ta fiévre quartaine.

FILIPIN.

Arrête, Béatrix : elle s'en va, ma foi.
Je devois bien aussi faire du quant à moi ?
M'a-t-elle ainsi quitté par dépit, ou par ruse ?
Foin, j'enrage d'avoir tout ce qu'on me refuse !
Mon dieu, que l'on est sot, alors que l'on est beau !
Il faut que là-dessus je lui fasse un rondeau.

Fin du cinquiéme et dernier Acte.

JODELET DUELLISTE,

COMÉDIE,

PAR SCARRON.

ACTEURS.

DOM DIEGUE GIRON, *Fiancé avec Hélene, et Amoureux de Lucie.*

DOM FELIX DE FONSEQUE, *Amoureux de Lucie.*

DOM GASPARD DE PADILLE, *Fanfaron, Amoureux d'Hélene et de Lucie.*

DOM PEDRO D'AVILA.

DOM SANCHE, *Oncle de Dorothée.*

HELENE.

LUCIE.

BEATRIX, *Suivante d'Hélene et de Lucie.*

JODELET, *Serviteur de Dom Félix.*

DOM ALPHONSE, *Serviteur de D. Diégue Giron.*

La Scéne est à Tolède.

JODELET
DUELLISTE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DOM FÉLIX, JODELET.

D. FÉLIX.

HA! je t'étrillerai sur le ventre et par-tout;
Maroufle, tu mets donc ma patience à bout?
Vit-on jamais valet d'une audace pareille!
Tu veux me conseiller; et moi, je te conseille
De ne t'ingérer plus à donner des avis,
Qui seront mieux payés qu'ils ne seront suivis.

JODELET.

Conseillant bien...

D. FÉLIX.

Poursuis, parle, corrige, cause,
Trouve à redire en moi jusqu'à la moindre chose,
Et tu verras encor si je frappe bien fort...

JODELET.

Lorsque vous me frappez, vous avez toujours tort:
Et moi toujours raison, quand je reprends vos fautes.
N'importe, c'est affaire à perdre quelques côtes;
Me dussiez-vous casser un bras, voire le cou,
Toutes et quantes fois que vous ferez le fou,
En vrai valet d'honneur je prétends vous reprendre.
Faites mieux, payez-moi, je suis prêt à vous rendre
Le pompeux vêtement que vous m'avez donné,
Où votre seigneurie a si bien lésiné,
Qu'avec un galon verd qu'elle a fait coudre en onde,
Elle estime son train le plus leste du monde.

D. FÉLIX.

Dis-moi, maître-coquin, qui veux aussi railler,
T'ai-je pris pour valet, ou bien pour conseiller ?

JODELET.

Vous m'avez pris pour dupe, et trompé par la mine.
Néron qui fit mourir feu sa mère Agrippine,
(A ce que m'en ont dit gens qui le savent bien.)
Paroissoit être bon, et il ne valoit rien.
Cela s'adresse à vous, dom Félix de Fonséque.

D. FÉLIX.

De la part de Néron, sache, monsieur Sénéque,
Qu'un valet qui conseille, au-lieu d'être écouté,
Mérite bien souvent de se voir bien frotté,
De même que mon bras a tantôt su bien faire,
Et saura bien encor, si tu ne te sais taire.

JODELET.

Etes-vous résolu de ne recevoir pas
Mes conseils ?

D. FÉLIX.

Oui sans-doute.

JODELET.

Allons tout de ce pas.
Donnez-moi de l'argent, et que je me retire.

D. FÉLIX.

Quoi ! tu veux de l'argent ?

JODELET.

Il ne faut point tant rire,
Je veux être payé.

D. FÉLIX.

Ma foi, c'est pour ton nez !
Après tant de conseils insolemment donnez,
Et que j'ai tous soufferts sans me mettre en colére,
Je t'apprends que c'est toi qui me dois du salaire.

JODELET.

Je suis embarrassé si jamais je le fus ;
Servir sans rien gagner, ou ne conseiller plus.

D. FÉLIX.

Si ton maudit esprit à conseiller te porte,
Tu n'auras rien de moi de ta vie.

JODELET.

Il n'importe,
A donner des conseils je vais bien m'égayer.

D. FÉLIX.

Et moi pareillement à ne te point payer.

JODELET.

Mes gages, adieu donc, et vous notre prudence,
Fournissez-moi toujours conseils en abondance;
Car j'en ai grand besoin, vu le maître que j'ai.
Çà, je vais commencer.

D. FÉLIX.

Non, non, tout est changé,
Ne me conseille point, et prends double salaire.

JODELET.

Je me tiens au marché que nous venons de faire;
J'aime mieux conseiller.

D. FÉLIX.

Prends ce que tu voudras;
Tout mon bien, si tu veux, et ne conseille pas.

JODELET.

Aux dépens de mon bien, aux dépens de mes gages,
Si je puis, moi pécheur, par conseils bons et sages,
En vous jusques ici qui n'avez valu rien,
Faire voir seulement l'apparence du bien,
Je serai trop heureux, et jamais autre maître
Ne se verra servi comme vous l'allez être.

D. FÉLIX.

Il y va trop du mien dans ces conditions.

JODELET.

Et du moins laissez-moi faire des questions.

D. FÉLIX.

Bien, fais-en tout ton saoul.

JODELET.

Mon maître à la pareille:
Ne me payez jamais, et que je vous conseille:
Vous aimez bien l'argent.

D. FÉLIX.

Hà! c'est trop raisonner.

JODELET.

Bien, bien, n'en parlons plus, je vais questionner.
D'où vient que tout objet vous devient une idole?
Qu'à la belle, à la laide, à la sage, à la folle,
A jeune, à vieille, à veuve, à femme ayant mari,
A fille à marier, d'un langage fleuri,
Vous allez jour et nuit demandant du reméde?
Et que vous a donc fait ce beau sexe à Toléde,
Que vous vouliez ainsi l'exterminer par feu?
Hé! de grace, seigneur, épargnez-les un peu;
La fille de dix ans et la sexagénaire,
(Chose que devant vous personne n'a vu faire)
Ont en vous un amant qui leur fait les yeux doux,
Et vous leur en voulez, à cause (dites-vous)
Que l'une en sait beaucoup, et l'autre n'en sait guéres;
Et des rares beautés, et des beautés vulgaires
Je vois qu'également vous vous sentez féru:
Il faut (ce que de vous je n'aurois jamais cru)
Que vous soyez sans-doute un fourbe très-insigne;
Mais d'un homme d'honneur cette vie est indigne.
Hé, quoi! vous assiégez jour et nuit des maisons?
Contre la chasteté brassant des trahisons,
Vis-à-vis d'un balcon ou d'une jalousie,
Vous faites jour et nuit l'homme qui s'extasie?
A l'église, où l'on doit seulement prier dieu,
Vous n'allez qu'à dessein d'y mettre tout en feu:
Là, vos yeux travaillant à faire femmicides,
Tantôt sont vus mourans, et de larmes humides,
Tantôt jettant le feu comme miroirs ardens,
Vont sur les pauvres cœurs fléches de feu dardans?
Comme on ne blesse pas toujours ce que l'on tire,
Je vois quelques beautés qui ne font que s'en rire.
De celles-là, monsieur, le nombre est bien plus grand,
Que de celles de qui le cœur à vous se rend;
Et je vois bien souvent que toute l'énergie
De ces traits raffinés de la blanche magie,

Opérent

Opérent moins pour vous pauvre amoureux transi,
Que pour moi, qui m'en ris, et bien d'autres aussi.
Si les réflexions qui sans-cesse me viennent...

D. FÉLIX.

Ce faquin dit souvent des choses qui surprennent.
Tu devois seulement faire des questions,
Et tu me fais ici des prédications.
N'importe, tu m'as pris en humeur de t'apprendre,
Pour quoi de tous côtés je me laisse ainsi prendre.
Ecoute ; mais sur-tout grande discrétion.

JODELET.

J'écoute ; mais sur-tout nulle digression.
Je hais les longs discours.

D. FÉLIX.

Tu veux te faire battre ;
Tu t'émancipes trop.

JODELET.

Je n'en veux rien rabattre ;
Je fais des questions, vous me l'avez permis :
Répondez donc, mon maître, et soyons bons amis.

D. FÉLIX.

Cher ami, nous vivons trop à la familiére.

JODELET.

Quand un valet sert bien, un valet ne craint guére :
Songez à me répondre, au-lieu de contester.

D. FÉLIX.

Je n'y gagnerois rien, il faut le contenter.
Quand tu vois que d'amour je soupire et je pleure ;
Ne crois pas pour cela, cher ami, que j'en meure.
A toutes quelquefois tu penses que j'en veux,
Au diable si je suis de pas une amoureux !
Quand j'offre à de beaux yeux mon ame en sacrifice,
C'est moins par passion que j'aime, que par vice ;
Je deviens amoureux, et si, je n'aime rien.
Lorsqu'on me traite mal, lorsqu'on me traite bien,
En l'un et l'autre état mon feu paroît extrême ;
Mais sais-tu bien pour qui je brûle ? pour moi-même.

JODELET.

Prétendez-vous, monsieur, avoir bien des rivaux?

D. FÉLIX.

Tais-toi, sot. Or sachant fort bien ce que je vaux,
Et que l'amour parfait vient de la connoissance,
Je soutiens que je fais l'amour par excellence.

JODELET.

C'est fort bien soutenu.

D. FÉLIX.

Je vais te faire voir
Que ton maître en amour fait fort bien son devoir.
Il faut premiérement que ta bassesse sache
Que lorsqu'on me refuse, ou bien lorsqu'on se fâche,
J'ai le don de pleurer autant que je le veux,
Ce qui profite plus qu'arracher des cheveux;
Et principalement quand on aime une sotte,
Qui croit facilement un homme qui sanglotte.
A la belle je dis que ses plus grands appas
Sont ceux qui sont cachés, et que l'œil ne voit pas;
Que son esprit me plaît bien plus que son visage:
A la laide je tiens presque même langage;
J'ajoute seulement qu'elle a je ne sais quoi
Qui fait que la voyant je ne suis plus à moi.
Enfin également de toutes je me joue;
De ce qu'elles ont moins, c'est ce dont je les loue;
Aux sottes, de l'esprit; aux vieilles, de l'humeur;
Aux jeunes, qu'avant l'âge elles ont l'esprit meur;
La grasse se croit maigre, et la maigre charnue,
Aussi-tôt que de nous elle est entretenue:
Aux petites je dis que leur corps est adroit;
Aux grandes que leur corps, quoiqu'en voûte, est bien droit;
A celles que je vois d'une taille bisarre,
Qu'ainsi le ciel l'a faite, afin d'être plus rare;
Aux minces, qu'une reine a moins de gravité;
Aux grosses, qu'elles ont beaucoup d'agilité;
Aux propres, que j'admire en eux la nonchalance;
Tout cela sans me faire aucune violence;
Car de plus j'ai le don de mentir sans remords,
Vertu que seulement on voit aux esprits-forts.

JODELET.

Vous êtes donc menteur ?

D. FÉLIX.

Oui, j'ai l'honneur de l'être.

JODELET.

Le grand homme de bien, que monseigneur mon maître !

D. FÉLIX.

Vois-tu, ne point mentir est la vertu d'un sot.
Souvent en augmentant, ou retranchant un mot,
On se tire aisément d'une affaire mauvaise.
Enfin feignant par-tout que je suis tout de braise,
Des unes je suis cru par leurs yeux bien charmé,
Des autres je me vois quelquefois bien aimé ;
Et moi, je ris bien fort, très-maître de moi-même,
De celle qui me hait, et de celle qui m'aime.

JODELET.

Mais à quoi bon, monsieur, jouer du doux regard
Sur celle que l'on sait aimer quelqu'autre part ?
Quand vous voyez deux cœurs bien unis l'un à l'autre,
Vous allez aussi-tôt en tiers offrir le vôtre :
Est-ce là l'action d'un homme bien sensé ?
C'est en vous ce qui m'a le plus embarrassé ;
Car n'est-ce pas avoir l'humeur bien enragée,
Que de courir après une fille engagée ?
De grace, éclaircissez mon esprit là-dessus.

D. FÉLIX.

Vois-tu, je suis ravi, si jamais je le fus,
Quand un amant par moi devient ame damnée,
Peste cent fois le jour contre sa destinée,
Qu'il se plaint jour et nuit à sa belle Vénus,
Qu'il lui fait jour et nuit mille argumens cornus,
Pour lui faire avouer par belle rhétorique,
Que je suis depuis peu la mouche qui la pique ;
Lors la sotte lui fait cent satisfactions,
Lui dit qu'il est l'objet de ses affections ;
Le jaloux s'en contente, et pour prendre revanche
Du tems qu'il a perdu, lui baise la main blanche,
Puis après la belle ame et le parfait amant
Se mettent à pleurer très-idiottement ;

Et moi, tandis qu'entr'eux la querelle s'appaise,
Je suis le plus souvent dans mon lit à mon aise.

JODELET.

Je veux que le plaisir soit grand de coqueter,
Mais si cet homme à qui vous en faites tâter,
Est de ceux qui toujours portent dans leurs valises
Des chaussons, un grand gand, pour quand on vient aux prises,
Un poignard à coquille, et des fleurets brisez,
Enfin si cet amant que vous enjalousez,
Est un gladiateur, un homme acariâtre,
Qui vienne un beau matin vous battre comme plâtre,
Et pour les males nuits qu'il croit avoir pour vous,
S'en venge pleinement en vous rouant de coups,
Le jeu vous plaira-t-il?

D. FÉLIX.

Depuis longues années
Deux choses à la cour sont de tous condamnées;
L'une, ce que tu veux me faire redouter,
Pour des femmes se battre; et l'autre de porter
Le pourpoint boutonné. Mais on frappe à la porte.

JODELET.

Qui diable (s'il n'est fou) peut frapper de la sorte!
Nous voudroit-on forcer d'ouvrir malgré nos dents?

D. FÉLIX.

Va, va vîte, de peur qu'on la mette dedans.

SCENE II.

D. GASPARD, D. FÉLIX, JODELET.

D. GASPARD.

EST-IL là dom Félix?

JODELET.

Lui-même.

D. GASPARD.

Ouvrez, que j'entre.

JODELET.

Eussiez-vous la serrure au beau milieu du ventre!

Voici quelque fendant issu d'un roi des Goths.

D. GASPARD.

Pourrai-je avoir le tems de vous dire deux mots ?

D. FÉLIX.

Quatre, si vous voulez.

D. GASPARD.

Faites qu'il se retire,
Car devant un valet je ne puis vous rien dire.

D. FÉLIX.

Ce valet est fidéle, et sait tous mes secrets.

D. GASPARD.

Vous êtes bienheureux d'en avoir de discrets,
Savez-vous bien mon nom ?

D. FÉLIX.

Dom Gaspard de Padille.

D. GASPARD.

Savez-vous que je suis d'une illustre famille ?

D. FÉLIX.

Oui.

D. GASPARD.

Que je suis cadet, plein d'esprit et de cœur ?

D. FÉLIX.

Fort bien.

D. GASPARD.

Pauvre de biens, mais très-riche d'honneur ?

D. FÉLIX.

On le dit.

D. GASPARD.

Savez-vous ce que j'ai fait en Flandre ?

D. FÉLIX.

Non.

D. GASPARD.

Lisez donc l'histoire, et vous pourrez l'apprendre.

Savez-vous que je sais mener un homme à bout ?
Quand je suis offensé, que je tue ?

D. FÉLIX.

Est-ce tout ?

D. GASPARD.

J'aime depuis six ans une beauté suprême,
Et vous depuis six mois vous aimez ce que j'aime,
Et m'imitez si bien dans mon affection,
Que sans vous dispenser de la moindre action,
De tout ce que je fais vous êtes la copie;
Vous m'observez en tout, par-tout votre œil m'épie,
Et le jour et la nuit je vous ai sur mes pas;
Quand la beauté que j'aime, avec tous ses appas
Pour me favoriser se montre à la fenêtre,
J'enrage de vous voir à mon côté paroître.
L'autre jour que je fus malade de la toux,
Parce qu'il m'arriva de tousser devant vous,
Aussi-tôt sur ma toux si bien vous enchérîtes,
Que je vous crus atteint du mal que vous feignîtes,
Et qu'un catharre enfin de vous me vengeroit.
Lors ce fût entre nous à qui mieux tousseroit;
Vous crûtes que ma toux n'étoit pas sans mystére,
Et vous fîtes merveille à me bien contrefaire.
De vous en quereller, j'eusse passé pour fou;
Je vous laissai tousser tout votre chien de sou.
Un jour je fus tenté (mais j'eusse été peu sage)
De me donner un coup de poignard au visage,
Pour voir si vous, monsieur, qui m'allez imitant,
Seriez assez badin pour vous en faire autant.
Vous riez quand je ris, vous pleurez quand je pleure,
Si je pense chanter, vous chantez tout-à-l'heure,
Et soupirez aussi, quand j'ose soupirer,
Comme si vous étiez sur le point d'expirer.
Quand j'ose regarder la beauté que j'adore,
Je rencontre aussi-tôt votre œil qui la dévore.
Je me fâche à la fin d'être tant imité;
Gardez bien d'être aussi fâché de mon côté:
Si vous continuez d'être toujours mon singe,
En chevaux, en couleurs, en vêtemens, en linge,
Enfin en tout ce qui concerne mon amour,
Je suis pour vous jouer bientôt un mauvais tour.

Adieu, faites profit de cette remontrance.

D. FÉLIX.

Quoi! jusques dans ma chambre? ô dieu, quelle arrogance!
Hà! je le veux charger ce maître-fanfaron;
On ne peut l'être tant, et n'être pas poltron.

JODELET.

Arrêtez-vous, monsieur, depuis longues années
Deux choses à la cour sont de tous condamnées,
Pour des femmes se battre en duel, et porter
Le pourpoint boutonné.

D. FÉLIX.

J'entends encor heurter;
Le brave n'a pas dit tout ce qu'il vouloit dire,
Ouvre-lui promptement, j'en veux encore rire.

JODELET.

Hà! vraiment le brutal heurte bien autrement:
Mais celui-ci paroît homme de jugement.

SCENE III.

D. FÉLIX, D. SANCHE, JODELET.

D. FÉLIX.

Quoi, monsieur, vous daignez me rendre une visite?
C'est me faire un honneur que j'obtiens sans mérite.

D. SANCHE.

C'est moi-même, monsieur, qui reçois cet honneur.

D. FÉLIX.

Que desirez-vous donc de votre serviteur?

D. SANCHE.

Vous devez bien savoir, monsieur, ce qui m'ameine;
Feignant de l'ignorer, vous me mettez en peine.

D. FÉLIX.

Je ne suis pas devin.

D. SANCHE.

Vous savez pourtant bien
Ce que vous me devez.

D. FÉLIX.

Moi ? je ne vous dois rien.

D. SANCHE.

Vous devez accomplir par un juste hyménée
La parole autrefois à ma niéce donnée,
Et bien considérer que le nœud qui vous joint
Se peut bien relâcher, mais qu'il ne se rompt point.
Je ne m'étonne point d'un jeune homme volage;
Mais je m'étonne fort d'un second mariage,
Qu'on dit que vous traitez, au grand mépris des lois,
Qui ne permettent pas deux femmes à la fois.
Sachant bien qui je suis, vous devez vous attendre
(Si vous nous offensez en un endroit si tendre)
Qu'un homme qui toujours a vécu noblement,
Ne relâchera rien de son ressentiment.

D. FÉLIX.

Est-ce tout?

D. SANCHE.

C'est assez.

D. FÉLIX.

Oui, pour me faire rire:
Mais vous avez beau faire et vous avez beau dire,
Je suis trop jeune encor pour un joug si pesant;
Que votre niéce soit bien sage, et ce faisant
Quelque somme d'argent pourra la satisfaire;
Mais sur-tout prenez garde, elle et vous, à vous taire.

D. SANCHE.

Je ne donnerai pas mon honneur pour si peu.

D. FÉLIX.

Je l'acheterois trop étant votre neveu.

D. SANCHE.

Je saurai me venger sur vous d'un tel outrage.

D. FÉLIX.

Frappez-moi, tuez-moi, mais point de mariage.

Jodelet, sais-tu bien le beau dessein qu'il a?
Il me veut marier.

JODELET.

Le grand fou que voilà!

D. SANCHE.

Un maître me méprise, un valet m'injurie?
Que n'ai-je de la force au gré de ma furie!

JODELET.

Mon dieu, qu'il est mauvais!

D. FÉLIX.

Taisez-vous, Jodelet.

D. SANCHE.

Hélas, qu'on dit bien vrai! tel maître, tel valet.

D. FÉLIX.

Hà! je l'ai trop joué, j'ai peur qu'en sa colére
Il ne fasse rumeur chez mon futur beau-pére.

JODELET.

C'est ici justement où je vous attendois;
Vous voulez épouser deux femmes à la fois?
Et quoi! prétendez-vous que cette jeune fille
Pauvre, mais qui pourtant est d'honnête famille,
Après avoir conçu deux beaux enfans de vous,
S'appaise, en lui faisant seulement les yeux doux,
Et vous souffre épouser par quelqu'autre à sa barbe?
Elle n'en fera rien, monsieur, par sainte Barbe!
Puissai-je là-dessus être mauvais devin!
Mais quoique vous soyez et très-fourbe et très-fin,
Vous n'acheverez point ce tour de passe-passe.

D. FÉLIX.

L'argent appaise tout, et l'argent tout efface.
Je connois Dorothée, et son vieil oncle aussi,
Et sais que la rumeur qu'il vient de faire ici,
N'est que pour quelqu'argent dont la somme est petite,
Que je lui dois donner en cas que je la quitte.
Qu'on lui dise de moi tout ce que l'on voudra,
Si je veux, dès demain je ferai qu'elle ira
Parler en ma faveur à ma maîtresse même,
Tant je suis assuré que la balourde m'aime.

JODELET.

Elle en a grand sujet, car vous l'aimez bien fort.

D. FÉLIX.

Je m'accommode au tems, et je céde au plus fort.
Je trouve en ma Lucie un ange que j'adore,
Un objet qui ravit; un parti qui m'honore,
Et déjà, Jodelet, j'en serois possesseur,
Si certain courtisan qu'on destine à sa sœur
Etoit déjà venu; on l'attend d'heure en heure,
Et c'est pour mes péchés sans-doute qu'il demeure:
Je ferois bien pourtant, pour agir sûrement,
D'aller voir Dorothée, et là civilement
Tâcher de l'appaiser par de belles paroles.

JODELET.

Vous l'appaiserez mieux avecque des pistoles.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. DIEGUE, ALPHONSE.

D. DIEGUE.

Je ne puis plus loger dans cette hôtellerie;
C'est pis qu'un hôpital, c'est une gueuserie:
Je crois que dans l'enfer on entend moins de bruit,
Et qu'on y passe mieux la plus mauvaise nuit.

ALPHONSE.

Je suis moins délicat que vous; mais là punaise
M'a pourtant empêché de dormir à mon aise,
Les cousins m'ont piqué, les rats et les souris
M'ont pissé sur le nez, et j'ai vu des esprits.

D. DIEGUE *s'en va.*

Va-t-en vîte savoir où dom Félix demeure,
Ne pense pas tarder plus d'un demi quart-d'heure;

Toi qui fais quelquefois en un jour six repas.

ALPHONSE.

Quelque pressé qu'il soit, je ne laisserai pas
De m'humecter un peu contre la sécheresse.

SCENE II.

JODELET, BÉATRIX, ALPHONSE.

JODELET.

SI le ciel t'avoit fait un peu plus pécheresse;
Que je serois heureux, t'ayant donné mon cœur!
Car, hélas, malheureux! je suis un peu pécheur.
Mais me mordant plus fort que ne feroit un singe,
En me criant vilain, tu déchires mon linge:
Quand je veux te baiser, tu me mets tout en sang.
Que ne m'as-tu percé d'un grand couteau le flanc,
Plutôt que de m'avoir d'œillade meurtriére,
Réduit au triste état de croire que la biére
(Qu'on dit être un séjour mal-sain et catharreux)
Seroit à moi chétif un séjour bienheureux!
Tu sais que mes tourmens sont tourmens véritables,
Et que je t'aime autant que tous les mille diables.

BÉATRIX.

Entendrai-je toujours tes discours d'insensé?
Va te faire panser, si tu te sens blessé;
Je m'en plaindrai tantôt à dom Félix ton maître.

ALPHONSE.

Dom Félix? c'est celui que je cherche peut-être;
Je le veux accoster. Monsieur.....

JODELET, *arrêtant Béatrix par sa robe.*

Mais à propos...

BÉATRIX, *se débarrassant.*

Va, parle à qui te parle, et me laisse en repos.

JODELET.

Peste soit l'importun qui vient troubler la fête!
Que j'aurois grand plaisir à lui casser la tête!
Mais il me le rendroit.

ALPHONSE.

Je voudrois bien savoir
Où loge dom Félix, et quand on le peut voir.

JODELET.

Il loge en sa maison.

ALPHONSE.

En quel lieu ?

JODELET.

Dans Tolède.

ALPHONSE.

Je le crois bien ainsi ; mais je ne puis sans aide
Trouver cette maison, car je suis étranger.

JODELET.

Moi, je fais des efforts pour te faire enrager.

ALPHONSE.

Et quand peut-on le voir ?

JODELET.

Alors qu'on le regarde.

ALPHONSE.

Vraiment vous paroissez d'humeur assez gaillarde.

JODELET, *tandis qu'Alphonse regarde s'il ne voit personne.*

Je serois plus gaillard, si vous étiez plus loin ;
Si j'osois lui donner deux ou trois coups de poing.

ALPHONSE. *Il lui donne un soufflet.*

Personne ne nous voit. Il me prend grande envie
A ce fat le plus grand que j'ai vu de ma vie,
De donner un soufflet au beau milieu du front.

JODELET.

Vous avez donc dessein de me faire un affront ?

ALPHONSE.

Je m'en rapporte à vous.

JODELET.

Moi ? je n'en veux rien croire ;
Pour votre conscience et pour ma propre gloire.

ALPHONSE, *en s'en allant.*

Nous nous verrons encor, mon brave.

JODELET, *fait réflexion sur les paroles qu'il a eues avec Alphonse.*

Et de bon cœur,
Ne commandez-vous rien à votre serviteur?
Et quand le peut-on voir? Alors qu'on le regarde.
Vraiment vous paroissez d'humeur assez gaillarde.
Je serois plus gaillard, si vous étiez plus loin.
Là-dessus il me donne un fort grand coup de poing.
C'est ainsi, m'est avis, que s'est passé la chose:
Mais avoit-il la main toute ouverte, ou bien close?
Un coup de poing est plus honnête qu'un soufflet:
Je m'en veux éclaircir; quoique simple valet,
Je suis jaloux d'honneur autant ou plus qu'un autre.
Je suis un vrai démon lorsqu'il y va du nôtre,
Et lorsque d'un soufflet il m'est venu charger,
Si ce n'est que j'ai vu qu'il étoit étranger,
Je n'aurois pas tourné la chose en raillerie;
Mais pourtant j'étois prêt de me mettre en furie,
S'il eut recommencé. Dieu fait tout pour le mieux;
Je n'y veux plus penser.

BÉATRIX, *raillant Jodelet.*

Cet homme est sérieux,
Et frappe comme un sourd: pour moi, je te conseille,
Puisque si librement il donne sur l'oreille,
De ne vivre avec lui qu'avec bien du respect,
De ne le railler point, de l'avoir pour suspect,
Alors qu'il sera près de ta chére personne.
Ma foi, si brusquement sa main un soufflet donne,
Que bien paisiblement ta face le reçoit.
Pourquoi le raillois-tu, lui qui te caressoit?
O mon cher Jodelet, au visage de dogue,
Si tu n'avois été dans tes discours trop rogue,
Ton visage charmant ne seroit pas pollu;
Mais tu l'as souhaité, mais tu l'as bien voulu;
Et moi qui suis pour toi d'amour si mal-traitée,
J'ai vu par main d'autrui ta face souffletée,
J'en ai la rage au cœur, j'en ai la larme aux yeux.

JODELET.

Tu ne te tairas pas?

SCENE III.

D. DIEGUE, D. FÉLIX, JODELET.

D. DIEGUE.

J'EN suis tout glorieux,
Et me voir avec vous, et dans votre mémoire,
Est un bonheur si grand, que je ne le puis croire.

D. FÉLIX.

Je m'acquitterai mal de ce que je vous dois,
Si je ne vous embrasse une seconde fois;
Et je me plains de vous, dom Diegue, ou je meure,
D'avoir hors de chez moi choisi votre demeure;
Mais en vous traitant mal, je saurai m'en venger.
Va-t-en vîte au logis faire tout arranger.
Dom Diegue est mon hôte.

JODELET.

En êtes-vous bien aise?

D. FÉLIX.

Ne pense pas ici dire quelque fadaise.

JODELET.

Je ne dis rien.

D. FÉLIX.

Ecoute.

SCENE IV.

D. DIEGUE, ALPHONSE, D. FÉLIX, BÉATRIX.

D. DIEGUE.

ALPHONSE, approche-toi,
J'ai trouvé dom Félix.

ALPHONSE.

Et j'ai souffleté, moi,
Son faquin de valet.

D. DIEGUE, *D. Félix cependant parle à Béatrix en secret.*

Comment ?

ALPHONSE.

Il vouloit rire,
Je l'ai prié cent fois et cent fois de me dire
Où loge dom Félix ; il m'a traité de sot.

D. DIEGUE.

Vois-tu, si dom Félix m'en dit le moindre mot ;
Je veux qu'on le contente et qu'on le satisfasse.

ALPHONSE.

Je pourrai bien encor lui retoucher la face.

D. DIEGUE.

Et moi, je pourrai bien, si j'en entends parler,
Aux dépens de ton dos t'apprendre à quereller.
Je ne puis refuser dom Félix qui me prie,
Retourne vîtement à notre hôtellerie
Querir mon équipage, et l'apporter chez lui.

BÉATRIX, *parlant à dom Félix.*

Je vous ai bien cherché, dom Félix, aujourd'hui.

D. FÉLIX.

Et que veux-tu de moi, Béatrix ?

BÉATRIX.

Ma maîtresse
Vous veut entretenir pour affaire qui presse.

D. FÉLIX.

Et ma belle inhumaine est-elle à la maison ?

BÉATRIX.

Elle vient à l'instant d'aller à l'oraison.

D. FÉLIX.

Elle y va bien en vain, puisque quand on la prie,
Au-lieu de la fléchir, on la met en furie,
Une plainte l'offense, un soupir lui déplaît,
Et toute belle, jeune et parfaite qu'elle est.

BÉATRIX.

Hà ! mon dieu, gardez-lui tant de belles fleurettes.
Quant à moi, j'y renonce et j'en ai les mains nettes ;

Je ne veux point ouïr les discours d'amoureux,
Ils sont en bonne foi malins et dangereux;
Je péche assez d'ailleurs sans pécher par l'oreille.
A propos de pécher, votre vuide-bouteille,
Votre grand fainéant, votre chien de valet,
Enfin ce mal-bâti, ce maudit Jodelet,
Depuis deux ou trois jours m'a prise pour une autre.
Je l'aurois bien frotté, si ce n'est qu'il est vôtre:
Il me trouve à son gré, tout ce que j'ai lui plaît;
Mais me plaît-il aussi, le maussade qu'il est?
Il m'en faut bien un autre et d'une autre fabrique,
C'est un beau marmouset, c'est un bel as de pique;
Il pense quand la nuit il a guitarisé,
Que j'en ai tout le jour le cœur martyrisé;
A la fin il verra, si vous n'y donnez ordre,
Que j'égratigne bien et que je sais bien mordre.
Il me va tourmentant de ses affections;
Il me va proposant des fornications;
Et pour qui me prend-il? hà! par ma foi, j'enrage.
Encor s'il me parloit un peu de mariage.
Dites-lui bien, monsieur, qu'il ne soit plus si fou.

D. FÉLIX.

Va, chére Béatrix, je lui romprai le cou.

BÉATRIX.

Quelques coups suffiront, et quelque reprimande.

D. FÉLIX.

Je l'étrillerai bien.

BÉATRIX.

Le bon dieu vous le rende.

D. FÉLIX.

Il faut que je vous quitte, excusez un amant.

D. DIEGUE.

Vous reviendrez bientôt?

D. FÉLIX.

Dans un petit moment.

BÉATRIX.

Venez donc vîtement, sans tant vous faire attendre;
Ma maîtresse tantôt me dira pis que pendre.

SCENE

SCENE V.

DOM DIEGUE, ALPHONSE.

D. DIEGUE.

Dom Félix ne sait point ce qui m'améne ici,
Car j'ai quelque raison de me cacher ainsi.

ALPHONSE.

Mais il saura bientôt que c'est pour mariage.

D. DIEGUE.

Si je ne trouve pas mon compte où l'on m'engage,
Si mon pére a choisi quelqu'objet odieux,
Quelqu'idole doré qui me choque les yeux,
Plutôt que d'épouser un démon domestique,
(Quoique du procédé le bon-homme se pique)
On me verra bientôt à Madrid de retour.

ALPHONSE.

Un pére qui toujours au bien seul fait l'amour,
Préfére un parti riche à la plus belle fille,
Monsieur, n'est-ce pas là dom Gaspard de Padille ?

D. DIEGUE.

Dom Gaspard ?

ALPHONSE.

Oui, lui-même.

D. DIEGUE.

Hà, tu dis vrai, c'est lui,
Je ne m'attendois pas de le voir aujourd'hui.

SCENE VI.

D. GASPARD, D. DIEGUE, D. ALPHONSE.

D. GASPARD, *parlant à son valet qui est derriére le théatre.*

Ne pense pas tarder long tems, ou je t'étrangle,
Après t'avoir donné cent mille coups de sangle.

D. DIEGUE.

C'est toujours le même homme.

D. GASPARD.

Hé ! qu'est-ce que je voi ?
Dom Diegue Giron, est-ce vous ?

D. DIEGUE.

Oui, c'est moi.

D. GASPARD.

Qui vous améne ici ?

D. DIEGUE.

L'amour.

D. GASPARD.

La même chose
Me retient à Tolède, et sera bientôt cause
Que certain dameret qui me veut supplanter,
Se sentira du don que j'ai de bien frotter.
J'aime deux sœurs.

D. DIEGUE.

Deux sœurs à la fois ?

D. GASPARD.

Et fort belles.
Ce doucereux mignon en aime l'une d'elles,
Je le souffrirois bien si l'autre étoit pour moi,
Il faut que chacun vive et travaille pour soi.
Mais certain courtisan devant épouser l'autre,
Je vois ainsi qu'en tout il y va bien du nôtre,
Et qu'à ce courtisan comme à ce dameret,
Avec un certain fer plus pointu qu'un fleuret,
Dont vous savez, cousin, à quel point je m'acquitte,
Il faudra que je fasse enfin prendre la fuite.
Qu'en dites-vous, cousin ?

D. DIEGUE.

Moi, qu'il n'est rien de tel.

D. GASPARD.

Je m'en vais pour demain lui dresser un cartel.

D. DIEGUE.

Je ne vous quitte point.

D. GASPARD.

Je ne risque personne.

D. DIEGUE.

Et la demeure ?

D. GASPARD.

Elle est par-tout où je m'adonne.
Adieu, jusqu'au revoir.

D. DIEGUE.

Adieu, mon cher cousin,
Modérez tant soit peu votre esprit spadassin.

D. GASPARD, *en s'en allant.*

Je ne puis.

D. DIEGUE.

Le voilà tel qu'il étoit en Flandre,
Mais avec tout cela vaillant comme Alexandre.

ALPHONSE.

Et fou comme Roland, quand il couroit les champs.

D. DIEGUE.

Les fous pareils à lui ne sont jamais méchans;
Il est fort libéral, fort vaillant, fort fidelle:
S'il avoit un peu plus de bien et de cervelle,
Comme il est mon parent....

SCENE VII.

LUCIE, BÉATRIX, DOM DIEGUE, ALPHONSE.

Lucie paroît sur le théatre, menée par un homme, et suivie de Béatrix.

LUCIE.

Et ce chien de cocher ?

BÉATRIX.

Il ne se trouve point, je viens de le chercher;
Cet ivrogne est sans-doute allé boire chopine.

D. DIEGUE.

Alphonse, qu'elle est belle ! et qu'elle a bonne mine !

LUCIE.

Et ce coquin me met ainsi sur le pavé ?

BÉATRIX.

Je n'ai pas eu le tems de dire un pauvre avé,
Je l'ai cherché cent fois à l'entour de l'église.

D. DIEGUE.

Mon dieu, si c'étoit là celle qu'on m'a promise,
Que je serois heureux !

ALPHONSE.

Allez voir, que sait-on ?
Et puisque ce soleil n'a point de Phaëton,
Allez vous présenter, et la menez chez elle.

D. DIEGUE.

Et toi, tâche à savoir le nom de cette belle.

ALPHONSE.

Je le saurai bientôt.

D. DIEGUE, *tandis qu'Alphonse entretient l'homme de Lucie.*

Madame, un étranger
Peut-il vous demander sans se mettre en danger
D'être trop téméraire, ou de trop entreprendre,
L'honneur de vous mener où vous voulez vous rendre ?
Je reconnois assez ne le mériter pas,
A bien considérer le prix de vos appas.

LUCIE.

J'accepterois, monsieur, la faveur présentée,
Si je croyois l'avoir tant soit peu méritée,
Et pour cette raison j'ose vous avertir
Que vous êtes un peu trop prompt à vous offrir.

D. DIEGUE.

J'ai tort, je le confesse, et cette offre est petite,
A la considérer selon votre mérite.
Mais qui peut vous offrir ce que vous méritez,
Et vous faire ici-bas des libéralitez,
A vous en qui le ciel prodiguement assemble
Les plus riches trésors qu'on puisse voir ensemble,
Une mine céleste, un esprit sans pareil,
Un adorable corps aussi beau qu'un soleil ?

Madrid ne fera plus gloire de ses coquettes;
Toléde seulement a des beautés parfaites,
Et je trouve à Toléde, et dès le premier jour,
Ce que je n'ai jamais pu trouver à la cour.

LUCIE.

A ces riches discours qui pourroient me confondre,
Il me faudroit beaucoup de tems pour y répondre.
A Toléde on n'a pas l'esprit assez présent.
Vous vous donnez à moi, c'est un riche présent
Dont vous devez, monsieur, vous rendre un peu plus chiche.
Je ne veux point de vous, car je serois trop riche;
Et vous qui vous donnez si témérairement,
Sachez que vous seriez traité cruellement,
Et que vous ne savez pas bien ce que vous faites.

D. DIEGUE.

Je sais ce que je fais, je sais ce que vous êtes.
Je sais qu'en vous voyant je trouve dans vos yeux
Un plaisir approchant de la gloire des cieux;
Mais, hélas! je ne sais si cette gloire offerte,
Doit être mon salut, ou doit être ma perte.

LUCIE.

Et moi, je sais fort bien qu'un homme de la cour
Feint fort facilement qu'il va mourir d'amour.

BÉATRIX.

J'ai trouvé le cocher, il étoit dans la place.

LUCIE.

Hà! vraiment, ce coquin mérite qu'on le chasse.

BÉATRIX.

Ce sera fort bien fait, car ce n'est qu'un vaurien.

LUCIE.

Cupidon vous assiste, et vous fasse du bien!
Adieu, mon cavalier.

D. DIEGUE.

O dieu, qu'elle est aimable!
Et que je suis, Alphonse, un amant misérable,
Si celle que je viens en ces lieux épouser,
N'est pas cette beauté qui vient de m'embraser!

ALPHONSE.

Et que donnerez-vous pour ce bonheur extrême ?

D. DIEGUE.

Je donne tout mon bien, je me donne moi-même.

ALPHONSE.

Réjouissez-vous donc, car le pére qu'elle a
S'appelle (m'a-t-on dit) dom Pédro d'Avila.

D. DIEGUE.

Est-il possible, Alphonse ? et son nom est Hélene ?

ALPHONSE.

Pour cela je l'ignore.

D. DIEGUE.

Hà ! tu me mets en peine,
Cette beauté sera peut-être quelque sœur ;
Et cependant, Alphonse, elle régne en mon cœur,
Et de telle façon, que si ce n'est point elle,
Pour être bon amant, je serai fils rebelle.
Ces beaux yeux dessus moi tout-à-coup éclatans,
M'ont ébloui, blessé, conquis en même tems ;
Elle n'a dessus moi décoché qu'une œillade,
Et je m'en meurs, Alphonse, au moins j'en suis malade
D'un mal si dangereux, que je serois marri,
Dût-il causer ma mort, si j'en étois guéri.
Adorable beauté, pourquoi vous ai-je vue,
Si je n'obtiens de vous seulement que la vue ?
Hélas ! vous avoir vue, et ne vous avoir pas,
C'est bien assurément avoir vu son trépas.
Que je te trouve froid dans ton morne silence !
Prends pitié de mon mal et de sa violence,
Tiens-moi quelques discours qui puissent m'alléger ;
Car ne me dire rien, c'est me faire enrager.
As-tu jamais rien vu qui soit approchant d'elle ?
Dis-moi, serai-je heureux ? sera-t-elle cruelle ?
As-tu vu dans ses yeux reluire quelqu'espoir ?
Ne la verrai-je plus ? la pourrai-je encor voir ?
Tu ne me réponds rien.

ALPHONSE.

Que pourrois-je vous dire ?
Je n'ai rien là-dessus à faire qu'à m'en rire,

Si vous le permettez ; car a-t-on jamais vu
Un homme comme vous d'entendement pourvu,
Voir, parler, saluer, aimer presqu'à même heure,
Injurier la mort, qui trop long tems demeure,
Exagérer ses maux en termes désolez,
Et cela sans savoir à qui vous en voulez ?
Cependant vous savez que votre mariage...

D. DIEGUE.

Tais-toi, me voyant fou, tu veux faire le sage:
Je ne veux pas savoir si j'ai tort ou raison,
Je ne veux que savoir si tu sais sa maison.
Je suis atteint d'un mal que le reméde empire :
Je vois bien le meilleur, mais je choisis le pire.
Sache, si je fais mal, que je le sais fort bien:
Suis donc mes sentimens, et ne me dis plus rien.
Sais-tu bien sa maison ?

ALPHONSE.

C'est dans la grande place.

D. DIEGUE.

Bon, dom Félix y loge ; il faut que je t'embrasse.
Vois-tu bien mon habit ?

ALPHONSE.

Fort bien.

D. DIEGUE.

Il est à toi.

ALPHONSE.

Oui, mais vous l'userez avant qu'il soit sur moi.

D. DIEGUE.

Je te le donnerai dès demain, ou je meure.
Méne-moi donc bien vîte où mon ange demeure,
Afin qu'à ses genoux j'aille lui confirmer
Que je n'ai pu la voir, sans aussi-tôt l'aimer.
Mais, hélas ! j'ai bien peur que quelque sœur moins belle,
Ne me vienne tantôt recevoir au lieu d'elle ;
Mais certes, si je suis malheureux à ce point,
Dom Diegue Giron ne se mariera point.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JODELET, *seul.*

L'HONNEUR, ô Jodelet, est un trésor bien cher!
Il faut, ô Jodelet, aujourd'hui bien chercher
Celui qui t'a fait niche avecque tant d'audace,
Et d'une seule main couvert toute ta face.
Téméraire étranger, où te cacheras-tu?
Qui peut se dérober à Jodelet battu?
Jodelet, un démon irréconciliable,
Dans le tems qu'on lui fait quelqu'affront reprochable.
Encor si coup de poing étoit le coup donné,
Mais, las! c'est un soufflet, et des mieux assené;
Et Béatrix l'a vu, Béatrix la coquette,
Qui l'aura publié bien mieux qu'une trompette.
Mais tous ceux qui sauront que je suis outragé,
Sauront en peu de tems que je suis bien vengé.

Alphonse est derriére qui l'écoute.

Si je puis te trouver, étranger téméraire,
Ecoute en peu de mots ce que je veux te faire:
Je veux te...

SCENE II.

ALPHONSE, JODELET.

ALPHONSE, *le surprenant.*

QUOI!

JODELET.

Ho, ho, cher ami, c'est donc vous?
Je viens de préparer une chambre chez nous
Au seigneur dom Diegue; au reste, notre frére,
Nous vous obligerons par notre bonne chére

A faire plus de cas du pauvre Jodelet.

ALPHONSE.

Je suis au désespoir de ce maudit soufflet,
Mais aussi vous deviez en charité me dire...

JODELET.

Mon dieu, n'en parlons plus, ce n'étoit que pour rire.
Quant à moi, des amis je veux tout endurer.

ALPHONSE.

Voilà mon maître, adieu.

JODELET.

Ma foi, sans différer
Je devois lui donner un peu sur les oreilles ;
Nous étions seul à seul avec armes pareilles.
Foin, la pitié me prend toujours mal-à-propos.
Je veux être cruel et lui casser les os,
Et que dès aujourd'hui, par ce cartel il sache
Que je sais me venger si-tôt que l'on me fâche.
Je le trouverai bien.

SCENE III.

D. DIEGUE, ALPHONSE.

D. DIEGUE.

ALPHONSE, je suis mort.
Ma foi, j'avois raison de me presser si fort,
Le cœur me le disoit ; celle que j'avois vue,
Qui parut à mes yeux de tant d'attraits pourvue,
Te le dirai-je ? Alphonse, elle n'est pas pour nous ;
Dom Félix plus heureux, doit être son époux.
Et moi, venant chercher une femme à Tolède,
J'y trouve mon malheur, et malheur sans remède :
Car n'ayant pas Luçie (elle s'appelle ainsi)
Il faudra bien se battre, ou l'enlever d'ici.
Sa sœur Hélene est belle, elle est riche, elle est sage ;
Mais l'aimable Lucie a mon cœur pour partage ;
Et je veux que sa sœur la surpasse en beauté,
Elle gagne sur elle au moins de primauté.

Enfin je veux par force, ou bien par stratagême,
Oter à dom Félix sa maîtresse que j'aime:
Et n'est prince, parent, ami, ni confesseur,
Conseil, force, prison, justice, crainte, honneur,
Qui me puisse empêcher, au péril de la vie,
De répandre du sang pour l'amour de Lucie.
Avant que dom Félix la tienne entre ses bras,
Je vais lui susciter un étrange embarras:
Tu connois mon cousin, dom Gaspard de Padille,
Tu sais comme il se bat, et pour une vétille.
Dom Félix lui déplaît, et j'ai su qu'aujourd'hui
Dom Gaspard est allé le quereller chez lui,
Et je me trompe fort, ou c'est par jalousie,
Car le brave à la fois sert Hélene et Lucie;
Aussi feroit-il tort à sa rare valeur,
S'il n'aimoit à la fois et l'une et l'autre sœur.
Je voudrois de bon cœur qu'il pût en avoir une,
Car sa valeur mérite une bonne fortune.
De la maison qu'il est, si son aîné mouroit,
Il obligeroit fort celle qu'il choisiroit.

ALPHONSE.

La ruse quelquefois sert plus que le courage.

D. DIEGUE.

Tu dis vrai; mais, Alphonse, il faut donc faire rage,
Il faut tromper parens, beau-pére, épouse, amis,
Aussi-bien pour régner tous crimes sont permis;
Et moi, je me tiendrai, si j'obtiens cette fille,
Plus grand roi que celui qui régne en la Castille.

ALPHONSE.

N'êtes-vous pas d'avis de changer de maison?
Car le désobliger par une trahison,
Et demeurer chez lui, ce seroit être buse.

D. DIEGUE.

Je t'entends, je m'en vais lui trouver quelqu'excuse
Pour quitter son logis: mais changeons de discours,
Le voici. Dom Félix, comment vont vos amours?

SCENE IV.

D. FÉLIX, D. DIEGUE, ALPHONSE.

D. FÉLIX.

Elles vont, cher ami, même train que les vôtres.

D. DIEGUE.

On vous a donc appris tout le secret des nôtres?

D. FÉLIX.

Et que nous épousons deux sœurs en même jour,
Qu'on appelle à bon droit deux miracles d'amour.
Hà! que j'éprouverois la fortune prospére,
Mon plus fidéle ami devenant mon beau-frére,
Si je ne me voyois cruellement traité
Par ce divin objet dont je suis enchanté!
Notre fortune ici devroit être semblable;
Mais vous êtes heureux, et je suis misérable:
Et quoique nous devions épouser les deux sœurs,
Nous ne goûterons pas de pareilles douceurs.
Vous trouvez un esprit en la parfaite Hélene,
A ne donner jamais au vôtre aucune peine.
Dans celui de sa sœur, violent et léger,
J'en rencontre un très-propre à me faire enrager.
On n'attendoit que vous pour notre mariage,
Je me croyois au port, à couvert de l'orage;
Mais depuis quatre jours il s'en est élevé
Un, dont je ne suis pas encor si bien sauvé,
Que je n'en aie encor l'esprit rempli de crainte.
J'ai servi quelque tems sans réserve et sans feinte,
(Avant que ma Lucie eût envahi mon cœur)
Une fille de qui la complaisante humeur,
La beauté de la taille et celle du visage
M'ont fait prendre quasi le nom d'amant volage:
Mais tous ces grands appas se rencontrant sans bien,
Et n'étant pas un homme à me donner pour rien,
Ma Lucie aisément m'a fait être infidelle.
Depuis peu ma jalouse en ayant eu nouvelle,
Et publiant par-tout qu'elle est grosse de moi,
Et que je ne puis plus disposer de ma foi,

Elle a fait si beau bruit, que ma belle Lucie
Veut être là-dessus pleinement éclaircie.
Deux mille écus promis ont fait cesser ces bruits,
Pour lesquels j'ai passé de très-mauvaises nuits.,
Mais pourtant la cruelle est encor à se rendre;
Et c'est ce que tantôt m'étoit venu apprendre
Une femme en secret, quand je vous ai quitté.
Vous m'avez pardonné cette incivilité;
Car vous savez assez qu'un homme, quand il aime,
Est esclave et n'est plus le maître de soi-même.
Cet avis n'étoit pas pour être négligé,
Me venant d'une main qui m'a tant obligé,
De la parfaite Hélene, une fille obligeante,
Autant que quelquefois sa sœur est outrageante,
D'un esprit orgueilleux, d'un esprit contestant,
Mais avec ses défauts que j'adore pourtant.
Si la douceur d'Hélene étoit communicable,
Ou si Lucie étoit d'un esprit plus traitable,
Que je serois heureux, et que vous le serez
Avec cette beauté que vous épouserez!
Il n'en fut jamais une aussi sage à Toléde:
C'est d'elle qu'en mon mal j'espére du reméde,
C'est d'elle que j'ai su, cher ami, que c'est vous
Que depuis si long tems elle attend pour époux.
Au reste sa vertu céde à votre mérite,
Quand on parle de vous, elle est toute interdite.

D. DIEGUE.

Ne me cajolez point d'un si beau coup de trait,
Car je n'y visois pas alors que je l'ai fait.

D. FÉLIX.

Quoi! vous repentez-vous d'une telle conquête?

D. DIEGUE.

Pour moi le mariage est une triste fête,
Et je serois fâché de voir pour notre amour
Périr une pauvrette; et dès le premier jour
Je suis ici venu pour en faire une femme,
Et non pour lui porter le désordre dans l'ame.
C'est vous, quand vous aimez, qui mettez tout en feu.

D. FÉLIX.

Lucie et ses dédains le témoignent bien peu.

D. DIEGUE.

Puisque vous l'épousez, vous l'avez bien éprise.

D. FÉLIX.

Je crains l'avoir courue, et qu'un autre l'ait prise;
Car aujourd'hui sa sœur m'a dit qu'assurément
Quelque chose pour moi la change étrangement,
Et que bien à regret ce superbe courage
(Qui ne veut point d'un bien qu'un autre lui partage)
Se résout à la fin de m'admettre en son cœur,
Mais à condition que son pére et sa sœur
Sauront la vérité de cette Dorothée.
Voici l'heure tantôt entre nous arrêtée,
Que je dois faire voir à Pédro d'Avila
Cette fille, et de plus certain oncle qu'elle a,
Qui l'a toujours nourrie et qui lui sert de pére:
Il est nécessiteux, et parce qu'il espére
Que s'il me rend content, je le régalerai,
Cet homme ne dira que ce que je voudrai.
Encor que gentilhomme, il a l'ame vénale,
En lui toute action qui profite est loyale;
Et sans son avarice, assurément je croi
Que sa niéce eût bien pu se défendre de moi.
Voilà, mon cher ami, l'état de mon affaire,
Où j'ai d'abord trouvé le vent assez contraire;
Mais j'espére bientôt, dans un port assuré,
Partager avec vous un trésor desiré;
J'espére en votre esprit, dont je connois l'adresse;
Il pourra radoucir celui de ma tigresse.
Lorsque vous la verrez, tâchez de l'obliger
A ne se plaire plus à me faire enrager.
Allons-y de ce pas; aussi-bien votre Hélene,
(Qui s'inquiéte fort pour certaine migraine
Qui vous a pris tantôt) m'a prié mille fois
De vous y remener lorsque je vous verrois.
Ne faites pas languir plus long temps une Amante,
Qui témoigne pour vous une ardeur violente.

D. DIEGUE.

Allons, je suis à vous dans un petit moment.
Alphonse, va querir mes lettres promptement,
Et songe à . . .

ALPHONSE.

J'entends bien.

D. FÉLIX.

J'apperçois, ce me semble,
Notre futur beau-pére et ses filles ensemble.
Allons le recevoir, ils viennent droit à nous.

SCENE V.

D. PÉDRO, D. FÉLIX, HÉLENE, D. DIEGUE, LUCIE.

D. PÉDRO. *Il sort de sa maison avec ses filles.*

Bon jour, mes chers enfans, je m'en allois chez vous,
Voici l'heure tantôt entre nous arrêtée:
Vous plaît-il pas aller chez cette Dorothée?

D. FÉLIX.

Monsieur, quelqu'envieux, infame et sans honneur,
(Pour me priver d'un bien dont dépend mon bonheur)
A fait courir ces bruits contre ma renommée.

D. PÉDRO.

Je vais toujours devant; vous et ma fille aînée
Me suivrez en carrosse; étant comme je suis,
Goutteux sur mes vieux jours, je marche quand je puis;
Quoique vieil animal, je ne suis pas si rosse,
Que je ne puisse bien me passer de carrosse.
Vous autres jeunes-gens, si vous aviez marché,
Vous croiriez contre vous avoir fait un péché.
Avecque mon bâton je vais fort à mon aise,
Il me sert de cheval, de carrosse et de chaise.

Parlant à D. Diegue.

Monsieur, nous ne ferons qu'aller et revenir:
Vous aurez cependant, pour vous entretenir,
Cette friponne-là, ma cadette Lucie.

HÉLENE.

Il est plus à propos qu'il soit de la partie.

D. DIEGUE.

Vous me dispenserez, nous avons elle et moi
Quelque chose à vuider.

HÉLENE.

Elle et vous? et pourquoi?
Je ne puis vous souffrir ainsi seul avec elle.

LUCIE.

Quoi, jalouse de moi! la fantaisie est belle.
Et d'où vous vient, ma sœur, cette gentille humeur?

HÉLENE.

De la vôtre, coquette.

LUCIE.

Ho, ho, ma bonne sœur,
Vous me voulez du mal.

HÉLENE.

Et vous, dont je m'étonne,
Vous voulez trop de bien à certaine personne.

LUCIE.

Si je lui veux du bien, vous en étonnez-vous?
Dois-je haïr celui qui sera votre époux?

HÉLENE.

Devez-vous essayer qu'il devienne le vôtre?

LUCIE.

Je ne cours pas ainsi sur le marché d'un autre.
Et puis je connois bien que j'y perdrois mes pas:
Vous le courez trop fort, pour ne l'attraper pas.

HÉLENE.

Vous ne fûtes jamais qu'indiscréte et piquante.

LUCIE.

Je ne serai jamais que votre humble servante.

HÉLENE.

Vous devriez donc avoir pour moi plus de respect.

LUCIE.

Monsieur vous devroit donc être un peu moins suspect.

HÉLENE.

Je crains un courtisan autant qu'une coquette.

LUCIE.

Ne craignez rien, ma sœur, d'une pauvre cadette,
Monsieur a trop d'esprit pour vous manquer de foi:
Vous et cent mille écus valez bien mieux que moi.

HÉLENE.

Je ne puis donc à moins vous être comparable?

LUCIE.

Vous dites vrai, ma sœur, je suis toute adorable;
Et si vous ne prenez bien garde à votre amant,
Je vous le ravirai d'un regard seulement.

HÉLENE.

Vous le voudriez bien, si vous le pouviez faire;
Mais vos discours piquans commencent à déplaire.
Vous viendrez avec nous, monsieur, si vous m'aimez,
Ou bien tous mes soupçons seront trop confirmez.

D. DIEGUE.

Je veux vous obéir, mais ce soupçon m'offense,
Et dom Félix sait bien quelle est mon innocence.

HÉLENE.

Dom Félix, vous avez ici même intérêt.

D. FÉLIX.

Hà! madame, je sais la chose comme elle est.
Le seigneur dom Diegue est un autre moi-même:
S'il a voulu parler à la beauté que j'aime,
Qui depuis ces faux bruits qui m'ont assassiné,
Me fait souffrir des maux, comme en souffre un damné,
Ce n'est qu'en ma faveur, ce n'est qu'à ma priére.
Il connoît la rigueur de cette beauté fiére;
Il sait que depuis peu son malheureux amant,
(Qui se tiendroit heureux d'un regard seulement)
Réduit au désespoir de la voir si cruelle,
A quasi fait dessein de mourir avant elle.

LUCIE.

Vous seriez, dom Félix, un peu trop inhumain;
Je ne mérite pas un si beau coup de main.

Si

Si vous vouliez pourtant faire cette prouesse,
Moi, qui n'ai pas encor vu d'homme qui se blesse,
Vous ne me verriez plus douter de votre foi;
Mais nous perdrions trop, et Dorothée, et moi,
Et messieurs vos enfans demeureroient sans pére.

D. FÉLIX.

Dois-je mourir d'amour pour qui me désespére?

LUCIE.

Dois-je mourir d'amour avant que savoir bien
Si Dorothée est sage, et vous homme de bien?

HÉLENE.

Hà! seigneur dom Félix, c'est se rompre la tête;
Vous ne connoissez pas cette méchante bête;
Si vous vous arrêtez à ce qu'elle dira,
Mon pauvre dom Félix, l'esprit vous tournera.
Apprenez qu'aujourd'hui son démon la posséde,
Et quand ce mal lui prend, qu'il n'est point dans Tolède
D'homme assez patient pour ne point enrager.

LUCIE.

Laissez-moi donc ici pour fuir ce danger,
Et courez vîtement où dom Félix vous méne,
Mon pére vous attend, que vous mettrez en peine.
Allez, ma chére sœur, allez vérifier
Si ce beau gentilhomme est bon à marier.

HÉLENE.

Ce n'est pas tant pour vous que je prends cette peine,
Que pour lui.

LUCIE.

Mais plutôt, ma bonne ſœur Hélene,
Ce n'est pas tant pour lui, ni pour moi, que pour vous,
Que vous desirez tant de le voir mon époux.
Mais vous ne songez pas que vous faites attendre
Mon pére...

HÉLENE.

Et le carrosse?

D. FÉLIX.

Il doit nous venir prendre
Au détour de la ruë.

HÉLENE.

Allons-y vîtement.

D. FÉLIX.

Adieu, belle inhumaine.

LUCIE.

Adieu, parfait amant.

LUCIE, *seule.*

Nous voyons bien pourquoi, madame la jalouse,
Vous souhaitez si fort que dom Félix m'épouse :
C'est pour vous assurer votre futur époux,
Dont vous voyez les vœux ne s'adresser qu'à nous.
Hà ! je ne vois que trop par son morne silence,
Qu'à vous voir seulement il se fait violence ;
Au lieu que par ses yeux attachés sur les miens,
Je vois qu'assurément il est dans mes liens.
Mais, hélas ! il me tient d'une crainte aussi forte ;
S'il m'aime avec excès, je l'aime de la sorte.
Mais s'il n'est pas à moi, personne ne m'aura.
Mon pére là-dessus fasse ce qu'il pourra ;
Dom Félix là-dessus remue et ciel et terre,
Et ma sœur avec eux me dénonce la guerre ;
Si je n'ai dom Diegue à la barbe d'eux tous,
Je veux bien n'épouser jamais qu'un vieux jaloux.

Haussant sa voix.

Béatrix ?

SCENE VI.

BÉATRIX, LUCIE.

BÉATRIX.

ME voici, madame.

LUCIE.

Ecoute, j'aime,
Et pour te dire vrai, j'aime plus que moi-même
Ce jeune cavalier qu'on destine à ma sœur ;
Et je me trompe fort, ou je régne en son cœur.
Au premier carrefour va louer une chaise :
De ceci, Béatrix, il faut que l'on se taise ;

Tout mon bonheur dépend aujourd'hui du secret
Et des inventions de ton esprit discret.
Cours après dom Diegue, il est avec Hélene,
Et que ton bel esprit adroitement le méne
Devant les jacobins, où je me trouverai.
Déguise bien ta voix.

BÉATRIX.

Le mieux que je pourrai.

LUCIE.

Va donc querir mon voile, et te cache d'un autre.

BÉATRIX.

Si vous changez de robe? on connoîtra la vôtre.

LUCIE.

Ma chaise empêchera qu'on ne la puisse voir,
Et le bon dom Pédro, comme tu peux savoir,
Au-delà de son nez ne voit rien sans lunettes;
Il aura grand besoin d'en avoir de bien nettes,
Pour voir clair dans l'affaire où je vais le brouiller.
Avecque dom Félix. Allons nous habiller.
J'ai des lettres à prendre au fond dc ma cassette,
Viens vîte me l'ouvrir; mais sur-tout sois secrette.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, LUCIE.

BÉATRIX.

En déguisant ma voix, corrompant mon langage,
Et m'acquittant enfin fort bien du personnage,
J'ai très-adroitement, mais non sans quelque peur,
Accosté dom Diegue auprès de votre sœur,
Et puis je l'ai conduit où vous devez vous rendre.
Ce qui s'en est suivi, vous pouvez me l'apprendre.

LUCIE.

Hà ! chére Béatrix, que tout est bien allé!
Et que j'ai doctement à mon pére parlé !
J'avois honte pourtant, bien assise à mon aise,
De le souffrir debout à côté de ma chaise.
J'ai fait croire au vieillard tout ce que j'ai voulu,
Je ne me vis jamais l'esprit si résolu.
Il croit assurément que je suis Dorothée,
Que celle qu'il a vue est personne apostée,
Que dom Félix a fait parler pour de l'argent,
Qu'en cela l'on lui fait un affront outrageant.
Enfin j'ai si bien fait avec mon beau langage,
Que peut-être il rompra tantôt mon mariage.
Je l'entendois disant, en se mordant les doigts,
Dom Félix veut avoir deux femmes à la fois!
Et que l'une des deux soit ma fille Lucie !
Hà ! vraiment l'alliance étoit fort bien choisie !
Hà ! j'empêcherai bien qu'on se moque de moi,
Impudent affronteur, sans honneur et sans foi.
Enfin je l'ai laissé pester tout à son aise,
Et suis vîte venue au grand train dans ma chaise,
Tout droit au rendez-vous que je t'avois donné,
Où très-adroitement tu l'avois amené.
Mais j'apperçois venir le vieillard qui rumine;
Allons quitter le voile, et faisons bonne mine.

SCENE II.

D. PÉDRO, *seul.*

On me faisoit fort bien passer pour un oison;
Et ma fille Lucie a fort bonne raison
De n'avoir pas donné la main à la volée.
Il faut qu'elle ait été du ciel bien conseillée;
Et si son mariage on eut précipité,
Le gentil embarras où cela m'eût jetté !
Quoi ! ma fille eût passé pour la seconde femme
Du brave dom Félix ? peste soit de l'infame !
Il vouloit donc avoir (voyez la trahison)
Une femme à la ville et l'autre à la maison ?
Hà ! ma fille, approchez, votre fortune est belle,
Nous devons au seigneur une belle chandelle;

Et pour remercier votre époux prétendu ;
Supplier le bon dieu qu'il soit bientôt pendu.
Vraiment il nous jouoit un tour de galant-homme ;
Mais il devoit avoir sa dispense de Rome.
Au reste gardez-vous de le plus regarder,
C'est un esprit malin dont il faut se garder.

SCENE III.

LUCIE, DOM PÉDRO.

LUCIE.

Qu'avez-vous donc, monsieur, qui vous met en colére ?

D. PÉDRO.

J'ai les ressentimens que doit avoir un pére
Qui pense être pourvu d'un gendre homme de bien.

LUCIE.

Quoi ! notre dom Félix . . .

D. PÉDRO.

Dom Félix ne vaut rien.
Je suis donc allé voir tantôt sa Dorothée,
Que pour vous affronter il avoit apostée ;
Elle a joué son jeu comme il a desiré,
Et l'a joué si bien, que même j'ai pleuré
Quand j'ai vu quelques pleurs couler sur son visage.
Enfin je croirois bien que cette fille est sage,
Qu'entr'elle et dom Félix il ne s'est rien passé,
Dont dieu ni le prochain en puisse être offensé :
Mais le drôle qu'il est nous donnoit bien le change.
Ecoutez, je vous prie, une malice étrange.
Comme je revenois de lui fort satisfait,
(Et j'en avois assez de sujet en effet)
Certaine dame en chaise, et la face voilée,
M'a dit en peu de mots, d'une voix désolée ;
Monsieur, on vous affronte en même tems que moi,
Et dom Félix ne peut, sans violer sa foi,
Contracter, moi vivante, un second mariage.
Deux enfans en pourront porter bon témoignage

Devant l'official, que je veux implorer.
Elle s'est là-dessus bien fort mise à pleurer,
Et moi, d'autre côté, bien fort mis en colére.
Le malheureux métier que d'être pére ou mére;
Et qu'on est assuré, quand on a des enfans,
De ne manquer jamais de soucis bien cuisans!
Or pour vous achever l'histoire commencée,
Cette invisible, après mainte larme versée,
Comme je la quittois, lassé de son caquet,
M'a mis entre les mains je ne sais quel paquet
De missives d'amour.

LUCIE.

Quoi que ma sœur en die,
Je n'ai donc pas mal fait de m'être refroidie
Et d'avoir attendu la fin de ces bruits-là.
Elle dit que j'ai tort, mais c'est elle qui l'a,
D'avoir fait avec moi trop de la sœur aînée,
Et d'avoir trop pressé ce gentil hyménée.
Le cœur me disoit bien. . . .

ALPHONSE *vient à l'étourdie.*

Monsieur, je suis pressé,
Mon maître n'a-t-il pas tantôt ici passé?
J'ai des lettres pour lui de son pére; et me semble
Qu'il vous écrit aussi; mais j'ai tout mis ensemble,
Et ne puis débrouiller. . . Hà, bon, bon, la voilà.
Je reviendrai tantôt pour la réponse.

D. PÉDRO.

Holà,
Vous vous trompez, ami; mais il ne peut m'entendre:
Jamais les étourdis ne font que se méprendre.
Cette lettre est de femme, et sent bien son poulet.
Que j'épousseterois là-dessus un valet!
Mais je veux la garder, attendant qu'il revienne,
Et sans faire de bruit, lui demander la mienne.

LUCIE.

Ouvrez-la, que sait-on?

D. PÉDRO.

Ouvrons, je le veux bien;
Cela nous peut servir, et ne peut nuire à rien.

LUCIE.

A qui s'adresse-t-elle ?

D. PÉDRO.

A dom Diegue même.

LUCIE.

Sans-doute elle sera de quelqu'une qu'il aime.

D. PÉDRO.

Dom Diegue en cela suit l'ordre de la cour ;
On n'est pas courtisan quand on est sans amour ;
Mais sans y recueillir, bien souvent l'on y séme,
Et sans y mettre à mal toutes celles qu'on aime ;
Les sottes seulement favorisent leurs vœux,
Mais les sages aussi se gardent fort bien d'eux ;
Ils soupirent souvent pour qui leur fait la moue,
Et de plusieurs beautés qu'ils coucheront en joue,
Ils n'en blessent souvent pas une, les méchans.
Cependant les maisons, les bois, les prés, les champs
Se changent bien souvent en de vieux points de Gênes ;
Les affreux créanciers font sauter les domaines ;
Et puis ces beaux messieurs protestent sur leur foi,
Qu'ils se sont ruinés au service du roi.
Je ferois là-dessus une longue satyre ;
Mais les vieillards, dit-on, ne font rien que médire.
Je ne dis donc plus rien, çà, lisons ce poulet,
Et le recachetons pour le rendre au valet.

LETTRE.

MON CHER ÉPOUX,

Vous avez déja mis quinze jours à un voyage pour lequel vous ne m'en aviez demandé que huit. Cela me met dans une extrême peine ; et notre petit Janot qui vous demande et qui vous cherche depuis le matin jusqu'au soir, se désespére de ne plus voir son papa. Revenez donc vîtement, si vous voulez le retrouver en vie, et cessez par votre absence de faire mourir mille fois le jour votre fidéle Dorothée.

D. PÉDRO.

Quoi ! bons dieux, Dorothée à dom Diegue aussi,
Dorothée à Madrid, et Dorothée ici,

Et Dorothée en chambre et Dorothée en chaise,
Et le petit Janot qui n'est pas à son aise,
Si-tôt que son papa n'est pas à la maison!
Et qui diable feroit pareille trahison?
Bénite soyez-vous, lettre décachetée,
Par qui nous découvrons nouvelle Dorothée;
Et béni soyez-vous l'étourdi de valet,
Qui nous avez livré ce bienheureux poulet,
Par qui nous découvrons que l'un et l'autre gendre
Est un insigne fourbe, et qui n'est bon qu'à pendre!

LUCIE.

Mais, mon pére, avez-vous bien lu?

D. PÉDRO.

Si j'ai bien lu?
J'ai lu mille fois mieux que je n'aurois voulu.

LUCIE.

Ce rencontre de noms est tout-à-fait bisarre,
Il faut que dom Diegue ait l'ame bien avare,
Car dom Félix pour moi peut avoir de l'amour.
Mais cet autre venu depuis peu de la cour,
Qui n'a pas seulement vu ma sœur en peinture,
Nous montre bien qu'il est d'une avare nature:
Il en vouloit sans-doute au bien qu'elle a de plus;
Aussi qui n'aimeroit cent mille beaux écus!

D. PÉDRO.

Où diable ont-ils trouvé chacun leur Dorothée?
Est-ce un nom à la mode, ou chose concertée
Pour se moquer de moi? mais, bons dieux, les voilà!
Qui ne se tromperoit à ces visages-là?

LUCIE, *tout bas.*

Dieux! faut-il que je l'aime et qu'il soit infidelle?

SCENE IV.

D. PÉDRO, LUCIE, HÉLENE, D. DIEGUE, D. FÉLIX, BÉATRIX.

D. PÉDRO, *D. Diegue, D. Félix et Hélene paroissent sur le théatre.*

VRAIMENT, mes beaux seigneurs, vous me la donniez belle.
Et si dieu n'eut fait voir quelles gens vous étiez,
Le gentil passe-tems que vous nous apprêtiez !
Vous, seigneur dom Diegue, allez voir votre femme ;
La pauvrette qu'elle est, sans cesse vous réclame,
Et le petit Janot est pour ne vivre pas,
Si vous ne retournez vîtement sur vos pas.
Vous, seigneur dom Félix, sachez que Dorothée
Devant l'official requête a présentée,
Et que deux beaux enfans témoignent contre vous.
Vous, mes filles, venez, et me suivez chez nous.

LUCIE, *faisant une révérence à dom Félix.*

Quand je pourrai servir votre polygamie,
Ce sera de bon cœur.

HÉLENE.

Hà ! Béatrix ma mie,
Qu'est-ce qu'a donc mon pére ?

BÉATRIX.

Il a juste raison
De remercier dieu ; rentrons dans la maison,
Rentrons, dis-je, et laissons, s'ils veulent se morfondre,
Ces beaux jeunes seigneurs, que dieu veuille confondre.

D. FÉLIX.

Je voudrois bien savoir quelle mouche a piqué
Ce colére vieillard ?

D. DIEGUE.

Il s'est équivoqué ;
Car pourquoi me parler de votre Dorothée ?

D. FÉLIX.

Je sais bien qui m'aura la charité prêtée.

Un certain dom Gaspard qui fait le furieux,
Qui long-tems devant moi lui faisoit les doux yeux,
M'a joué quelque tour : mais si je ne m'en venge...

BÉATRIX *sort du logis, et leur jette deux lettres.*

Messieurs, voilà des vers faits à votre louange,
Lisez-les à loisir.

D. DIEGUE.

Hà ! Béatrix, un mot.

BÉATRIX.

Allez plutôt revoir Dorothée et Janot.

D. DIEGUE.

Dorothée et Janot ! ma foi, je n'y vois goute.

D. FÉLIX.

Peut-être ces papiers nous tireront du doute
Où nous met le discours de Pédro d'Avila.
Cette lettre est pour vous.

D. DIEGUE.

Et de vous celle-là.

D. FÉLIX.

Oui, je sais bien l'avoir écrite à ma Lucie.
Je veux voir aujourd'hui cette affaire éclaircie ?
Et m'y dût-on tuer, je veux entrer chez eux.

BÉATRIX, *ouvrant la porte.*

Hà, messieurs, qui prenez des femmes deux à deux,
Que faites-vous encor auprès de notre porte ?
On n'a que faire ici de gens de votre sorte.

D. FÉLIX, *entrant chez D. Pédro.*

Je reviens aussi-tôt.

D. DIEGUE.

Je vous attends ici.

SCENE V.

ALPHONSE, D. DIEGUE.

ALPHONSE, *auprès de son maître.*

HÉ bien, le stratagême a-t-il bien réussi ?

D. DIEGUE.

Je n'en sais rien encor.

ALPHONSE.

Et le futur beau-pére ?

D. DIEGUE.

Il jure, dom Félix enrage, et moi, j'espére.

ALPHONSE.

Et pourquoi dom Félix ?

D. DIEGUE.

Son cas aussi va mal,
Et je n'ai plus sujet de craindre un tel rival.
Il déplaît à Lucie, et moi tout au contraire,
J'ose bien devant toi me vanter de lui plaire ;
Car enfin, mon ami, si tu veux tout savoir,
Sans qu'on en sache rien, nous venons de nous voir ;
Cette assignation d'elle-même est venue,
Je ne l'ai point par pleurs ni soupirs obtenue,
C'est un tour raffiné d'amour et de bonté,
D'autant plus obligeant qu'il ne m'a rien couté :
Au reste, si d'abord j'y trouvai tout aimable,
Elle s'est aujourd'hui fait voir toute adorable ;
Et pourtant ce beau corps qui se fait adorer,
A son divin esprit ne se peut comparer.

ALPHONSE.

Si vous vouliez, monsieur, finir cette légende,
(Car vous êtes en train de la faire bien grande.)
Il vaudroit mieux parler du tour que j'ai joué,
Dont je devrois, me semble, être un peu plus loué.
Pouvoit-on mieux user de cette fausse lettre ?
Ai-je rien oublié de ce qu'il falloit mettre ?

Le vieillard a-t-il mal donné dans le panneau?
Et jamais aurez-vous un prétexte plus beau
Pour rompre votre noce un peu précipitée?

D. DIEGUE.

Comment t'es-tu servi du nom de Dorothée?

ALPHONSE.

J'ai pris le premier nom qui s'est offert à moi.

D. DIEGUE.

Trouveras-tu mauvais, si courant après toi,
Pour rendre encore mieux la chose vraisemblable,
D'injures et de coups...

ALPHONSE.

Cela n'est pas faisable.

D. DIEGUE.

Tu ne sais pas encor?

ALPHONSE.

Je vous entends fort bien;
Vous voulez me frapper, monsieur.

D. DIEGUE.

Si peu que rien.

ALPHONSE.

Cela n'est point du tout nécessaire à la chose;
Et vous pouvez rayer hardiment cette clause,
Qui ne passera pas de mon consentement.

D. DIEGUE.

Alphonse, mon mignon, quatre coups seulement.

ALPHONSE.

Ne frappez donc pas fort: peste, que je suis traître,
Ou plutôt un grand sot, de tant aimer mon maître!
Gardez-vous, (ou, ma foi, je pourrai m'échapper)
De vous laisser aller à l'ardeur de frapper.
Servez-vous moins ici d'effets que de paroles;
Et sur-tout n'usez point sur moi de croquignoles,
Songez que vous allez frapper sur un chrétien,
Retenez bien le bras.

D. DIEGUE.

Hà! mon dieu, ne crains rien.

ALPHONSE.

Et ne prétendez pas en rencontre semblable,
Rendre à force de coups une chose croyable.

D. DIEGUE.

Dieu ! que de tems perdu !

ALPHONSE.

Faut-il crier bien fort ?

D. DIEGUE.

Bien fort.

ALPHONSE.

Hay, hay, hay, hay, à l'aide, je suis mort.

D. DIEGUE.

Hà, traître !

ALPHONSE.

On m'assassine.

D. DIEGUE.

Hà, bélître !

ALPHONSE.

On m'assomme.

D. DIEGUE.

Hà, bourreau de valet !

ALPHONSE.

Peste soit fait de l'homme !

D. DIEGUE.

Qu'as-tu-donc ?

ALPHONSE.

Ce que j'ai ? vous frappez comme un sourd.

D. DIEGUE.

Mon dieu ! c'est que je rêve.

ALPHONSE.

Au diable soit l'amour.
A la force ! au secours !

D. DIEGUE.

Tu mourras tout-à-l'heure.
Tu changes donc ainsi mes lettres ? hà, je meure,
Si je ne te punis d'une étrange façon.

SCENE VI.

D. PÉDRO, ALPHONSE, D. DIÉGUE, D. FÉLIX, LUCIE.

D. PÉDRO.

Et que vous a donc fait ce malheureux garçon ?

ALPHONSE.

Hélas ! je n'ai rien fait que brouiller une lettre.

D. DIEGUE.

Je perdrai mon crédit, ou je te ferai mettre
Bientôt sur une roue.

ALPHONSE.

Un homme ne craint rien,
Quand il est innocent.

D. DIEGUE, *en s'en allant.*

Je te trouverai bien.

D. PÉDRO.

Il n'en faut plus douter, la chose est toute claire.

ALPHONSE.

Du moins si j'en avois reçu quelque salaire,
Si j'avois seulement de quoi m'en retourner.

D. PÉDRO.

Va, ne t'afflige point, je t'en ferai donner.
Parlant à D. Félix.
Et vous, que dites-vous de cet ami si brave ?
Jodelet paroît sur le théatre, et se cache dans un coin.
Eussiez-vous cru qu'il fût du bien assez esclave,
Pour faire une action noire jusqu'à ce point ?
Je le perdrai d'honneur.

LUCIE.

D'honneur ! il n'en a point,
Ni n'en aura jamais.

D. FÉLIX.

Je ne sais que vous dire,
Je ne l'eusse pas cru.

D. PÉDRO, *en s'en allant.*

Allons, allons en rire,
Le péril est passé, rentrons dans la maison.
Pour moi, j'excuse tout, hors une trahison.

D. FÉLIX.

Mais vous dites, monsieur, qu'une autre Dorothée,
(Il faut bien que ce soit quelque bonne effrontée)
Vous a mis dans la main la lettre que je tien,
De laquelle, il est vrai, le caractere est mien;
Mais je ne l'ai jamais écrite à pas une autre
Qu'à madame Lucie.

LUCIE

Oui, cette lettre est nôtre:
Et puisque dom Diegue est un traître, un trompeur,
Je veux bien confesser qu'il régnoit en mon cœur,
Et que pour empêcher mon prochain mariage,
J'ai fait la Dorothée, et fait ce personnage
Avec un tel succès, que mon pére irrité
Vous a, quoiqu'innocent, un peu bien maltraité.
La lettre vient de vous, c'est moi qui l'ai donnée.
Mais que ne fait-on point quand on est forcenée?
Je confesse l'avoir été pour ce trompeur,
Jusqu'au point d'hasarder ma vie et mon honneur.
Mais bientôt un couvent, où mon remords me voue,
Vous doit venger assez d'un crime que j'avoue.

D. FÉLIX.

Tout le mal vient de moi, j'en demande pardon,
Je suis indigne d'elle.

D. PÉDRO.

Hà! vous êtes trop bon.
Et vous, une autre fois, soyez mieux conseillée,
Et profitez d'avoir été si déréglée.

Parlant à D. Félix.

Pour moi, si j'ai mal fait, on m'avoit prévenu;
Mais on guérit bientôt quand le mal est connu.

SCENE VII.

JODELET, *seul.*

TOI qui viens d'entrer là-dedans,
Qui bats les gens malgré leurs dents,
Et m'as frappé sans dire gare,
Sais-tu ce que je te prépare ?
Je te dis charitablement,
Si tu le sais, que nullement
Tu n'ayes à passer cette porte,
Car, monseigneur satan m'emporte,
Et je le dis d'un sens rassis,
Si tu sors, si je ne t'occis.
J'enrage que je ne t'étrangle,
Et j'enrage que je ne sangle
Au-travers de ton chien de nez
Estramaçons bien assenez.
Au reste tu me peux bien croire,
Je suis tout sûr de la victoire,
Car j'ai fait des provisions
Pour semblables occasions,
J'ai contre toute hémorragie,
Pierre de très-grande énergie;
Billet contre le coup fourré,
Coup dangereux s'il n'est paré.
Tous les jours presque je m'exerce,
Et sur la quarte et sur la tierce,
Et prends en même tems leçon
Pour et contre l'estramaçon;
Je suis bien sûr dans la parade;
J'ai fait forger une salade
A l'épreuve du fauconneau,
Dont je doublerai mon chapeau.
A l'heure même on m'accommode,
(Et peut-être en viendra la mode)
Une cuirasse à mon pourpoint,
Qui ne paroîtra du tout point.
Je suis nanti d'une rondache
A l'épreuve du coup de hache;
Et quant à darder le poignard,
J'en fais tout ainsi que d'un dard:

D'abord

D'abord que nous serons en garde;
Mon épée au corps je lui darde;
Je le saisis, et puis après,
D'un croc en jambe appris exprès;
Je le renverserai sur l'herbe;
Où, comme un fléau fait sur la gerbe;
Je prétends battre sur sa peau
Jusqu'à tant que j'en sois en eau.
Cartel par-tout j'ai beau répandre,
Il ne fait semblant de m'entendre:
Cependant il en a reçu,
Ce n'est pas que je l'aye su;
Mais en ayant fait plus de mille,
Que j'ai semés parmi la ville,
Il faut bien qu'il en soit venu
Quelqu'un à ce becque-cornu.
Je pensois, ô noble assistance,
Vous régaler de quelque stance,
Car l'auteur m'en avoit promis;
Mais dans notre rôle il n'a mis
Que quelques vers faits à la hâte.
Bien souvent le papier il gâte,
Et ne fait que des vers rampans,
Au lieu d'en faire de pimpans.
Oh! qu'être homme d'honneur est une sotte chose,
Et qu'un simple soufflet de grands ennuis nous cause!

SCENE VIII.

DOM FÉLIX, JODELET.

D. FÉLIX.

VOUS avez donc querelle, à ce que l'on m'a dit?

JODELET.

Moi, querelle?

D. FÉLIX.

Oui, vous.

JODELET.

Mon dieu, comme on médit!

Assurément, monsieur, je n'ai point eu querelle,
Oui, bien un beau soufflet.

D. FÉLIX.

La différence est belle!
Et qui vous l'a donné?

JODELET.

Ce n'est qu'un fanfaron,
Cet Alphonse qui sert dom Diegue Giron.

D. FÉLIX.

Je veux absolument qu'on se venge, ou qu'on sorte.

JODELET.

J'espére m'en venger, et de la bonne sorte.

D. FÉLIX.

Et vous l'a-t-il donné bien fort?

JODELET.

Coussi, coussi.

D. FÉLIX.

Et comment a-t-il fait?

JODELET, *lui donnant un soufflet.*

Ma foi, monsieur, ainsi.

D. FÉLIX.

Si je prends un bâton....

JODELET.

Le récit véritable
Ne se peut faire mieux que par un coup semblable.

D. FÉLIX.

Vos libertés enfin vous feront maltraiter.

JODELET.

Monsieur, vous savez bien que je ne puis flatter.

D. FÉLIX.

Jodelet, on m'a fait une piéce fâcheuse,
Il faut assurément que quelqu'ame envieuse
Ait fait, pour me priver de l'objet de mes vœux,
Courir des bruits de moi très-désavantageux.

JODELET.

Je vous l'ai toujours dit, votre façon de vivre,
Très-bonne à détester, et très-mauvaise à suivre,
Vous doit perdre à la fin.

D. FÉLIX.

Hà ! je le connois bien.

JODELET, *il redit les vers qui sont au commencement.*

Vois-tu, j'aime par-tout, et si je n'aime rien ;
Et je me ris souvent, très-maître de moi-même,
De celle qui me hait et de celle qui m'aime,
Je prends plaisir à faire enrager des rivaux.

D. FÉLIX.

Qu'est-ce que tu dis-là ?

JODELET.

Certains discours moraux
Que j'ai souvent l'honneur de vous entendre dire.

D. FÉLIX.

Hà ! mon dieu, Jodelet, il n'est plus tems de rire,
Je ne veux plus songer qu'à finir ces bruits-là,
Et me justifier à Pédro d'Avila ;
Je suis las d'en avoir la tête inquiétée.
Viens, je veux t'envoyer parler à Dorothée.
Dom Diegue m'a fait un tour d'homme sans foi,
Mais il s'est fait du mal autant et plus qu'à moi ;
Je l'estime perdu dans l'esprit de Lucie :
D'être mal dans le sien, fort peu je me soucie.

JODELET.

J'ai même sentiment pour son chien de valet ;
Mais je lui ferai voir quel homme est Jodelet,
Mais je lui ferai voir à quel homme il se joue ;
Et si je suis de ceux que l'on frappe à la joue.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JODELET, *en chaussons et prêt à se battre.*

OUI, tout homme vaillant doit être pitoyable,
Et j'ai pitié de toi, souffleteur misérable,
Puisque pour le soufflet que tu m'as appliqué,
Tu dois être de moi mortellement piqué.
C'est la premiére fois qu'il m'avoit, que je sache,
L'impertinent qu'il est, donné sur la moustache;
De la façon pourtant qu'il s'en est acquitté,
Je le tiens en cela très-expérimenté,
Je crois que de sa vie il n'a fait autre chose:
Et nonobstant les maux que telle action cause,
Tout pauvre que je suis, je lui donnerois bien,
Pour souffleter ainsi, la moitié de mon bien.
Mais n'est-ce pas à l'homme une grande sottise
De s'aller battre armé de la seule chemise,
Si tant d'endroits en nous peuvent être percés,
Par où l'on peut aller parmi les trépassés?
Le moindre coup au cœur est une sûre voie
Pour aller chez les morts; il est ainsi du foie;
Le rognon n'est pas sain, quand il est entr'ouvert;
Le poumon n'agit point, quand il est découvert;
Une artére coupée, hà! ce penser me tue,
J'aimerois bien autant boire de la ciguë.
Un œil crevé, mon dieu! que viens-je faire ici?
Que je suis un franc sot de m'hasarder ainsi!
Je n'aime point la mort, parce qu'elle est camuse,
Et qui, sans regarder qui la veut ou refuse,
L'indiscrette qu'elle est, grippe, qu'on veuille ou non,
Pauvre, riche, poltron, vaillant, mauvais et bon.
Mais je suis trop avant pour reculer arriére,
C'est à faire en tout cas à rendre la rapiére.
Donc que bien loin de moi la peur et ses glaçons,
Je veux être de ceux qu'on dit mauvais garçons.
Mon cartel est reçu, je n'en fais point de doute;
Mon homme ne vient point, peut-être il me redoute.

Hélas ! plaise au seigneur qu'il soit sot à tel point,
Qu'il me tienne mauvais, et ne se batte point !
Mais les raisonnemens sont tout-à-fait frivoles,
Où l'on a plus besoin d'effets que de paroles.
Animons notre cœur un peu trop retenu.
Çà je pose le cas que mon homme est venu.
Nous avons dégaîné, nous sommes en présence ;
Tâchons de lui donner au milieu de la pance.
Bon pied, bon œil, et flic, et flac, tiens, c'est pour toi,
Zest, j'ai paré ton coup, courage, il est à moi.
Tu recules, poltron ! pare cette venue ;
Plus bas, plus bas, coquin, j'ai défendu la vue.
Hay, hay, j'ai l'œil crevé : non, je me suis trompé.
La peste, le grand coup dont je suis échappé !
Mais tu me payeras la peur que tu m'as faite.

Il faut réciter ces vers-là vîte, avec toute l'ardeur et la vivacité d'un homme qui se bat.

Bon, ce coup-là sans-doute a percé sa jaquette ;
Bon, le voilà perdu ; bon, me voilà sauvé,
Car de ce premier coup son œil droit est crevé ;
Mais il en faut avoir l'une et l'autre prunelle.
Que ferai-je sans yeux ? Tu prendras une vielle.
Hà ! pardon, Jodelet. Non, non, il faut mourir.
Hà ! de grace, pardon. Meurs, sans plus discourir.

SCENE II.

ALPHONSE, JODELET.

ALPHONSE, *surprenant Jodelet.*

HÉ bien ! le fanfaron, qui voulez-vous qui meure ?

JODELET, *tout bas.*

Que cet homme maudit survient à la malheure !
Ce n'est rien.

ALPHONSE.

Ce n'est rien ? par la mort !

JODELET.

Hà ! tout beau,
Ce n'est rien.

ALPHONSE.

Pourquoi donc l'épée hors du fourreau ?

JODELET.

Ma foi, je récitois des vers de comédie.

ALPHONSE.

Hà ! c'est trop lanterner, je veux qu'on me le die,
Contre qui s'est battu le grand fou que je voi ?

JODELET.

Contr'un qui s'est battu vaillamment, sur ma foi.
J'estime la valeur en mon ennemi même.

ALPHONSE.

Vous a-t-il point blessé, que vous êtes si blême ?
Suivant votre cartel, que j'ai tantôt reçu,
Je viens vous contenter.

JODELET.

Quelqu'un vous a déçu,
Je n'écrivis jamais de ma vie, ou je meure ;
Puis, je ne me bats pas deux fois en un quart-d'heure.

ALPHONSE.

Qu'on lise ce cartel.

JODELET.

Oui dà, je le lirai,
Puis après, s'il vous plaît, monsieur, je m'en irai.

CARTEL.

QUELQUES médisans disent que vous m'avez donné un soufflet : je ne puis croire cela de votre courtoisie. Mais le moyen de faire taire le peuple, si ce n'est que votre seigneurie ne lui ferme la bouche de sa main libérale, comme on dit qu'elle a fermé la mienne ? Mon maître m'a dit qu'il faut pour mon honneur que je vous donne des coups de bâton, ou que j'aie de votre sang. Je ne songe pas à vous en donner, parce que j'y trouve quelque difficulté ; et encore qu'à vous tirer du sang, et vous attirer à la campagne, je trouve aussi quelque chose qui me choque, je prie pourtant votre seigneurie de se trouver vers le soir à la grand'place, et de pardonner la peine que lui donne son humble serviteur,

JODELET.

ALPHONSE.

Hé bien! que dites-vous de ce brave cartel?

JODELET.

Que béni soit de dieu celui qui l'a fait tel.

ALPHONSE.

Il n'est donc pas de vous?

JODELET.

Hà! vous pouvez bien croire
Que je n'ai pas pour vous d'intention si noire.

ALPHONSE.

J'ai quelqu'affaire ailleurs, et si je n'en avois,
Je m'acquitterois mieux de ce que je vous dois.
Je crois m'en acquitter un jour en galant-homme.

Il le bat et s'en va.

Recevez cependant cette petite somme
De nazardes, soufflets, coups de pieds et de poings.

JODELET.

J'eusse bien attendu, je n'en ai pas besoin.
Enfin nous avons donc la dague dégaînée,
Et nous sommes trouvés en campagne assignée.
Si je ne l'eusse fait, qu'est-ce qu'eût dit de moi
Ce drôle? il en eût fait cent pièces, sur ma foi.
Oh! qu'il est important d'avoir bien du courage!
Et que je me vais plaire à faire du carnage!
Je m'en vais devenir un vrai coupe-jarret,
On ne me verra plus à la main qu'un fleuret.
Mais j'apperçois quelqu'un. J'ai peur qu'on ne me voie.

SCENE III.

D. FÉLIX, ALPHONSE, D. PÉDRO.

D. FÉLIX.

FAUT-IL qu'un tel malheur vienne troubler ma joie!

D. PÉDRO.

Elle est jeune, monsieur, et ce ne sera rien;
J'en ai souvent autant, et je m'en guéris bien.

D. FÉLIX.

Voyant ainsi souffrir ma déité visible,
Si je ne m'affligeois, je serois insensible.

D. PÉDRO.

Ne vous affligez point; je vous dis tout de bon,
Et foi d'homme d'honneur, que tantôt sourde ou non,
Que sa douleur augmente ou bien qu'elle finisse,
Je veux absolument que l'hymen s'accomplisse.
Et d'inclination aussi-bien que d'honneur,
Je m'y trouve engagé.

D. FÉLIX.

Hélas! tout mon bonheur
Dépend de son amour, mon malheur de sa haine:
C'est m'élever au trône, au sortir de la chaîne.

D. PÉDRO, *parlant à Alphonse qui paroît sur le théâtre.*

Vous voilà donc encor? je vous croyois parti.

ALPHONSE.

Je m'en vais à la cour chercher quelque parti;
Mais un de mes amis à demeurer m'engage,
En me faisant trouver un mulet de louage.

D. PÉDRO.

Et le bon dom Diegue est-il encor ici?
Est-il allé tirer sa femme de souci?

ALPHONSE.

Il est parti tantôt, et j'apporte une lettre
Qu'en passant par la poste on vient de me remettre:
Elle s'adresse à lui, vous la verrez, monsieur.
Ne commandez-vous rien à votre serviteur?

D. PÉDRO.

Ami, dieu te conduise et te donne un bon maître.
Or çà, voyons un peu la lettre de ce traître,
De ce faux dom Diegue: ô l'insigne imposteur!
Et qui n'auroit trompé ce visage menteur?

LETTRE.

MON CHER ÉPOUX,

Sachant que dom Félix de Fonséque est votre ami, je vous écris à la hâte qu'on a exécuté ici des faux-monnoyeurs, qui l'ont accusé d'être leur complice. Avertissez-le qu'un exemt est parti avec ordre de le prendre en quelque lieu qu'il soit, et revenez voir promptement votre fidéle

DOROTHÉE.

D. PÉDRO.

Hé quoi! vous travaillez en moderne médaille?
Vraiment je fais grand cas d'un homme qui travaille.
Multiplier ainsi les armes de son roi,
C'est pour être bientôt dans quelque bon emploi.

D. FÉLIX.

Que me dites-vous là? je n'y puis rien comprendre.

D. PÉDRO.

Lisez, lisez, monsieur. Autre fourbe de gendre.
Ma foi, j'étois pourvu de gendres richement;
Le bon dieu nous assiste, et bien visiblement;
Et ces deux lettres sont un fort bon témoignage
Qu'il a jetté les yeux sur mon petit ménage.

D. FÉLIX.

Monsieur, je veux savoir d'où cette lettre vient,
Et l'on me fait grand tort, monsieur, si l'on ne tient
Le fourbe qui vous vient d'apporter cette lettre.

D. PÉDRO.

Vraiment il est bien loin.

D. FÉLIX.

Je veux le faire mettre
Au fond d'une prison, tant qu'il ait confessé
Qui m'a si méchamment en l'honneur offensé.

D. PÉDRO.

Que veut ce cavalier?

SCENE IV.

D. GASPARD, D. PÉDRO, D. FÉLIX, HÉLENE, BÉATRIX.

D. GASPARD.

Messieurs, c'est avec peine,
(Mais il faut obéir à la loi souveraine)
Que je viens arrêter, par ordre de la cour,
Le seigneur dom Félix, par force ou par amour.

D. FÉLIX.

Par force ou par amour? ni par l'un ni par l'autre,
Vous aurez de mon sang, ou bien j'aurai du vôtre.

D. GASPARD.

N'obéir pas au roi, c'est se perdre à crédit.
Je vous prends à témoins, messieurs.

D. FÉLIX.

C'est fort bien dit,
Je défends mon honneur, toi défends bien ta vie.

D. PÉDRO.

J'ai bien peur que l'hymen devienne tragédie,
Je veux aller après.

HÉLENE.

Mon pére, qu'est ceci?

D. PÉDRO.

J'y vais voir.

HÉLENE.

Béatrix, suis-moi, j'y vais aussi.

BÉATRIX.

Et moi, je vais conter à madame Lucie
Tout ce brouillamini.

SCENE V.

D. DIEGUE, ALPHONSE.

D. DIEGUE.

Oui, cela me soucie,
Et si ce stratagême est par eux éventé,
Je ne me vis jamais à telle extrémité.

ALPHONSE.

Monsieur, tout ira bien.

D. DIEGUE.

Frappe vîte à la porte,
Et tâche d'obtenir que j'entre, ou qu'elle sorte.

Alphonse entre.

Il faut que je lui parle, à quel prix que ce soit.
O dieu, les rudes coups que mon ame reçoit!
Je dois aujourd'hui perdre, ou gagner ma maîtresse.
Nous venons de tenter le dernier coup d'adresse:
Et si ce coup me manque, à quoi plus recourir,
Aimant comme je fais, si ce n'est à mourir?
Mais mon ange paroît, un si charmant visage
Ne peut être jamais qu'un bienheureux présage;
Alphonse l'entretient du beau tour qu'il a fait,
Il faut lui donner téms de l'apprendre.

SCENE VI.

LUCIE, ALPHONSE, DOM DIEGUE.

LUCIE.

En effet,
Il me fait grand'pitié. Dans la ville où nous sommes
On ne trouvera pas deux si dangereux hommes,
Que votre maître et vous.

ALPHONSE.

Vous l'êtes plus que nous,
Car nous ne faisons rien que pour l'amour de vous.

LUCIE.

Et cette lettre étoit encor de Dorothée?

ALPHONSE.

Et de ma même main écrite et présentée.
Enfin donc notre exemt, hardi comme un lion,
Est entré; dom Félix a fait rebellion;
L'exemt, après son coup, a regagné la rue,
Dom Félix furieux comme un cheval qui rue,
L'a suivi chamaillant; notre exemt s'est sauvé;
On le cherchera bien avant qu'on l'ait trouvé.

LUCIE.

O dieu! qu'on va parler de moi, d'étrange sorte!
Mais si notre dessein réussit, que m'importe?

D. DIEGUE.

Hà! mon ange, est-ce vous qui venez m'éclairer?
Que dois-je devenir? dois-je encor espérer?

LUCIE.

Votre peine est petite à l'égard de la mienne,
Je sais bien moins que vous ce qu'il faut que devienne
Une fille insensée, et qui fait tant pour vous,
Qu'elle trahit un pére, une sœur, un époux.

D. DIEGUE.

Après tant de bonté, tout ce que je puis faire,
C'est de vous adorer, mon bel ange, et me taire.

LUCIE.

Enfin nous dépendons de l'amour et du sort.
Serez-vous à ma sœur?

D. DIEGUE.

Hà! plutôt à la mort.

LUCIE.

Serai-je à dom Félix?

D. DIEGUE.

Tant que j'aurai de vie,
Vous ne me serez point par un mortel ravie.

LUCIE.

Et moi, je vous promets, si je ne suis à vous,
Qu'aucun homme vivant ne sera mon époux;
Car enfin, dom Diegue, il est vrai, je vous aime;
Si vous m'aimez bien fort, je vous aime de même;
Je devrois témoigner plus de confusion,
En vous faisant ici cette confession,
Que vous pouvez trouver étrange en une fille.
Mais lorsqu'à quelque sotte un homme de cour brille,
C'est avec tel effet, et si cruellement,
Que la pauvrette en perd souvent le jugement.
J'en suis, ô dom Diegue, un assez bel exemple,
Puisque je crains d'avoir des douleurs dans la temple,
D'être tout-à-fait sourde, et qu'on me croit chez nous
Une folle, et cela tout pour l'amour de vous.

D. DIEGUE.

Dieu! comment raillez-vous, ayant encor à craindre?
Mais quels sont donc ces maux que vous venez de feindre?

LUCIE.

J'ai contrefait la sourde avec un tel effet,
Que j'en ai reculé mon hymen trop tôt fait;
Mais je ne vois plus goutte en ce péril extrême,
Et ma sœur qui me hait autant qu'elle vous aime,
Dit que mon mal de tête est un mal inventé,
Et que mon plus grand mal est ma méchanceté.
Mon pére qui ne sait à qui croire, en enrage;
Dom Félix qui me croit bien malade, fait rage
De plaindre son malheur d'une mourante voix.
Je me rirois d'eux tous, tout mon sou, si j'osois;
Mais nous sommes encor assez loin du rivage,
Pour respecter les vents, et craindre le naufrage.

D. DIEGUE.

Nous gagnerons le port, si nous avons du cœur;
Des périls les plus grands le courage est vainqueur,
On vient à bout de tout dès que l'on s'évertue.
Qui tremble, est le premier le plus souvent qu'on tue.

LUCIE.

Hé bien! qu'inférez-vous de ces proverbes-là?

D. DIEGUE.

Qu'il faut ou découvrir à Pédro d'Avila

Que nous nous entr'aimons; ou bien sans qu'il le sache,
Et sans considérer s'il l'agrée, ou s'en fâche,
Que tout présentement vous me donniez la main,
Et que je vous enléve ou ce soir ou demain.

LUCIE.

Vous êtes importun, tenez, je vous la donne;
Et quant à m'enlever, faites, je m'abandonne;
Je n'ai plus rien sur moi, je vous ai tout donné.

D. DIEGUE.

Ce jour-ci, de mes jours est le plus fortuné.

BÉATRIX.

Hé, mon dieu! songez bien à faire bonne mine,
Le bon-homme revient.

LUCIE.

S'il évente la mine;
Nous n'avons qu'à monter à cheval cette nuit,
Et nous sauver sans craindre et sans faire de bruit.
Béatrix, viens m'aider à faire la malade.

SCENE VII, *et dernière.*

D. PÉDRO, D. DIEGUE, D. GASPARD, LUCIE, BÉATRIX, HÉLENE.

D. PÉDRO.

Je ne me trompe point, quand je me persuade
Que l'exemt est un fourbe, et dom Félix aussi,
Puisque tous ses desseins ont fort mal réussi.
Dieu permet quelquefois que le méchant prospére,
Mais augmente toujours la peine qu'il différe.
Ho, ho, que faites-vous ici dans ma maison?
Y venez-vous brasser nouvelle trahison?

D. DIEGUE.

Je vous dirai, monsieur, le sujet qui m'ameine;
Sachant que dom Félix se trouvoit bien en peine,
Je reviens pour servir mon ami, si je puis,
Et pour me faire voir à tous tel que je suis.
Oui, si vous m'écoutez comme juge équitable,
Vous ne me croirez plus de trahison capable;

Mais un pauvre amoureux qui n'a rien tant à cœur,
Que se voir votre gendre et votre serviteur.

D. PÉDRO.

Mon gendre! et que diroit madame Dorothée?

D. DIEGUE.

Si-tôt qu'on vous aura la chose bien contée,
Et que vous verrez clair dans mon intention,
Le pouvoir qu'a sur nous notre inclination,
Assurément, monsieur, sera toute ma faute.
Mais avant dites-moi nouvelle de mon hôte,
J'en suis inquiété; car on m'a dit, monsieur,
Qu'il étoit accusé d'être faux-monnoyeur,
Et devant qu'il ait pu se sauver par la fuite,
Qu'un exemt est venu sans archers ni sans suite,
L'arrêter.

D. PÉDRO.

En cela je vois je ne sais quoi
Qui sent beaucoup la fourbe, et peu l'ordre du roi.
Quand il est question de faire la capture
D'un homme atteint d'un cas de pareille nature,
Les exemts ne vont point, s'ils ne sont bien suivis;
Et ce qui me confirme encor en mon avis,
C'est que ce maître exemt fait l'amour à ma fille,
Et s'appelle . . . attendez, dom Gaspard de Padille;
Dom Félix l'a poussé d'abord en chamaillant:
L'autre parant toujours, et toujours se raillant,
Comme n'ayant pas peur d'un si foible adversaire;
Dom Félix jure, pousse, et ne lui peut rien faire,
Redouble ses efforts, dont l'autre enfin pressé,
Attaque vivement son ennemi lassé,
Le blesse dans un bras, lui fait tomber l'épée,
Et lui met à ses pieds une oreille coupée.
Dom Félix tout sanglant tombe sur le pavé;
Dom Gaspard à l'instant s'est vîtement sauvé.
Mais ce n'est pas encor sa derniére infortune,
Le ciel sur le méchant n'en verse pas pour une:
Un archer du prévôt le regardant de près,
(En vertu d'un décret qu'il m'a fait voir après)
Le saisit au collet; c'étoit sa Dorothée,
Qu'il croyoit par argent avoir bien contentée.
Et qu'un oncle qu'elle a, jaloux de son honneur,
Avoit fait révolter contre ce suborneur.

Tout ceci s'est passé comme un grand feu de paille;
Un moment a vu naître et finir la bataille;
Dom Félix est tombé dans tous ces accidens,
En un demi-quart-d'heure, et même en moins de tems.

D. DIEGUE.

Il est donc en prison ?

D. PÉDRO.

Et de si bonne sorte,
Qu'il faudra qu'il l'épouse auparavant qu'il sorte:
Elle a bonne promesse, outre deux beaux enfans,
Dont le plus vieux, dit-on, n'a pas plus de deux ans.

D. Gaspard paroît.

Mais c'est là notre exemt, ou bien je n'y vois goutte:
Puisqu'il vous rit au nez, je ne suis plus en doute,
Qu'en ce que dom Félix a souffert aujourd'hui,
Vous n'ayez pour le moins autant de part que lui.

D. DIEGUE.

Monsieur, il n'est plus tems de vous cacher la chose;
Du mal qu'a dom Félix, vous seul êtes la cause.

D. PÉDRO.

Moi, la cause ?

D. DIEGUE.

Oui, vous, mais fort innocemment,
Au lieu que dom Félix souffre bien justement.
Car enfin dom Félix est fourbe très-insigne,
Et de votre alliance un homme très-indigne.
Quand vous serez instruit de ses déportemens,
Vous me direz alors s'il est vrai que je mens,
Et me confesserez, qu'épousant votre fille,
Il étoit pour troubler toute votre famille;
Et c'est ce qui m'a fait, je le confesse bien,
Rompre son mariage, et reculer le mien.
Et le petit Janot, et cette Dorothée,
Est une histoire feinte à dessein inventée;
Et l'une et l'autre lettre est une invention
Qui doit vous faire voir ma bonne intention,
Bien mieux que les desseins intéressés d'un traître,
Comme on a cru les miens, avant de les connoître.
Recevez donc, monsieur, pour le gendre perdu,
Mon cousin dom Gaspard qui s'est ici rendu,

Afin

Afin de vous offrir son humble obéissance,
Et recevoir l'honneur d'être en votre alliance.
Par la poste il a su ce matin seulement,
Que le marquis son frére est dans le monument;
Aîné de sa maison, il a droit de prétendre
Aux plus riches partis.

D. PÉDRO.

Refuser un tel gendre,
Et l'accepter aussi sans y bien regarder,
C'est achever bientôt, mais c'est bien hasarder.

D. DIEGÜE.

On peut gagner Madrid à petites journées,
Où l'on peut aisément finir nos hyménées,
Chez le marquis mon pére, encor mieux que chez vous,
Puisque là vous pourrez vous informer de nous.

D. PÉDRO.

Ce n'est pas mal parlé.

D. GASPARD.

Le bonheur où j'aspire,
(Que je préférerois à l'honneur d'un empire)
Est un bien d'un tel prix, qu'on ne le doit donner
A ceux qu'on n'a pas eu le tems d'examiner.

D. PÉDRO.

Il ne reste donc plus qu'à guérir ma Lucie.
Vraiment, son accident tout de bon me soucie.

D. GASPARD.

Qu'a-t-elle donc?

D. PÉDRO.

Elle est sourde depuis hier;
Si fort, qu'en lui parlant il faut toujours crier.

D. GASPARD.

Le ciel, en lui donnant les qualités d'un ange,
Comment l'a-t-il soumise à ce malheur étrange?
Et comment pense-t-il que sans impiété,
On puisse voir souffrir une telle beauté?

D. PÉDRO.

N'irritons point le ciel, qu'il ne nous en punisse;
Ma fille guérira, s'il faut qu'elle guérisse.

Haussant la voix.

Hé bien ! que dites-vous de ce nouvel époux ?

LUCIE, *faisant semblant de ne le pas entendre.*

Il n'est pas à propos de me tâter le poux;
Bon, si j'avois la fiévre.

D. PÉDRO.

Elle est tout-à-fait sourde.

LUCIE.

Je sens certaine humeur aussi froide que lourde,
Qui me tombe en l'oreille avec mille douleurs.

D. PÉDRO.

Je suis pére, excusez si je verse des pleurs.
Ma fille ?

LUCIE, *faisant un cri perçant, qui fait tressaillir tout le monde. Haussant sa voix.*

Haye ! haye ! haye ! haye !

D. PÉDRO.

Peste ! comme elle crie,
J'en ai tout tressailli.

LUCIE.

Moins de bruit, je vous prie,
Je ressens dans l'oreille un si cruel tourment,
Que je ne pense pas pouvoir vivre un moment.

BÉATRIX.

Vous dormez bien souvent la tête découverte,
Tous les rideaux levés et la fenêtre ouverte,
C'est avoir de l'esprit un peu moins qu'un oison.
Mais je crois vous guérir avec une oraison :
Elle vient d'un cousin qui fut homme d'église,
Qui l'apprit à mon oncle ; et qui l'ayant apprise,
En fit part à ma mére ; elle qui savoit tout,
En me la récitant souvent jusques au bout,
Me la fit à la fin entrer dans la mémoire ;
Mais il faudra jeûner, sans manger et sans boire,

Le jour qu'on la dira, puis cacher dans son lit
Quatre brins de fougére.

D. PÉDRO.

Hé bien, as-tu tout dit?

Lucie en sourit, et se cache d'un linge.

Si je prends un bâton, madame l'idiote,
Je te ferai bien taire; au diable soit la sotte.
J'en aurois pourtant ri dans une autre saison.

HÉLENE.

Vous en riez, ma sœur, sans-doute l'oraison
Aura fait son effet.

LUCIE.

Mon dieu, venez me prendre,
J'entre en convulsion.

HÉLENE.

Ce qu'elle veut entendre,
Elle l'entend fort bien; et vous l'allez bien voir.
Ma sœur, mon mariage est en votre pouvoir;
Mon pére ne veut pas qu'on fasse l'un sans l'autre.
Pour achever le mien, consentez donc au vôtre.
Ne m'entendez-vous pas?

LUCIE, *haussant la voix.*

C'est pour avoir été
Tous les jours au serein, tant qu'a duré l'été.

HÉLENE.

Je ne dis pas cela.

LUCIE.

Que faut-il que je fasse?

HÉLENE.

Ce brave cavalier se présente à la place
Du méchant dom Félix; donnez-lui donc la main?

D. PÉDRO.

Il est plein de mérite.

D. DIEGUE.

Et mon cousin-germain.

LUCIE.

Hay ! hay ! je n'en puis plus, ma douleur se réveille ;
Tous les élancemens que je sens dans l'oreille,
Se viennent d'augmenter.

HÉLENE.

Ma sœur, guérissez-vous :
Mon pére le veut bien, vous aurez pour époux
Le seigneur dom Diegue.

LUCIE.

En-vérité ?

HÉLENE.

Moi-même,
Je vous le céderai, car je sais qu'il vous aime.

LUCIE.

Vous me le céderez ?

HÉLENE.

Oui, je vous le promets.

LUCIE.

Je ne suis donc plus sourde, et ne la fus jamais.

D. PÉDRO.

Dieu soit loué, la fourbe est enfin découverte.

HÉLENE.

Hé bien, ne suis-je pas à guérir très-experte ?

D. DIEGUE, *se mettant à genoux avec Lucie.*

Vous pouvez bien, monsieur, nous rendre malheureux,
Mais vous pouvez aussi par un trait généreux
Suspendre les effets d'une juste colére,
En faveur des bontés que doit avoir un pére.
Je n'aime que Lucie, elle n'aime que moi ;
Nous nous sommes donnés l'un et l'autre la foi ;
Et nous sommes, monsieur, si bien unis ensemble,
Qu'on nous fera mourir, si l'on nous désassemble.

LUCIE.

Et moi, si je n'obtiens l'époux que je prétends,
Je redeviendrai sourde, et sourde pour long-tems.

HÉLENE.

Mon pére, voulez-vous que l'affront m'en demeure?

LUCIE.

Mon pére, voulez-vous à l'instant que je meure?

D. PÉDRO.

Vous me causez ici d'étranges passions,
Mais pourtant je défére aux inclinations;
Puisqu'il aime Lucie au mépris de l'aînée,
Il faut bien que le ciel ait la chose ordonnée;
Et que la passion qui le moins me revient,
L'avarice s'entend, n'est pas ce qui le tient.

D. DIEGUE.

Recevant mon cousin, mademoiselle Hélene
Gagne aussi-bien que lui; car outre que sa haine
M'est justement acquise, ayant si mal usé
Du bien qu'elle m'offroit, et que j'ai refusé;
En richesse, en crédit, en esprit, en courage,
Je confesse qu'il a sur moi grand avantage.

HÉLENE.

Monsieur est très-aimable, et je vous en crois bien;
Mais vous paroissez tel, et vous ne valez rien.

D. GASPARD.

Ne m'attribuez rien digne de cette belle,
Qu'un amour violent dont je brule pour elle.

D. PÉDRO.

Je passerois pourtant pour un sot bien aisé,
Si je m'adoucissois, étant si méprisé.
Dois-je donc châtier sa désobéissance?
Ou dois-je déférer à l'humaine impuissance?

LUCIE.

Hà! mon pére, pardon.

D. DIEGUE.

Ayez pitié de nous,
De deux pauvres amans qui sont à vos genoux.

D. GASPARD.

Ne m'accusez-vous point d'espérance trop vaine,
De demander leur grace et votre fille Hélene?

D. PÉDRO.

Hé bien, que dites-vous, ma fille, là-dessus ?

HÉLENE.

Devant vous je n'ai point de choix ni de refus ;
J'espére que ma sœur et son cher infidelle
Me vengeront l'un l'autre, elle de lui, lui d'elle ;
Et je pense, acceptant le parti présenté,
Que je reçois bien plus qu'on ne m'avoit ôté.

D. PÉDRO.

Qu'on tienne donc demain toute chose apprêtée.
Tandis que dom Félix contre sa Dorothée
Devant l'official se défendra s'il peut,
Nous irons à Madrid, puisqu'ainsi dieu le veut,
Et là gaillardement mettre fin à nos noces.
Je vais pour cet effet donner ordre aux carrosses.

D. GASPARD.

Monsieur, si vous avez quelqu'un à quereller,
Vous savez qui je suis, vous n'avez qu'à parler ;
Je me bats quelquefois sans qu'il soit nécessaire,
Jugez si je ferai des combats pour vous plaire ;
Il coutera du sang à qui vous fâchera,
Et pour un seul regard on vous satisfera ;
Faites des ennemis autant que bon vous semble,
Vous me verrez tout seul les battre tous ensemble,
Ou si vous aimez mieux les battre séparez,
Je ferai tout selon que vous desirerez.
Il est vrai qu'on dépense en gardes, mais n'importe,
L'honneur seul est le bien d'un homme de ma sorte.

D. PÉDRO.

Laissons-là le duel, puisqu'il est défendu.

D. GASPARD.

Dites-vous ? Sans duel un état est perdu,
C'est le seul métier noble où la vertu s'exerce,
Et rien n'est comparable à la quarte ou la tierce.

Fin du cinquiéme et dernier Acte.

JODELET,

OU

LE MAÎTRE-VALET,

COMÉDIE,

PAR SCARRON.

A MONSIEUR LE COMMANDEUR DE SOUVRÉ.

MONSIEUR,

Il faudroit que je fusse aussi ingrat que malade, si je ne vous dédiois pas ma Comédie ; et aussi fou qu'ingrat, si je prétendois en vous la dédiant me dégager assez envers vous des obligations que je vous ai. Je vous paie seulement une petite partie d'une dette dont je ne pourrai jamais m'acquitter, ou plutôt je vous donne une chose à laquelle vous avez déjà grande part, puisque je n'ai pu faire ma Comédie, que lorsque mes maux m'ont donné quelque relâche, et que c'est vous qui me les avez rendus plus supportables qu'ils n'étoient, en me faisant toujours l'honneur de m'aimer, tout malheureux que je suis ; et ce bonheur-là, dont je ne puis trouver en moi la cause, mais seulement en votre générosité, me console si bien, que j'ose quelquefois me vanter de rire la plume à la main comme les plus enjoués et les plus heureux. Je ne doute point que quelques-uns ne disent que ma Comédie n'est qu'une farce, et si je me vante de l'avoir faite en trois semaines, qu'il ne se puisse trouver quelqu'homme triste, qui me vienne rompre en visiére, en me disant que j'ai écrit bien des sottises en peu de tems. Mais vous voulez bien, MONSIEUR, que je me serve de votre nom pour le confondre, et que je lui dise que vous n'êtes pas de ceux qui rient d'une chose froide, ou qui se laissent emporter au rire des autres, et cependant qu'elle vous a plu à vous, dont l'esprit et la conduite ont paru avec éclat dans quatre ou cinq Cours les plus renommées et les plus délicates de l'Europe. Je voudrois bien aussi parler de votre courage, que vous avez exercé si dignement en France, en Italie et dans les Mers du Levant. Mais l'Histoire de notre tems ne s'en taira pas ; et certes elle vous fera grande injustice si toutes les fois qu'elle parlera de vous, elle ne le fait avec éloge, et si elle épargne rien du lustre qu'elle a accoutumé de donner aux belles actions ; toutes les fois qu'elle parlera des vôtres, on nommera les lieux où vous les aurez faites. Je ne vous amuserai pas davantage avec mon Epître ; les meilleures de ce genre sont les plus courtes, parce qu'elles importunent le moins. Je la finirai donc comme on finit toutes les autres, en vous assurant que je suis de toute mon ame,

MONSIEUR,

Votre très-humble, très-obéïssant et très-obligé serviteur, SCARRON.

ACTEURS.

DOM JUAN D'ALVARADE.

DOM LOUIS DE ROCHAS.

DOM FERNAND DE ROCHAS.

ISABELLE DE ROCHAS.

LUCRECE D'ALVARADE.

JODELET, *Valet de D. Juan d'Alvarade.*

ETIENNE, *Valet de D. Louis de Rochas.*

BEATRIX, *Servante d'Isabelle.*

La Scéne est à Madrid.

JODELET,

OU

LE MAÎTRE-VALET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JODELET, DOM JUAN.

JODELET.

Oui, je n'en doute plus, ou bien vous êtes fou,
Ou le diable d'enfer, qui vous casse le cou,
A depuis peu chez vous élu son domicile:
Arriver à telle heure en une telle ville,
Courir toute la nuit sans boire ni manger,
Menacer son valet et le faire enrager!

D. JUAN.

Taisez-vous, maître-sot. Cette rue où nous sommes.
Est celle que je cherche.

JODELET.

O le plus fou des hommes!
Et qu'y voulez-vous faire après minuit sonné?
Aller voir dom Fernand?

D. JUAN.

Oui, tu l'as deviné,
Je veux dès cette nuit aller voir Isabelle.

JODELET.

Dès cette nuit plutôt vous brouiller la cervelle,

Si cervelle chez vous est encor à brouiller.

D. JUAN.

Si faut-il, Jodelet, te résoudre à veiller.
Quelque las que tu sois, quelque faim qui te tue,
Je ne suis pas d'avis de sortir de la rue
Sans avoir vu de près l'objet de mon amour,
Le dussé-je chercher jusques au point du jour.

JODELET.

Ressouviens-toi, mortel, qu'il est tantôt une heure,
Que l'on n'ouvrira point où dom Fernand demeure,
Que nous sommes partis ce matin de Burgos,
Que tantôt sur mulets, et tantôt sur chevaux,
Nous avons vous et moi, grace à votre hyménée;
Couru comme deux foux le long de la journée,
Et que toute la nuit faire le chat-huan,
Est très-grande folie au seigneur dom Juan.

D. JUAN.

Ressouviens-toi, mortel, que n'aimer que sa gueule,
Que ne vivre ici-bas rien que pour elle seule,
Est être pis que bête; et donc, ô Jodelet!
Vous n'êtes qu'une bête habillée en valet.

JODELET.

Que je hais les railleurs!

D. JUAN.

Que je hais les ivrognes!

JODELET.

Que je hais les amans, et leurs mourantes trognes!

D. JUAN.

Moi, que j'aime Isabelle, et que son seul portrait
Me perce jusqu'au cœur d'un redoutable trait!

JODELET.

Vous êtes donc de ceux qu'une seule peinture
Remplit de feu grégeois et met à la torture.
Et si monsieur le peintre a bien fait un museau,
S'il s'est heureusement escrimé du pinceau,
S'il vous a fait en toile une adorable idole,
L'original peut-être une fort belle folle,

Sa bouche de corail peut enfermer dedans
De petits os pourris au-lieu de belles dents.
Un portrait dira-t-il les défauts de sa taille ?
Si son corps est armé d'une jaque-de-maille ?
S'il a quelques égouts outre les naturels,
Accident très-contraire aux appétits charnels ?
Enfin si ce n'est point quelqu'horrible squélette,
Dont les beautés la nuit sont dessous la toilette ?
Ma foi, si l'on vous voit de femme mal pourvu,
Puisque vous vous coëffez avant que d'avoir vu,
Vous ne serez pas plaint de beaucoup de personnes.

D. JUAN.

Sais-tu bien, Jodelet, que lorsque tu raisonnes,
Il n'est pas sous le ciel un plus fâcheux que toi ?

JODELET.

Il n'est pas sous le ciel un plus fâché que moi,
Quand il faut à tâtons courir de rue en rue,
Ou bien sous un balcon faire le pied de grue.

D. JUAN.

Jodelet ?

JODELET.

Dom Juan ?

D. JUAN.

Sans doute mon portrait
Envers mon Isabelle aura fait son effet,
J'y suis peint à ravir.

JODELET.

Je sais bien le contraire.

D. JUAN.

Que dis-tu ?

JODELET.

Je vous dis, qu'il n'a fait que déplaire.

D. JUAN.

D'où diable le sais-tu ?

JODELET.

D'où ? je le sais fort bien,
Parce qu'au-lieu du vôtre elle a reçu le mien.

D. JUAN.

Traître, si tu dis vrai, (mais je crois que tu railles)
J'irai chercher ta vie au fond de tes entrailles.

JODELET.

Venez-là donc chercher, car je ne raille point;
Mais en frappant mon corps, épargnez mon pourpoint.

D. JUAN.

Ne pense pas tourner la chose en raillerie.
Dis, comment l'as-tu fait ?

JODELET.

Vous êtes en furie.

D. JUAN.

Oui, j'y suis tout de bon, je n'y fus jamais tant.

JODELET.

Lorsqu'avec bon congé du cardinal infant,
Et lettres de faveur, nous partîmes de Flandre.

D. JUAN.

Hé bien !

JODELET.

Ecoutez donc, et vous l'allez apprendre;
Le desir violent de vous voir à Burgos
Vous fit aller bien vîte, et par monts et par vaux.
Le voyage fut court, mais à notre arrivée
Un frére mis à mort, une sœur enlevée,
Sans savoir où, par qui, ni pourquoi, ni comment,
Vous pensérent quasi gâter le jugement.

D. JUAN.

A quel propos, méchant, viens-tu rouvrir ma plaie
Par le ressouvenir d'une perte trop vraie ?
Hà ! frére non vengé, sœur qui m'ôtes l'honneur,
Et de ton assassin et de ton suborneur,
Je saurai par mon bras si bien me satisfaire,
Que je pourrai vanter ce que j'avois à taire.
Mais venons au portrait.

JODELET.

J'y vais tant que je puis,
Mais, ma foi, je ne sais quasi plus où j'en suis :

Je ne fais que tirer et rengaîner ma langue ;
Car vous interrompez à tout coup ma harangue,
Je n'ai pourtant rien dit qui ne soit à propos.

D. JUAN.

Que ne racontes-tu la chose en peu de mots!

JODELET.

Je ne puis pas parler tandis qu'un autre cause.
Pour moi, je dis toujours par ordre chaque chose.
Or pour votre portrait que j'avois oublié...

D. JUAN.

Jamais ses longs discours ne m'ont tant ennuyé.

JODELET.

A peine fûmes-nous de retour en Castille,
Que Fernand de Rochas vous proposa sa fille.
Là-dessus, son portrait qui vous fut apporté,
Vous rendit plus brulant que le soleil d'été ;
Vingt mille écus étoient offerts avec la belle,
Et vous pour la charmer, comme vous l'étiez d'elle,
Vous voulûtes aussi qu'elle eût votre portrait,
Ainsi vous la frappiez avec son même trait :
Lors à bon chat bon rat, et la pauvre donzelle
Etoit pour en avoir profondément dans l'aile ;
Le stratagême étoit d'amant bien raffiné,
Mais le ciel autrement en avoit ordonné.

D. JUAN.

Enfin finiras-tu quelque jour ton histoire ?

JODELET.

Oui, seigneur, mais il faut vous remettre en mémoire,
Car pour moi je suis las de me ressouvenir.

D. JUAN.

Fusses-tu las aussi de tant m'entretenir !
J'ai bien ici besoin de patience extrême.

JODELET.

Vous vous souviendrez donc que votre peintre même
Me voulut peindre aussi.

D. JUAN.

Poursuis, je le sais bien.

JODELET.

Savez-vous bien aussi qu'il ne m'en couta rien ;
Et que ce bon Flamand est brave homme, ou je meure ?

D. JUAN.

Hé bien, crois-tu pouvoir achever dans une heure ?
As-tu brulé, vendu, bu, mangé mon portrait ?
L'ai-je encore, l'a-t-elle, enfin qu'en as-tu fait ?

JODELET.

Donnez-moi patience, et vous allez l'apprendre.
Mais retournons chez nous, et laissons-là la Flandre.
Comme j'étois après à vous empaqueter,
Vous savez que je suis très-facile à tenter,
Et que le ciel m'a fait curieux de nature,
Pour votre grand malheur j'avisai ma peinture ;
Celle qu'au Pays-bas, comme je vous ai dit,
Sans qu'il m'en coutât rien votre peintre me fit ;
Je la mis aussi-tôt vis-à-vis de la vôtre,
Pour voir si l'une étoit aussi belle que l'autre :
Lors je ne sais comment le diable s'en mêla,
Ni ne puis vous conter comment se fit cela,
La mienne prit la poste, et la vôtre restée,
Fit que j'eus quelques jours la tête inquiétée :
Mais le tems qui dissipe et chasse les ennuis,
M'ayant favorisé de quelques bonnes nuits,
Je me suis défâché de peur d'être malade.
Vous, si vous me croyez, sans faire d'incartade,
Vous ne songerez plus au mal que j'ai commis ;
Puisque c'est par mégarde, il doit être remis.
Voilà la vérité, comme on dit, toute nue.

D. JUAN.

Et qu'aura-t-elle dit de ta face cornue ?
Chien ! qu'aura-t-elle dit de ton nez de bléreau ?
Infame !

JODELET.

Elle aura dit que vous n'êtes pas beau,
Et que si nous étions artisans de nous-mêmes,
On ne verroit par-tout que des beautés extrêmes,

Qu'un

Qu'un chacun se feroit le nez efféminé,
Et que vous l'avez tel que dieu vous l'a donné.
Mais que mal-à-propos peu de chose vous choque!
Si vous pouvez demain lui conter l'équivoque,
Quand elle vous verra brillant comme un phébus,
Vous me remercirez d'un si plaisant abus.

D. JUAN.

Paix là, je vois quelqu'un qui saura bien peut-être
Où loge dom Fernand : va le joindre.

JODELET.

Mon maître?

D. JUAN.

Que veux-tu? parle bas.

JODELET.

Peut-être il n'en sait rien.

D. JUAN.

Hà, malheureux poltron! tu mériterois bien
Qu'il te donnât cent coups.

JODELET.

Il le pourra bien faire.
Cavalier?

SCENE II.

ETIENNE, JODELET, D. JUAN.

ETIENNE.

Qui va là?

JODELET.

Soit dit sans vous déplaire,
Où loge dom Fernand?

ETIENNE.

C'est ici sa maison.

JODELET, *haussant la voix.*

Hà, vraiment pour ce coup mon maître avoit raison!

Le beau-pére est trouvé, venez vîte son gendre.
Nous n'avons qu'à frapper.

ETIENNE.

Et moi, je viens d'apprendre
Que je suis un vrai sot de leur avoir montré
Où mon maître tantôt est en cachette entré,
Et d'où je le tiens prêt de sortir tout-à-l'heure.
Mais j'y veux donner ordre.

D. JUAN.

Est-ce ici qu'il demeure ?

ETIENNE.

Oui, mais il est malade, et n'aime pas le bruit.
Quelles gens êtes-vous ?

JODELET.

Nous n'allons que la nuit,
Nous portons à la nuit amitié singuliére,
Et serions bien fâchés d'avoir vu la lumiére :
Nous sommes de Norvégue, un pays vers le nord,
Où maudit d'un chacun est tout homme qui dort.
Pour moi, je ne dors point ; voyez-vous là mon maître ?
C'est le plus grand veilleur qui se trouve peut-être.

ETIENNE.

Ou plutôt un voleur qui me fera raison
De m'avoir l'autre jour surpris en trahison.
Oui, je le connois bien, et vous étiez ensemble.

JODELET.

Homme un peu bien colére et bien fou, ce me semble :
Sachez si nous l'étions la moitié tant que vous,
Que de ma blanche main vous auriez mille coups,
Et si vous ne fuyez, que cette mienne lame
N'aura plus de fourreau que celui de votre ame.
Mon maître, avancez-vous, je commence à mollir,
Et sans l'obscurité vous me verriez pâlir.

D. JUAN.

A moi, rustaut, à moi, que je vous civilise !

ETIENNE.

Si faut-il ténébreux, que je vous dépayse ;
A deux cent pas d'ici, quoique vous soyez deux ;
Si vous osez me suivre, on s'y battra bien mieux.

D. JUAN.

Oui-dà, je vous suivrai.

JODELET.

La peste, comme il drille!
J'ai pourtant eu frayeur de ce chien de sondrille,
Autrement sans péril je lui cassois les os.
Foin, je n'aurai jamais poltron plus à propos.
Mais d'où diable est sorti cet autre vilain homme?

SCENE III.

D. LOUIS, JODELET, D. JUAN.

D. LOUIS *descend du balcon.*

Etienne.

JODELET.

On y va.

D. JUAN.

C'est son valet qu'il nomme,
Celui qui devant nous vient de gagner au pié.

D. LOUIS.

Ou je me trompe fort, ou je suis épié;
Mais la rumeur ici troubleroit Isabelle,
Et je dois mépriser l'honneur pour l'amour d'elle.
Fuyons, puisqu'il le faut.

D. JUAN.

Demeure, ou tu es mort.
Demeure, encor un coup.

JODELET.

Diantre qu'il pousse fort!

D. JUAN.

Dis ton nom vîtement, ou je t'ôte la vie.

JODELET.

Je suis dom Jodelet, natif de Ségovie.

D. JUAN.

Au diable le maraut, et l'homme du balcon!

JODELET.

Il s'en est envolé léger comme un faucon,
Et moi, sot que je suis, je vuidois sa querelle,
Tandis que le poltron enfiloit la venelle.
De deux grands vilains coups que vous m'avez poussés,
J'ai cru mes intestins par deux fois offensés.
Vous êtes un peu prompt; mais de grace, mon maître,
On sort donc à Madrid ainsi par la fenêtre?
Vous ne me dites mot!

D. JUAN.

L'as-tu bien entendu?

JODELET.

Oui.

D. JUAN.

J'en suis tout confus.

JODELET.

Et moi tout confondu.

D. JUAN.

Je ne dois pas ici rien faire à la volée.

JODELET.

Vous avez, ce me semble, un peu l'ame troublée.

D. JUAN.

Oui, je l'ai, Jodelet, et j'en ai bien sujet;
Mais raisonnons un peu là-dessus.

JODELET.

C'est bien fait,
Raisonnons, aussi-bien j'en ai très-grande envie,
Et je ne pense pas durant toute ma vie
Avoir eté jamais en mes raisons si fort:
Raisonnons donc, mon maître, et raisonnons bien fort.

D. JUAN.

Je suis né dans Burgos, pauvre, mais d'une race
Exempte jusqu'à moi, de honte et de disgrace.

JODELET.

Fort bien.

D. JUAN.

À mon retour de la guerre à Burgos
Je me trouve attaqué de deux différens maux :
Le meurtre de mon frére, et ma sœur enlevée,
Quoique soigneusement dans l'honneur élevée,
Me causent un chagrin qui n'eut jamais d'égal.

JODELET.

Fort mal, fort mal, fort mal, et quatre fois fort mal !

D. JUAN.

Dom Fernand me choisit pour époux d'Isabelle,
Ton portrait pour le mien est reçu de la belle.

JODELET.

Pas trop mal.

D. JUAN.

Nous traitons cette affaire sans bruit,
Et je pars pour Madrid, où j'arrive de nuit.

JODELET.

Un peu mal.

D. JUAN.

Sans songer à me chercher un gîte,
Mon amour droit ici m'améne.

JODELET.

Un peu trop vîte.

D. JUAN.

Je rencontre un valet où loge dom Fernand,
Qui me fait à dessein querelle d'Allemand.
J'en vois sortir son maître.

JODELET.

Il est vrai qu'il détale
Comme un poltron qu'il est.

D. JUAN.

Mais de peur de scandale,
Certes il ne vint point à nous comme un poltron.

JODELET.

Comment y vint-il donc le malheureux larron ?

D. JUAN.

Il y vint, Jodelet, comme aimé d'Isabelle.

JODELET.

Fort mal.

D. JUAN.

Et c'est cela qui me met en cervelle.

JODELET.

Raisonnons donc encor.

D. JUAN.

Hà, ne raisonne plus,
Tes sots raisonnemens sont ici superflus.
Attends, certain conseil que l'amour me suggére
Guérira mes soupçons : c'est en toi que j'espére.
Il faut que dès demain, ô mon cher Jodelet,
Tu passes pour mon maître, et moi pour ton valet :
Ton portrait supposé fait ici des merveilles.
Qu'as-tu, cher Jodelet, tu branles les oreilles ?

JODELET.

Tous ces déguisemens sentent trop le bâton,
J'aime mieux raisonner, et puis que diroit-on,
Dom Juan est valet, et Jodelet est maître ?
Et si par grand malheur, car enfin tout peut être,
Votre maîtresse m'aime, et si je l'aime aussi ?

D. JUAN.

De cela, Jodelet, ne prends aucun souci,
Le mal sera pour moi : mais durant cette feinte,
Les trop justes soupçons dont mon ame est atteinte
Pourront être éclaircis ; car, comme Jodelet,
Je ferai confidence avecque ce valet,
Je ferai l'amoureux de la moindre soubrette,
Mes présens ouvriront l'ame la plus secrette ;
Toi, mangeant comme un chancre, et buvant comme un trou ;
Paré de chaînes d'or comme un roi du Pérou,
Sans prendre aucune part à ma mélancolie.....

JODELET.

Je commence à trouver l'invention jolie.

D. JUAN.

Chez le bon dom Fernand tu seras régalé ;
Et moi de mes soupçons sans cesse bourrelé,
Je me verrai réduit à te porter envie,
Sans espoir de guérir durant ma triste vie.

JODELET.

Et ne pourrai-je pas pour mieux représenter
Le seigneur dom Juan, quelquefois charpenter
Sur votre noble dos ? bien souvent, ce me semble,
Vous en usez ainsi.

D. JUAN.

Quand nous serons ensemble
Tous seuls, et sans témoins, oui je te le permets.

JODELET.

Potages mitonnés, savoureux entremets,
Bisques, pâtés, ragoûts, enfin dans mes entrailles
Vous serez digérés ; et vous lâches canailles
Courtisans de Madrid, luisans, polis et beaux,
Nous vous en fournirons des cocus de Burgos.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, BÉATRIX.

ISABELLE.

CROYEZ-MOI, Béatrix, faites votre paquet,
Sans penser m'éblouir avec votre caquet.
Je ne veux plus de vous.

BÉATRIX.

Et du moins que je sache
Pour quel mal contre moi ma maîtresse se fâche ?

ISABELLE.

Vous ne le savez pas ?

BÉATRIX.

Ma foi, si j'en sais rien.
Ne puissai-je jamais hanter les gens de bien!

ISABELLE.

N'importe, je vous chasse.

BÉATRIX.

Hé bien donc, patience.
Je n'ai pourtant rien fait contre ma conscience;
Et je veux, si jamais j'ai contre vous manqué,
Crever comme un boudin que l'on n'a pas piqué.
Tout ce malheur me vient de cette ame traîtresse,
Et tout mon péché n'est qu'aimer trop ma maîtresse.
Vraiment on dit bien vrai, que toujours les flatteurs
Sont plus crus mille fois que les bons serviteurs.

ISABELLE.

Oui, dame Béatrix, vous êtes innocente,
Il n'est point dans Madrid de meilleure servante;
Vous n'avez point ouvert mon balcon cette nuit?
Vous n'alliez pas nuds pieds pour faire moins de bruit?

BÉATRIX.

Hélas! je m'en souviens, c'étoit votre dentelle,
Que j'avois mis sécher le long d'une ficelle.
Et j'eus peur que la nuit on la prît en ce lieu.

ISABELLE.

Vous ne parlâtes point?

BÉATRIX.

C'est que je priois dieu.

ISABELLE.

Quoi! si haut....

BÉATRIX.

Je le fais, afin que dieu m'entende,
Et la dévotion en est beaucoup plus grande.

ISABELLE.

Et l'homme qui sauta de mon balcon en bas,
Etoit-ce ma dentelle?

BÉATRIX.

Hà! ne le croyez pas;

ISABELLE.

Je l'ai vu, Béatrix.

BÉATRIX.

Hà ! ma bonne maîtresse,
Il est vrai; dom Louis. . . .

ISABELLE.

Hà ! dieu, ce nom me blesse.
Quoi ! ce fut dom Louis ?

BÉATRIX.

Oui, votre beau cousin.

ISABELLE.

Mon beau cousin, méchante, et pour quel beau dessein
L'aviez-vous introduit, infame, abominable ?

BÉATRIX.

Si c'est un grand péché que d'être charitable,
Vous avez grand sujet de me crier bien fort;
Mais si vous m'écoutiez, je n'aurois pas grand tort.

ISABELLE.

Vous parlerez long-tems avant que je vous croie.

BÉATRIX.

Ne puissiez-vous jamais souffrir que je vous voie,
Si je ne vous dis vrai ! Ce fut donc hier au soir
Que le bon dom Louis vint ici pour vous voir.
A cause qu'il pleuvoit je le mis dans la salle,
Ce fut bien malgré moi, car je crains le scandale;
Mais le drôle qu'il est entra bon gré, malgré.
Tôt après j'entendis cracher sur le degré
Votre pére Fernand; vous savez bien qu'il crache
Plus fort qu'aucun qui soit dans Madrid que je sache.
Au bruit de ce crachat dom Louis se sauva
Dedans votre balcon qu'entr'ouvert il trouva;
Je l'enfermois encor lorsque vous arrivâtes,
Avecque le vieillard trop long-tems vous causâtes:
Cependant dom Louis le balcon habitoit,
Où de vos longs discours peu content il étoit;
Enfin quand je vous vis dans le lit assoupie,
Moi qui suis de tout tems encline à l'œuvre pie,

Je l'allai délivrer très-charitablement,
Il me dit qu'il vouloit vous parler un moment.
Je dis *nescio vos*, et lui chantai goguette,
Disant, allez chercher votre dariolette.
Un autre l'eût servi, car il parloit des mieux,
Et je voyois tomber les larmes de ses yeux;
Mais lorsqu'en me coulant en main quelques pistoles,
Et qu'en me conjurant de ses belles paroles,
Et m'appellant mon cœur, ma chére Béatrix,
Il m'eut mit dans le doigt une bague de prix,
Je veux bien l'avouer, j'eus une telle rage,
Que je pensai deux fois lui sauter au visage.
Non que tous ses regrets ne me fissent pitié,
Et vraiment je le crois de fort bonne amitié,
Mais dans vos intérêts je ne connois personne;
Brebis par-tout ailleurs, j'y suis une lionne.
Et lui, si-tôt qu'il vit que ce n'étoit plus jeu,
Que de fine fureur j'avois la face en feu,
Du balcon sans tarder il sauta dans la rue,
Où j'entendis crier tôt après! tue! tue!
Voilà ce grand sujet de mon exclusion,
Et le juste loyer de mon affection.
Il faut bien que je sois fille peu fortunée;
Je fondois mon bonheur dessus votre hyménée,
Et si de dom Juan qu'on dit être venu,
Mon zéle à vous servir pouvoit être connu,
Je n'espérois pas moins....

ISABELLE.

Quoi! dom Juan encore,
Un homme que je crains, un homme que j'abhorre,
Après un dom Louis m'est par vous allégué?
Prétendez-vous par-là me rendre l'esprit gai?
Adieu, fille de bien, que plus je ne vous voie.

BÉATRIX.

Au diable dom Louis, c'est là que je t'envoie,
Maudit soit le badaut, et l'amoureux transi!
Le malheureux qu'il est me cause tout ceci.
Est-il dedans Madrid fille plus malheureuse?

SCENE II.

D. FERNAND, BÉATRIX, ISABELLE.

D. FERNAND.

QU'AVEZ-VOUS, Béatrix, vous faites la pleureuse ?

BÉATRIX.

Votre fille me chasse, et si je n'ai rien fait
Que lui représenter qu'elle doit en effet
Agréer dom Juan, parce qu'il le mérite,
Et que vous le voulez.

D. FERNAND.

La cause est bien petite
Pour vous mettre dehors, et ma fille a grand tort ;
Mais pour vous rajuster je ferai mon effort ;
Faites-la-moi venir. Souvent mon Isabelle
Et cette Béatrix ont ensemble querelle ;
Tantôt c'est pour un mot de travers répondu ;
Pour un miroir cassé, pour du blanc répandu ;
Souvent aussi ce n'est que pour une vétille,
C'est-à-dire pour rien. Mais j'apperçois ma fille :
Ce n'est point la saison de chasser des valets,
Quand il ne faut penser qu'à danses et balets,
Pour moi, tout le premier, je veux faire gambade,
Car j'espére aujourd'hui, dom Juan d'Alvarade.

ISABELLE.

Espérez, espérez cet agréable époux ;
Moi, j'espére la mort moins cruelle que vous.

D. FERNAND.

Je suis donc bien cruel, puisqu'elle est moins cruelle ?
Vraiment, notre Isabeau, vous nous la donnez belle.
Hà ! que si je croyois mon esprit irrité,
Votre jeune museau se verroit souffleté ;
Et si je faisois bien, qu'avec ces deux mains closes,
Je ternirois de lys et fanerois de roses !
Vous voulez volontiers quelque godelureau
Qui méthodiquement vous léche le morveau,

Un faiseur de recueils, un débiteur de rimes,
Un de ces libertins qui causent aux minimes,
Un plisseur de canons, un de ces fainéans
Qui passent tout un jour à nouer des galans,
Ou se faire traîner couché dans un carrosse;
Si je lui faisois plaie, ou du moins une bosse,
Ne ferois-je pas bien? qu'en dis-tu, ma raison,
Puis-je oublier sa faute à moins d'être un oison?
La coquine s'en rit, et je veux qu'elle en pleure;
Et moi, j'en ris aussi, peu s'en faut, ou je meure:
Quand quelqu'un pleure ou rit, j'en use tout ainsi,
Et parce qu'elle rit, je m'en vais rire aussi:
Peste, que je suis sot!

Il rit, voyant rire sa fille.

ISABELLE.

Je confesse, mon pére,
Que vous avez raison de vous mettre en colére;
Mais confessez aussi, regardant ce tableau,
Affreux au dernier point, bien loin de sembler beau,
Que ma douleur est juste alors qu'elle est extrême,
Et qu'il faut bien qu'il soit la brutalité même,
Le brutal sur lequel ce marmouset est fait.

D. FERNAND.

Vous jugez donc d'un homme, en voyant son portrait?
Souvent un vilain corps loge un noble courage.
Et c'est un grand menteur souvent que le visage.
Il est vrai, celui-ci doit se plaindre de l'art,
Et tout y représente un insigne pendart.
Où diable ai-je pêché ce détestable gendre?
Et comment dom Fernand a-t-il pu se méprendre?
Je pensois bien avoir trouvé la pie au nid.
Mais pourtant, mais pourtant, beaucoup de gens m'ont dit
Qu'on estime à la cour ce Juan d'Alvarade.
Or bien, promettez-moi, sans faire de boutade,
Que vous le traiterez par-tout civilement;
Et moi, je vous promets, foi d'homme qui ne ment,
S'il se trouve aussi sot que sa peinture est laide,
A tous ces embarras, de donner bon reméde.
Mais une dame vient qui ne veut se montrer:
Je voudrois bien savoir qui l'aura fait entrer,

Sans venir demander si nous sommes visibles ;
Les bourreaux de valets sont tous incorrigibles.
Madame, sans vous voir, et sans vous demander
Le nom que vous avez, vous pouvez commander.

SCENE III.

LUCRECE, DOM FERNAND.

LUCRECE.

Je n'attendois pas moins d'une ame si civile,
Je viens, ô dom Fernand, chez vous chercher asyle.
Mais puis-je sans témoins vous conter mon malheur?

D. FERNAND.

Oui-dà, retirez-vous.

LUCRECE.

Fais si bien, ma douleur,
Que l'on puisse trouver quelqu'excuse à mes fautes;
Non, je ne me plains point du repos que tu m'ôtes.
Si je puis faire voir, par mes pleurs infinis,
Que mes yeux, ont été de mon crime punis.
Mes yeux, mes traîtres yeux qui reçurent la flâme
Qui noircit mon honneur et me couvre de blâme;
Mes traîtres yeux de qui les criminels plaisirs
Me feront à la fin exhaler en soupirs.
Pleurez donc, ô mes yeux, soupirez, ma poitrine.

D. FERNAND.

Parbleu! cette étrangére est de fort bonne mine.

LUCRECE.

Et vous, mes foibles bras, embrassez ses genoux.
Vous ne me verrez point lever de devant vous,
Que je n'aie obtenu le secours que j'espére.

D. FERNAND.

Ce style est de roman, et je vous en révére.
Ma sotte d'Isabeau n'a jamais lu roman;
Quant est de moi j'estime Amadis grandement.

Vous n'êtes pas personne à qui rien on refuse ;
De refuser aussi personne ne m'accuse ;
Croyez donc aisément, tout cela supposé,
Qu'il ne vous sera rien de ma part refusé.

LUCRECE.

Il faut donc, ô Fernand, que je vous importune
Du récit de ma race et de mon infortune ;
Pour ma race bientôt vous en serez savant,
Car mon pére défunt m'a dit assez souvent
Qu'il avoit avec vous fait amitié dans Rome,
Et qu'il vous connoissoit pour brave gentilhomme.

D. FERNAND.

Ces vers sont de Mairet, je les sais bien par cœur,
Ils sont très-à-propos, et d'un très-bon auteur.
Toujours d'un bon auteur la lecture profite,
Et savoir bien des vers est chose de mérite.

LUCRECE.

Burgos est donc la ville où je reçus le jour ;
Mais cette ville enfin vit naître mon amour,
Et je dois l'abhorrer et pour l'un et pour l'autre.
Hélas ! fut-il jamais destin pareil au nôtre !
Car ma mére en travail quand je nâquis mourut,
Mon pére de regret, quand mon amour parut ;
Cruel ressouvenir de ma faute passée,
Quand donnerez-vous tréve à ma triste pensée ?
Diégo d'Alvarade est le nom qu'il avoit,
Avec beaucoup de soin sa bonté m'élevoit,
Je lui fis espérer beaucoup de mon enfance ;
Mais, hélas ! ce fut bien une fausse espérance.
Mes deux fréres n'étoient pas moins de lui chéris,
Car le ciel les avoit traités en favoris ;
Je vivois avec eux contente et fortunée.
Mais que l'amour bientôt changea ma destinée !
Un étranger qui vint aux fêtes de Burgos,
Fit voir en nos tournois qu'il avoit peu d'égaux.
Nous nous vîmes le soir dedans une assemblée,
Je souffris son abord et j'en fus cajolée,
Ou plutôt mon esprit fut par le sien charmé,
Il feignit de m'aimer, tout de bon je l'aimai ;
Mais souffrez que mes pleurs vous apprennent le reste,
Car tout en est honteux, car tout en est funeste,

Puisque mon crime, hélas! un frére me ravit,
Et que d'affliction mon pére le suivit.
Moi, sans pleurer leur mort, sans rougir de ma flâme,
L'amour avoit banni la raison de mon ame;
J'adorois en esprit mon infidéle amant,
Que j'attendis deux ans à Burgos vainement.
A la fin je vois bien que je suis délaissée,
Je quitte mes parens; et comme une insensée,
Maudissant mon amour, souhaitant le trépas,
Pour trouver ce méchant j'adresse ici mes pas.
Hélas! il m'avoit dit qu'il me seroit fidelle :
Mais qu'on croit aisément dès que l'on se croit belle,
Et que pour s'assurer d'un cœur comme le sien;
La beauté bien souvent est un foible lien!
J'en suis, ô dom Fernand, un exemple effroyable;
Car pour avoir trop cru un tigre impitoyable,
Qui me prit par les yeux, et triompha de moi,
Se déguisant d'un nom aussi faux que sa foi,
Je me vois devant vous comme une forcenée,
Maudissant mille fois le jour sa destinée.
Hélas! que contre moi le ciel est irrité,
Puisque tout mon espoir n'est qu'un nom aposté,
Et qu'avec cet espoir justement je m'étonne,
Quand je vois que ce nom n'est connu de personne!
Cependant il est vrai qu'il habite ces lieux,
L'ingrat, car l'autre jour il parut à mes yeux :
Mais je ne le pus joindre, et je n'ai pu connoître,
Par un nom qu'il n'a pas, la demeure d'un traître,
Que le ciel à mes yeux ne devroit plus cacher,
Si les pleurs avoient pu jusqu'ici le toucher.
Mais je m'adresse à vous comme au dernier reméde;
Pour trouver cet ingrat, je demande votre aide.
Je sais bien, vu le rang qu'en ces lieux vous tenez,
Qu'il me fera raison si vous l'entreprenez.
Je n'alléguerai point mon pére et sa mémoire.
Je veux vous conjurer par votre seule gloire,
Et sans vous obliger d'un langage flatteur....

D. FERNAND.

Pour faire court, je suis votre humble serviteur,
Et l'ai toujours été de monsieur votre pére,
Il me faisoit l'honneur de m'appeller son frére:
Quant à vous, disposez de tout ce que je puis;
Ma fille tâchera d'adoucir vos ennuis.

SCENE IV.

BÉATRIX, D. FERNAND.

BÉATRIX.

MONSIEUR votre neveu demande avec instance,
De vous entretenir pour chose d'importance.

D. FERNAND.

Madame, je reviens à vous dans un moment.
Béatrix, menez-la dans mon appartement,
Et qu'on fasse venir mon neveu tout-à-l'heure.
Cette femme est la sœur de mon gendre, ou je meure.
Il me faut pressentir s'il voudra bien la voir.
Nous ne laisserons pas de tout notre pouvoir
De chercher son amant et la tirer de peine.
Hé bien! cher dom Louis, quelle affaire vous meine?
En quoi puis-je servir un si brave neveu?

SCENE V.

D. LOUIS, D. FERNAND.

D. LOUIS.

MONSIEUR, un mien ami m'a mandé depuis peu
Que j'avois sur les bras une grande querelle.
Je sais bien pour chercher un conseiller fidelle,
Puisqu'il est question d'honneur et de combats,
Que m'adressant à vous, je ne me trompe pas.

D. FERNAND.

Au moins ne pouvez-vous en employer un autre,
Qui vous chérisse plus, et qui soit autant vôtre;
Jusques au dégaîner je vous le montrerai.
Est-ce par ce billet?

D. LOUIS.

Oui, je vous le lirai.

D. FERNAND.

Lisez donc, aussi-bien j'ai perdu mes lunettes,
Et n'est pas trop aisé d'en recouvrer de nettes.

D. LOUIS.

LETTRE.

Le jeune frére de celui
Que vous avez tué pour quelques amourettes,
Part de ce pays aujourd'hui
Pour aller en cour où vous êtes;
Je ne sais pas pour quel sujet;
Mais je sais bien que vous l'écrire,
Pour éviter pareil accident, ou bien pire,
Est à moi fort bien fait.

D. PÉDRO OSORIO.

D. FERNAND.

Où fut-ce?

D. LOUIS.

Dans Burgos.

D. FERNAND.

Etoit-ce un cavalier?

D. LOUIS.

Oui, de mes grands amis.

D. FERNAND.

En combat singulier?

D. LOUIS.

Non, ce fut par mégarde, et durant la nuit noire,

D. FERNAND.

Contez-moi le détail de toute cette histoire.

D. LOUIS.

Vous allez tout savoir.

D. FERNAND.

S'entend en peu de mots.

D. LOUIS.

Vous vous souvenez bien des fêtes de Burgos,

Pour le premier enfant qu'eut la grande Isabelle
Des royales vertus le plus parfait modelle,
Un ami qui faisoit trop d'estime de moi
M'invita de venir à ce fameux tournoi,
Pour montrer avec lui notre valeur commune.
Là, contre six taureaux j'eus assez de fortune,
Dans les autres combats j'eus un bonheur égal.
Le soir il me mena voir les dames au bal;
Une beauté m'y prit, et je la pris de même:
Dans ce commencement j'eus un bonheur extrême;
Hélas! ce grand bonheur à la fin se trouva
Un des plus grands malheurs qui jamais m'arriva.
Le lendemain j'obtins de l'aller voir chez elle;
Si je lui plaisois fort, je la trouvois fort belle;
Et certes je l'aimois aussi sincérement
Que peut jamais aimer un véritable amant.
Pour faire court, un soir que nous étions ensemble,
J'entends rompre la porte, et je la vois qui tremble,
Je me léve et je mets mon épée à la main,
Elle prend la chandelle, et la souffle soudain.
La porte s'ouvre, on entre, on m'attaque, on me blesse,
Sans voir, je pousse, pare, et plus d'heur que d'adresse,
J'en fais d'abord choir un blessé mortellement,
Puis dans l'obscurité je m'échappe aisément.
Hélas! le jour d'après, quelle fut ma tristesse,
Quand le mort se trouva frére de ma maîtresse,
Et de plus, ô malheur dur à mon souvenir,
Ce même intime ami qui m'avoit fait venir!
Comment ne sus-je point que cette pauvre amante
Depuis deux ou trois mois logeoit chez une tante?
Comment ne sûmes-nous devant ce triste jour,
Moi, qu'il eût une sœur, ou lui, moi de l'amour?
Mais c'est vous ennuyer d'une plainte inutile,
Ayant toujours celé mon nom en cette ville,
J'en sortis aisément sans être soupçonné.
C'est à vous qui voyez l'avis qu'on m'a donné,
Et qu'en cet embarras quasi tout m'est contraire,
De me dire en ami tout ce que j'y dois faire.
Je sais bien, si je veux des conseils sur ce point,
Qu'aucun ne peut donner ce que vous n'avez point,
Que mon homme est ici, je n'en fais point de doute;
Qu'il tâche à me trouver, l'apparence y est toute:
Je ne puis le fuir sans grande lâcheté,
Je ne puis le tuer aussi sans cruauté;

Je ne puis l'inviter à se battre sans crime,
Et tout menace ici ma vie et mon estime.
Mais on frappe à la porte.

D. FERNAND.

Et même rudement,
Et qui diable ose ainsi heurter insolemment?

SCENE VI.

BÉATRIX, D. FERNAND, D. LOUIS, ISABELLE.

BÉATRIX.

Mon maître, cent écus pour si bonne nouvelle,
Et qu'on fasse venir ma maîtresse Isabelle;
Votre gendre est là-bas, beau, poli, frais, tondu,
Poudré, frisé, paré, riant comme un perdu,
Et couvert de bijoux comme un roi de la Chine.

D. LOUIS.

Vous avez donc ainsi marié ma cousine
Sans qu'on en ait rien su? Vous étiez bien pressé.

D. FERNAND.

Oui.

D. LOUIS.

Hélas! que ce mot m'a rudement blessé!

D. FERNAND.

Béatrix, vîtement, que ma fille s'ajuste,
Va donc vîte.

BÉATRIX.

J'y cours.

D. LOUIS.

Que le ciel est injuste!

D. FERNAND.

Hà! vraiment mon esprit n'est pas mal partagé,
Mon neveu l'agresseur, mon gendre l'outragé:

Comment donc garantir ma maison de carnage?
Hà! ma fille, approchez.

D. LOUIS.

Que de bon cœur j'enrage!

D. FERNAND.

Allons le recevoir.

ISABELLE.

Ou plutôt à la mort.

SCENE VII.

JODELET, D. JUAN, ISABELLE, D. FERNAND, D. LOUIS.

JODELET, *suivi de D. Juan.*

CETTE chambre est fort belle, et je m'y plairois fort.

ISABELLE.

Oh! qu'il étoit bien peint!

D. JUAN.

Oh! qu'elle étoit bien peinte!

JODELET, *s'entre-taillant.*

Ce maudit éperon m'a blessé d'une atteinte.

D. FERNAND.

Soyez le bienvenu, monseigneur dom Juan.

D. JUAN.

Réponds...

JODELET.

Le beau-pére a de l'air d'un chat-huan,
Et vous, le bien trouvé.

ISABELLE.

L'agréable figure!

JODELET.

Quoi, toujours ce vieillard, ô le mauvais augure!

Je veux m'en délivrer, il me tient trop long tems.

D. FERNAND.

Mon gendre n'est pas sage, il parle entre ses dents.

JODELET.

Vous servez donc toujours d'écran à votre fille?

D. JUAN.

Que dis-tu, malheureux?

D. LOUIS.

La demande civile!

JODELET.

Maudit soit le fâcheux.

ISABELLE.

De qui donc parle-t-il?

JODELET.

Ne puis-je point de face ou du moins de profil,
Vous guigner un moment, ô charmante Isabelle?
De grace, dom Fernand, que l'on m'approche d'elle;
Çà du moins qu'on m'en montre ou jambe, ou bras, ou main.

D. FERNAND.

Ma fille avoit raison, mon gendre est un vilain.

JODELET.

O Dieu qu'en ce pays on est chiche d'épouse!
Ailleurs j'aurois déjà des baisers plus de douze;
Parbleu je la verrai, dussé-je être indiscret!

D. FERNAND.

O Dieu, qu'il m'a fait mal!

JODELET.

Je vous pousse à regret;
Mais je suis amoureux, équitable beau-pére.
Je vous vois donc enfin, ô beauté que j'espére.
Vous me voyez aussi; mais pourrai-je savoir
Si vous prenez grand goût en l'honneur de me voir?

D. LOUIS.

C'est fort bien débuter.

D. FERNAND.

O l'impertinent gendre!

JODELET.

Ils rient tous ; ma foi! rient-ils de m'entendre?
Est-ce que j'ai tenu quelque propos de fat?
Jodelet, on n'est pas chez nous si délicat ;
Si je ne suis assis, j'en lâcherai bien d'autres ;
Là! seigneur dom Fernand, faites venir des vôtres,
Vous êtes mal servi, mais j'y mettrai la main.

D. FERNAND.

Mon gendre, encor un coup, n'est ma foi qu'un vilain.
Béatrix, vîtement que l'on apporte un siége.

JODELET.

Dites-moi, ma maîtresse, avez-vous bien du liége?
Si vous n'en avez point, vous êtes, sur ma foi,
D'une fort belle taille, et digne d'être à moi.

D. LOUIS.

Le joli compliment!

JODELET.

Ce jouvenceau qui cause,
Dites-moi, mon soleil, vous est-il quelque chose?
Ou si c'est un plaisant?

ISABELLE.

C'est mon cousin-germain.

D. FERNAND.

Pour la troisiéme fois, mon gendre est un vilain.

D. JUAN.

Ce beau cousin-germain tous mes soupçons réveille.

JODELET.

N'avez-vous point sur vous quelque bon cure-oreille?
Je ne puis dire quoi me chatouille dedans,
Hier je rompis le mien en m'écurant les dents ;
Quoi, vous riez encor!

D. LOUIS.

A propos, ma cousine,
Vous ne contentez point monsieur touchant sa mine,

Il vous a dit tantôt qu'il desiroit savoir
Si vous preniez grand goût en l'honneur de le voir.

ISABELLE.

Je n'ai jamais rien vu qui lui soit comparable,
Et je ne pense pas qu'il trouve son semblable
Et de corps et d'esprit.

JODELET.

Chacun en dit autant.
Mais les vingt mille écus est-ce en argent comptant ?
Eclaircissez-nous-en, et vuidons cette affaire.

D. LOUIS.

Quoi ! seigneur dom Juan, vous êtes mercenaire !

JODELET.

Tous ceux qui le croiront seront de vrais badaus,
Et l'on n'en vit jamais dans les Alvarados.

D. LOUIS.

Dans les Alvarados ! n'aviez-vous pas un frére ?

JODELET.

Oui, qu'un lâche assassin occit, mais par derriére.

D. JUAN.

Si dom Juan savoit quel est cet assassin,
Il iroit lui manger le cœur dedans le sein.
S'il faut qu'entre mes mains ce détestable tombe,
Le moindre de ses maux est celui de la tombe.
Je le déchirerois, le traître, à belles dents,
Je l'irois affronter entre cent feux ardents ;
Mais il tue en voleur, et se cache de même.

D. LOUIS.

Vraiment de ce valet l'impudence est extrême,
Quelqu'un m'a dit pourtant . . .

D. JUAN.

Et que vous a-t-on dit ?

D. LOUIS.

Que ce fut par malheur . . .

D. JUAN.

Ce quelqu'un-là mentit,
Ce fut en trahison.

D. LOUIS.

Vous voyez son audace.

ISABELLE.

Qu'avecque sa fureur il conserve de grace !

D. LOUIS.

Vous vous émancipez.

JODELET.

Il n'a pas le cœur bas.

D. LOUIS.

Je vous trouverai bien.

D. JUAN.

Je ne vous fuirai pas.

D. LOUIS.

Si ce n'étoit le lieu, je vous ferois bien taire.

JODELET.

Mon valet est vaillant et quasi téméraire.

D. LOUIS.

Quoi ! mon oncle, un valet ?

D. FERNAND.

Hé ! mon dieu, qu'est ceci ?
Le beau commencement de noces ?

JODELET.

Mon souci,

Laissons-les quereller, et disons des sornettes ;
Ou bien si vous vouliez prendre vos castagnettes,
Le plaisir seroit grand.

D. FERNAND.

Oui, c'en est la saison.
Vous n'avez pas encor visité la maison,
Prenez monsieur, ma fille, ouvrez la galerie,
Vîtement, Béatrix : mon neveu, je vous prie....
Allons, mes chers amis, allons, qu'attendons-nous ?

JODELET.

Je suis sans compliment.

D. FERNAND.

C'est fort bien fait à vous.

SCENE VIII.

D. JUAN, *seul.*

Enfin, dans mes soupçons je vois quelque lumiére,
Je n'ai plus qu'à trouver l'assassin de mon frére,
Je n'ai plus qu'à trouver mon imprudente sœur,
Je n'ai plus qu'à trouver son lâche ravisseur,
Avec ce beau cousin je n'ai plus qu'à me prendre.
C'est l'homme du balcon, l'on vient de me l'apprendre,
J'ai su de son valet tirer les vers du nez ;
Je saurai bien encor, amans bien fortunez,
Si vous faites de moi les moindres railleries,
Tandis que mon esprit s'abandonne aux furies,
Mêler dans vos plaisirs quelque chose d'amer,
Et même vous haïr au-lieu de vous aimer,
Si je puis découvrir, trop aimable Isabelle,
Que vous ne soyez pas aussi sage que belle.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. LOUIS, ETIENNE.

D. LOUIS.

Ne m'importune plus, le sort en est jetté.

ETIENNE.

Vraiment ce dom Juan est par vous bien traité;
Vous avez abusé sa sœur, tué son frére,
Vous prétendez encor à sa femme ?

D. LOUIS.

J'espére
En ma persévérance, en Béatrix, en toi,
En mon oncle Fernand, en Isabelle, en moi;
J'espére en dom Juan, en sa mine importune,
Et plus que tout cela, j'espére en la fortune.
Bon, voici Béatrix.

SCENE II.

BÉATRIX, ETIENNE, D. LOUIS.

BÉATRIX.

Ha! monsieur, est-ce vous ?

ETIENNE.

Non, c'est le grand Mogol.

BÉATRIX.

Tout beau, roi des filous,
Je parle à votre maître.

D. LOUIS.

Hé bien! que fait le gendre ?

BÉATRIX.

Vous parlez d'un sujet où l'on peut bien s'étendre.

Ce beau jeune seigneur, tantôt qu'on a dîné,
A mangé comme un diable, et s'est déboutonné:
Puis dans un cabinet qui joint la vieille salle,
S'est couché de son long sur une natte sale,
Où peu de tems après il s'est mis à ronfler,
Je n'ai jamais oui cheval mieux renifler.
Toute la vitre en tremble et les verres s'en cassent.
Mais si je vous disois les choses qui se passent. . . .

D. LOUIS.

Ma pauvre Béatrix.

BÉATRIX.

Mon pauvre dom Louis.

D. LOUIS.

C'est de toi que je tiens le bien dont je jouis.

BÉATRIX.

J'en dis autant de vous, mais ce n'est qu'en promesse;
N'importe, ce n'est pas le gain qui m'intéresse.

D. LOUIS.

Hà, non, je veux mourir; demande à ce valet
Si je n'ai pas laissé mon or sous mon chevet;
Mais je reçois demain quatre ou cinq cent pistoles.

BÉATRIX.

Bien, bien, écoutez donc la chose en trois paroles.
J'ai hâte; dom Fernand votre oncle est enragé,
Et voudroit de bon cœur se voir bien dégagé.
Votre chére Isabelle également enrage,
Jusques-là qu'elle en a souffleté son visage.
Le tems est, ou jamais, de jouer votre jeu;
Il faut battre le fer tandis qu'il est au feu;
Et si vous ne savez bien pêcher en eau trouble,
Je ne donnerois pas de votre affaire un double:
Tâchez donc de la voir et de l'entretenir,
Promettez comme quand on ne veut pas tenir,
Employez hardiment votre meilleure prose,
N'oubliez pas le lys, n'oubliez pas la rose,
Dites-lui bien qu'elle est l'objet de tous vos vœux,
Pleurez et soupirez, arrachez des cheveux,
Puis sur vos grands chevaux, monté comme un saint-George,
Dites que pour bien moins on se coupe la gorge,

Que dom Juan n'a pas encor ce qu'il prétend,
Qu'en tout cas vous savez fort bien comme on se prend,
Si l'insolent vous nuit, reprenez le modeste,
Invoquez-moi la mort, ou pour le moins la peste;
Ne vous étonnez point, elle fera beau bruit:
Mais vous savez qu'on perd le combat quand on fuit.
Or si vous en tirez la moindre lacrimule,
Je vous donne gagné, foi de Béatricule.
Vous riez, dom Louis, de ce diminutif?
Dame nous en usons, et du superlatif.
Un certain jeune auteur qui tâche de me plaire,
Quand je vais visiter mon cousin le libraire,
M'apprend tous ces grands mots; mais adieu, je m'enfuis.
J'ai causé trop long tems, maudite que je suis;
Car voici ma maîtresse et son pére avec elle,
Cachez-vous en ce coin; et vous, Jean de Nivelle,
Sauvez-vous vîtement.

ETIENNE.

Adieu donc faux teston.

BÉATRIX.

Je te hâterai bien, si je prends un bâton.

SCENE III.

D. FERNAND, ISABELLE.

D. FERNAND.

PLUTÔT mourir cent fois que fausser ma parole!

ISABELLE.

Mais mon pére.

D. FERNAND.

Mais quoi! vous êtes une folle,
Tout ce que vous pouvez seulement espérer,
Est que je pourrai bien vos noces différer:
Mais a-t-on jamais vu d'affaire plus mêlée?
Ma foi, j'en ai quasi la cervelle fêlée.
Mon gendre est offensé, je le dois être aussi;
Si c'est par mon neveu, que dois-je faire ici?

Dois-je abandonner l'un, pour me joindre avec l'autre ?
Ventre de moi ! par-tout il y va bien du nôtre ;
L'un me tient par le sang, et l'autre par l'honneur,
Et j'ai besoin ici d'un extrême bonheur.

ISABELLE.

Quoi ! ce fut dom Louis qui lui tua son frére ?

D. FERNAND.

Oui, ce fut dom Louis ; et ce qui désespére,
La sœur de dom Juan m'implore contre lui,
Lui puis-je honnêtement refuser mon appui ?
Aujourd'hui mon neveu m'est venu tout de même
Dire qu'il a besoin de ma prudence extrême
Contr'un homme qu'il a doublement offensé,
Et cet homme est mon gendre, et moi pauvre insensé,
Tantôt à mon neveu, tantôt à ce beau gendre,
Je ne sais quel parti je dois laisser ou prendre :
Oui, ma foi, j'en suis fou, si jamais je le fus.
Adieu, je vais tâter mon gendre là-dessus.

SCENE IV.

ISABELLE, *seule.*

ET moi, je vais pleurer ma triste destinée.
O ciel ! à quel brutal m'avez-vous condamnée ?
N'étoit-ce pas assez de cette aversion,
Sans me troubler encor d'une autre passion ?
Oui, ciel ! c'étoit assez pour être malheureuse,
Mais voulez-vous encor que je sois amoureuse ?
Hà ! c'est trop me haïr, que de me faire aimer
Un que je n'oserois à moi-même nommer.
Toi qui n'es pas pour moi, faut-il que je t'adore ?
Et toi pour qui je suis, faut-il que je t'abhorre,
Et qu'un troisiéme mal à ces deux maux soit joint,
De dom Louis qui m'aime, et que je n'aime point ?
Oui, bien loin de t'aimer, je te hais, misérable !
Mais si ton mal est grand, le mien est effroyable.
Laisse, laisse-moi donc, importun dom Louis :
Regarde au prix de moi de quel heur tu jouis,
Tu n'es que trop vengé de la pauvre Isabelle,
Toi qui peux sans rougir te dire amoureux d'elle,

Toi qui peux sans rougir lui découvrir ton feu,
Et tu te plains encor, comme si c'étoit peu ?
Va, va, console-toi, ma fortune est bien pire,
Car j'aime, malheureuse, et je n'ose le dire;
Et de plus, je te hais; j'ai ce mal plus que toi;
Et de plus, dom Juan sera maître de moi.
Ainsi je hais, je crains, et je suis amoureuse.
Avec ces passions je ne puis être heureuse.
Hélas! de tous ces maux qui me délivrera ?

SCENE V.

D. LOUIS, ISABELLE.

D. LOUIS.

Moi, charmante Isabelle, et quand il vous plaira:
Oui de ce dom Juan vous serez dégagée,
Puisqu'envers dom Louis votre humeur est changée,
Puisque de dom Louis autrefois méprisé,
Le violent amour se voit favorisé.
Commandez donc, madame, et bientôt cette épée
Dans le sang odieux de dom Juan trempée,
Vous fera confesser avant la fin du jour,
Que rien n'étoit égal à vous que mon amour.

ISABELLE.

O dieu! me proposer des crimes de la sorte!
Sors d'ici, malheureux! sors avant que je sorte
D'une indigne pitié que presque malgré moi,
Même nom, même sang me font avoir pour toi.
Et comment m'aimes-tu si tú me crois capable
D'écouter seulement un dessein si coupable?
Hà! ne te flatte point dedans ta passion;
Tu ne seras jamais que mon aversion.
Va, va-t-en à Burgos faire des perfidies,
Va, va-t-en à Burgos jouer tes tragédies;
Vas-y tromper la sœur et tuer le germain,
Et me laisse en repos, exécrable inhumain!
Assez grands sont les maux de la pauvre Isabelle,
Sans tâcher de la rendre encore criminelle.

D. LOUIS.

Hà, si jamais...

ISABELLE.

Tais-toi, le plus noir des esprits,
Ou bien je remplirai la maison de mes cris.

SCENE VI.

BÉATRIX, D. LOUIS, ISABELLE.

BÉATRIX.

HA, mon dieu ! parlez bas, dom Fernand et le gendre
Sont dessus l'escalier, ils pourroient vous entendre.
Je ne vois pas comment avec facilité
Dom Louis sortira ; car de l'autre côté
Son suffisant valet avec sa bonne mine
Dans la chambre prochaine a, je crois, pris racine.

ISABELLE.

Et que ferons-nous donc ?

D. LOUIS.

Si j'osois. . .

ISABELLE.

Laisse-moi.

D. LOUIS.

Si ce valet fâcheux . . .

ISABELLE.

Il l'est bien moins que toi.
Béatrix.

BÉATRIX.

Par ma foi, je tremble en chaque membre.
Si vous voulez pourtant le mettre en votre chambre.

ISABELLE.

Où tu voudras, pourvu qu'il soit loin de mes yeux.

BÉATRIX.

Mettez-vous donc un peu dessus le sérieux,
Et m'appellez bien haut effrontée, impudente.

ISABELLE.

J'entends bien, cet avis n'est pas d'une imprudente,

Car j'ai haussé la voix d'une étrange façon.
Vraiment vous me donnez une belle leçon,
Etes-vous une folle, ou ne suis-je pas sage,
Que vous m'osiez tenir un si hardi langage?
Dom Juan n'est pas beau, dom Juan vous déplaît,
Laissez là dom Juan, je l'aime comme il est.
Hà! vraiment, Béatrix la sotte, si mon pére
Apprend ce bel avis . . . . .

SCENE VII.

D. FERNAND, JODELET, ISABELLE D. JUAN, BÉATRIX.

D. FERNAND.

Vous êtes en colére?

ISABELLE.

C'est pour certains bijoux qu'on m'a pris ou perdu.

JODELET.

Non, non, à d'autres; non, j'ai le tout entendu.
Vous ne m'aimez donc pas, madame la traîtresse?
Et vous me desservez auprès de ma maîtresse?
Hà louve! hà porque! hà chienne! hà braque! hà loup-garou!
Puisses-tu te briser bras, main, pied, chef, cul, cou,
Que toujours quelque chien contre ta jupe pisse,
Qu'avec ses trois gosiers Cerberus t'engloutisse,
Le grand chien Cerberus, Cerberus le grand chien,
Plus beau que toi cent fois, et plus homme de bien.

D. FERNAND, *contre Béatrix.*

Retirez-vous d'ici sotte, mal-avisée.

JODELET.

Ne vous en servez plus, ce n'est qu'une rusée,
Je la garantis telle.

D. FERNAND.

O dieu! je meurs de peur,
Que ce maître-brutal n'aille trouver sa sœur:

Il faut le mettre aux mains avecque sa maîtresse.
Je vous quitte un moment pour affaire qui presse ;
Ma fille cependant demeure auprès de vous.

JODELET.

Bien, bien, allez-vous-en. En dépit des jaloux,
Ne pourrai-je savoir, ô beauté succulente,
Que j'aime autant qu'un oncle, et bien plus qu'une tante,
Comment dans votre cœur dom Juan est logé?
Je n'ai pu le savoir, et j'en suis enragé.

ISABELLE.

Pour vous dire la chose avec toute franchise,
D'aujourd'hui seulement je suis d'amour éprise,
Je n'avois dans l'esprit que de l'aversion,
Le dédain seulement étoit ma passion ;
Mais, hélas ! croyez-moi, depuis votre venue
La flamme de l'amour m'est seulement connue ;
Et bien que mon amour à nul autre second
Doive se réjouir quand le vôtre y répond,
Au contraire je suis dans une peine extrême
De voir que vous m'aimez, et qu'il faille que j'aime ;
Car votre humeur du mien ne peut être le prix.
Encore que par vous mon cœur se trouve pris,
Bien qu'à vous et chez vous soit tout ce que j'adore,
Sachez pourtant qu'en vous est tout ce que j'abhorre.

JODELET.

Ma foi, j'entends bien peu ce discours raffiné,
Je connois seulement qu'il est passionné.
Où diable prenez-vous tant de philosophie ?

ISABELLE.

Il faut bien envers vous que je me justifie,
Vous doutez de ma flamme. Oui, j'aime encor un coup :
Ce que j'aime est à vous, et je l'aime beaucoup ;
Et lorsque je vous vois, j'apperçois tout ensemble
L'objet de mon amour, et je brûle et je tremble ;
Je brûle de desir, et je tremble de peur ;
Vous causez à la fois ma joie et ma douleur.
Fut-il jamais un mal plus étrange et plus rare ?
Lorsque je le dis moins, quasi je le déclare ;
Et si je le disois, au-lieu de m'alléger,
Au-lieu de me guérir, je serois en danger :

Et quand sans découvrir ou bien cacher ma flame,
Je tâche à déguiser ce que je sens dans l'ame,
En ce déguisement je trouve un sort égal,
C'est-à-dire par-tout je n'ai rien que du mal.

JODELET.

J'entends encore moins ce discours-ci que l'autre,
Je connois seulement que l'amour la rend nôtre,
Que la pauvrette brûle à notre intention,
Car elle me lorgnoit avec attention.
Depuis que je vous vis, bel ange tutélaire....
Parbleu! pour achever je ne sais comment faire.
Approchez, mon valet, faites pour moi l'amour,
Puis après je viendrai la reprendre à mon tour.

D. JUAN.

Mais, monsieur.

JODELET.

Mais, faquin, vous voudriez peut-être
Me donner des conseils, suis-je pas votre maître?
Et qui sait mieux que vous le bien que je lui veux,
Et qui pourra donc mieux lui faire savoir, gueux?

D. JUAN.

Madame, j'obéis, puisqu'on me le commande.

JODELET.

Qu'il a peur de faillir avec sa houpelande!
Çà radoucissez-vous, sans faire le railleur,
Faites bien les doux yeux, et donnez du meilleur;
Je m'en vais cependant faire auprès de la porte
Quelques réflexions sur chose qui m'importe.

BÉATRIX.

Comment pourrai-je donc tirer hors de son trou
Ce maudit dom Louis? male-peste du fou!

JODELET.

Mais n'est-ce point aussi, madame, son étoile,
Qui la pousse sur nous ainsi qu'à pleine voile?
La fortune, ma foi, s'iroit rire de moi,
Si m'offrant tel bonheur je ne vous l'empaumois.
Mon maître, que sait-on? peut en être bien-aise;
Mais s'il arrive aussi que cela lui déplaise,

Prenons l'occasion, au péril d'un affront,
Par le fin beau toupet qu'elle a dessus le front;
Par derriére elle est chauve et paroît une dogue.
Mais qui l'eût jamais dit qu'un visage de dogue
Pût donner de l'amour? Il faut en profiter,
Et quand nous serons seuls, je prétends la tenter.
Rêvons un peu dessus cette présente affaire.
Mon valet, vous a-t-on mis là pour ne rien faire?
Vous parlez à l'oreille; hà vraiment, maître-sot,
Ou vous parlerez haut, ou vous ne direz mot.

D. JUAN.

J'ai cru que parlant haut je pourrois vous distraire.

JODELET.

Non, non, parlez tout haut, si vous voulez me plaire.

D. JUAN.

Je m'en vais donc vous dire ici ma passion;
Mais tout ce que je fais n'est rien que fiction;
Je ne suis pas ici ce que je devrois être,
Et ce n'est pas ainsi que j'y devrois paroître.
Lorsque je m'imagine, objet charmant et doux,
Le bien qu'aura celui qui sera votre époux,
Mon ame, je l'avoue, est de frayeur saisie,
En un mot, je me sens épris de jalousie:
C'est assez vous montrer que j'aime avec excès.
Mais qui m'assurera d'avoir un bon succès?

JODELET.

Otez-vous vîtement, je tiens une pensée
Qui vaut son pesant d'or. Si mon ame insensée,
Tout ainsi que la mer a son flux et reflux,
Pouvoit s'émanciper. . . Hà! je ne la tiens plus,
Elle m'est échappée, adorable Isabelle,
Le plaisir que je prends en vous voyant si belle,
M'a séché la mémoire et troublé les esprits,
Ou bien plutôt c'est toi, maudite Béatrix,
Qui me portes guignon: allons vîte, qu'on gille;
Vous aussi, mon valet, qui faites tant l'habile,
Qu'on me laisse ici seul.

ISABELLE.

Quoi ! seul, qu'en diroit-on ?

JODELET.

Et qui peut en parler, si je le trouve bon ?

ISABELLE.

Au moins que Béatrix...

JODELET.

Je n'en veux point démordre.
Vous ne pouvez faillir, puisque c'est par mon ordre ;
Puis, je n'ai pas encor visité le balcon,
Allons-y prendre l'air, on dit qu'il y fait bon.

ISABELLE.

Oui, principalement lorsque quelque vent souffle.

D. JUAN.

Quel diable de dessein peut avoir ce marouffle ?
Je le veux observer.

JODELET.

Allons donc, mon souci.

ISABELLE.

Vous me dispenserez, je ne bouge d'ici.

JODELET.

Oui, vous ne bougerez. Hà ! c'est trop de mystére,
Savez-vous que je suis un homme très-colére ?
Çà donc, vîte, qu'on vienne.

ISABELLE.

O dieu ! quel insolent !
Quoi ! me tirer ainsi d'un effort violent !
Et je puis vivre encor ! ô fortune cruelle !
Faut-il que ce brutal trouve que je suis belle,
Et que pour éviter le péril que je cours,
Le trépas soit le seul qui m'offre son secours ?

JODELET.

Hà ! ma reine, de grace...

ISABELLE.

O le dernier des hommes !
Sache, si ce n'étoit les termes où nous sommes,

Que je t'arracherois et le cœur et les yeux,
Et qu'avec ces deux mains.

JODELET.

Mais plutôt faites mieux,
Souffrez que je les baise.

ISABELLE.

Hà ! je suis enragée ;
Quoi ! je n'étois donc pas déjà trop outragée ?
Laissons là ce brutal.

D. JUAN, *le surprend.*

Hà, hà, maître-vilain,
Vous vous ingérez donc de lui baiser la main ?

JODELET.

Moi ! c'est qu'elle a baisé la mienne.

D. JUAN.

Ame de boue,
Tu railles donc, pendard, et tu crois que je joue ?
Infame sac à vin, insolent, effronté,
Tu te repentiras de ta témérité.

JODELET.

Hà, mon maître !

D. JUAN.

Hà, coquin !

JODELET.

Hà, la tête ! hà, l'épaule !
Hà, de grace, seigneur !

D. JUAN.

Si j'avois une gaule,
Je te ferois crier d'une étrange façon.
Mon dieu ! c'est elle-même.

JODELET.

Se jette sur son maître.

Et comment, beau garçon,
Oses-tu devant moi médire d'Isabelle ?
Tu ne la trouves donc que passablement belle ?

Maître grimpe-potence, et par haut et par bas,
Et de pieds et de mains.

ISABELLE.

Hé, ne le frappez pas!

D. JUAN.

Hà, bourreau!

JODELET.

Tu sauras comme les bras se cassent.

ISABELLE.

Que vous a-t-il donc fait?

JODELET.

Ce sont chaleurs qui passent.
Le voyez-vous bien là, ce vrai grippe-manteau,
Il ne mérite pas qu'on lui donne de l'eau.
Tu ne la trouves donc que passablement belle?
Et d'esprit elle n'est aussi que telle-quelle?

ISABELLE.

Il me hait donc, l'ingrat! hà! c'est pour en mourir.

D. JUAN.

Je ne puis différer, je vais me découvrir;
Enfin je ne suis plus . . .

JODELET.

Loin, loin d'ici, profane,
N'attendsplus rien de moi, si ce n'est coups de canne.
Puis-je pas le chassant retenir son habit?

ISABELLE.

Non, non, si j'ai chez vous tant soit peu de crédit,
Qu'il ne soit point chassé: ce n'est pourtant qu'un traître.

D. JUAN.

Jamais coquin peut-il plus offenser son maître?
Et qui l'eût jamais cru de ce chien de valet?

JODELET.

Je vous quitte un moment, mon ange.

ISABELLE.

Jodelet?

D. JUAN.

Madame?

ISABELLE.

Je rougis, et ne sais que lui dire.
Je vous nommois tantôt l'auteur de mon martyre,
Et j'avois de l'amour pour vous : n'en croyez rien,
Ce n'est qu'à dom Juan que je voulois du bien,
Vous étiez dom Juan alors, mais à cette heure
Vous êtes Jodelet.

D. JUAN.

Hà, madame, je meure !
S'il me peut arriver jamais un bien plus doux,
Que de voir dom Juan quelque jour votre époux.

ISABELLE.

Il ne m'aima jamais, j'en suis trop assurée.

D. JUAN.

Jamais chose de moi ne fut plus desirée,
J'y mets toute ma gloire et mon ambition.

ISABELLE.

Vous êtes donc content, car c'est ma passion.

D. JUAN.

Oui, je serois content, trop aimable Isabelle,
Si j'étois assuré que vous fussiez fidelle ;
Mais, hélas ! jusqu'ici, tant mon malheur est grand,
Tout semble vous convaincre, et rien ne vous défend.

SCENE VIII.

ISABELLE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

IL s'en est donc allé, le mignon de couchette ?
Je pourrai maintenant tirer de sa cachette
Le seigneur dom Louis.

ISABELLE.

L'as-tu bien vu sortir ?

BÉATRIX.

Il n'en faut point douter.

ISABELLE.

Va le faire partir,
Et me viens retrouver au jardin.

BÉATRIX.

Malheureuse,
Ne vois-je pas sortir cette dame pleureuse ?
A qui diable en veut donc ce phantôme hideux ?
Peste soit de la dame et du sot amoureux !

SCENE IX.

LUCRECE, D. LOUIS.

LUCRECE.

Ce procédé nouveau me surprend et m'étonne,
C'est mal me protéger alors qu'on m'abandonne.
Je reviens, m'a-t-il dit, à vous dans un moment,
Et comme si c'étoit trop de ce compliment,
Et de m'avoir donné sa chambre pour asyle,
Il est peut-être allé se divertir en ville.
Je viens tout maintenant d'ouir des gens parler,
Crier fort haut, se battre et se bien quereller ?
Tout ceci me paroît de fort mauvais augure,
Mais je veux leur montrer une autre procédure ;
Je prendrai congé d'eux avant que de sortir,
Je ne puis faire moins que les en avertir.
Je pense que voilà la chambre d'Isabelle,
Elle est ouverte, entrons et prenons congé d'elle.
Mais j'y vois, ce me semble, un homme ; ô dieu ! c'est lui,
Je ne puis l'éviter.

D. LOUIS.

Je pense qu'aujourd'hui
Béatrix a dessein de faire ici mon gîte ;
Mais, ô chére Isabelle, où courez-vous si vîte ?

Je ne suis pas ici pour vous persécuter ;
Quoi ! vous ne voulez pas seulement m'écouter ?
Et cependant pour vous nuit et jour je soupire.
Hélas ! je n'ai qu'un mot seulement à vous dire.
Vous m'avez envoyé tantôt faire à Burgos
Des crimes assez noirs pour n'avoir point d'égaux,
Vous m'avez reproché ma flamme criminelle,
Comme si je trouvois quelqu'autre fille belle
Après vous avoir vue, ou celle que j'y vi,
Dont pour passer le tems je me feignis ravi,
Ne posséda jamais que des appas vulgaires,
Qu'elle estimoit charmans, et qui ne l'étoient guéres.
Pour vous le témoigner, mon nom je lui feignis,
Et ce fut par pitié que je me contraignis
A passer quelques nuits devisant avec elle ;
Je n'en ai depuis eu ni demandé nouvelle,
D'en savoir ce n'est pas aujourd'hui mon souci.

LUCRECE, *ouvrant son voile.*

Hà ! je veux t'en apprendre, infame, la voici,
Celle qui n'eut jamais que des appas vulgaires,
Celle qui t'aimoit tant et que tu n'aimois guéres,
Qui te hait maintenant et qui te haïra,
Qui morte ou vive, aimée ou méprisée, ira
Te reprocher par-tout, amant impitoyable,
Que ne t'ayant rien fait que n'être pas aimable,
Tu la devois laisser pour ce qu'elle valoit,
Sans feindre de l'aimer : oui, traître ! il le falloit,
Et ne l'appeller pas, et ton ame et ta reine.
Hélas ! j'aurois un frére, et je serois sans peine,
Au-lieu que je me vois par cette trahison
Sans honneur, sans appui, sans frére et sans maison.
Tu penses m'échapper, homicide ! parjure !
Au secours ! à la force !

D. LOUIS.

Hà ! madame, je jure
Que vous serez contente.

LUCRECE.

Ame double et sans foi...

SCENE X.

D. JUAN, LUCRECE, D. LOUIS.

D. JUAN.

QUEL désordre est ceci?

LUCRECE.

Dieu! qu'est-ce que je vois?

D. JUAN.

N'est-ce pas là ma sœur?

LUCRECE.

N'est-ce pas là mon frére?

D. JUAN.

Et l'un et l'autre objet me mettent en colére.

D. LOUIS.

A qui donc en veut-il?

D. JUAN.

Je suis tout assuré
Du crime de ma sœur, je n'ai pas avéré
Tout-à-fait mes soupçons, commençons donc par elle,
Malheureuse!

LUCRECE.

Hà! seigneur.

D. LOUIS.

J'entreprends sa querelle,
Encore qu'elle cherche à se venger de moi.
Mais quel droit prétends-tu sur elle?

D. JUAN.

Je le dois.

D. LOUIS.

Toi, n'es-tu pas valet?

D. JUAN.

Dom Juan est mon maître,
Son honneur est le mien.

LUCRECE.

Il se céle peut-être.
Avec quelque dessein.

D. LOUIS.

Quoi ! me voir quereller
Deux fois par un valet ?

D. JUAN. *Lucrece veut sortir.*

Hà ! non pour s'en aller,
C'est ce que je ne veux et ne dois pas permettre.
Mais en cette maison qui vous a donc pu mettre ?
Et pourquoi tant de cris ?

LUCRECE.

Vous allez tout savoir.
J'entrois dans cette chambre, et c'étoit pour y voir
Isabelle ; j'ai vu cet homme, ce me semble,
Qui m'a paru surpris ; las, encore j'en tremble.
A quelle intention il s'y vouloit cacher,
Je ne sais ; le voyant sortir, pour l'empêcher,
J'ai crié, mais je crois que sans votre venue. . .

D. JUAN.

C'est assez, c'est assez, mon offense est connue,
Je veux fermer la porte.

LUCRECE.

Hélas ! je meurs de peur.

D. JUAN.

Il faut, ô dom Louis, faire voir sa valeur.

D. LOUIS.

Tu mourras de ma main.

D. JUAN.

Je vous tiens.

LUCRECE.

Je suis morte.

D. LOUIS.

On frappe, on vient à nous.

D. JUAN.

Achevons, il n'importe.

SCENE XI.

D. FERNAND, LUCRECE, D. JUAN, D. LOUIS, ISABELLE.

D. FERNAND, *dehors.*

IL la faut enfoncer.

LUCRECE.

Je ferai bien d'ouvrir.

D. JUAN, *parlant tout bas à sa sœur.*

N'ouvrez pas, si par toi l'on peut me découvrir.....

LUCRECE.

Hà ! seigneur dom Fernand, appellez tous les vôtres.

D. FERNAND.

Arrêtéz, par la mort ! le premier de vous autres
Qui ne rengaînera, je serai contre lui.
O dieu ! que d'embarras m'accablent aujourd'hui ?
Qui vous a mis ici, mon neveu ? Vous, Lucréce,
Qui vous a découverte ? et vous, quel mal vous presse,
Qui n'avez fait encor ici que quereller ?

D. LOUIS.

Vous allez tout savoir.

D. JUAN.

Non, laissez-moi parler,
Je le sais mieux que lui : mais il faut que je sache
Si ce n'est pas céans que Lucréce se cache,

Si dom Louis n'est pas parent de la maison.

D. FERNAND.

Oui, l'un et l'autre est vrai.

D. JUAN.

N'est-ce pas la raison
Qu'un valet dans l'honneur d'un maître s'intéresse,
Lorsque dans son honneur on l'attaque, on le blesse ?

D. FERNAND.

On ne le peut nier.

D. JUAN.

Ecoutez si j'ai tort.
Je suis ici couru que l'on crioit bien fort,
Lucréce avoit trouvé, sans doute à l'insu d'elle,
Dom Louis dans la chambre où se couche Isabelle ;
Je l'ai vue éplorée, aux prises avec lui,
Il faut qu'il ait été caché tout aujourd'hui,
Car je n'ai pas levé l'œil de dessus la rue,
Et l'on n'a pu sortir sans passer à ma vue.

D. LOUIS.

Hà ! c'est pour un valet trop de raffinement.

D. JUAN.

Je ne suis pas au bout, il faut assurément,
Mon maître étant époux de madame Isabelle,
Qu'il se trouve offensé pour Lucréce, ou pour elle.
Il pourroit bien encor l'être pour toutes deux :
Je ne puis donc manquer en un cas si douteux,
Puisqu'en toutes les deux il peut aller du nôtre,
D'achever dom Louis, ou pour l'un, ou pour l'autre.

D. LOUIS.

D'achever ? tu n'as pas encore commencé.

D. FERNAND.

Arrêtez, dom Louis ; vous êtes insensé,
Jodelet, hà ! voici la plus étrange affaire
Dont on ait oui parler.

D. JUAN.

Vous n'y pouvez rien faire,
Il faut que je le tue.

D. FERNAND.

Hà, mon cher Jodelet!
Remettez votre épée.

ISABELLE.

Il faut que ce valet
Soit jaloux pour son maître, et la chose est nouvelle.

D. JUAN.

On ne sauroit jamais vuider notre querelle ;
Mais pour l'amour de vous j'ose bien hasarder
Un moyen qui pourra les choses retarder ;
C'est que vous me fassiez chacun une promesse ;
Vous, seigneur dom Fernand, de remettre Lucréce
Au pouvoir de son frére si-tôt qu'il le voudra ;
Vous, seigneur dom Louis, si-tôt que l'on pourra,
De vous couper la gorge avec dom Juan même.

D. LOUIS.

Quant à moi, je ne puis sans une peine extrême,
Prendre ou donner parole à des gens comme toi.

D. JUAN.

Sachez que dom Juan n'est pas autre que moi.
Si ce n'est que bientôt dom Juan vous assomme ;
Vous savez si je suis, ou puis être votre homme.

D. FERNAND.

Oui, nous vous promettons ce que vous desirez :
Mon neveu?

D. LOUIS.

Je ferai tout ce que vous voudrez ;
Je donne ma parole.

D. JUAN.

Et je donne la mienne,
Que je n'avance rien que dom Juan ne tienne.

D. LOUIS.

Je n'ai donc qu'à chercher votre maître demain.

D. JUAN.

Vraiment vous n'aurez pas à faire grand chemin.

D. FERNAND.

Je m'en vais le chercher.

D. JUAN.

Vous y pourrai-je suivre ?

D. FERNAND.

Oui, venez.

D. JUAN.

J'ai bien peur que nous le trouvions ivre.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LUCRECE, ISABELLE.

LUCRECE.

Votre civilité m'est ici bien cruelle :
Laissez-moi, laissez-moi sortir, belle Isabelle.

ISABELLE.

Eh quoi! vous pensez donc ainsi nous échapper ?
Le bon-homme n'est pas si facile à tromper,
Il s'en est bien douté; mais tantôt il espére
De vous raccommoder avecque votre frére :
C'est une affaire aisée, ou je me trompe fort.

LUCRECE.

Mon frére ne se peut fléchir que par sa mort;
Délivrez-vous plutôt de cette infortunée,
Ses pleurs s'accordent mal avec votre hyménée :
Car, vous dirai-je enfin la chose comme elle est ?
Dom Juan n'est rien moins que ce qu'il vous paroît.

ISABELLE.

Hà! le voici venir, cachez-vous, je vous prie,
Vous n'avez qu'à passer dans cette galerie,
Pour gagner le jardin où je vais vous trouver :
Cependant je me cache ici pour l'observer.

SCENE II.

JODELET, *seul, en se curant les dents.*

SOYEZ nettes, mes dents, l'honneur vous le commande,
Perdre les dents est tout le mal que j'appréhende.
L'ail, ma foi, vaut mieux qu'un oignon.
Quand je trouve quelque mignon,
Si-tôt qu'il sent l'ail que je mange,
Il fait une grimace étrange,
Et dit, la main sur le rognon,
Fi, cela n'est point honorable.
Que béni soyez-vous, seigneur,
Qui m'avez fait un misérable,
Qui préfére l'ail à l'honneur.
Soyez nettes, mes dents, &c.
Que ce fut bien fait au destin
De ne faire en moi qu'un faquin,
Qui jamais de rien ne s'offense !
Ma foi ! j'ai raison quand je pense
Que plus grand est l'heur du gredin,
Ni que du prélat en l'église,
Ni que le prince en un état.
D'être peu beaucoup je me prise,
Il n'est rien tel qu'être pied-plat.
Soyez nettes, mes dents, &c.
Quand je me mets à discourir
Que le corps enfin doit pourrir,
Le corps humain où la prudence
Et l'honneur font leur résidence,
Je m'afflige jusqu'au mourir.
Quoi ! cinq doigts mis sur une face
Doivent-ils être un affront tel,
Qu'il faille pour cela qu'on fasse
Appeller un homme en duel ?
Soyez nettes, mes dents, &c.
Un barbier y met bien la main,
Qui bien souvent n'est qu'un vilain,
Et dans son métier un grand ase ;
Alors que tel barbier vous rase,
Il vous gâte un visage humain ;

Pourquoi

Pourquoi ne t'en veux-tu pas battre,
Toi qu'un soufflet choque si fort,
Que tu t'en fais tenir à quatre ?
Un souffleté vaut bien un mort.

Soyez nettes, mes dents, &c.
Pour moi, j'estime moins qu'un chien,
Celui qui n'aime ici-bas rien,
Que botte en tierce, ou bien en quarte,
Ou cheval qui de la main parte,
Ou pistolet qui tire bien.
Faut-il qu'en duels on abonde
Pour quelqu'injure que ce soit,
Si coups de bâton sont au monde,
Qui font mal quand on les reçoit ?

Soyez nettes, mes dents, &c.
Messieurs les lions rugissans,
Que vous allez éclaircissans,
Au gré de votre jeune bile,
Sachez qu'aux champs comme à la ville,
Un soufflet vaut mieux que cinq cens,
Puisque soufflets les déshonorent.
Ou les hommes sont insensés,
Ou messieurs les vivans ignorent
Quels sont messieurs les trépassés.

Soyez nettes, mes dents, l'honneur vous le commande,
Perdre les dents est tout le mal que j'appréhende.

SCENE III.

BÉATRIX, JODELET.

BÉATRIX.

HA ! seigneur dom Juan, on vous a bien cherché.

JODELET.

On devoit me trouver, je n'étois pas caché.
Et qui sont ces chercheurs ?

BÉATRIX.

L'un est votre beau-pére,
Et l'autre dom Louis, fils de son défunt frére :
Votre valet en est aussi.

JODELET.

J'étois allé
Chez un ami, manger un pied de bœuf salé,
Où j'ai trouvé d'un ail qui sent bien mieux que l'ambre.
Quelle clef tenez-vous ?

BÉATRIX.

Celle de votre chambre,
Dom Fernand vous destine un autre appartement,
Où vous serez bien mieux et plus commodément.

JODELET.

Pourquoi ce changement ?

BÉATRIX.

Il craint la médisance,
Et vous ne pouvez pas avecque bienséance
Coucher près de sa fille.

JODELET.

Ho ! chére Béatrix,
Sais-tu bien que pour toi je suis d'amour épris,
De tout temps je me trouve enclin aux Béatrisses,
Pour toi je couve un feu plus chaud que des épices.

BÉATRIX.

Moi, j'aime de tout tems les seigneurs dom Juans,
Et je sentis mon mal quand vous vintes céans.

JODELET.

Follette, dieu me sauve....

BÉATRIX.

Hà, prenez-la donc vîte.

JODELET.

Mais viens donc me mener jusqu'à ce nouveau gîte.

BÉATRIX.

Tarare, suivez-moi, j'y vais tout de ce pas.

JODELET.

Larronnesse des cœurs, tu n'échapperas pas.
Las, faut-il donc pour vous que notre poitrine arde,
Si vous n'êtes pour nous qu'une nymphe fuyarde ?

SCENE IV.

ISABELLE, JODELET.

ISABELLE.

QUOI! seigneur dom Juan, vous courez Béatrix?

JODELET.

Je voulois tant soit peu m'ébaudir les esprits.

ISABELLE.

Je ne vous croyois pas de si peu de courage.

JODELET.

Ce sont jeux de garçon qui passent avec l'âge.

ISABELLE.

Vous donnerez de vous mauvaise opinion,
Et je dois bien douter de votre affection.

JODELET.

Allez-vous-en filer, notre épouse future:
Plus grand'dame que vous est madame nature;
Je suis son serviteur et le fus de tout tems.
Et nargue pour tous ceux qui n'en sont pas contens.

ISABELLE.

Je vais donc vous laisser de peur de vous déplaire.

JODELET.

Objet charmant et beau, vous ne sauriez mieux faire.
Ma foi, je m'y suis pris de mauvaise façon,
Car je sais que son cœur ne fut jamais glaçon.
Aristote a raison, qui dit qu'une maraude
Ne se doit point prier; mais il faut à la chaude
La gripper aux cheveux, la saisir au collet,
Quelquefois l'affoiblir avec un beau soufflet;
Si soufflet ne suffit, user de la gourmade;
Si la gourmade est peu, lors de la bastonnade,
Tout homme de bon-sens doit, ce dit-il, user
Pour la mettre en état de ne rien refuser.
Mais autre censeur vient, de mes censeurs le pire.

SCENE V.

D. FERNAND, JODELET.

D. FERNAND.

JE vous cherche par-tout, dom Juan.

JODELET.

Que desire
L'équitable Fernand de son humble valet ?

D. FERNAND.

N'avez-vous rien appris de votre Jodelet ?

JODELET.

Non, mais avant la nuit je le verrai possible.

D. FERNAND.

C'est pour vous proposer chose assez peu plausible.

JODELET.

Quelle est donc cette chose ?

D. FERNAND.

Il faut absolument,
(Pensez bien, qu'à regret....)

JODELET.

Que faut-il ? vîtement.

D. FERNAND.

Aller à la campagne.

JODELET.

Est-ce tout ? que m'importe !

D. FERNAND.

Oui, mais c'est pour vous battre.

JODELET.

Hà, non en cette sorte,
Il m'importe beaucoup ; mais si sans résister
Je veux vous obéir, à quoi bon m'irriter ?

D. FERNAND.

Parce qu'on vous a fait une offense mortelle.

JODELET.

Dom Fernand, vous montrez ici peu de cervelle,
Il faut que vous soyez certes un maître-fou.

D. FERNAND.

Courage, dom Juan ; mais puis-je savoir d'où
Vous pouvez inférer que je ne sois pas sage ?

JODELET.

De venir sottement m'avertir d'un outrage
Que je ne savois point, et ne voulois savoir.

D. FERNAND.

Apprenez en cela que j'ai fait mon devoir,
Et que si vous voulez vous acquitter du vôtre,
Il faut sans vous servir de la valeur d'un autre,
Aujourd'hui, s'il se peut, voir, l'épée à la main,
Celui qu'on sait avoir tué votre germain.
Il le tua la nuit, soit hasard, soit vaillance,
Vous devez vîtement en faire la vengeance.

JODELET.

Fût-ce la nuit ?

D. FERNAND.

La nuit.

JODELET.

Se batte qui voudra :
Puisque sans voir il tue, alors qu'il me verra,
Que pourrois-je durer contr'un tel Matamore ?
Et de plus, voulez-vous que je vous dise encore
L'avantage qu'auroit ce dangereux garçon ?
C'est que cet enragé sait déjà la façon
Dont il faut dépêcher ceux de notre lignage.

D. FERNAND.

Pensez-vous, dom Juan, avoir bien du courage ?

JODELET.

Oui-dà, j'en ai beaucoup, et n'en ai que du bon.
Dites-moi seulement où le trouvera-t-on ?

Est-il bien loin d'ici? se fera-t-il attendre?
Savez-vous son logis? le pourra-t-on apprendre?
Et son nom quel est-il?

D. FERNAND.

Dom Louis de Rochas.

JODELET.

Quoi! c'est votre neveu? Je ne me bats donc pas,
Puisqu'il a votre nom qui m'est si vénérable;
Cette qualité m'est assez considérable
Pour me mettre à ses pieds où je le trouverai,
Et, si vous le voulez, même je l'aimerai.

D. FERNAND.

Ce n'est pas tout encor, une seconde offense
Vous devroit contre lui porter à la vengeance,
Votre sœur a sujet de se plaindre bien fort....

JODELET.

Je veux qu'en offensant ma sœur il ait eu tort;
Mais j'ai fait un serment, et n'en déplaise aux dames,
De ne prendre jamais querelle pour des femmes.

D. FERNAND.

Vous êtes un poltron, ou je me trompe bien.

JODELET.

Au beau-pére cela ne doit toucher en rien.

D. FERNAND.

Apprenez néanmoins que tout ceci me touche.

JODELET.

Beau-pére trop hargneux, beau-pére trop farouche,
Beau-pére assassinant, et beau-pére éternel,
Qui vient me proposer un acte criminel,
Que vous a déjà fait un misérable gendre,
Que vous tâchez déjà de voir son sang répandre?
Monseigneur Belzébut, qui vous puisse emporter,
Vous auroit-il chargé de me venir tenter?
Si le danger n'étoit que d'un simple homicide:
Mais vous voulez sur moi voir faire un gendricide,
Et le faire devant la consommation,
Est certes, dom Fernand, très-cruelle action.

D. FERNAND.

Votre valet tantôt a donné sa parole
De se battre pour vous.

JODELET.

Qu'il la tienne, le drôle,
Je ne suis point jaloux de le voir plein de cœur.

D. FERNAND.

Vous ne vous battez point pour frére ni pour sœur ?

JODELET.

Il faut être en humeur pour se battre, et je meure
Si j'y fus jamais moins que j'y suis à cette heure.

D. FERNAND.

Je vous croyois vaillant, je me suis bien trompé.

JODELET.

Quand d'un glaive tranchant je serai découpé,
Qu'en sera mieux ma sœur ? qu'en sera mieux mon frére ?
Laissez-moi donc en paix, homme, singe ou beau-pére.

D. FERNAND.

Vous n'avez qu'à chercher autre femme à Madrid.

JODELET.

Que vous eussiez aimé pour votre gendre un Cid,
Qui vous eût assommé, puis épousé Chiméne !

D. FERNAND.

N'attendez plus de moi que mépris et que haine,
O le plus grand poltron qui jamais ait été !

JODELET.

Je suis, ô dom Fernand, de votre cruauté,
Malgré vos noires dents, serviteur très-fidelle,
Et je le suis aussi de madame Isabelle.

D. FERNAND.

Je ne suis point le vôtre, et hors de ma maison
Je vous forcerois bien à me faire raison.

SCENE VI.

D. JUAN, D. FERNAND, JODELET.

D. JUAN.

Qu'avez-vous, dom Fernand, qui vous met en colére?

D. FERNAND.

Ce gendre mal choisi.

JODELET.

Parlez mieux, mon beau-pére.

D. FERNAND.

Eloignons-nous de lui. Ce gendre donc maudit
Vous désavoue en tout, et m'a nettement dit
Qu'il n'étoit point d'avis de venger son offense,
Et qu'il ne fut jamais enclin à la vengeance;
Même il m'a quasi dit, qu'il a perdu le cœur.
Faites-lui revenir; sauvez-lui son honneur,
Trop fidéle valet d'un trop timide maître,
Montrez-lui vivement quel homme il devroit être;
Qu'étant de dom Louis doublement outragé,
C'est l'avoir bien servi que l'avoir engagé,
Quoique son ennemi soit homme redoutable;
Que cette offense aussi n'est guéres supportable;
Montrez-vous bon ami, montrez-vous bon valet,
Inspirez-lui du cœur, valeureux Jodelet.
Je sais bien qu'en ceci j'ai quelque part à prendre;
Mais touchant mon devoir on ne peut rien m'apprendre,
Si j'étois offensé comme lui doublement,
On verroit dom Fernand agir tout autrement.
Enfin n'oubliez rien afin qu'il s'évertue,
Son ennemi l'attend au bout de cette rue,
Qui s'imaginera qu'on le redoute fort.
Je m'en vais le trouver

D. JUAN.

Mais de quel autre tort
Mon maître dom Juan doit-il tirer vengeance?

D. FERNAND.

Il vous apprendra tout, le voici qui s'avance.

D. JUAN.

Or çà, mon Jodelet, dis-moi sans rien changer,
Quels outrages nouveaux avons-nous à venger ?

SCENE VII.

JODELET, DOM JUAN.

JODELET.

S'EN est-il donc allé ?

D. JUAN.

Oui.

JODELET.

Tant mieux; que je meure
S'il ne m'a quasi fait enrager tout-à-l'heure.
Seigneur, il n'est plus tems de se plus déguiser,
Le faire plus long tems ce seroit niaiser;
Dom Louis en feroit une piéce pour rire.
Mais l'avez-vous pour moi défié ?

D. JUAN.

Sans lui dire
Que j'étois dom Juan, oui je l'ai défié,
Et, ma foi, je m'étois toujours bien défié
Que ce jeune galant cajoloit Isabelle;
Enfin je l'ai trouvé tantôt caché chez elle,
Et sans un accident que je te dois celer,
Nous nous fussions battus au-lieu de quereller,
Et je n'ai seulement l'affaire différée,
Qu'attendant que je voie un peu mieux avérée
Une chose qui n'est encor en mon esprit
Qu'un sujet de soupçon, de rage et de dépit;
Car enfin ce peut être un coup de téméraire,
Un tour de Béatrix, que l'argent a fait faire:
Puis j'ai quelque raison pour croire assurément
Qu'Isabelle en ceci ne trempe nullement.

JODELET.

Monsieur, ce n'est pas tout que votre jalousie;
Autre chose vous doit brouiller la fantaisie,

Dom Louis en l'honneur vous offense bien fort :
De vous expliquer mieux la chose j'aurois tort,
Elle ne peut quasi s'entendre ni se dire,
L'un et l'autre l'augmente et la rend toujours pire.

D. JUAN.

Hà ! ne me la dis point, je la devine assez ;
Mais que tous mes malheurs et présens et passez
Se bandent contre moi, j'ai pour moi bon courage.
Et qui le sait encor ?

JODELET.

Tout le monde.

D. JUAN.

Hà ! j'enrage.
Hà ! maintenant fureur, je m'abandonne à vous.
Et dom Fernand est-il pour nous, ou contre nous ?

JODELET.

Dom Louis est son sang, mais pour l'honneur du vôtre
Il fait ce qu'on ne fit jamais pour pas un autre,
Il veut que dom Louis vous en fasse raison,
Et dom Louis m'attend près de cette maison,
Qui me croit dom Juan.

D. JUAN.

Il faut que je le tue :
Mais on est bien souvent séparé dans la rue,
Les combats de pavé sont moins guerre que paix,
C'est à quoi je ne puis me résoudre jamais :
J'hazarde ma vengeance allant à la campagne ;
On n'y fait quasi plus de combat en Espagne,
Qu'on ne conte la chose autrement qu'elle n'est,
Et ce lieu de combat moins que l'autre me plaît.
Si dans quelque maison, quoique contre la mode. . .

JODELET.

Attendez, je vous trouve une place commode.
Je tiens ici la clef d'un bas appartement,
Où nous devons coucher ; là très-commodément
Vous pourrez vous venger presqu'aux yeux d'Isabelle ;
Sans qu'il en soit rien su que de son pére ou d'elle.

D. JUAN.

Hà, mon cher Jodelet, que tu l'as bien choisi!
Va vîte le trouver.

JODELET.

Mais plutôt allez-y.
Il est tems, ou jamais, qu'on sache qui vous êtes,
Comment prétendez-vous faire ce que vous faites,
Et passer pour valet? Allez, allez, seigneur,
Vous découvrir, vous battre et venger votre honneur.

D. JUAN.

Quoi! si par un effet de pure jalousie,
Par un simple soupçon né dans ma fantaisie,
J'ai déguisé mon nom, veux-tu pour un affront,
De qui le moindre mal est de rougir mon front,
Que j'aille me montrer? hà, plutôt je te prie,
Si tu n'aimes mieux voir dom Juan en furie,
Souffre encore mon nom qui ne t'offense en rien:
Une offense est bien pire, et je la souffre bien.

JODELET.

Vous me l'ordonnez donc?

D. JUAN.

Même je t'en conjure.

JODELET.

Il faut vous obéir: mais si par avanture,
Comme les hommes sont souvent impatiens,
Il vouloit dégaîner avant qu'être céans,
Que fera Jodelet qui n'aime point la guerre,
Et qui se plaît bien fort au séjour de la terre?

D. JUAN.

Fais-lui signe de loin, il ne manquera pas
De te venir trouver; et toi d'un même pas
Tu me l'améneras en cette chambre basse.

JODELET.

Autre difficulté mon esprit embarrasse.
S'il est court de visiére?

D. JUAN.

Hà! c'est trop discourir,
Ne me replique plus, et me le vas querir.

JODELET.

Ce dur commandement terriblement me choque :
Mais, seigneur, gardez-vous sur-tout de l'équivoque,
Discernez Jodelet d'avecque dom Louis,
On a souvent les yeux de colére éblouis;
Et si sans y penser avant dom Louis j'entre,
Et que sans y penser vous me perciez le ventre,
Me disant, Jodelet, ma foi, j'en suis marri,
Je serai tout-à-l'heure et content et guéri.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BÉATRIX *entre par une petite porte, une chandelle à la main.*

PLEUREZ, pleurez, mes yeux, l'honneur vous le commande,
S'il vous reste des pleurs, donnez-m'en, j'en demande.
Je viens d'allumer ma chandelle,
La nuit noire comme du geais
Vient d'arriver pompeuse et belle
Plus que je ne la vis jamais;
De ses demoiselles suivantes
Les étoiles étincelantes
Elle traîne un brillant troupeau.
Que ses servantes sont heureuses,
Si d'un valet qui se croit beau
Elles ne sont point amoureuses!
Pleurez, pleurez, &c.
Etoiles luisantes et nettes,
Si vous en aimiez comme moi,
Toutes célestes que vous êtes,
Vous enrageriez, sur ma foi.
Tantôt ce Grenadin, ce More,
Comme du feu qui me dévore
Je lui contois la cruauté,
M'a dit que je ne valois guéres,
Et qu'il étoit bien fort tenté
De me donner les étriviéres.

Pleurez, pleurez, &c.
D'écus une assez bonne somme
Devant lui je faisois sonner,
Et lui faisois assez voir comme
Moi qui prends, je lui veux donner.
Aussi-tôt son ame rebourse
M'a donné de ma même bourse
Un si grand coup dessus le cou,
Que je m'en sens toute échinée :
Oh ! que pour aimer un tel fou
Il faut que je sois forcenée !

Pleurez, pleurez, &c.
S'il plaisoit à la destinée
Qu'il fût l'importun à son tour,
Et Béatrix l'importunée,
Alors à beau jeu beau retour,
Encor aurois-je quelque joie ;
Mais, hélas ! jusques dans le foie
Il me brûle le faux larron,
Et s'en rit, l'impitoyable homme,
Aussi fort qu'autrefois Néron
Rioit alors qu'il brûloit Rome.

Pleurez, pleurez, &c.
Et cependant mon mal me presse.
Mais quelqu'un vient par l'escalier,
C'est Isabelle ma maîtresse,
Reprenons notre chandelier.
Que si quelqu'un de l'assistance
Trouve qu'à moi n'appartient stance,
Qu'il sache que l'auteur discret
Qui sait fort bien que le colloque
Est dangereux pour le secret,
M'a régalé d'un soliloque.

Pleurez, pleurez, mes yeux, l'honneur vous le commande,
S'il vous reste des pleurs, donnez-m'en, j'en demande.

SCENE II.

ISABELLE, BÉATRIX, LUCRECE.

ISABELLE.

MADAME Béatrix, que faites-vous ici?

BÉATRIX.

Je prépare une chambre à votre amant transi.
Et vous, d'où venez-vous, et madame Lucréce?

ISABELLE.

Je viens de me donner en proie à la tristesse.

LUCRECE.

Madame, je vous dis pour la seconde fois,
Quand on auroit remis la chose à votre choix,
Vous ne pouviez choisir en toute la Castille
Un plus digne mari d'une excellente fille;
Si-tôt que dom Juan vous sera mieux connu,
Vous me confesserez que je vous ai tenu
Un discours véritable.

ISABELLE.

Et moi je vous assure,
Lorsque si richement vous faites sa peinture,
Qu'il faut que de nous deux quelqu'une rêve bien,
Vous de le croire tel, moi de n'en croire rien.
Hélas! à vous, sa sœur, l'oserois-je bien dire?
Il semble qu'il ne songe à rien qu'à faire rire,
Toujours dans l'action d'un homme extravagant,
Soit par accoutumance, ou bien par accident,
Parlant toujours du nez, et de plus il affecte
La façon de parler toujours la moins correcte,
Toujours quelque mot goinfre entre dans ses discours:
Et je pourrois passer heureusement mes jours
Avec un tel époux! Hà, fille malheureuse!
Encor si je pouvois être religieuse!
Mais, hélas! je me sens pour la religion,
Et pour ce brave époux, pareille aversion.

BÉATRIX.

Finissez, finissez votre quérimonie,
Et gagnons l'escalier, et sans cérémonie :
Quelqu'un ouvre la porte, et l'on vous surprendra ;
Quant à moi, je m'enfuis, me suive qui voudra.

SCENE III.

D. JUAN, JODELET, D. LOUIS.

D. JUAN *ouvre la porte et en ôte la clef.*

LAISSONS la porte ouverte, et gagnons cette alcove,
Je les entends venir.

JODELET.

Mon maître, dieu me sauve,
Ne fut jamais qu'un traître, il s'en est en allé ;
Hélas ! j'en ai quasi le sang tout congelé,
Et qui l'eût jamais cru ? Peste, il ferme la porte !
Que deviendrai-je donc ?

D. LOUIS.

Nous pouvons de la sorte
Nous battre tout le soul, si le cœur vous en dit.

JODELET.

Vous me pardonnerez, je n'ai point d'appétit.

D. LOUIS.

Que différez-vous donc à venger votre outrage ?
Je crains votre raison moins que votre courage ;
Vous ne me dites mot ? hé bien ! qu'attendons-nous ?
Hà ! vraiment si j'étois offensé comme vous,
Je vous montrerois bien une autre impatience.

JODELET.

Mon maître assurément n'a point de conscience.

D. LOUIS.

Que diable cherchez-vous ?

JODELET.

Je cherche ma valeur.

D. LOUIS.

Après avoir tantôt montré tant de chaleur,
Vous êtes maintenant, ce semble, un peu tiéde,
Mais pour vous réchauffer je tiens un bon reméde.

JODELET.

Hà, bon dieu ! quelle longue épée à giboyer,
Et qui peut seulement la voir sans s'effrayer !

D. LOUIS.

Dom Juan est poltron, ou fait semblant de l'être.

JODELET.

Le seigneur soit loué, je viens de voir mon maître,
Je n'ai plus maintenant qu'à faire le fougueux,
Ma colére est tantôt au point où je la veux ;
Si-tôt qu'elle y sera vous verrez faire rage ;
Hà ! seigneur, sortez donc, manquez-vous de courage ?

D. JUAN.

Va donc pour l'amuser te battre en reculant.

JODELET, *pousse une estocade sans être en mesu[re].*

Dieu veuille être avec nous !

D. LOUIS.

L'effort est violent,
Vous vous battez fort bien.

JODELET.

Assez bien ; hà, que n'ai-je
Contre les coups d'estoc quelque bon sortilége !
Attendez, hà, mon maître, hà, c'est trop me presser,
Mon épée est faussée, il faut la redresser.
N'avez-vous pas tué mon frére sans lumiére ?

D. LOUIS.

Oui.

JODELET.

Pour vous témoigner que je ne vous crains guére,
Je ne veux point avoir d'avantage sur vous,
Je veux sans voir, vous battre et vous rouer de coups.

Meurs

Meurs donc, chandelle, meurs, et nous laisse en ténébres ;
Et vous, allez finir vos passe-tems funébres.
Pour moi, qui suis exact en ce que je promets,
Je veux être pendu si l'on m'y prend jamais.

D. LOUIS.

C'est dans l'obscurité que la lumiére est belle ;
Vous ne vous battiez pas si bien à la chandelle ;
Et vous m'avez blessé, mais je m'en vengerai.

SCENE IV.

D. FERNAND, D. JUAN, JODELET, D. LOUIS.

D. FERNAND.

Béatrix.

D. JUAN.

Sors, sors vîte, ou je t'étranglerai.

D. FERNAND.

Qu'est ceci, mes amis ?

JODELET.

Je venge mon offense.

D. LOUIS.

On m'a tiré du sang, j'en veux tirer vengeance.

D. FERNAND.

Est-ce d'une estocade ou d'un estramaçon ?

JODELET.

L'un et l'autre, ma foi, n'est pas de ma façon.

D. FERNAND.

Montrez-moi, vous avez la main un peu coupée.

JODELET.

La sale vision que de voir une épée !

D. FERNAND.

Allons, mes chers amis, battez-vous hardiment,
Je ne parois ici pour la paix nullement.
L'un de qui l'honneur souffre est pour être mon gendre,
Et l'autre est mon parent qui voit son sang répandre:
Battez-vous donc, amis, et bien fort, vous serez
Bien plutôt animés par moi que séparez.

D. LOUIS.

Votre conseil est trop d'un homme de courage,
Pour n'être pas suivi.

JODELET.

De tout mon cœur j'enrage,
Hà, le méchant vieillard, qui conseille un duel!

D. LOUIS.

La colére me rend insolent et cruel;
J'ai trompé votre sœur, j'ai tué votre frére,
Je le ferois encor si j'avois à le faire,
Il ne me reste plus qu'à vous tuer aussi.

D. JUAN, *sortant de l'alcove.*

Vous ne connoissez pas dom Juan, le voici:
Vous trompâtes ma sœur, vous tuâtes mon frére,
Mais bientôt votre mort s'en va me satisfaire;
C'est au vrai dom Juan qu'appartient seulement
De venger son honneur offensé doublement.

D. LOUIS.

Quel est donc de vous deux dom Juan?

D. JUAN.

C'est moi-même.

D. LOUIS.

Et lui?

JODELET.

Je ne le suis qu'en cas de stratagême.

D. JUAN.

Oui, je suis dom Juan qui vient de vous blesser.
Si je l'ai fait sans voir, vous pouvez bien penser

Qu'à moi venger ma honte est chose fort aisée,
Maintenant que je vois celui qui l'a causée.
Tandis que mon esprit a seulement douté,
J'ai voulu m'éclaircir, et n'ai rien attenté;
Sous le nom d'un valet j'ai souffert mon offense,
Tandis qu'un seul soupçon m'en demandoit vengeance.
Vous qui me l'avez fait, et l'osez déclarer,
Vous me croyez peut-être un homme à l'endurer?
Je n'ai pour le savoir de science certaine
Oublié jusqu'ici ni finesse ni peine;
Enfin mon déshonneur ne m'est que trop connu,
Vous savez, dom Louis, à quoi je suis tenu;
Pour mon sang répandu, j'ai répandu du vôtre,
Mais deux autres sujets m'en demandent bien d'autre.
Je ne puis vivre heureux sans vous faire mourir,
Pour cela seulement j'ai dû me découvrir.
Je suis donc dom Juan, que personne n'en doute.

D. LOUIS.

Croyez-vous à ce nom que plus on vous redoute?

D. JUAN.

Et croyez-vous aussi me donner le trépas?
Vous ne tuez que lorsque l'on ne vous voit pas:
Mais puisque je vous vois, qui vous pourra, barbare,
Garantir de la mort que ma main vous prépare?
Quand je vous aurois tous ici pour ennemis,
Je veux qu'on tienne ici tout ce qu'on a promis:
On m'a promis ma sœur, il faut qu'on l'effectue:
Je lui dois votre mort, il faut que je vous tue:
Voyez si dom Juan tient bien ce qu'il promet,
Soit qu'il paroisse en maître ou se cache en valet.
Dom Fernand, tenez donc la parole donnée,
Commandez que ma sœur me soit vîte amenée;
Et vous le plus mortel de tous mes ennemis,
Battez-vous contre moi, vous me l'avez promis.

D. FERNAND.

Hà, seigneur dom Juan, un peu de patience!

D. JUAN.

Pour en avoir eu trop j'ai manqué ma vengeance.

D. FERNAND.

Pourquoi vous êtes-vous déguisé parmi nous ?

D. JUAN.

J'étois jaloux.

D. FERNAND.

De qui ?

D. JUAN.

De lui.

D. LOUIS.

De moi ?

D. JUAN.

De vous.

Je vous ai vu sortir du balcon d'Isabelle.

D. LOUIS.

Vous m'en vîtes sortir ?

D. JUAN.

Vous-même, et puis chez elle
Je vous ai vu caché ; mais ces jaloux soupçons
Ne ralentirent point mon feu de leurs glaçons,
Au contraire il s'accrut avecque violence ;
Lors je me déguisai et gardai le silence,
Et ne fus pas long-tems sans rencontrer en vous
Un rival dont j'avois sujet d'être jaloux ;
Vous n'excitiez alors que ma simple colére,
Et n'eusse jamais cru que la mort de mon frére
Dût se trouver encor un coup de votre main,
Je vous croyois coquet, et non pas inhumain ;
Enfin j'ai su depuis qu'une mortelle offense
Me devoit contre vous porter à la vengeance ;
J'ai cru que vous étiez coupable envers ma sœur,
J'ai cru que vous étiez son lâche ravisseur.
Lors par ressentiment plus que par jalousie,
La fureur contre vous m'avoit l'ame saisie ;
J'ai bientôt préféré, pour vous priver du jour,
Les soins de mon honneur à ceux de mon amour ;

Quand on souffre en l'honneur, l'amour ne touche guére.
Maintenant que je vois que de mon pauvre frére,
Que vous avez tué la nuit trop lâchement,
Vous m'osez reprocher la mort insolemment;
Que pour vous contre moi le ciel avec la terre
Et tout le genre humain me déclare la guerre;
Malgré le ciel, la terre et tout le genre humain,
Il faut que vous mouriez aujourd'hui par ma main.

D. LOUIS.

Ceux qui me connoîtront, sauront bien que la crainte
N'est pas ce qui me fait approuver votre plainte;
Quand vous me reprochez que votre frére est mort,
La raison est pour vous, et moi, j'ai toujours tort;
Mais je devois plutôt être par cette offense.
Un objet de pitié, qu'un objet de vengeance:
Hélas! je le tuai, mais comment et pourquoi?
Et quand je le sus mort, qui pleura plus que moi?
Il m'attaqua la nuit, et moi sans le connoître,
Je crus, l'ayant tué, n'avoir tué qu'un traître:
Malheureux que je suis! j'avois tué, sans voir,
Le plus intime ami que je croyois avoir.
Oui, je l'aimois autant qu'on peut aimer un autre.
Puisqu'il fut mon ami; pour devenir le vôtre,
Je donnerois mon sang, je donnerois mon cœur,
Et ce discours n'est pas un effet de ma peur.

D. JUAN.

Outre qu'un généreux facilement pardonne;
Cette seule raison sans-doute est assez bonne.
Je veux que vous l'ayez tué sans y penser,
Et que vous n'ayez eu dessein de m'offenser:
Mais vous ne vous lavez ici que d'une offense,
Et ma sœur contre vous me demande vengeance;
Et puisque son honneur à mon honneur est joint,
Je serai sans honneur, si ma Sœur n'en a point:
En l'humeur où je suis, je n'ai pas grande envie,
Si vous m'ôtez l'honneur, de vous laisser la vie.

D. LOUIS.

Je pourrois bien encor, épousant votre sœur,
Et vous rendre content, et vous rendre l'honneur;

Vous n'auriez plus sujet d'en vouloir à ma vie,
Et je n'en aurois plus de vous porter envie;
Quoique je visse à vous avec tous ses appas,
Celle que j'aimai bien, mais qui ne m'aima pas.
C'est de vous que je parle, ô trop sage Isabelle,
Qui ne fûtes jamais envers moi que cruelle.
Dom Juan, quittez donc tous vos jaloux soupçons,
Que le feu de l'amour en fonde les glaçons;
Ne soyez plus atteint de cette frénésie,
Ni moi l'objet fâcheux de cette jalousie.
Il est vrai, Béatrix m'a deux fois introduit
Dans sa chambre le jour, dans son balcon la nuit;
Mais, sur ma foi, bien loin d'être de la partie,
De me l'avoir promis, ou d'en être avertie,
Si-tôt qu'elle le sut, elle l'en querella,
Et Béatrix pensa s'en aller pour cela.

D. FERNAND.

Mon neveu ne dit rien qui ne soit véritable,
Et si, cher dom Juan, vous êtes raisonnable,
Vous ne fermerez plus l'oreille à la raison.
Chassons donc le tumulte hors de cette maison,
Et faisons-y rentrer la joie et l'hyménée:
Çà vîte, que Lucrèce ici soit amenée,
Et ma fille Isabelle: hà! je les vois venir.
Venez, venez tâcher de les bien réunir:
Que je devrai d'encens à la bonté divine,
Puisqu'elle fait finir cette guerre intestine!
Que je me sens heureux! et vous, mes chers enfans,
Tant pour votre repos que celui de mes ans,
Devenez bons amis, embrassez-vous ensemble,
Et qu'une bonne paix à jamais vous assemble.

D. JUAN.

Je ne résiste plus, je suis votre conseil.

D. LOUIS.

Le plaisir que j'en sens n'eut jamais de pareil.

SCENE V et derniére.

LUCRECE, ISABELLE, JODELET, D. JUAN, D. LOUIS, D. FERNAND.

LUCRECE.

O ma chére Isabelle!

ISABELLE.

O ma chére Lucréce!

LUCRECE.

Que nous avons de joie après tant de tristesse!
Hé bien! avois-je tort lorsque vous vous plaigniez,
D'assurer qu'il n'étoit pas tel que vous disiez!

JODELET.

Je n'ai donc qu'à quitter mon habit de parade,
Puisque je ne suis plus dom Juan d'Alvarade.

D. JUAN.

Non, non, cher Jodelet, gardez tous vos bijoux,
Ils vous parent trop bien pour n'être pas à vous.

D. LOUIS.

Vous dont l'amitié m'est un don inestimable,
Recevez de ma main cette fille adorable.

D. JUAN.

Vous que je haïssois tantôt de tout mon cœur,
Sachez que je suis vôtre aussi-bien que ma sœur.

D. FERNAND.

Allons, mes chers enfans, finir cette journée
Par l'accomplissement de ce double hyménée.

JODELET.

Ma foi, vous n'êtes pas encor où vous pensez,
Et les discords ici ne sont pas tous passez;

Il me faut un portrait que retient Isabelle,
Qui pend à deux rubans au fond de sa ruelle?
Moi qui ne sais si c'est ou pour bien ou pour mal,
Qu'elle garde un portrait, perdant l'original,
Je veux qu'on me le rende, ou bien la comédie
Par moi, dom Jodelet, deviendra tragédie?
Oui, je la veux avoir, cette idole de prix,
Pour en favoriser ma chére Béatrix.

Fin du cinquiéme et dernier Acte.

DOM JAPHET D'ARMÉNIE,

COMÉDIE,

PAR SCARRON.

AU ROI.

SIRE,

QUELQUE Bel-Esprit, qui auroit aussi-bien que moi à dédier un Livre à VOTRE MAJESTÉ, diroit ici en beaux termes, que vous êtes le plus grand Roi du monde; qu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, vous êtes plus savant en l'art de régner qu'un Roi barbon; que vous êtes le mieux fait des hommes, pour ne pas dire des Rois, qui sont en petit nombre; et enfin que vous porterez vos armes jusques au Mont-Liban, et au-delà. Tout cela est beau à dire, mais je ne m'en servirai point ici, car cela s'en va sans dire; je tâcherai seulement de persuader à VOTRE MAJESTÉ qu'Elle ne se feroit pas grand tort, si Elle me faisoit un peu de bien; si Elle me faisoit un peu de bien, je serois plus gai que je ne suis; si j'étois plus gai que je ne suis, je ferois des Comédies enjouées; VOTRE MAJESTÉ en seroit divertie; et si Elle en étoit divertie, son argent ne seroit pas perdu. Tout cela conclut si nécessairement, qu'il me semble que j'en serois persuadé, si j'étois aussi-bien un grand Roi que je ne suis qu'un pauvre malheureux, mais pourtant

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant
et très-fidéle sujet et serviteur,
SCARRON.

ACTEURS.

DOM JAPHET D'ARMÉNIE, *Fou de l'Empereur Charles-Quint.*

FOUCARAL, *Laquais de dom Japhet.*

D. ALFONSE ENRIQUEZ, *ou* ROC ZURDUÇACI, *Cavalier, Amoureux de Léonore.*

MARC-ANTOINE, *ou* PASCAL ZAPATA, *Valet de dom Alfonse.*

LE COMMANDEUR *de Consuégre.*

LÉONORE, *Niéce du Commandeur.*

MARINE, *Servante de Léonore.*

ELVIRE, *Sœur de dom Alfonse.*

DOM ALVARE, *Amoureux d'Elvire.*

RODRIGUE, *Gentilhomme du Commandeur.*

LE BAILLI *d'Orgas.*

JEAN VINCENT, *Laboureur d'Orgas.*

PÉDRO, *Harangueur.*

UN COURIER.

TORRIBIO PONCIL, *Gredin.*

LORENTE RIBEROS, *Gredin.*

La Scéne est dans Orgas, jusqu'au troisiéme Acte, qu'elle passe dans Consuégre.

DOM JAPHET D'ARMÉNIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DOM ALFONSE, ENRIQUEZ, MARC-ANTOINE.

MARC-ANTOINE.

LA résolution est tout-à-fait étrange.

D. ALFONSE.

Si Marc-Antoine m'aime, il faut bien qu'il s'y range.

MARC-ANTOINE.

Moi ! je n'approuve point ce bas attachement,
Et n'attends rien de bon de ce déguisement ;
Encor si vous vouliez seulement me permettre
D'envoyer à Madrid seulement une lettre,
Votre mére seroit moins en peine de vous ;
Elle croit que son fils, de sa niéce l'époux,
A trouvé dans Séville, en dom Sanche son frére,
Un oncle, un bienfaiteur, et comme un nouveau pére ;
Et que riche seigneur de seigneur indigent,
Vous avez de son frére et la fille et l'argent.
Cependant dans Orgas, un malheureux village,
Emporté des desirs d'un homme de votre âge,
Sans songer qu'à Séville un grand bien vous attend,
Vous suivez en aveugle un bel œil qui vous prend :
La villageoise est belle et jeune, je l'avoue,
Dom Alfonse en passant la peut coucher en joue,

Et s'il la peut blesser, bon, c'est autant de pris ;
Mais être avec fureur de son amour épris,
Et pour elle oublier son devoir, sa naissance,
C'est en quoi je vous dois manquer de complaisance ;
Et connoissez-vous bien ce révérend seigneur,
A qui vous vous voulez donner pour serviteur ?

D. ALFONSE.

C'est un homme bien riche, à ce que j'entends dire.

MARC-ANTOINE.

Et de qui le métier n'est que de faire rire.

D. ALFONSE.

Tant mieux.

MARC-ANTOINE.

Mais il est fou de plus.

D. ALFONSE.

Encore mieux,
J'aurai mon passe-temps d'un fou facétieux.

MARC-ANTOINE.

Je m'en vais vous en dire et l'histoire et la vie.
Il se fait appeller dom Japhet d'Arménie,
Venu de pére en fils du puîné de Noé.
Voilà le maître à qui vous vous êtes loué.
Au tems que Charles-Quint passa par son village,
On mena devant lui ce sagé personnage ;
Il le trouva plaisant, il lui donna du bien,
Lui fit suivre la cour, et presqu'en moins de rien
Le drôle a si bien fait par son humeur plaisante,
Qu'il posséde aujourd'hui cinq mille écus de rente.
César ayant quitté l'Espagne, il a voulu
Paroître en son village, où faisant l'absolu,
(Car il est glorieux) son bien et sa marotte
Ont si mal réussi chez le compatriote,
Que couru des enfans, des autres maltraité,
Et de fréquens affronts tous les jours irrité,
Comme dans son pays on n'est jamais prophete,
Il en est à la fin délogé sans trompette,

Et s'est depuis huit jours retiré dans Orgas,
Où l'on l'a bien reçu, ne le connoissant pas.
En peu de mots, voilà quel est le personnage.

D. ALFONSE.

Tout ce que tu dis là me donne du courage.

MARC-ANTOINE.

Je l'apperçois venir, et le bailli du bourg,
Qui le croit, sot qu'il est, un des grands de la cour.

D. ALFONSE.

Eloignons-nous.

SCENE II.

DOM JAPHET D'ARMÉNIE, LE BAILLI D'ORGAS, FOUCARAL.

D. JAPHET.

Bailli, votre fortune est grande,
Puisque vous m'avez plû.

LE BAILLI.

Le bon dieu vous le rende.

D. JAPHET.

Peut-être ignorez-vous encore qui je suis,
Je veux vous l'expliquer autant que je le puis,
Car la chose n'est pas fort aisée à comprendre.
Du bon pére Noé j'ai l'honneur de descendre,
Noé qui sur les eaux fit flotter sa maison,
Quand tout le genre humain but plus que de raison.
Vous voyez qu'il n'est rien de plus net que ma race,
Et qu'un crystal auprès paroîtroit plein de crasse:
C'est de son second fils que je suis dérivé.
Son sang de pére en fils jusqu'à moi conservé,
Me rend en ce bas-monde à moi seul comparable.
L'empereur Charles-Quint, ce héros redoutable,
Mon cousin au deux mille-huitantiéme degré,
Trouvant avec raison mon esprit à son gré,
M'a promené long-têms par les villes d'Espagne,
Et depuis m'a prié de quitter la campagne;

Parce que deux soleils en un lieu trop étroit,
Rendroient trop excessif le contraire du froid.
La façon de parler est obscure au village,
Entendez-vous, bailli, mon sublime langage ?

LE BAILLI.

Monsieur, je n'entends pas la langue de la cour.

D. JAPHET.

Vous ne m'entendez pas ? je vous aime autant sourd,
Car assez rarement mon discours j'humanise.
Mais pour vous aujourd'hui je démétaphorise,
(Démétaphoriser, c'est parler bassement)
Si mon discours pour vous n'est que de l'allemand,
Vous aurez avec moi disette de loquéle.
L'empereur donc de qui je suis le paralléle,
M'entendez-vous, bailli ?

LE BAILLI.

Nenni.

D. JAPHET.

Le paragon.

LE BAILLI.

Encore moins.

D. JAPHET.

Comment, altérer mon jargon ?
Ce seroit déroger à ma noblesse antique ;
Tâchons pourtant d'user de quelque terme oblique,
Pour nous accommoder à cet homme des champs.
Charles-Quint donc, mon cher parent, en peu de tems
M'ayant mis à mon aise, en prince de Cocagne,
Et tout-à-fait exclus des hôpitaux d'Espagne,
(Car, bailli, dussiez-vous cent fois en enrager,
J'ai six mille ducats tous les ans à manger),
Le Cacique Uriquis et sa fille Azaréque,
L'un et l'autre natifs de Chicuchiquizéque,
Etant venus en cour pour se dépayser,
L'empereur mon cousin me força d'épouser
Cette jeune indienne un peu courte et camarde,
Mais pourtant agréable en son humeur hagarde :

A mes noces le grand César rien n'oublia,
Et fit le bon parent, même il trépudia;
Entendez-vous le mot trépudier, compére?

LE BAILLI.

Non, par ma foi, monsieur.

D. JAPHET.

C'est danser, en vulgaire.
Enfin en équipage à ma grandeur égal,
Mon train moitié sur mule et moitié sur cheval,
Dans mon pays natal je menai ma famille,
C'est-à-dire Uriquis et ma femme sa fille;
Arrivé dans mon bourg qu'on nomme Almodobar,
Mon beau-pére Uriquis y devint gras à lard,
Et prit goût à nos vins; ma compagne de couche
Fut comme son papa fort sujette à sa bouche:
Enfin elle mourut d'un excès de melon,
Et son pére Uriquis d'un ulcére au talon:
De ce beau-pére éteint, de cette femme éteinte,
Il ne me resta pas la moindre plume peinte,
Le moindre guenuchon, le moindre perroquet,
Tout leur bien du Pérou n'étant que du caquet.
Les gens d'Almodobar à leur dam me déplurent.
Vous pouvez bien penser que punis ils en furent,
Et bientôt: car prenant ma résolution,
J'ai choisi dans Orgas mon habitation,
Où je vais faire un train digne de mon mérite:
Bailli, cherchez-moi donc des serviteurs d'élite;
Nobles, bien faits, adroits, sobres, et parlant peu.

LE BAILLI.

Je vous en ai déjà trouvé six.

D. JAPHET.

C'est bien peu.

FOUCARAL.

C'est plus qu'il ne nous faut.

D. JAPHET.

Il me faudra six pages,
Sans les valets de pied qui recevront des gages.

LE BAILLI.

On vous trouvera tout.

D. JAPHET.

Comment est votre nom ?

LE BAILLI.

Je m'appelle Alonzo, Gil, Blas, Pédro, Ramon.

D. JAPHET.

Tant de noms de baptême ?

LE BAILLI.

Autant.

D. JAPHET.

Mon cher compére,
On vous soupçonnera d'avoir eu plus d'un pére.

LE BAILLI.

Vous ferai-je venir vos valets ?

D. JAPHET.

Promptement.
Foucaral, ce bailli me plaît extrêmement.

LE BAILLI.

Je vous améne ici la fleur de la contrée.

D. JAPHET.

Qu'ils me fassent savant de leurs noms dès l'entrée.

SCENE III.

TORRIBIO PONCIL, LORENTE RIBEROS, D. ROC ZURDUCACI, *ou* ALFONSE ENRIQUEZ, PASCAL ZAPATERO, *ou* MARC-ANTOINE, D. JAPHET, LE BAILLI, FOUÇARAL.

Les quatre valets nommés les premiers, dont il y en aura deux fort mal vêtus, diront tous à la fois leurs noms d'un ton de voix fort éloigné de celui de D. Japhet.

D. JAPHET.

COMMENT? tous à la fois?
Parlez séparément, et modérez vos voix.
Toi, parle et dis ton nom, jeune homme au nez de cabre.

TORRIBIO PONCIL.

Torribio Poncil.

D. JAPHET.

Ton pays?

TORRIBIO PONCIL.

La Calabre.

D. JAPHET.

Maudit pays; et toi?

LORENTE RIBEROS.

Lorente Ribéros.

D. JAPHET.

Ton pays?

LORENTE RIBEROS.

Portugal.

D. JAPHET.

De quel lieu?

LORENTE RIBEROS.

De Miros.

MARC-ANTOINE.

Pascal Zapatéro.

D. JAPHET.

Ton pays ?

MARC-ANTOINE.

Allobroge.

D. JAPHET.

Attends une autre fois qu'un maître t'interroge.
Et ton pays natal quel est-il ?

MARC-ANTOINE.

Annecy.

D. JAPHET.

Haye, aux autres : et toi ?

D. ALFONSE ENRIQUEZ.

Dom Roc Zurducaci.

D. JAPHET.

Biscayen ?

D. ALFONSE.

Non, monsieur, je suis de la Galice.

D. JAPHET.

Tu parois grand fripon.

D. ALFONSE.

Fort à votre service.

D. JAPHET.

Torribio Poncil est un nom apostat,
Changeant Poncil en Ponce, à mon majordomat
Il pourra parvenir. Mais avant toute chose,
Il faut au nom de Ponce ajouter dom pour cause.
Lorente Ribéros aura nom Ribéra.
Pascal Zapatéro, dom Pascal Zapata.
Ils prendront tous le dom, comme le majordôme,
Et seront dans deux ans des plus grands du royaume :

Quant au Galicien dom Roc Zurducaci,
Je lui donne congé de s'appeller ainsi :
Auroit-il bien l'esprit d'être mon secretaire ?

D. ALFONSE.

Jeune comme je suis, monsieur, je sais tout faire.
Je rase, je blanchis, je cous, je sais saigner,
Je sais noircir le poil, le couper, le peigner,
Je travaille en parfums, je sais la médecine,
J'entends bien les procès, et fais bien la cuisine;
Je suis grand spadassin, excellent écuyer,
Fort entendu chasseur et parfait jardinier :
J'écris françois, gothique, italien, tudesque,
J'écris en héroïque aussi-bien qu'en burlesque ;
Je fais des impromptus, rondeaux et bouts-rimés :
Bref, je suis bel-esprit, et des plus renommés :
Regardez si je suis digne d'être des vôtres.

D. JAPHET.

Et plus que digne : holà, je casse tous les autres :
Car lui seul me suffit avec mon Foucaral.

D. ALFONSE.

Monsieur, je ne vais point sans mon ami Pascal.

D. JAPHET.

Qu'il soit mis sur l'état. Pourquoi cette soutane ?
Etes-vous *in sacris, id est*, antiprofane ?
Etes-vous médecin, êtes-vous avocat ?

D. ALFONSE.

Monsieur, je suis pourvu d'un bon canonicat.

D. JAPHET.

De Rome j'obtiendrai par grace singuliére,
Que vous puissiez aller vêtu d'autre maniére ;
Le pape mon cousin ne m'en peut refuser.
Quittez donc la soutane, ou l'achevez d'user.
Zurducaci ?

D. ALFONSE.

Seigneur.

D. JAPHET.

N'étant que secretaire ;
Le dom à votre nom n'est pas fort nécessaire.

D. ALFONSE.

Je le retrancherai.

D. JAPHET.

Zurducaci ?

D. ALFONSE.

Seigneur.

D. JAPHET.

Dom Pascal Zapata sera mon contrôleur ;
Et vous Zurducaci vous choisirez mes pages.

D. ALFONSE.

C'est à moi trop d'honneur.

D. JAPHET.

Choisissez-les bien sages.

FOUCARAL.

Et bien galeux aussi.

D. JAPHET.

Faquin de Foucaral,
Epargnez le prochain, sans en dire du mal.
Depuis deux ou trois mois j'ai la tête pesante,
Je m'en vais exercer ma vertu caminante
Dans les lieux d'alentour. Que l'on m'attende ici,
Foucaral ?

FOUCARAL.

On y va.

D. Japhet et Foucaral s'en vont.

MARC-ANTOINE.

Nous voilà, dieu merci,
Enrôlés dans le train de Japhet d'Arménie,
Ou plutôt nous voilà gradués en folie ;
Madame votre mére . . .

D. ALFONSE.

Hà ! ne me dis plus rien,
Je pourrois faire mieux, et je le sais fort bien ;

Et pour toi, tu feras sagement de te taire :
Ou retourne à Madrid, ou bien me laisse faire.
Mais j'apperçois venir celle qui m'a charmé.
Vis-tu jamais un corps par le ciel mieux formé ?
Et si je te disois qu'un esprit admirable
Anime ce beau corps, te serois-je croyable ?

MARC-ANTOINE.

Non, par ma foi, monsieur.

D. ALFONSE.

Eloignons-nous un peu.

MARC-ANTOINE.

A la voir seulement vous étiez tout en feu.

SCENE IV.

LÉONORE, MARINE.

LÉONORE.

JE ne le puis celer, je l'aime.

MARINE.

A la bonne heure,
Puisqu'il vous aime aussi, voulez-vous tout-à-l'heure
Que j'aille lui parler ?

LÉONORE.

Ha ! tu ne sais pas tout.

MARINE.

Est-ce que l'Adonis se tient sur le bon bout ?
Je ne le pense pas ; car il en a dans l'aile,
Et se plaint tous les jours de votre humeur cruelle.
Pourquoi donc tant pleurer ? quelqu'autre de ce bourg
A-t-elle eu le pouvoir de gagner son amour ?
Vous êtes belle et riche, et quoique villageoise,
Vous pouvez aspirer à devenir bourgeoise ;
S'il étoit grand seigneur, comme il n'est qu'écolier.

LÉONORE.

Si tel que tu le vois il étoit cavalier !

MARINE.

Est-ce lui qui le dit, il ne faut pas l'en croire ;
Un inconnu peut bien nous forger une histoire.

LÉONORE.

Tu n'en douteras plus quand je t'aurai conté
Par quel moyen je sais quelle est sa qualité :
Te souvient-il du jour que du prochain village,
Le peuple dans Orgas vint en pélerinage ?
Te souvient-il aussi de ces deux courtisans
Qui se vinrent mêler parmi nos paysans,
Dont l'un étoit fort jeune et de fort bonne mine ?

MARINE.

Il m'en souvient fort bien, et que sur sa poitrine
Il portoit la croix rouge, et même qu'il vous prit
Par deux fois à danser ; son compagnon me fit
Mille discours en l'air ; le fils du vieux Ramire
En fut jaloux de vous, et vous en fit bien rire ;
Pourquoi m'en faites-vous aujourd'hui souvenir ?
Je ne vois pas encor où vous voulez venir.

LÉONORE.

Quoi, tu ne le vois pas ! as-tu des yeux, Marine ?

MARINE.

J'en ai, mais je ne suis sorciére ni devine.

LÉONORE.

Je ne le suis non plus que toi : mais toutefois,
J'ai mieux connu que toi, que celui que tu vois
En habit d'écolier, et dont je suis éprise,
Est le beau courtisan qui pour moi se déguise ;
Dès le jour qu'il parut dans notre bourg d'Orgas,
Je le reconnus bien, et ne me trompai pas :
Mais ce n'est pas encor sur cela que j'assure
Le fondement certain de cette conjecture ;
Une lettre rompue, et qui s'adresse à lui,
De sa poche est tombée à mes yeux aujourd'hui ;
Soit qu'il n'en sache rien, comme cela peut être,
Ou qu'il ait fait le coup pour se faire connoître ;

Sans témoins je l'ai prise, et le mieux que j'ai pu,
Seule en ai rassemblé chaque morceau rompu;
Non que de mon humeur je sois fort curieuse;
Mais je l'aime, Marine, et mon ame amoureuse
Eût lors tout entrepris pour découvrir au vrai
Pour qui mon cœur faisoit son premier coup d'essai:
Ma curiosité m'apprit à mon dommage,
Qu'un homme tel que lui n'est pas pour le village:
Je vis qu'il s'appelloit dom Alfonse Enriquez.
Je vis de plus, Marine, en termes fort exprès,
Qu'il va se marier richement à Séville,
Où l'attend un parti de sa même famille;
Sa mére lui mandoit (car c'étoit de sa part
Que la lettre venoit) que depuis son départ
On n'avoit eu de lui ni lettres ni nouvelles,
Et qu'elle s'en trouvoit en des peines mortelles.
Tu peux juger par-là de l'état où je suis:
A chasser mon amour je fais ce que je puis;
Et tant plus à chasser cet amour je m'efforce,
Tant plus dedans mon cœur il prend nouvelle force;
Mais quelque fort qu'il soit, il céde à ma raison,
Qui doute qu'un jeune homme, et de bonne maison,
Puisse être épris pour moi d'un amour légitime.
Je l'aime, mais non pas assez pour faire un crime,
Et bien que je sois foible à régler mes desirs,
Je ne le veux pas être à choisir mes plaisirs:
Il est vrai que j'abhorre un homme de village,
Et ne puis deviner d'où me vient ce courage.

MARINE.

Vous êtes en danger d'être fille long-tems.

LÉONORE.

Il est peu de maris qui ne soient dégoûtans.

MARINE.

Et que deviendra donc le fils du vieux Ramire?

LÉONORE.

Qu'il meure.

MARINE.

Et l'écolier?

LÉONORE.

Qu'il pleure et qu'il soupire,

Je pleure et je soupire aussi de mon côté.

MARINE.

Et s'il vous proposoit avec sincérité
D'être votre mari, feriez-vous l'insensible ?

LÉONORE.

Hà ! ne me parle point d'une chose impossible.

MARINE.

Pourquoi non ? s'il vous aime, il faut tout espérer
D'un homme qui pour vous s'amuse à soupirer,
Plutôt que de s'aller marier à Séville,
Où l'attend, dites-vous, je ne sais quelle fille.
Mais vous vous y prenez de mauvaise façon,
Il est tout feu pour vous, et vous êtes glaçon :
Cependant vous l'aimez, voyez quelle foiblesse !
Par ma foi, si j'étois de quelqu'un la maîtresse,
Et que ce quelqu'un-là me plût autant qu'à vous,
Ce galant déguisé qui vous fait les yeux doux,
Sans me donner la gêne en sotte villageoise,
S'il me disoit, je t'aime, et moi vous, lui dirois-je :
Car quand on aime bien, pourquoi dire que non ?
Vous brûlez tout en vie, et de grace, à quoi bon
Cette rigueur forcée ? aimez-le, s'il vous aime ;
Je le dis tout de bon, je ferois tout de même.
Montrez-lui de l'amour pour augmenter le sien ;
Promettez-lui beaucoup, ne lui permettez rien ;
Si son amour le presse, il faudra bien qu'il chante,
Ou son amour pour vous sera peu véhémente ;
S'il aime jusqu'au point de vouloir épouser,
Qu'il le fasse aussi-tôt : car ce n'est que ruser,
D'épouser en papier ou donner sa parole.

LÉONORE.

Que je suis malheureuse, et que Marine est folle !

SCENE V.

ALFONSE, LÉONORE, MARINE, MARC-ANTOINE.

ALFONSE, *qui rentre sur le théatre avec Marc-Antoine.*

Léonore, il est tems que j'apprenne mon sort,
Et que vous me donniez, ou la vie ou la mort:
Je vous ai déclaré que pour vous je soupire,
Vous ne me dites rien quand j'ose vous le dire;
Ce silence à mon feu ne promet rien de bon,
Et quand vous m'aimeriez, je puis croire que non.
Je sais que la beauté, quand elle est peu commune,
Peut soumettre à ses pieds la plus haute fortune;
Et quand bien je serois riche et de qualité,
Que mon amour seroit une témérité;
Je ne vous dis donc point que le bien de mon pére
Me pourroit élever au bonheur que j'espére;
Si par-là seulement on vous peut espérer,
Les grands rois seulement peuvent vous adorer.
Mon amour veut tenir le vôtre de soi-même;
Je crois vous dire assez, disant que je vous aime,
Et par le simple aveu de mon affection,
Que je mérite assez votre compassion;
Donnez-moi donc la mort, ou bien de l'espérance.

LÉONORE.

Consultez là-dessus votre persévérance:
C'est de-là seulement, je le dis tout de bon,
Que vous pourrez savoir si je vous aime ou non:
Mais le tems seulement me le fera connoître.

D. ALFONSE.

Je puis donc espérer?

LÉONORE.

Cela pourroit bien être.
Marine, allons-nous-en.

MARC-ANTOINE.

La peste, qu'elle en sait !
Hé bien, de son discours êtes-vous satisfait ?

D. ALFONSE.

Oui, car je l'aimerai tant que j'aurai de vie.

MARC-ANTOINE.

Vous ne pouvez avoir une plus noble envie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. JAPHET, FOUCARAL, LE BAILLI, D. ALFONSE, MARC-ANTOINE.

D. JAPHET.

FOUCARAL ? Foucaral ?

FOUCARAL.

Monseigneur, monseigneur.

D. JAPHET.

Ne veux-tu pas venir ?

FOUCARAL.

Je viens.

D. JAPHET.

Faquin d'honneur !
Et le bailli vient-il ?

FOUCARAL.

Il vient.

D. JAPHET.

J'entends qu'il vienne :
Car encor faut-il bien que quelqu'un m'entretienne.

Dans ce malheureux bourg rempli de gens grossiers,
Avec ce bailli seul je parle volontiers :
Il n'est que demi-fat, pour être du village.
Mais ne viendra-t-il pas ? sait-il bien que j'enrage,
Dès qu'il me faut attendre ? Holà, ho, Foucaral,
Dom Roc Zurducaci, dom Zapata Pascal,
Ou Pascal Zapata, car il n'importe guére
Que Pascal soit devant ou Pascal soit derriére.
Holà mes gens ! mon train ! ô les doubles coquins,
Les gredins, les bourreaux, les traîtres, les faquins !
Sachent tous mes valets, que ma bonté se lasse :
Sachent les malheureux qu'aujourd'hui je les casse :
Je m'en vais tant crier qu'ils viendront, les maraux !

FOUCARAL.

Monsieur, ne criez point, tous vos gens en un gros
Viennent auprès de vous.

D. JAPHET.

Hé bien donc je m'appaise,
J'avois déjà les yeux ardens comme la braise :
Dom Pascal Zapata, dom Roc Zurducaci,
Je veux être servi.

D. ALFONSE.

Nous vous servons aussi.

D. JAPHET.

Bailli ?

LE BAILLI.

Monsieur.

D. JAPHET.

Le bourg est-il chargé de tailles ?
Est-il noblifié de vives antiquailles ?

LE BAILLI.

Je ne vous entends point.

D. JAPHET.

A-t-il des houberaux ?

LE BAILLI.

Encore moins.

D. JAPHET.

J'entends de ces gentilshommaux,

Des tireurs en volant, des tyrans de village,
Des nobles.

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Et de plus d'un étage ?

LE BAILLI.

Je ne vous entends plus.

D. JAPHET.

Je veux dire les uns
Nobles comme le roi, les autres fort communs,
C'est-à-dire nouveaux, de noblesse ambiguë,
Qu'on reconnoît vilains dès la premiere vue.

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

En grand nombre ?

LE BAILLI.

Environ sept ou huit.

D. JAPHET.

Sont-ils chasseurs rusés, ou chasseurs à grand bruit ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Des enfans, en ont-ils en grand nombre ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Déjà grands ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Malencombre

Puisse arriver à qui me répond toujours oui!

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Hà, le traître! hé quoi, tout aujourd'hui
Il consentira donc!

LE BAILLI.

Oui, monsieur.

D. JAPHET.

Hà! j'enrage;
Dis-moi non, malheureux! et change de langage;
Confesse seulement une fois.

LE BAILLI.

Mais, monsieur,
Je ne vous entends point.

D. JAPHET. *Il voit dom Alfonse qui rit.*

Vous faites le rieur,
Dom Roc Zurducaci.

D. ALFONSE.

Non, monsieur.

D. JAPHET.

Voici l'autre
Qui me va tout nier. Bailli, dans le bourg vôtre
Fait-on avec trois os insulte au bien d'autrui?
Le bon bailli me va répondre encore oui.

LE BAILLI.

Ne vous entendant point, je ne sais que vous dire.

D. JAPHET.

Je ne sais si je dois le quereller ou rire,
Esprit bouché, dis-moi, joue-t-on dans ton bourg,
Aux cartes, aux tarots, aux dez?

LE BAILLI.

Oui, tout le jour,
On ne fait autre chose.

D. JAPHET.

Ont-ils de belles filles ?

LE BAILLI.

Oui, monsieur, pour ma part j'en ai deux fort gentilles.

D. JAPHET.

Quel âge ?

LE BAILLI.

La plus vieille aura bientôt sept ans.

D. JAPHET.

Fi, vous n'avez encor que de petits enfans ;
Ne s'en trouve-t-il point qui soient déjà venues ?
Je ne hais point cela ; mais je les veux charnues.

FOUCARAL.

Mon maître est dégoûté.

LE BAILLI.

La fille à Jean Vincent,
Le collecteur du bourg, seule en vaut plus d'un cent ;
Mais la voilà qui parle à votre secretaire.

FOUCARAL.

Le drôle l'a flairée.

D. JAPHET.

En mon nom va lui faire
Un petit compliment, et me la fais venir ;
J'ai dessein de la voir et de l'entretenir.
Dis-lui d'abord mon nom, dom Japhet d'Arménie,
Mon nom seul vaut autant qu'une cérémonie.

D. ALFONSE.

Que maudit soit le fou ! son laquais vient à nous.

FOUCARAL.

De la part de Japhet le cacique des fous,
Je viens plus fou que lui de servir un tel maître,
Vous dire qu'à vos yeux il voudroit bien paroître.

D.

D. JAPHET *a suivi son laquais.*

Le voilà tout paru : par l'ame de Noé,
La sotte a l'œil brillant et l'air fort enjoué.

LÉONORE.

Quoi, vous m'appellez sotte ?

D. JAPHET.

Hà, petite mignonne !
Sotte entre courtisans, c'est-à-dire friponne.

LÉONORE.

Friponne ? encore pis.

D. JAPHET.

Oui, tu m'as friponné
Mon cœur infriponnable, œil émérillonné :
Hà ! si le ciel t'avoit fait naître une duchesse,
S'il t'avoit seulement fait naître une comtesse,
Nous pourrions, en vertu du lien conjugal,
Coucher en même lit sans qu'on en dît du mal :
Mais, hélas ! par malheur, ta naissance est trop basse,
Et l'hymen entre nous auroit mauvaise grace ;
Si bien que sans rien craindre, et sans scrupuliser,
A simple concubine il faut s'humaniser,
Si tu veux posséder un corps comme le nôtre.

LÉONORE.

Monsieur, vous me prenez sans doute pour une autre :
Si le ciel vous a fait trop grand seigneur pour nous,
Le ciel m'a fait aussi pour un autre que vous.
Marine, allons-nous-en.

D. JAPHET.

Hà, beauté printaniére !
Veux-tu me fuir ainsi, comme une bête fiére ?
Tu ne t'en iras pas sans m'avoir pardonné
Le pardonnable effet d'un amour forcené.
Et toi, de ce lion, tigresse inséparable,
N'auras-tu point pitié d'un amant misérable ?

MARINE.

Et vous, monsieur Japhet, de Noé descendu,
Tous ces beaux mots ne sont qu'autant de bien perdu.

Léonore n'est point lion ; ni moi, Marine,
Je ne suis point tigresse, et n'en ai point la mine ;
Je suis bonne chrétienne, et Léonore aussi.
Allez faire blanchir votre linge noirci.

D. JAPHET.

Tu me reproches donc ma fraise, hà, mouche-guêpe !
Tu ne dois point trouver à redire à mon crêpe :
Après avoir perdu ma fidelle moitié,
Au moins devois-je un crêpe à sa rare amitié.
Zurducaci ?

D. ALFONSE.

Seigneur.

D. JAPHET.

Quitte cette inhumaine,
Et ne l'approche point sous peine de ma haine ;
Je veux par des mépris un peu l'humilier.
Mais que veut ce bon-homme avec ce cavalier ?

LE BAILLI.

Je crois que c'est à moi qu'il en veut.

SCENE II.

JEAN VINCENT, LE BAILLI, RODRIGUE, D. JAPHET, FOUCARAL, D. ALFONSE, MARC-ANTOINE, LÉONORE, MARINE.

JEAN VINCENT.

A vous-même,
Monsieur, c'est le bailli.

D. JAPHET, *à part.*

Si faut-il qu'elle m'aime.

JEAN VINCENT.

Ma foi, tout aujourd'hui ce cavalier et moi
Nous vous avons cherché.

LE BAILLI.

Je suis comme le roi,
On me trouve où je suis.

D. JAPHET.

Il ne me quitte guére.

RODRIGUE.

Cette lettre, monsieur, vous apprendra l'affaire
Qui m'achemine ici.

LE BAILLI *lit l'inscription.*

Pour le bailli d'Orgas.
Je le suis, grace à dieu, vous ne vous trompez pas.

LETTRE.

BAILLI d'Orgas, ne manquez pas, la présente reçue, de mettre entre les mains du gentilhomme que je vous envoie, une jeune fille nommée Léonore, qu'un laboureur d'Orgas nommé Jean Vincent a nourrie dès son bas-âge; elle n'est pas sa fille, comme il le fait croire à tout le monde; elle est ma niéce, fille de dom Pédro de Tolède, ambassadeur à Rome.

D. FERNAND DE TOLÈDE,
Commandeur de Consuégre.

MARINE.

Jean Vincent, est-il vrai?

JEAN VINCENT.

N'en doute point, Marine.

D. JAPHET.

Puisque la villageoise est d'illustre origine,
Graces à son destin je puis, sans déroger,
Avec elle bientôt sous l'hymen m'engager.
Adorable beauté, qui, d'une seule œillade
Avez, d'un homme sain, fait un homme malade;
Puisque le commandeur peut disposer de vous,
Jettez les yeux sur moi, vous verrez votre époux.

D. ALFONSE, *à part.*

Dieu m'en veuille garder.

FOUCARAL.

Et vous, belle Marine,
Dom Foucaral peut-il en vertu de sa mine,
D'un esprit sans pareil et d'un corps sans égal,
Multiplier par vous le nom de Foucaral?

MARINE.

Le nom de Foucaral? qui, moi? laquais immonde,
Assez de Foucarals sans moi sont dans le monde.

D. JAPHET.

Vous m'aimerez bien fort?

LÉONORE.

Plus qu'on ne peut penser.

FOUCARAL, *à Marine.*

Ton bel œil m'a blessé.

MARINE.

Va te faire panser.

LE BAILLI.

Mais, notre ami Vincent, où l'aviez-vous trouvée?

JEAN VINCENT.

Je vous dirai comment la chose est arrivée.
A la cour de Madrid, où m'avoit appellé
Un malheureux procès pour un cheval volé,
Une vieille duégne, un jour dans une église,
Me demanda mon nom avec grande franchise;
Je lui dis que j'étois un laboureur d'Orgas,
Appellé Jean Vincent: la vieille parlant bas,
Trouvez-vous vers le soir en tel lieu, me dit-elle,
C'est pour votre profit, si vous êtes fidelle.
A ce mot de profit, jugez si je manquai
De me trouver au lieu qu'on m'avoit indiqué.
Je n'y manquai donc pas, la vieille gouvernante
S'y trouva devant moi, plus que moi diligente;

Elle mit dans mes mains un beau petit enfant,
Qui n'avoit pas un jour ; et de plus, de l'argent.
L'enfant étoit paré d'une chaîne massive :
Je ne refusai rien, et la duégne craintive
M'ayant recommandé le secret, s'en alla :
L'enfant est justement la dame que voilà.
Je crois par son moyen que ma fortune est faite,
Comme on me l'a promis, la chose étant secrete.
Or la chaîne, messieurs, n'étoit pas de léton :
Elle étoit d'or ducat, du poids d'un quarteron.
Ma femme...

D. JAPHET.

Taisez-vous ; il ne m'importe guére
Si votre chaîne étoit ou pesante ou légére.
Cavalier, vous direz au seigneur commandeur
Que le noble Japhet est fort son serviteur,
Et qu'il se réjouit que son nom soit Toléde ;
Qu'en noblesse ici-bas le roi même me céde :
Car je suis dom Japhet, de Noé petit-fils,
D'Arménie est mon nom, par un ordre préfix,
Qu'avant sa mort laissa ce fameux patriarche,
Parce qu'en Arménie un mont reçut son arche.
Dites-lui que je puis avec lui m'allier,
Puisque sa niéce et moi sommes à marier ;
Qu'à cause de mon deuil il seroit peu honnête
Que j'allasse chez lui si-tôt troubler la fête ;
Et que par bienséance, il le faudra laisser
Quelque tems tout son soul sa niéce caresser :
Dites-lui que j'irai le trouver en personne :
Et malheur pour Orgas, puisque je l'abandonne.
Partez.

RODRIGUE.

Comment partez ! quel est donc ce seigneur ?

LE BAILLI.

C'est le grand dom Japhet.

MARC-ANTOINE.

De la terre l'honneur.

LE BAILLI.

Cousin de Charles-Quint.

D. ALFONSE.

Le mari d'Azatéque,
Le gendre d'Uriquis, de Chicuchiquizéque.

FOUCARAL.

Et moi, dom Foucaral.

RODRIGUE.

Hà, monseigneur! pardon,
Je suis tout étourdi du bruit de votre nom,
J'embrasse vos genoux.

D. JAPHET.

Et je vous en dispense,
Sacrifice chez moi vaut moins qu'obéissance.
Pascal, Roc, Foucaral, et vous, bailli d'Orgas,
Suivez-moi : toutefois, non, ne me suivez pas,
Ou bien suivez-moi donc ; et vous, ô beauté fiére!
Votre oncle va vous faire agir d'autre maniére :
Il sait combien par moi l'on peut être ennobli ;
Votre incivilité méritoit un oubli :
Mais je pardonne tout à cause de votre âge,
La cour vous ôtera bientôt l'air du village :
Oh! que joints par hymen, nous aurons de Japhets,
Et de corps et d'esprit également parfaits!
Je vous ai déjà dit, monsieur mon secretaire,
De ne l'approcher point, vous n'en voulez rien faire ;
Vous me l'aviez bien dit, vous êtes factoton,
Et vous ne valez rien sous ce noir hoqueton :
Et vous qui l'écoutez, madame Léonore,
Vous ne valez pas mieux ; et vous, monsieur encore,
Qui devriez à partir être plus diligent,
Homme fait comme vous ne vaut pas grand argent.

D. Japhet s'en va.

RODRIGUE.

Si ce brave homme-là n'est blessé par la tête,
Je le suis plus que lui. Madame, êtes-vous prête?
Votre carrosse attend.

LÉONORE.

Je suis prête à partir :
Mais, Marine, sans toi je n'y puis consentir ;
Me voudrois-tu quitter?

MARINE.

Vous devez me connoître,
Je vous suivrai par-tout, quand ce seroit au cloître.

JEAN VINCENT.

Avant que de partir il faut un peu manger.

RODRIGUE.

La traite est longue, il faut promptement déloger;
Un relais nous attend dans un bourg, où madame
Pourra faire un repas.

LÉONORE.

En l'état où j'ai l'ame,
Je n'en ai pas besoin.

MARINE.

Quand j'ai l'esprit content
Je suis ainsi que vous, je ne mange pas tant.

SCENE III.

D. ALFONSE, LÉONORE, MARC-ANTOINE, RODRIGUE, JEAN VINCENT, MARINE.

D. ALFONSE, *qui étoit sorti avec D. Japhet, revient sur le théatre avec Marc-Antoine.*

MADAME, dom Japhet, mon seigneur et mon maître,
Vous mande que demain vous le verrez paroître
Auprès du commandeur; je voudrois bien savoir
Ce qu'il peut espérer de l'honneur de vous voir;
Avec juste raison pour lui je m'intéresse,
Souhaitant plus que lui de vous voir ma maîtresse:
Mais avec la fortune un esprit peut changer.

LÉONORE.

La chose vaut assez la peine d'y songer;
Dites-lui cependant qu'il aime et qu'il espére,
Qu'il peut se montrer tel qu'il plairoit à mon pére!
Et s'il daigna m'aimer pauvre comme j'étois,
Qu'un pareil sentiment peut lui donner mon choix,

Pourvu qu'il soit constant et qu'il soit véritable.

D. ALFONSE.

Madame, il sera tout, si votre œil favorable
Par le moindre regard nous permet d'espérer;
Oui, madame, on peut être en état d'aspirer
A quelque haut degré que le ciel vous envoie,
Pourvu qu'un peu d'espoir ressuscite ma joie.

Alfonse se retire au bout du théatre avec Marc-Antoine.

LÉONORE.

Adieu, nous vous verrons avec le grand Japhet.

RODRIGUE.

Cet homme pour un fou paroît assez bien fait:
Mais son galimatias donne assez à connoître
Qu'il a l'esprit malade aussi-bien que son maître.

LÉONORE.

Il parle quelquefois intelligiblement.

JEAN VINCENT.

Vous n'avez que le tems qu'il vous faut justement:
Allez tout de ce pas vous jetter en carrosse.

Ils s'en vont.

SCENE IV.

MARC-ANTOINE, D. ALFONSE.

MARC-ANTOINE.

ET nous droit à Séville achever notre noce.

D. ALFONSE.

Nous n'en sommes pas là, Léonore n'est plus
Un reprochable objet de desirs superflus;
A ses perfections la naissance étant jointe,
Nonobstant tes avis je veux suivre ma pointe.
Demain avec Japhet j'espére de la voir:
Et toi sois complaisant, tu feras ton devoir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE.

LE COMMANDEUR.

Vous dites donc, monsieur, que ma bonne cousine
Dans deux jours au plus tard en ces lieux s'achemine?
Son fils ne devroit pas lui donner tant d'ennui :
Mais n'a-t-on point reçu de nouvelles de lui ?

D. ALVARE.

Depuis deux mois entiers qu'il partit de Séville,
Personne ne l'a vu dans cette grande ville,
Chez sa mére à Madrid il n'est point retourné;
Il peut être volé, malade, assassiné :
Il se fie un peu trop en son jeune courage,
Et n'a jamais été des hommes le plus sage :
Il a l'esprit, le cœur, la taille et la beauté,
Mais on lui trouve aussi trop de témérité :
Vous auriez grand pitié de cette pauvre mére,
A voir de la façon qu'elle se désespére ;
Elle craint pour son fils un malheur imprévu,
Lorsqu'elle l'espéroit de femme bien pourvu.

LE COMMANDEUR.

Je la consolerai de toute ma puissance.
Pour moi, vous me voyez dans la réjouissance :
La fille de mon frére, une jeune beauté,
A qui même on avoit caché sa qualité,
Pour certaine raison que vous saurez ensuite,
A depuis peu d'Orgas été chez moi conduite ;
Elle vous plaira fort, et le bon laboureur
Qui l'a si bien nourrie, est un homme d'honneur.
Mais que veut ce garçon en son habit bisarre?

SCENE II.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. ALVARE, LÉONORE.

FOUCARAL.

Monseigneur dom Japhet, des hommes le plus rare,
Et le plus fou qui soit d'Angleterre au Japon,
M'envoie ici savoir si vous trouverez bon
Que sa digne personne et sa fine folie,
Viennent chasser d'ici toute mélancolie ?

LE COMMANDEUR.

Quel est donc ce Japhet que je ne connois point ?

D. ALVARE.

Japhet ? c'est la folie en chausse et en pourpoint.
L'empereur en vertu de son extravagance,
En a fait en deux ans un homme d'importance,
Et d'un gueux mort de faim, un fou très-opulent.

FOUCARAL.

Il s'est mis dans la tête un amour violent
Pour un ange d'Orgas, madame Léonore,
Votre niéce, monsieur.

D. ALVARE.

Je le croyois encore
Auprès de l'empereur.

FOUCARAL.

Son bon tems est passé,
Et l'empereur enfin s'en est, dit-on, lassé ;
Maintenant dans Orgas, fou qu'il est, il espére
Qu'il obtiendra de vous et de monsieur son pére
Madame Léonore, et je ne pense pas
Qu'il soit encor long-tems sans venir sur mes pas :
Tant sa présomption incessamment le presse
De venir s'étaler aux pieds de sa maîtresse,

Et de venir ici tranchèr du grand seigneur;
Car c'est là sa marotte.

LE COMMANDEUR.

Il me fait trop d'honneur,
Ma niéce Léonore est fort à son service.

FOUCARAL.

Il ne faut pas douter qu'il ne vous divertisse,
Il est un peu plus fou qu'il n'étoit à la cour,
Jugez ce qu'il doit être avec beaucoup d'amour.

LE COMMANDEUR.

Nous en régalerons notre chére cousine.

D. ALVARE.

L'absence de son fils la tue et m'assassine:
S'il étoit marié, je le serois aussi
Avec sa sœur que j'aime, et qu'elle améne ici.
Vous le savez, monsieur, ce que j'ai fait pour elle:
Cependant depuis peu cette mére cruelle
A soi-même, à sa fille, et plus encor à moi,
Différe notre hymen, et ne dit point pour quoi;
Et ce n'est que depuis que ce fils qu'elle adore,
N'écrivant point, la fait douter s'il vit encore.
Auprès d'elle, monsieur, vous pouvez m'obliger.

LE COMMANDEUR.

Je vous entends, il faut la chose ménager,
Et bien prendre son tems.

FOUCARAL.

Avec votre licence,
Je m'en vais donner ordre à notre subsistance,
Et visiter l'office.

LE COMMANDEUR.

Et quand arrive-t-il,
Votre maître Japhet?

FOUCARAL.

Son esprit volatil,
Pressé de son amour qui lui donne des aîles,
Le rangera bientôt auprès des demoiselles.

LE COMMANDEUR.

Je veux bien recevoir ce second dom Quichot,
Instruire tous mes gens, et leur donner le mot,
Afin que rien ne manque à la cérémonie,
Dont je veux achever dom Japhet d'Arménie.

D. ALVARE.

Il est tout achevé, si jamais on le fut;
Il a l'esprit gâté, si jamais homme l'eut;
C'est un fou très-complet.

FOUCARAL *revient sur le théatre.*

Dom Japhet le fantasque
Jusques ici d'Orgas a trotté comme un Basque,
Il arrive.

LE COMMANDEUR.

Hé, mon dieu! courez-y promptement,
Seigneur Alvare, allez l'amuser un moment,
Cependant que j'irai donner ordre à la piéce;
Et vous, Rodrigue, allez faire venir ma niéce:
Il n'en est pas besoin, car elle vient à nous.
Ma niéce, vous verrez aujourd'hui votre époux,
Le brave dom Japhet, des hommes le plus sage.

LÉONORE.

Je ne mérite pas un si grand personnage.

LE COMMANDEUR.

Je m'en vais donner ordre à le bien recevoir;
Et vous, de votre part, faites votre devoir,
A lui faire un accueil digne de son mérite.

SCENE III.

MARINE, LÉONORE.

MARINE.

DIEU sait si l'écolier sera de la visite.

LÉONORE.

J'en ai grand'peur, Marine; et d'un autre côté,
D'un desir de le voir mon esprit est tenté;

Je n'avois contre moi que ma basse naissance,
Et je crains aujourd'hui d'un pére la puissance,
Qui sans avoir égard au choix que j'aurai fait,
Peut-être a fait déjà sur moi quelque projet;
Et m'aura destiné quelque mari funeste,
Qui n'aura que du bien et n'aura pas le reste.
Je suis digne d'Alfonse, il est digne de moi:
Mais quand on a son pére, on ne peut rien de soi;
Et j'aurois beau l'aimer et m'en voir adorée,
Qu'un tel bien sans mon pére auroit peu de durée!

MARINE.

Si vous aviez l'esprit un peu plus résolu.

LÉONORE.

Pourrois-je m'exempter d'un pouvoir absolu,
De qui dépend ma bonne ou mauvaise fortune?
Mais voici de ce fou l'arrivée importune.

SCENE IV.

On fait du bruit derriére le théatre.

LE COMMANDEUR, D. ALVARE, RODRIGUE, D. JAPHET, LÉONORE, MARINE, *les gens du Commandeur, un harangueur.*

LE COMMANDEUR.

Si tous mes gens sont prêts, qu'on les fasse sortir,
Aux dépens de Japhet je veux me divertir;
Dom Alvare, instruisez ma niéce.

RODRIGUE.

Place! place!
Voici le grand Japhet.

LE COMMANDEUR.

Que tout le monde fasse
Ce que j'ai commandé.

D. JAPHET.

Pascal, Roc, Foucaral,
Dites bien que je suis venu sur un cheval.

Les traîtres n'y sont plus. Hà ! canailles, canailles,
Vous m'avez donc quitté ? par droit de représailles,
Il faut que je vous quitte : ô gibiers de corbeaux !
Puissiez-vous devenir chef-d'œuvres de bourreaux !

LE COMMANDEUR.

Puisque le grand Japhet me rend une visite,
Je me tiens très-heureux.

D. JAPHET.

Monsieur.

D. ALVARE.

A son mérite
Il n'est rien de pareil.

D. JAPHET.

Si...

LE COMMANDEUR.

Son nom est connu
Par-tout.

D. JAPHET.

Je....

D. ALVARE.

Par trois fois qu'il soit le bien venu.

D. JAPHET.

Messieurs.

D. ALVARE.

Le commandeur, mon seigneur et mon maître,
Est ravi de vous voir.

D. JAPHET.

Mais...

LE COMMANDEUR.

Pour bien reconnoître
Tant d'obligations, je ne sais pas comment
On peut s'en acquitter par un seul compliment.

D. JAPHET.

Enfin...

LE COMMANDEUR.

Nous tâcherons par notre bonne chére
De vous faire oublier la cour.

MARINE.

Et moi, j'espére
Que le grand dom Japhet m'aimera.

LÉONORE.

Quant à moi,
Je lui donne mon cœur, mon amour et ma foi.

D. JAPHET.

Hà, messieurs! permettez au moins que je réponde :
Tréve de complimens, ou que dieu vous confonde.
Pascal, Roc, Foucaral, parlons à notre tour.

Un HARANGUEUR *toussant, renifflant et se mouchant, en soutane.*

Monsieur.

D. JAPHET.

Ventre de moi! je parlerai.

LE HARANGUEUR.

La cour
Qui vous a vu briller comme le zodiaque,
Et qui fit cas de vous comme d'un roi d'Ithaque...

D. JAPHET.

O de ces grands parleurs le plus impertinent!
Parle sans te moucher.

Le HARANGUEUR, *toujours renifflant et toussant.*

J'ai fait incontinent :
La cour donc, dont jadis vous fûtes les délices
De notre grand César Charles-Quint.

D. JAPHET.

Quels supplices
Suis-je venu chercher!

LE HARANGUEUR.

La cour donc, où jadis
Chacun vous regarda comme un autre Amadis,
Alors que...

D. JAPHET.

Concluez.

LE HARANGUEUR.

La cour donc...

D. JAPHET.

Que fit-elle,
La cour, la cour, la cour?

LE HARANGUEUR.

La cour donc, qu'on appelle
Le céleste séjour.

D. JAPHET.

Quoi, toujours renifler,
Moucher, tousser, cracher, et toujours me parler?
Et moi, je ne pourrai dire quatre paroles!
Hé! de grace, messieurs, je donne cent pistoles,
Et qu'on m'ôte d'ici ce fâcheux renifleur.
De quoi diable sert-il à votre commandeur?

D. ALVARE.

C'est son grand harangueur.

D. JAPHET.

O le plaisant office!
Et vous, qui me parlez, quel est votre exercice?

D. ALVARE.

Je suis son grand veneur.

D. JAPHET.

Et tous ces grands fous-là?

D. ALVARE.

Ce sont ses officiers.

D. JAPHET.

Le beau train que voilà!
Et votre commandeur reçoit ainsi son monde,
Et ne veut pas chez lui que personne réponde!

D. ALVARE.

Il vous honore fort.

D. JAPHET.

Je m'en suis apperçu ;
Mais l'empereur saura comment on m'a reçu,
Et si l'on traite ainsi les hommes de mérite,
Reçoit-on bien un homme alors que l'on le quitte,
Et qu'on lui met en tête un maudit harangueur,
Qui m'auroit à la fin fait mourir de langueur ?
J'en écrirai deux mots à l'illustre duc d'Alve,
Son parent et le mien : bon dieu !

On tire un coup d'arquebuse contre son oreille.

D. ALVARE.

C'est une salve
Pour vous bien régaler.

D. JAPHET.

Hà, ma foi, je suis sourd,
Ce grand bruit a percé ma pauvre tête à jour.
Niéce du commandeur, autrefois villageoise,
Et maintenant grand'dame et dame discourtoise,
Est-ce de guet-à-pens, ou bien par cas fortuit
Qu'on a voulu me perdre à force de grand bruit ?
De cent sots complimens sans y compter le vôtre,
Contre moi décochés, entassés l'un sur l'autre,
N'étoit-ce pas assez pour me faire enrager,
Sans qu'un chien d'harangueur me vînt aussi charger
De son hem, de sa toux, de sa renifflerie ?
Et pourquoi sur le tout cette mousquetterie,
A moi de l'arme à feu l'ennemi capital ?
Rendez-moi donc réponse, ange ou démon fatal.

On fait semblant de parler, et on ne fait qu'ouvrir la bouche sans rien prononcer.

Parlez haut, parlez haut sans tant mâcher à vuide :
Oh ! que l'amour devient à mon goût insipide !
Je ne vous entends point, me parlez-vous ou non ?
Elle me parle, hélas, je suis sourd tout de bon !
Elle feint de parler, c'est moi qui n'entends goute ;
Le cousin de César est assourdi sans-doute.
A mon âge, messieurs, n'est-ce pas grand'pitié,
De m'avoir rendu sourd sous ombre d'amitié ?
Parlez bien haut, messieurs, de grace à la pareille ;
Vérifions un peu ma surdité d'oreille.

Hélas ! on s'égosille, et je n'entends non plus
Que si l'on me vouloit emprunter mes écus.
Maudit amour, maudit Orgas, maudit voyage,
Maudite Léonore, et maudit son visage.

Le commandeur revient.

Hà, commandeur d'enfer, vous voilà de retour,
En êtes-vous bien mieux de m'avoir rendu sourd ?
Vous riez, est-ce ainsi que mon malheur vous touche ?
Peste soit le grand fou, comme il ouvre la bouche !
O le fâcheux objet si-tôt qu'on n'entend rien,
De voir ouvrir ainsi tant de gueules de chien !
Sur mon dieu je voudrois aussi perdre la vue,
Afin de ne point voir cette sotte cohue :
J'aimerois bien mieux voir un troupeau de sergens :
Oh ! que les grands seigneurs sont de vilaines gens !
Pascal, Roc, Foucaral, il faut plier bagage,
Me voilà revenu de mon beau mariage,
Dieu m'a donné l'ouie, et dieu m'en a perclus,
Et que de Léonore on ne me parle plus ;
La drôlesse me coûte et l'honneur et l'ouie,
Et je ne l'en vois pas guéres moins réjouie.
Si jamais à coquette. . .

LE COMMANDEUR *parle tout de bon.*

Hà, tout beau, dom Japhet,
Vous guérirez bientôt.

D. JAPHET.

J'entends bien en effet,
Hà ! sur mon dieu j'entends.

LÉONORE, *parlant le plus haut qu'elle peut.*

Monsieur.

D. JAPHET.

Tout doux, la peste !

LÉONORE, *toujours haut.*

Vous nous entendez bien ?

D. JAPHET.

Je vous entends de reste,
Ne criez plus.

LE COMMANDEUR, *fort haut.*

Monsieur, si le bien de vous voir
A causé votre mal, j'en suis au désespoir.

D. JAPHET.

Il n'en est pas besoin. Commandeur de mon ame,
Je vous entends, mon cher; grand dieu que je réclame,
Si vous m'avez rendu la faculté d'ouir,
Léonore peut bien encor se réjouir;
Je ne rétracte point le don de ma franchise:
Mais qu'on reparle encor pour assurer la crise,
Je ne suis plus fâché.

D. ALVARE, *fort haut.*

Monsieur, assurément
Vous n'aurez que la peur.

D. JAPHET.

Hà! parlez doucement,
Vous me rassourdissez, la peste comme il crie!
On diroit qu'il n'a fait autre chose en sa vie.

Tous à la fois, et fort haut.

Vous nous entendez bien?

D. JAPHET.

Bon dieu! vous criez tous,
J'aimerois bien autant ouir hurler des loups.

LE COMMANDEUR, *toujours haut.*

On s'est accoutumé....

D. JAPHET.

Qu'on se désaccoutume,
Ma cervelle n'est pas dure comme une enclume.

Tous fort haut.

Vous nous entendez donc?

D. JAPHET.

Et oui, je vous entends
Pour la centiéme fois, mais c'est malgré mes dents:
Qu'on me donne un fauteuil, messieurs, et tout-à-l'heure,
Car quand on devient sourd, on se lasse, ou je meure:

Et si vous m'aimez bien, notre cher commandeur,
Qu'on ne me montre plus le vilain harangueur;
S'il me revient encor faire ses reniflades,
On me verra, ma foi, sur lui faire gourmades.
Ne le voilà-t-il pas ?

Le harangueur passe au travers du théatre.

D. ALVARE.

Il n'a fait que passer.

D. JAPHET.

Qu'il ne passe donc plus, ou bien c'est m'offenser.
Pour un si grand seigneur, vous avez, ce me semble,
Autant de francs gredins qu'on puisse voir ensemble :
Ils ont la mine tous d'être de grands vauriens,
Et je ne voudrois pas les changer pour les miens.

LE COMMANDEUR.

C'est par trop de chaleur, qu'ils ont pu vous déplaire.

D. JAPHET.

Ou sottise, ou chaleur, ils auroient pu mieux faire:
Mais pour vous obliger, j'oublirai le passé.
Je suis venu vous voir de mon amour pressé,
Engendré dans mon cœur par votre Léonore :
Que me répondez-vous ?

LE COMMANDEUR.

Que votre amour l'honore.

D. JAPHET.

Oui, mais j'en mourrai, moi, si vous ne vous hâtez,
Car je suis fort pressé de mes nécessitez :
Nous autres esprits chauds nous pressons les affaires,
Il faut donc donner ordre aux choses nécessaires.

LE COMMANDEUR.

Ne précipitons rien.

D. JAPHET.

Je meurs, d'homme d'honneur.

LE COMMANDEUR.

Je viens de recevoir ordre de l'empereur
De vous bien régaler ; de plus, il amplifie
D'un brevet de marquis dom Japhet d'Arménie.

D. JAPHET.

L'empereur, mon cousin, me donne un marquisat ?
Bon parent par mon chef, le présent n'est pas fat :
Un marquisat pourtant est chose fort commune,
La multiplicité des marquis importune :
Depuis que dans l'état on s'est emmarquisé,
On trouve à chaque pas un marquis supposé.

D. ALVARE.

Celui que l'on vous donne est nommé Rochesolles.

D. JAPHET.

Le nom ne m'en plaît pas beaucoup.

FOUCARAL.

Entre les Poles
Il n'en est pas un tel, son nom vient d'un rocher,
D'où l'on voit chaque jour mille solles pêcher,
Dont la dîme est à vous.

D. JAPHET.

Est-ce un port ?

FOUCARAL.

Magnifique.

D. JAPHET.

Le château du marquis est-il beau ?

FOUCARAL.

Tout de brique.

D. JAPHET.

Il durera long-tems : les habitans du lieu,
Morisques ou Chrétiens ?

FOUCARAL.

Grands serviteurs de dieu.

D. JAPHET.

Les dames ?

FOUCARAL.

Elles sont et courtoises et belles.

D. JAPHET.

Douces ?

FOUCARAL.

Comme du lait.

D. JAPHET.

Je les aime bien telles.
Et de couvens, combien ?

FOUCARAL.

Neuf.

D. JAPHET.

De paroisses ?

FOUCARAL.

Huit.

D. JAPHET.

Y prend-on des manteaux ?

FOUCARAL.

Par-ci, par-là, la nuit.

D. JAPHET.

Tant pis. Y souffre-t-on quelques filles de joie ?

FOUCARAL.

Selon.

D. JAPHET.

Et le seigneur fait-il battre monnoie ?

FOUCARAL.

Tant qu'il veut.

D. JAPHET.

Lieu public pour les comédiens ?

FOUCARAL.

Fort beau.

D. JAPHET.

J'en veux avoir souvent d'Italiens.
Je les trouve bouffons ; mais toi que j'interroge,
Es-tu natif du lieu, pour en faire l'éloge ?

FOUCARAL.

Un maître que j'avois y fut pendu tout vif,
Pour avoir seulement coupé le nez d'un Juif;
Le juge en est sévére.

D. JAPHET.

On y fait donc justice?

FOUCARAL.

C'est le meilleur bourreau qui soit dans la Galice.

D. JAPHET.

Je veux faire pourvoir dans les prochains états,
A la confusion de tant de marquisats:
Fais-m'en ressouvenir. O future marquise,
Vous voyez que le ciel mes desseins favorise!
Mais, mon cher commandeur, concluons vîtement,
Je suis de mon amour pressé cruellement,
L'humide radical dans mon cœur s'en dissipe,
Mon esprit s'en altére et mon corps s'en constipe.

LE COMMANDEUR.

Tenez bon quelque tems.

D. JAPHET.

O ciel! qui le pourroit?
Mon amour me conduit à mon trépas tout droit.

LE COMMANDEUR.

Encor faudroit-il bien donner ordre aux affaires,
Vos noces ne sont pas des noces ordinaires,
Il y faut des ballets, des combats de taureaux.

D. JAPHET.

Taureaux, j'en suis, je veux y jouer des couteaux,
Et donner au public, sans crainte de leurs cornes,
Echantillon sanglant de ma valeur sans bornes.
Je veux tauricider avec mon seul laquais.

FOUCARAL.

Tauricidez tout seul.

RODRIGUE, *tout bas à l'oreille du commandeur.*

Madame Anne Enriquez
Dans la cour du château présentement arrive,
Si mal, qu'on ne croit pas dans deux jours qu'elle vive.

LE COMMANDEUR.

Je vais la recevoir : monsieur, tout aussi-tôt
Je reviens vous trouver.

D. JAPHET.

Allez, il ne m'en chaut ;
Pourvu que mon soleil incessamment m'éclaire.
Mais ne la vois-je pas avec mon secretaire ?
Il est récidivant, le faquin, et toujours
Il prend sa blanche main avec sa patte d'ours :
Je veux, faisant semblant de chanter, le surprendre,
L'ayant surpris, le battre, et puis le faire pendre.

CHANSON.

Sur le chant de : *Las qui hâtera le tems !*

BEAUTÉ, seringue à brasier,
Cœur d'acier,
Tu m'as mis le flanc
A feu et à sang :
Hélas ! l'amour m'a pris
Comme le chat fait
La souris.

Je t'y prends, grand pendard, tu baises donc sa main ?
Aujourd'hui tu mourras, ou pour le moins demain.
Quoi ! ta bouche à tabac, de ses moites moustaches,
A cette main d'ivoire ose faire des taches ?
Icare audacieux, téméraire Ixion,
Je te juge et condamne à décollation :
Et toi, de qui je tiens la main très-inquinée,
Je t'exclus de l'honneur d'un futur hyménée.

LÉONORE.

Si vous voulez m'ouir.

D. JAPHET.

Je serois un grand sot.

D. ALFONSE.

Monsieur,

D. JAPHET.

Tais-toi, truand, pied-plat, cagou, bigot.

LÉONORE.

Monsieur, assurément, si vous voulez m'entendre;
Vous connoîtrez l'erreur qui vous a pu surprendre.

D. JAPHET.

Je vous entends, parlez.

LÉONORE.

Votre homme m'ayant fait
Des complimens pour vous; pour montrer en effet
Jusqu'à quel point mon cœur a pour vous de l'estime,
Je vous mandois par lui, sans penser faire un crime,
Que j'étois toute à vous : votre homme un peu trop prompt,
M'en a baisé la main et fait rougir le front :
C'est de cette façon que s'est passé la chose.

D. JAPHET.

Tout de bon ? mon courroux s'appaise par sa cause :
Donnez-moi cette main qu'il ne baisera plus,
Je veux la dévorer de mes baisers goulus.
Dom Roc, regarde-moi promener cette belle,
Aussi digne de moi, que je suis digne d'elle.
Vous m'aimerez bien fort ?

LÉONORE.

Oui, je vous le promets;
Autant que je le dois.

D. JAPHET.

Je n'en doutai jamais.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. ALFONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALFONSE.

Que cette nuit est propre à me bien affliger !

MARC-ANTOINE.

Je ne vois pas encor votre amour en danger.

D. ALFONSE.

Il n'y fut donc jamais.

MARC-ANTOINE.

Votre mére, peut-être.

D. ALFONSE.

Ma mére avec son fils a toujours fait le maître :
Mais est-elle arrivée ?

MARC-ANTOINE.

Et votre sœur aussi.

D. ALFONSE.

Hélas ! que mon beau tems s'est bientôt obscurci !
Es-tu bien assuré que c'est elle ?

MARC-ANTOINE.

Elle-même.

D. ALFONSE.

Et que ferai-je donc en ce malheur extrême ?

MARC-ANTOINE.

Vous pourrez espérer.

D. ALFONSE.

Je suis désespéré,
Et la terre et les cieux ont mon trépas juré.

MARC-ANTOINE.

Pour moi, j'éprouverois la bonté de ma mére.

D. ALFONSE.

N'ayant pas épousé la fille de son frére,
Elle m'ayant prié de le faire instamment,
Et moi l'ayant promis si solemnellement,
Si-tôt qu'elle verra que j'ai fait le contraire,
Que pourrai-je lui dire, et qu'aura-t-elle à faire ?
Me voudra-t-elle ouir ? tu connois son humeur,
Et de son esprit fier la sévére rigueur;
Je n'y vois nul reméde, il faut que je m'absente;
Car irois-je ajouter au mal qui la tourmente,
La rage de me voir en ces lieux déguisé,
Au lieu d'être à Séville à sa niéce épousé ?
Mais quitterois-je aussi la belle Léonore,
Un ange à qui je plais, un ange que j'adore;
Qui m'a donné son cœur en échange du mien ?
Hélas ! j'ai tout à craindre, et je n'espére rien.

MARC-ANTOINE.

Pour moi, je lui dirois ingénûment la chose.

D. ALFONSE.

J'y suis tout résolu : tantôt, pourvu qu'elle ose
Paroître en son balcon, comme elle m'a promis,
Elle saura l'état où le malheur m'a mis.

MARC-ANTOINE.

Voici venir quelqu'un.

SCENE II.

MARINE, DOM ALFONSE, MARC-ANTOINE.

MARINE, *avec une bougie.*

A telle heure, une fille
Chercher un écolier, l'ambassade est gentille;
Il faudroit pour le moins savoir l'art de Maugis,
Pour trouver ce qu'on cherche en un si grand logis.

D. ALFONSE.

Qui va là ?

MARINE.

Haye ! c'est moi.

D. ALFONSE.

Qui vous ?

MARINE.

C'est moi qui tremble.

MARC-ANTOINE.

Ou je me trompe, ou c'est Marine.

MARINE.

Il me le semble.

D. ALFONSE.

Marine, que viens-tu si tard chercher ici ?

MARINE.

Je viens vous y chercher.

D. ALFONSE.

Je t'y cherchois aussi.

MARINE.

Je viens vous annoncer un sujet de tristesse :
Léonore ne peut accomplir sa promesse,
Japhet à sa fenêtre en conversation,
Doit passer cette nuit par assignation ;
De l'ordre de son oncle on ne s'est pu défendre ;
Voilà ce que je viens de sa part vous apprendre.

D. ALFONSE.

Il ne me restoit plus qu'un fou me vînt priver
Du bonheur le plus grand qui pouvoit m'arriver :
Quoi ! les plaisirs d'un fou me coûteront des larmes !
Et j'en perds l'entretien d'un objet plein de charmes !
Et que veut-elle faire avec ce maître-fou ?

MARINE.

Son oncle le voulant, je ne vois pas par où
Elle peut s'exempter des choses qu'il desire.

D. ALFONSE.

Un accident fâcheux que je lui voulois dire,

Se pouvoit éviter sans ce prince des fous.
Je veux ici l'attendre et le rouer de coups,
Pour me faire raison du mal qu'il me procure;
L'exploit m'en est facile en une nuit obscure :
Retire-toi, Marine, ou bien demeure ici,
Pour voir transir de peur un fou d'amour transi.

MARINE.

Léonore m'attend ; foin ! ma bougie est morte,
Je pourrois bien heurter mon nez à quelque porte ;
Peste soit de l'amour !

D. ALFONSE.

Nos fous viendront bientôt.

MARC-ANTOINE.

Je m'en vais étriller Foucaral comme il faut.
Les voici.

SCENE III.

FOUCARAL, D. JAPHET, D. ALFONSE, MARC-ANTOINE.

FOUCARAL.

CETTE nuit est noire comme un diable.

D. JAPHET.

Elle est à mon dessein d'autant plus favorable.

FOUCARAL.

Et pour moi, j'en ferai d'autant plus de faux-pas.

D. JAPHET.

Pour te dire le vrai, la nuit ne me plaît pas :
Mais en cas d'employer une échelle de soie,
On peut bien hasarder quelque chose.

FOUCARAL.

Avec joie
Je pourrois hasarder quelques coups de bâton,
S'il étoit question de tâter un téton.

D. JAPHET.

J'en tâterai tantôt deux, des plus beaux du monde,
Durs, distans l'un de l'autre, et de figure ronde.

FOUCARAL.

Cancaro ! deux tétons, j'en aurois assez d'un.

D. JAPHET.

Si le ciel m'avoit fait d'un mérite commun,
Léonore auroit pu résister à mes charmes :
Mais je n'ai qu'à paroître, il faut rendre les armes.
Ce fat Zurducaci lui faisoit les doux yeux.

FOUCARAL.

C'est un fat voirement, et Pascal en est deux.

MARC-ANTOINE.

Je m'en vais te payer bientôt de ta louange.

D. JAPHET.

Que j'aurai de plaisir avecque ce bel ange !
Je puis très-justement dire avec feu César,
Je suis venu, j'ai vû, j'ai vaincu,

FOUCARAL.

Par hasard,
Si ce vieux commandeur vous donnoit de l'épée ?

D. JAPHET.

Alors, je ne suis plus César, je suis Pompée.

FOUCARAL.

Que voulez-vous donc faire avec ces chantres-ci ?

D. JAPHET.

J'en veux dulcifier mon amoureux souci.

FOUCARAL.

Et si le commandeur entend votre musique ?

D. JAPHET.

Foucaral, ta raison est assez énergique :
Mais aussi j'irai perdre un ducat avancé !

FOUCARAL.

Préférez-vous l'argent à quelque bras cassé ?

D. JAPHET.

Nous sommes loin encor d'où repose ma joie ;
Pour gagner mon argent ; avant qu'on les renvoie,
Ils chanteront les vers que je fis l'autre jour
Sur le feu violent de mon brûlant amour :
Quant à moi, de tout tems j'aime la symphonie,
Et tiens que des bons vers les beaux airs sont la vie :
Chantez, musiciens ; mais non, ne chantez pas,
Foucaral a raison, retournez sur vos pas ;
Ma musique pourroit être ici scandaleuse :
Ecoute les doux fruits de ma verve amoureuse.

Amour Nabot,
Qui du jabot
De dom Japhet
As fait
Une ardente fournaise ;
Hélas ! hélas !
Je suis bien las
D'être rempli de braise.

Ton feu grégeois
M'a fait pantois,
Et dans mon pis
A mis
Une essence de braise.
Bon dieu ! bon dieu !
Le cœur en feu,
Peut-on être à son aise ?

Qu'en dis-tu, Foucaral ? n'ai-je pas bien rimé ?

FOUCARAL.

Ces mots nabot, jabot et pantois m'ont charmé.

D. JAPHET.

Je pourrois bien demain après la jouissance,
Ainsi que de raison, produire quelque stance.

Alfonse et Marc-Antoine frappent chacun le sien.

Hà ! chien de Foucaral, pourquoi me frappes-tu ?

FOUCARAL.

Qui, moi ! je viens aussi, ma foi, d'être battu.

D. JAPHET.

On redouble sur moi.

Japhet et Foucaral ne branlent point.

FOUCARAL.

On m'en a fait de même.
Le bourreau qui me frappe est d'une force extrême.

D. JAPHET.

Et celui qui me frappe est un hardi frappeur.

FOUCARAL.

Monsieur, si vous vouliez, je crirois au voleur;

D. JAPHET.

Ne gâtons rien.

FOUCARAL.

Morbleu! cependant l'on me gâte.

D. JAPHET.

Le lutin qui me bat, n'a pas beaucoup de hâte;
Il frappe posément.

FOUCARAL.

Oui bien, ce dites-vous,
On m'a déjà donné plus de deux mille coups.

D. JAPHET.

Ouf, messieurs les frappeurs, je défends le visage.

FOUCARAL.

Ma foi, je vais crier.

D. JAPHET.

Foucaral, soyez sage.

FOUCARAL.

Je ne le suis que trop, pour le bien de mon dos.

D. JAPHET.

Pour sauver le visage aux dépens de nos os,
Mettons-nous ventre à ventre, et face contre face.

FOUCARAL.

Où diable vous trouver?

D. JAPHET. *Ils sont joints.*

Maintenant que l'on fasse
Tout ce que l'on voudra.

D.

D. ALFONSE.

Qui va là ?

FOUCARAL.

Rien ne va.

D. ALFONSE.

Comment ?

FOUCARAL.

Nous ne bougeons.

D. ALFONSE.

Il faut s'en tenir là,
C'est assez pour un coup.

D. Alfonse s'en va.

FOUCARAL.

On nous quitte des autres,
Les reins me font grand mal.

D. JAPHET.

Aussi font bien les nôtres :
J'y sens grande douleur.

FOUCARAL.

Je n'en sens guére moins.

D. JAPHET.

Graces à dieu, ceci s'est passé sans témoins.

FOUCARAL.

Nommez-vous l'avanture une bonne fortune ?
Et la grêle de coups doit-elle être commune
Avec moi qui ne sers ici que de recors ?

D. JAPHET.

Il revient des esprits céans.

FOUCARAL.

Plutôt des corps
De frappante maniére, et de main vigoureuse.

D. JAPHET.

Je n'en rabattrai rien dans ma verve amoureuse :

Je tiens tous ces coups-là fort au-dessous de moi.

FOUCARAL.

Je les tiens dessus vous.

D. JAPHET.

Je veux m'en plaindre au roi.

FOUCARAL.

C'est fort bien avisé.

D. JAPHET.

Le balcon de ma belle
Doit être près d'ici, siffle.

FOUCARAL.

Répondra-t-elle ?

D. JAPHET.

Elle me l'a promis.

SCENE IV.

LÉONORE, DOM JAPHET, FOUCARAL *qui siffle.*

LÉONORE, *au haut du balcon.*

Est-ce vous, dom Japhet ?

D. JAPHET.

Oui, c'est moi, mon bel ange, un peu mal satisfait
D'un petit accident que de bon cœur j'oublie,
Puisque j'aurai l'honneur de votre compagnie.

LÉONORE.

Je ne le puis celer, le desir de vous voir
Me fait abandonner le soin de mon devoir.

D. JAPHET.

Hà ! vous m'assassinez d'excès de courtoisie,
Alérion musqué, doux comme malvoisie :

Mais ne ferai-je point vers vous ascension.

LÉONORE.

Aimable dom Japhet, c'est mon intention.
Je m'en vais vous jetter l'échelle.

D. JAPHET.

Hà! Séraphique,
Pour vous remercier foible est ma rhétorique:
Foucaral?

FOUCARAL.

Monseigneur?

D. JAPHET.

Hé bien! qu'en penses-tu?
Je suis venu, j'ai vu.

FOUCARAL.

Mais l'on vous a battu.

D. JAPHET.

Foucaral?

FOUCARAL.

Monseigneur?

D. JAPHET, *en montant.*

Je monte, ou dieu me sauve.
Foucaral?

FOUCARAL.

Qu'a-t-il fait?

D. JAPHET.

L'occasion est chauve.

FOUCARAL.

Et vous aussi.

D. JAPHET.

Va-t-en, Foucaral.

FOUCARAL.

Volontiers.

D. JAPHET.

En matiére d'amour, je n'aime pas un tiers.

LÉONORE.

Il faudroit retirer l'échelle.

D. JAPHET.

Oui, ma belle,
Je vais la retirer, cette divine échelle,
Par qui j'ai pu monter à votre firmament.

LÉONORE.

Je viens vous retrouver dans un petit moment,
Je m'en vais m'informer si mon oncle sommeille.

D. JAPHET.

Je crains autant que vous que ce vieillard s'éveille.
Allez donc, ma Diane, allez voir ce qu'il fait,
Et revenez trouver le bienheureux Japhet.

LÉONORE.

Je ne reviendrai point, qu'après être assurée
Qu'il dorme d'un sommeil profond et de durée :
S'il alloit découvrir ce que je fais pour vous,
Ce seroit fait de moi.

D. JAPHET.

Ce seroit fait de nous.
Ces assignations, ces balcons, ces échelles
Aboutissent souvent en blessures mortelles.
Me voilà pris en cage ainsi qu'un perroquet,
Je commence à trembler pour mon dessein coquet.
O des amans furtifs déesse ténébreuse !
Si tu fais réussir l'entreprise amoureuse,
Je t'offre en sacrifice un, deux ou trois lirons ;
Et deux gros chats-huants : déesse des larrons,
De ton obscurité redouble un peu la dose,
Et rends bien assoupi le vieillard qui repose ;
Prête-moi ta faveur à me bien divertir,
Car j'en ai grand besoin, pour ne te point mentir.
J'entends quelque rumeur, le ciel me soit en aide !

SCENE V.

DOM ALVARE, LE COMMANDEUR, RODRIGUE, *et autres.*

D. ALVARE.

Amorce le fusil.

D. JAPHET.

Je suis mort sans remède.

D. ALVARE.

Ou je me trompe fort, ou je vois un voleur
Qui va par le balcon voler le commandeur :
Qu'on lui mette d'abord du plomb dans la cervelle.

D. JAPHET.

Hà, messieurs! suspendez la sentence mortelle :
Je ne suis point voleur, je ne suis seulement
Qu'homme à bonne fortune, ou bien fidéle amant ;
De plus, on m'a battu bien fort depuis une heure :
Si frais battu, messieurs, est-il juste qu'on meure?

D. ALVARE.

A grands coups de cailloux qu'on le fasse baisser.

D. JAPHET.

Cailloux à moi! bon dieu! ce seroit me blesser ;
Un grand seigneur blessé ne vaut pas le moindre homme.

D. ALVARE.

Ce n'est qu'un discoureur, vîte qu'on me l'assomme.

RODRIGUE.

Tirerai-je?

D. ALVARE.

Oui, tirez.

D. JAPHET.

Tout beau, ne tirez pas,
Je ne vaux rien tiré.

D. ALVARE.

Jette-toi donc en bas.

D. JAPHET.

Vous savez ce qu'on fait à quiconque se tue,
Et que s'homicider est chose défendue.

LE COMMANDEUR.

Faisons-le dépouiller, et jetter ses habits.

D. ALVARE.

Cavalier amoureux, loyal comme Amadis,
Ou les cailloux sur vous vont pleuvoir d'importance,
Ou bien dépouillez-vous sans faire résistance,
De vos chers vêtemens, pour nous en faire un don.

D. JAPHET.

Mes vêtemens, messieurs! parlez-vous tout de bon?
Savez-vous que je suis le plus frileux du monde?

D. ALVARE.

Savez-vous que l'on va faire jouer la fronde?
Vîte, qu'on me le fronde, il voudroit raisonner.

D. JAPHET.

Frondeurs, ne frondez pas, je vais vous les donner.
Voilà, pour commencer, la rondelle et l'épée.
Je me disois tantôt César, je suis Pompée.
César vint, vit, vainquit; et moi, je suis venu,
Je n'ai rien vu, l'on m'a battu, puis mis à nud:
O noir amour!

LE COMMANDEUR.

Ma foi! ce fou me fait bien rire.

D. JAPHET.

Vous riez, assassins!

D. ALVARE.

Qu'est-ce que j'entends dire?
Je crois que ce voleur nous appelle assassins;
Qu'on le tue.

D. JAPHET.

Hà! messieurs, je disois spadassins,
Et consens de bon cœur que quelqu'un m'assassine,
Si j'ai cru votre troupe autre que spadassine.

D. ALVARE.

Cependant les habits ne se dépouillent pas.

D. JAPHET.

Vous me pardonnerez, je vais tout mettre bas.

D. ALVARE.

Vous marchandez beaucoup.

D. JAPHET.

Qu'à mes habits ne tienne,
Qu'on n'épargne une peau douce comme la mienne;
Qu'ainsi ne soit, voilà mon fidéle chapeau :
Mais voulez-vous donc tout, même jusqu'à ma peau?
Vous donnerai-je aussi les habits qui me couvrent?

D. ALVARE.

Que cent coups de cailloux tout-à-l'heure l'entr'ouvrent.

D. JAPHET.

Messieurs, ne parlons plus de lapidation,
Je m'en vais achever la spoliation,
Et vous acheverez de plier ma toilette.

D. ALVARE.

Le malheureux me raille, il faut que je le mette
De son balcon en bas; donne-moi ce fusil,
Je veux faire un beau coup...

D. JAPHET.

Messieurs, que vous faut-il?
Ce n'est donc pas assez d'être nud en chemise,
Et la plainte au chétif ne sera pas permise?
Ma foi! c'est bien à moi de faire le railleur,
Mort de peur, mort de froid, et pris pour un voleur :
Laissez-moi donc en paix, attiédissez vos biles,
Et que mes vêtemens puissent vous être utiles;
Voilà mon haut-de-chausse, et mon pourpoint aussi.

D. ALVARE.

C'est trop, c'est trop. Adieu, seigneur, et grand-merci.

D. JAPHET.

C'est trop, c'est trop, ma foi! c'est moi-même qu'on raille.
Me voilà nud pourtant, peste soit la canaille!
Si je n'avois été si haut embalconné,
Cent coups au-lieu d'habits je leur eusse donné.
Mais mon ange est long-tems.

SCENE VI.

UNE DUEGNE, DOM JAPHET.

UNE DUEGNE.

La nuit est fort obscure,
Gare l'eau.

D. JAPHET.

Gare l'eau ! bon dieu, la pourriture !
Ce dernier accident ne promet rien de bon.
Hà ! chienne de duégne, ou servante, ou démon,
Tu m'as tout compissé, pisseuse abominable,
Sépulcre d'os vivans, habitacle du diable,
Gouvernante d'enfer, épouvantail plâtré,
Dents et crins empruntés, et face de châtré !

LA DUEGNE.

Gare l'eau.

D. JAPHET.

La diablesse a redoublé la dose ;
Exécrable guenon, si c'étoit de l'eau rose,
On la pourroit souffrir par le grand froid qu'il fait ;
Mais je suis tout couvert de ton déluge infect,
Et quand j'espérerois le retour de ma belle,
Etant tout putréfait, que ferois-je avec elle ?
Il faut céder au tems, c'est assez pour un coup :
J'ai fort mal réussi ; mais j'aurai fait beaucoup,
Si je puis, descendant l'échelle que j'accroche,
Garantir mon cher corps de chûte ou d'anicroche.
Que maudit soit l'amour, et les balcons maudits,
D'où l'on sort tout couvert d'urine et sans habits !
Que le métier d'amour est un rude exercice !

SCENE VII.

LE COMMANDEUR *et ses gens*, D. ALVARE, RODRIGUE, FOUCARAL, D. JAPHET.

LE COMMANDEUR.

Qui va là ?

D. JAPHET.

Qui me dit qui va là ?

LE COMMANDEUR.

La justice.

D. JAPHET.

Je ne suis point gibier de tels chasseurs que vous.

D. ALVARE.

Qu'on le saisisse au corps.

D. JAPHET.

Autre grêle de coups !
Faisons bien le mauvais : au premier qui me touche,
De l'ame d'un fusil je fermerai la bouche.

D. ALVARE.

Les armes bas, de par le roi.

D. JAPHET.

Le ciel m'a fait
Son plus proche parent.

LE COMMANDEUR.

Est-ce vous, dom Japhet ?

D. JAPHET.

Est-ce vous, commandeur ?

LE COMMANDEUR.

Ainsi nud à telle heure ?

D. JAPHET.

Je m'en allois baigner.

LE COMMANDEUR.

En hiver ?

D. JAPHET.

Oui, je meure.
L'amour mon pauvre corps a si fort enflammé,
Que je puis me baigner sans en être enrhumé.
Amour ! par ta bonté rends l'échelle invisible.

LE COMMANDEUR.

Autant que la saison votre amour est terrible,
Et l'on peut vous nommer un amoureux sans pair,
De vous baigner ainsi dans le fort de l'hiver.

D. JAPHET.

Foi de fidéle amant, présentement je sue.

RODRIGUE.

Avec les habits de D. Japhet.

J'ai trouvé ces habits au détour de la rue ;
Un homme qui fuyoit les tenoit embrassés,
Il les a laissés cheoir, je les ai ramassés.

LE COMMANDEUR.

A qui sont ces habits ?

FOUCARAL.

Ce sont ceux de mon maître,
Je les reconnois bien.

D. JAPHET.

Cela pourroit bien être.
Je les avois donnés à garder à mes gens ;
Ils les ont égarés, car ils sont négligens.

LE COMMANDEUR.

Seigneur Japhet, venez chauffer votre personne,
Et prenez vos habits, la chaleur vous est bonne.

D. JAPHET.

Pour vous faire plaisir, j'approcherai du feu.

D. Japhet et les autres s'en vont, et Alfonse et Marc-Antoine entrent sur le théatre.

SCENE VIII.

D. ALFONSE, MARC-ANTOINE.

D. ALFONSE.

LA fortune et l'amour me font ici beau jeu ;
L'échelle de ce fou tout-à-l'heure apperçue,
Me prépare une entrée au ciel.

MARC-ANTOINE.

J'en crains l'issue.

D. ALFONSE.

Le commandeur dormant, que peut-il m'arriver ?

MARC-ANTOINE.

Et s'il vient voir sa niéce, il pourra vous trouver.

D. ALFONSE.

Et si le ciel tomboit ? vois-tu, laisse-moi faire,
La fortune et l'amour ont soin du téméraire ;
Suis-moi dans le balcon, où tu feras le guet.

MARC-ANTOINE.

Dieu nous veuille garder d'avoir pis que Japhet !
Oh ! qu'il est mal-aisé quand on sert un jeune homme,
De dormir tous les jours à l'aise et de bon somme !

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DOM ALVARE, DOM JAPHET.

D. ALVARE.

L'ALEZAN est fougueux.

D. JAPHET.

Il ne me plaît donc pas.

D. ALVARE.

Il ne vous faudroit donc qu'un bon cheval de pas ?

D. JAPHET.

Fort bien, et qui pourtant donnât quelques courbettes.
Je hais fort les chevaux qui portent des bossettes ;
J'en voudrois un qui fût entre triste et gaillard,
Qui tînt fort de la mule et fort peu du bayard.

D. ALVARE.

J'en chercherai quelqu'un doux comme une litiére.

D. JAPHET.

Mon dessein, entre nous, menace de la biére ;
Ne puis-je pas porter quelque bonne arme à feu,
Afin de mieux tirer mon épingle du jeu ?

D. ALVARE.

Ce seroit un coup sûr, mais ce n'est pas la mode.

D. JAPHET.

Quoi ! l'usage prévaut ? ô sottise incommode !
En chose où le péril paroît de tous côtés,
On peut fort bien passer sur les formalités.
Et si quelque taureau vient à moi comme un foudre,
Puisqu'un vilain taureau peut un homme découdre,
Ne peut-on pas alors se tirer à quartier ?

D. ALVARE.

Ce seroit l'action d'un lâche cavalier.

D. JAPHET.

Ce seroit l'action d'un cavalier bien sage.

D. ALVARE.

Laissez votre sagesse, et montrez du courage.

D. JAPHET.

Je n'en montre que trop : et l'arme que j'aurai,
Que sera-ce ?

D. ALVARE.

Une lance au bois peint et doré.

D. JAPHET.

Je veux entrer en lice avec la hallebarde.

D. ALVARE.

Hallebarde contr'un taureau ! dieu vous en garde !

D. JAPHET.

Et qu'en pourroit-on dire ?

D. ALVARE.

On s'en moqueroit fort.

D. JAPHET.

S'en moquera-t-on moins quand on me verra mort ?

D. ALVARE.

Souvenez-vous au reste, en frappant de la lance,
De choisir bien l'épaule.

D. JAPHET.

Et pourquoi non la pance,
Et plus large et plus tendre, et plus belle à frapper,
Où l'on peut ajuster cent coups sans se tromper ?

D. ALVARE.

Cela n'est pas permis.

D. JAPHET.

O le maudit usage !

D. ALVARE.

Monsieur, encor un coup, ayez bien du courage,
Et le reste ira bien.

D. JAPHET.

J'ai peur qu'il aille mal,
Car un taureau n'est pas un traitable animal.

D. ALVARE.

En peu de mots, voici ce que vous devez faire.
Vous entrerez en lice, hardi, non téméraire ;
Votre lance en l'arrêt, ferme dans les arçons,
Et rendant le salut aux dames des balcons.

D. JAPHET.

Et puis après j'irai chercher des coups de cornes.
Oh ! que mon sot dessein rend tous mes esprits mornes !
Je voudrois de bon cœur être sans marquisat,
Et pouvoir m'exempter de ce maudit combat.
Adieu, je vais m'armer : si jamais j'en échape,
Je veux que l'on me berne, en cas qu'on m'y rattrape.

SCENE II.

DOM ALVARE, ELVIRE.

D. ALVARE.

HÉ bien ! ma chére Elvire, ai-je encor à languir ?

ELVIRE.

Ma mére est un esprit qui ne peut revenir,
Nous n'obtiendrons jamais ce que nous voulons d'elle,
Qu'elle n'ait de mon frére une bonne nouvelle ;
S'il ne revient bientôt, nous espérons en vain.

D. ALVARE.

Il faut l'aller chercher et partir dès demain :
S'il est en quelqu'endroit des lieux que le ciel couvre,
Il sera bien caché, si je ne le découvre.
Mais s'il est mort, Elvire ?

ELVIRE.

Hélas ! j'en ai grand'peur,
Car ma mére en mourroit sans-doute de douleur.

D. ALVARE.

Vous me commandez donc de chercher votre frére ?

ELVIRE.

C'est l'unique reméde à nos maux salutaire.

D. ALVARE.

Mais aussi, vous quitter !

ELVIRE.

Mais, Alvare, il le faut.
Sa mort ou son retour vous raménent bientôt.

D. ALVARE.

Bien donc, pour vous rejoindre, il faut que je vous quite.

ELVIRE.

Votre action, Alvare, aura tout son mérite ;
Vous trouverez un frére, et vous aurez sa sœur.

SCENE III.

LE HARANGUEUR, DOM ALVARE, ELVIRE.

LE HARANGUEUR.

HA ! seigneur dom Alvare, un horrible malheur
Aujourd'hui nous prépare une histoire tragique.

D. ALVARE.

Quoi donc, seigneur Pédro ?

LE HARANGUEUR.

Ce fou mélancolique
Avoit un secretaire en habit d'écolier :
Ce n'en étoit pas un, c'étoit un cavalier,
Eperdument épris d'amour pour Léonore.

D. ALVARE.

Elle l'aime ?

LE HARANGUEUR.

Elle l'aime, et même elle l'adore :

Ce bienheureux amant dans sa chambre introduit,
Où vraisemblablement il a passé la nuit,
Fait bien voir qu'elle l'aime, et qu'elle en est aimée.

D. ALVARE.

Et comment l'a-t-on su ?

LE HARANGUEUR.

Sa chambre mal fermée
Les a laissés surprendre à notre commandeur ;
Soit qu'il fût averti, soit que le seul malheur
Ait conduit notre maître à voir son infamie,
Lorsqu'il pensoit trouver une niéce endormie.
Il ne s'est point troublé, le téméraire amant ;
Aux cris du commandeur, nos gens en un moment
Sont venus bien armés au secours de leur maître ;
L'autre valet du fou, camarade peut-être
De ce jeune écolier, s'est mis à son côté ;
Et lui, sans s'effrayer de l'inégalité,
A fait tout ce qu'eût fait le plus brave des hommes.
Oui, jamais il n'en fut en la terre où nous sommes,
De plus vaillant que lui : c'est un Roland, un Cid,
Il a blessé nos gens jusques au plus petit ;
Notre commandeur même est blessé dans l'épaule :
Enfin on a saisi cet Amadis de Gaule,
Et sous son jupon noir qui le décréditoit,
Non sans étonnement, on a vu qu'il portoit
Un riche vêtement, non d'un homme ordinaire,
Mais bien d'un grand seigneur, soi-disant secretaire.
Quoique pris, on l'a vu conserver sa fierté,
Comme un jeune lion dans les fers arrêté.
Madame Léonor dans sa chambre est pâmée,
Où notre commandeur l'a lui-même enfermée.

ELVIRE.

Quel étrange malheur !

LE HARANGUEUR.

Je crois que le voici.

SCENE

SCENE IV.

D. ALFONSE, LE COMMANDEUR, ELVIRE, D. ALVARE.

D. ALFONSE, *en habit de cavalier, et lié.*

Quand je devrois mourir.

LE COMMANDEUR.

Tu dois mourir aussi.

D. ALFONSE.

J'en aurois fait mourir avant ma mort bien d'autres,
A moins d'être accablé du grand nombre des vôtres.

LE COMMANDEUR.

Exécrable assassin !

D. ALFONSE.

Mon crime est mon amour,
Je serai trop heureux quand je perdrai le jour.

LE COMMANDEUR.

Tu n'es qu'un imposteur.

D. ALFONSE.

Je suis un misérable.

LE COMMANDEUR.

Et mon infame niéce...

D. ALFONSE.

Est un ange adorable.

LE COMMANDEUR.

Hà ! je la punirai, je le dois, je le puis.

D. ALFONSE.

Oses-tu sans respect parler d'elle où je suis ?
Si je n'étois lié, ta bouche criminelle
Ne hasarderoit pas des blasphêmes contr'elle.

LE COMMANDEUR.

Méchant ! tu l'as séduite, et ta condition
Est chose supposée et pure invention.

D. ALFONSE.

Il est vrai, commandeur, j'ai ta niéce séduite,
Nous devions elle et moi demain prendre sa fuite.
Je l'adore, elle m'aime, et m'a donné sa main ;
Que n'exécutes-tu ton arrêt inhumain ?
Sa bouche d'un soupir rendra ma mort heureuse,
C'est là l'ambition de mon ame amoureuse.
Si mon trépas lui coûte une larme, un soupir,
Je mourrai de l'amour le glorieux martyr.

LE COMMANDEUR.

Je te ferai mourir au milieu des supplices.

D. ALFONSE.

Les plus cruels tourmens me seront des délices,
Puisqu'ils me serviront chez elle à mériter.

LE COMMANDEUR.

Dis ton nom, scélérat ! ou je te vais planter
Ce poignard dans le sein.

D. ALFONSE.

C'est toute mon envie :
Si je perds Léonore, ai-je à faire de vie ?
Délivre-moi le bras, donne-moi ton poignard,
Et je me percerai le cœur de part en part.
Tu veux savoir mon nom, je le saurois bien taire,
Au bien de mon amour s'il étoit nécessaire ;
Pour la peur de cent morts je ne le dirois pas,
Un amant comme moi ne craint point le trépas :
Mais pour justifier ma flamme, il le faut dire,
Je m'appelle Enriquez, voilà ma sœur Elvire,
Et ma mére est ici malade, et moi je suis
Prêt de te satisfaire autant que je le puis :
Si ce que je te dis t'irrite davantage,
Exerce dessus moi ton poignard et ta rage.

ELVIRE.

Hà, mon frére !

D. ALFONSE.

Hà, ma sœur ! laissez-moi donc parler :
Que délibére-t-on ? je suis tout prêt d'aller,
Pour réparer ma faute, épouser Léonore,
Ou bien perdre le jour, que sans elle j'abhorre ;
Et je répéte encor que je bénis mon sort,
Si mon ange visible a regret à ma mort.

LE COMMANDEUR.

Le valet de Japhet étant un dom Alfonse,
Vous délier moi-même est toute ma réponse,
Vous priant d'oublier tout ce qui s'est passé.

D. ALFONSE.

C'est à vous d'oublier, vous êtes l'offensé.

LE COMMANDEUR.

J'espére qu'entre nous finira la querelle,
Vous donnant Léonore et mon bien avec elle.

D. ALFONSE.

C'est m'élever au trône en me tirant des fers,
Et me porter au ciel au sortir des enfers.

LE COMMANDEUR.

Que l'on aille querir ma niéce.

ELVIRE.

Hélas, mon frére !
Que vous avez coûté de larmes à ma mére !

D. ALFONSE.

J'aurai peine à fléchir son esprit absolu,
Qui ne démord jamais de ce qu'il a voulu.

LE COMMANDEUR.

Nous obtiendrons tout d'elle, une juste priére
Parmi les gens d'honneur ne se refuse guére.

D. ALFONSE.

Elle pourroit sans-doute en une autre saison,
Se plaindre de son fils avec juste raison;
Je devois épouser sa niéce, elle étoit belle,
Je pouvois espérer de grands biens avec elle;
Mais peut-on éviter la volonté des cieux?
Et peut-on s'exempter du pouvoir de deux yeux?
Pouvois-je deviner qu'en allant à Séville,
J'entrerois dans les fers d'une divine fille?
Et suis-je, dans les fers où ses beaux yeux m'ont mis,
En l'état de tenir ce que j'avois promis?

SCENE V.

FOUCARAL, LE COMMANDEUR, D. ALFONSE, *et tous les autres.*

FOUCARAL.

MESSIEURS, or écoutez le malheur effroyable,
Qui vient d'assassiner dom Japhet misérable.

LE COMMANDEUR.

Le taureau l'a-t-il maltraité?

FOUCARAL.

Vous l'avez dit.
Il s'est mis sur les rangs aussi vaillant qu'un Cid.
Un taureau mal-appris qui l'a vu dans la place,
A pris aversion pour sa tragique face,
Et l'a suivi long-tems, les cornes dans les reins;
Le vaillant champion, sans songer à ses mains,
Voyant que le taureau le poursuivoit si vîte,
A de la selle en bas bientôt changé de gîte.
L'impertinent taureau le voyant piéton,
Est allé droit à lui sans craindre son bâton;
Et le brave Japhet, voyant ses grandes cornes,
S'est présenté trois fois pour transgresser les bornes.
Le peuple mal-courtois, a dit, *nescio vos;*
Cependant l'animal a pris son homme à dos;

Et les cornes s'étant en grégue embarrassées,
L'infortuné Japhet, et ses belles pensées,
Ayant été long-tems dans l'air bien secoué,
(Sans cornades pourtant, dont le ciel soit loué)
S'est à la fin trouvé couché sur la poussiére,
Foulé de coups de pieds d'une étrange maniére.
On le remporte à quatre, et je viens tout exprès
Vous faire le récit de ce triste succès.
Mais notre secretaire est vêtu comme un prince,
Que diable a-t-il donc fait de son juste-au-corps mince?

D. ALVARE.

Dom Roc Zurducaci n'est plus un écrivain,
Il épouse aujourd'hui Léonore, ou demain.

FOUCARAL.

Et mon maître?

D. ALVARE.

Et ton maître, il prendra patience.

FOUCARAL.

Cela nuira beaucoup à sa convalescence.
Comme un valet toujours dit tout ce qu'il a vu,
Je m'en vais lui conter la chose à l'impourvu.

LE COMMANDEUR. *Léonore rentre.*

Ma niéce, approchez-vous: dedans la promptitude,
Je vous ai tantôt fait un traitement bien rude:
Mais je crois me remettre assez bien avec vous,
En vous faisant présent d'un si parfait époux.

LÉONORE.

Votre bonté me rend et muette et confuse,
Et mon crime est si grand...

LE COMMANDEUR.

Votre choix vous excuse,
Monsieur, je vous la donne.

D. ALFONSE.

Et moi, je la reçoi,
Comme un bien qui me rend aussi riche qu'un roi.

LE COMMANDEUR.

Il faut aller trouver votre mére, et j'espére
Que nous obtiendrons tout d'une si bonne mére.

ELVIRE.

Ce bienheureux hymen va la ressusciter.

LE COMMANDEUR.

Et vous, et dom Alvare y pourrez profiter.

D. ALVARE.

Si vous vous en mêlez, la chose est fort facile.

LE COMMANDEUR.

Et de plus elle est juste, autant qu'elle est utile.

SCENE VI.

FOUCARAL, DOM JAPHET, LE COMMANDEUR, *et les autres.*

FOUCARAL.

PLACE, messieurs, je viens vous trouver à grands pas,
Mortel avant-coureur de quatre ou cinq trépas,
Pour vous signifier que, la fureur dans l'ame,
Dom Japhet courroucé vient chanter votre game.

D. JAPHET, *armé de toutes piéces, avec une lance.*

Où se cachera-t-il, ce commandeur maudit,
Qui dans un même jour a son dit et dédit?
Hà! te voilà, vieux fou, sans honneur, sans parole,
Maître de valets fous, oncle de niéce folle:
Et tu ris, grand vilain? et tu m'as maltraité,
Et tes valets ont pris la même liberté.

Cependant qu'au péril de cent mille cornades,
Je combats des taureaux à grands coups de lançades.
Tu me ravis ta niéce, ignorant affronteur,
En faveur d'un valet qui n'est qu'un imposteur?
Elle auroit succédé dans ma couche honorable
A ma chére Azaréque, une reine adorable;
Et, traître! tu la fais femme d'un écrivain,
D'un grand faquin qui vit du travail de sa main?
Dis, fourbe le plus grand qui soit dans la Castille!
Est-ce pour tes beaux yeux qu'on s'expose en soudrille?
Ne comptes-tu pour rien d'être venu d'Orgas?
Et suis-je un homme à perdre et mon tems et mes pas?
Si je n'étois chrétien, (mais le christianisme
Me défend d'entreprendre un sanglant cataclisme:)
Si je n'étois chrétien, commandeur effronté,
Je t'aurois dépaulé, décuissé, détêté;
Si je n'avois eu peur de m'accabler moi-même,
J'aurois fait le Samson dans ma fureur extrême;
J'aurois mis ton château tout sans dessus dessous,
Ton reniffleur et toi, ta niéce et son époux.
Si tu m'avois tenu la parole promise,
Je lui donnois mon bien, je la faisois marquise;
Moi parent de César, moi marquis, moi Japhet,
J'allois faire l'esclave, et j'aurois fort mal fait.
Mais que je sache encor pourquoi d'un secretaire
Cette jeune indiscrete est l'injuste salaire.
Est-ce pour les profits du secrétariat,
Qui ne lui vaudra pas par an demi-ducat?

D. ALFONSE.

Monseigneur dom Japhet!

D. JAPHET.

Vîtement, qu'on me l'ôte
Ce perfide valet.

D. ALFONSE.

Je confesse ma faute:
Mais lorsque vous saurez que j'étois cavalier,
Que l'amour m'a fait prendre un habit d'écolier,
Et que j'étois aimé de ma belle maîtresse,
Vous ne me croirez plus d'ame double et traîtresse,
Et vous pardonnerez...

D. JAPHET. *On lui corne aux oreilles avec une trompette de postillon.*

Maudît soit le cornet!
C'est encore bien pis que le coup de mousquet.
Qui diable es-tu?

SCENE VII *et dernière.*

UN COURIER, DOM JAPHET, LE COMMANDEUR, D. ALFONSE, *et tous les autres.*

LE COURIER.

Je suis le courier ordinaire
De votre grand César.

D. JAPHET.

Qui t'améne?

LE COURIER.

Une affaire
Qui vous importe fort.

D. JAPHET.

Parle, et ne corne pas,
Ou je t'étranglerai.

LE COURIER.

Parlerai-je tout bas?

D. JAPHET.

Pourquoi, faquin?

LE COURIER.

De peur de vous rompre la tête.

D. JAPHET.

Tu viens de me la rompre, abominable bête!
Parle donc vîtement.

LE COURIER.

Je n'ai point à parler.

D. JAPHET.

Et pourquoi non, bourreau ! que je dois étrangler ?

LE COURIER.

Parce que ce paquet de tout vous doit instruire.

D. JAPHET.

Lis-le donc vîtement.

LE COURIER.

Je n'ai jamais su lire.

D. JAPHET.

Qu'un autre lise donc.

LE COURIER.

Je le sais tout par cœur.

D. JAPHET.

Fais-en donc le récit.

LE COURIER.

De par moi, l'empereur.

D. JAPHET.

De ce visage-là je garde quelqu'idée,
Et j'ai vu quelque part cette face ridée.

LE COURIER.

L'héritier du soleil, le grand Mango-Capac,
Souverain du pays d'où nous vient le tabac,
Prit Coïa Mama sa sœur en mariage,
Du pays du Pérou la fille la plus sage;
Du valeureux Mango, de la belle Coïa,
Est sortie en nos jours l'infante Ahihua;
Elle arrive à Madrid pour être baptisée :
De mon cousin Japhet qu'elle soit l'épousée,
Je leur donne un impôt que j'ai mis depuis peu
Tant sur les perroquets qui sont couleur de feu,

Que sur les lamantins du grand fleuve Orillane,
Et mes prétentions sur la riche Goyane.

D. JAPHET, *à part.*

Le traître de courier ressemble au reniffleur.
Faites-moi voir un peu le seing de l'empereur.

LE COURIER.

Le voilà bien écrit de sa dextre royale.

LE COMMANDEUR.

Il n'en faut point douter.

LE COURIER.

La dame occidentale
A deux vaisseaux chargés de précieux bijoux,
De gorges de griffons, de peaux de loups-garoux,
De baume gris-de-lin, de vézugues musquées,
De grandes piéces d'or non encor fabriquées.

D. JAPHET.

Bon cela.

LE COURIER.

De guenons qui parlent portugais,
De gros diamans bruts et de rubis balais.

D. JAPHET.

Est-ce tout ?

LE COURIER.

Ce n'est pas la centiéme partie :
Mais il faut faire grace à votre modestie.

D. JAPHET.

Mais ne seriez-vous point ce maudit reniffleur,
Ou du moins le parent de ce mauvais railleur ?
Si ce malheureux-là m'avoit fait le message,
Je romprois là-dessus tout net un mariage,
L'empereur mon cousin s'en dût-il offenser.
Hé bien ! la belle Iris, vous pouviez bien penser
Qu'un homme comme moi ne manque point de femme,
Vous ayez avec nous un peu fait la grand'dame ;

Je m'en vais épouser l'infante Ahihua,
Qui va me réjouir comme un alléluia :
Et vous son cher galant, jadis mon secretaire,
Vous m'avez fait du bien, en me pensant mal faire ;
Je vous sais fort bon gré de m'avoir supplanté ;
Coquettes et cocus ont grande affinité ;
Coquette avec coquet ne trouve pas son compte,
Et coquet de coquette a toujours de la honte,
Vous avez bien joué le Roc Zurducaci,
Vous en êtes content, et je le suis aussi.
Et vous, le commandeur, qui me l'aviez promise,
Un grand fourbe est gîté dedans votre chemise ;
Certains petits discours parvenus jusqu'à moi,
Me font beaucoup douter de votre bonne foi ;
Vos fréquens complimens, votre renifflerie,
L'affaire du balcon et la mousquetterie,
Tout cela contre vous fait un procès-verbal,
Qui vous condamne d'être à jamais animal ;
Si ce n'est qu'un Japhet doit mépriser l'offense,
César est son parent, malheur à qui l'offense ;
Je pars pour aller voir un ange du Pérou.

LE COMMANDEUR.

Il faut savoir avant et comment et par où.
Un ordre m'est venu de César qu'on doit suivre,
Quatre mille ducats dans huit jours on me livre,
Que l'on doit employer à faire votre train.

D. JAPHET.

Tout de bon?

LE COMMANDEUR.

Vous verrez l'ordre écrit de sa main :
Cependant, monseigneur, votre noble présence
Prendra part, s'il vous plaît, à la réjouissance.

D. JAPHET.

Je suis donc votre avis, et ne m'en irai pas,
Foucaral, fais venir mon bagage d'Orgas.

FOUCARAL.

Il est déjà venu sans mulets ni charrette,
J'ai tout dans un chausson au fond de ma pochette.

LE COMMANDEUR.

Allons voir votre mére, et tâchons d'obtenir
Qu'elle veuille aujourd'hui vos souffrances finir;
Le seigneur dom Japhet honorera vos noces,
Et puis après ira suivi de vingt carrosses
Recevoir dans Madrid l'infante Ahihua,
Qui vient de pére en fils de Capac et Coïa.

D. JAPHET.

Soit, aussi-bien mon train n'est pas chose encor prête;
Mais point de renifleur, ou je trouble la fête.

Fin du cinquiéme et dernier Acte.

LA FAUSSE APPARENCE,

COMÉDIE,

PAR SCARRON.

ACTEURS.

DOM CARLOS DE ROXAS, *Cavalier Castillan, Amant de Léonore.*

LÉONORE, *Fille de dom Pédre, Maîtresse de dom Carlos.*

DOM PÉDRE DE LARA, *Gentilhomme Castillan, Pére de Léonore.*

DOM SANCHE DE LUSSAN, *Amant de Flore.*

FLORE, *Maîtresse de dom Sanche, Sœur de dom Louis.*

DOM LOUIS DE ROXAS, *Cavalier de Valence, Frére de Flore, et Cousin de dom Carlos.*

FABRICE, *Valet de dom Carlos.*

CARDILLE, *Valet de dom Sanche.*

MARINE, *Servante de Flore.*

La Scéne est à Valence, dans la Maison de dom Carlos.

LA FAUSSE APPARENCE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

D. CARLOS, FABRICE, LÉONORE.

D. CARLOS.

VERRAI-JE dom Louis ?

FABRICE.

Il vient dans un moment.

D. CARLOS.

Et Léonore ?

FABRICE.

Elle est dans son appartement.

D. CARLOS.

Sans obligation je m'engage moi-même
A ne la laisser point dans un péril extrême.
Je veux la protéger, puisque je l'ai promis,
Quand je verrois sur moi fondre mille ennemis.
Hà ! que ne puis-je encor avoir pour l'infidelle
Les tendres sentimens qu'autrefois j'eus pour elle !
Mais puis-je avec honneur encor m'assujettir
A ses indignes fers dont j'ai voulu sortir ?
Il la faut éveiller, afin qu'elle convienne
Des moyens d'assurer sa fortune et la mienne.
Mon cousin dom Louis, qui va venir ici,
Pourra nous conseiller et nous servir aussi.

LÉONORE.

Je ne dors point, Carlos, le sommeil est sans charmes
A des yeux qui sans cesse ont à verser des larmes;
Et ta fiére rigueur me cause trop d'ennuis,
Pour avoir du repos ni les jours ni les nuits.

D. CARLOS.

Cherchez de vos ennuis en vous-même la cause;
Mais je venois ici vous parler d'autre chose;
Sachez donc....

LÉONORE.

Non, Carlos, je ne veux rien savoir,
Pour me faire obéir tu n'as rien qu'à vouloir.

D. CARLOS.

Si cette complaisance, autant qu'elle est forcée,
Partoit d'une amour vraie, et non intéressée,
Que ne ferois-je point pour un si grand bonheur?

LÉONORE.

Que ne ferois-je point pour te tirer d'erreur?
Mais quand d'un faux soupçon l'ame est préoccupée,
Si loin de travailler à se voir détrompée,
Elle fuit son remède, en vain la vérité
Tâche à lui redonner sa premiére clarté.

D. CARLOS.

Sur la foi de ses yeux on ne se trompe guére,
Et ce qu'ont vu les miens n'est pas imaginaire;
Mais tous ces vains discours ne sont pas de saison,
Quand j'aurois plus de tort que je n'ai de raison.
Votre pére nous suit: peut-être qu'à cette heure
Il sait où vous et moi faisons notre demeure.
Vous savez son dessein, et que je ne dois pas
Contr'un tel ennemi me servir de mon bras;
Et soit que l'on se cache, ou qu'on prenne la fuite,
Que votre sûreté veut beaucoup de conduite.
Quoiqu'après tout l'espoir que vous m'aviez permis
Après l'amour constant que vous m'aviez promis,
Vous ayez fait servir au dessein de ma perte
Une feinte tendresse à la fin découverte;
Quoiqu'un si lâche tour ait banni pour jamais
De mon esprit crédule et la joie et la paix,

M'ait

M'ait tiré de vos fers, et dispensé mon ame
De conserver encor pour vous la moindre flamme;
Par la seule pitié que me fait votre sort,
Je me veux exposer pour vous jusqu'à la mort.

LÉONORE.

Cette compassion, dom Carlos, est tardive:
Si tu ne m'aimes plus, qu'importe que je vive;
Mais, Carlos, si ton cœur si dur à l'amitié,
Est, comme tu le dis, sensible à la pitié,
Ou capable du moins d'un peu de complaisance,
Puisque depuis Madrid je garde le silence,
Et que quand je te parle, au lieu de m'écouter,
Ta colére te porte à me vouloir quitter;
Puisque mon sort cruel qui te rend si barbare,
Pour la derniére fois peut-être nous sépare,
Daigne prêter l'oreille à mes derniers discours,
Quand tu n'en croirois rien, comme tu fais toujours,
Quand ta haine seroit encore plus mortelle,
Quand autant que tu dis je serois infidelle,
Peux-tu n'accepter pas cette condition?

D. CARLOS.

Hé bien! je vous écoute avec attention.

LÉONORE.

Tu m'aimas, dom Carlos; qu'ai-je dit, insensée!
Mon indiscrette langue a trahi ma pensée,
Et j'ai mal commencé par une fausseté,
Un discours qui sera la même vérité.
Tu feignois donc d'aimer, et je crus être aimée,
Je crus que je régnois dans ton ame charmée;
Mais tu ne fus jamais d'amour bien enflammé,
Qui peut cesser d'aimer n'a jamais bien aimé.
Tu sais bien si mon cœur fut facile à surprendre;
Combien il combattit avant que de se rendre,
Et de quelle rigueur je traitai les valets
Qui s'osérent charger de tes premiers poulets.
Enfin à m'attaquer telle fut ta constance,
Si foible fut la mienne à faire résistance,
Que tu vis tes desirs sur les miens absolus,
Tu me persuadas tout ce que tu voulus;
Tes lettres que j'avois constamment refusées,
Tandis qu'à mon devoir je les crus opposées,

Tes vers et tes chansons, et tout ce qu'un amant
Emploie à faire croire un amoureux tourment,
Me donnérent du tien des marques si pressantes,
Ton mérite y joignit des forces si puissantes,
Qu'après mille sermens, les gages de ta foi,
Je te donnai la mienne et te reçus chez moi.
Je veux bien l'avouer, j'eus répugnance à faire
Une pareille avance à mon devoir contraire ;
Mais craignant les regards des voisins curieux,
Des actions d'autrui juges malicieux,
Qui te voyoient souvent passer sous ma fenêtre,
Et m'observoient alors qu'ils m'y voyoient paroître,
Dans un appartement où personne n'entroit,
D'où l'on venoit au mien par un passage étroit,
Je reçus en secret ta premiére visite,
Et je ne fus jamais à tel point interdite.
Et l'aise de te voir, et la peur que j'avois,
Suspendirent long-tems l'usage de ma voix :
Nos ames par nos yeux se parloient l'une à l'autre.
Mais quel bonheur jamais dura moins que le nôtre !
J'ouis ouvrir ma chambre, et j'y courus soudain,
Tu crus que je fuyois peut-être par dédain,
Ou que le repentir qui suit une imprudence,
M'obligeoit, quoique tard, à fuir ta présence :
Tu voulus m'arrêter, tu courus après moi,
Et lors un cavalier qui parut hors de soi,
Et qui de son manteau se couvroit le visage,
S'offrant à tes regards, te donna de l'ombrage ;
Mais le tems t'apprendra. . .

FABRICE.

Monsieur, votre cousin
Vient vous voir.

LÉONORE.

Il est donc encor en mon destin,
Qu'il vienne quand je veux prouver mon innocence ?

FABRICE.

Le voici.

D. CARLOS.

Cachez-vous, madame, en diligence ;
Ecoutez de la porte, aussi-bien vous serez
Le sujet des discours que vous écouterez.

SCENE II.

DOM LOUIS, DOM CARLOS.

D. LOUIS.

JE viens vous quereller.

D. CARLOS.

Et pourquoi, je vous prie?

D. LOUIS.

Pour vous être logé dans cette hôtellerie.
Et vous ne pouviez pas me faire un plus grand tort,
Qu'en ne descendant pas en ma maison d'abord.

D. CARLOS.

Arrivé cette nuit?

D. LOUIS.

Jour et nuit, à toute heure,
Vous auriez dû chez moi choisir votre demeure.
Qui vous méne à Valence?

D. CARLOS.

O mon cher dom Louis!
Comme par-tout ailleurs, des malheurs inouis,
Quelque part où le sort me transporte, ou m'arrête,
Je m'y trouve bientôt battu d'une tempête,
Et comme par dessein, cet implacable sort
Me suscite toujours l'orage auprès du port.

D. LOUIS.

Si tout ce que je puis et ce que je posséde
Peut soulager vos maux, ou leur donner reméde,
Je vous offre mon bras, mon crédit et mon bien.

D. CARLOS.

En l'état où je suis, je ne refuse rien.
Cependant apprenez le sujet de ma peine,
Et le cruel malheur qui dans ces lieux m'ameine.
Esclave dans Madrid de mon ambition,
J'éloignois de mon cœur toute autre passion;
Mais quand on a des yeux, peut-on garder son ame
De brûler tôt ou tard d'une amoureuse flamme?

J'aimai donc à la cour une jeune beauté ;
Je lui dis mon amour et j'en fus écouté ;
Et sans faire le vain, ma fortune fut telle,
Qu'elle brûla pour moi, si je brûlai pour elle.
Je n'alongerai point ce récit malheureux
Des services, des soins que rend un amoureux ;
Il suffit que je fis tout ce qu'il faut pour plaire ;
Et comme les présens font à la fin tout faire,
Pour la premiére fois, en secret, et la nuit,
Je fus par sa suivante en sa chambre introduit.
Hélas ! dans ce moment elle étoit infidelle ;
Un rival nous surprend, j'enrage, je querelle ;
J'attaque, on se défend, je blesse, et sous mes coups
Ce rival accablé satisfait mon courroux.
Lors le croyant sans vie, et la voyant pâmée,
Par le bruit du combat sa famille alarmée,
Je crus que le courroux d'un vieux pére irrité,
A cause de ses ans devoit être évité,
Et je crus qu'insulter à cette malheureuse,
N'étoit pas l'action d'une ame généreuse.
Préparant donc la mienne à tout événement,
Et mettant mon espoir en mon bras seulement,
J'étois prêt à sortir, sans croire mon courage,
Qui n'avoit pas encor assez soulé sa rage,
Quand l'ingrate beauté reprenant ses esprits,
Faisant parler pour elle et ses pleurs et ses cris,
Me pria, m'embrassant, quoi que je pusse faire,
De ne la laisser pas au pouvoir de son pére.
J'avois pour elle alors, avec juste raison,
Toute l'horreur qu'on a pour une trahison,
Et j'avois eu besoin de toute ma prudence,
Pour ne m'emporter pas à quelque violence.
Mais peut-on s'empêcher, quand on est généreux,
D'aider un ennemi que l'on voit malheureux ?
Je répandrai mon sang pour vous sauver la vie,
Beauté trop tard connue, et trop long-tems servie :
Et si je meurs pour vous, lui dis-je, je permets
A votre esprit ingrat de n'y songer jamais.
Elle ne répondit qu'en répandant des larmes,
Et même en sa douleur conserva tous ses charmes.
Nous sortîmes sans peine et sans autre danger,
Que la crainte que j'eus qu'on ne vînt nous charger.
Le mal que m'avoit fait cette fille infidelle,
Ne pouvoit m'empêcher de tout craindre pour elle ;

Un ami nous reçut chez un ambassadeur ;
On saisit tout mon bien, on m'ôta tout l'honneur.
Mon rival fut trouvé percé de trois blessures,
Dont on tira d'abord de tristes conjectures ;
Mais sa jeune vigueur l'aura fait revenir :
Je n'ai pas de son nom gardé le souvenir.
Il poursuivoit en cour une importante affaire,
Mais cette circonstance ici n'importe guére.

D. LOUIS.

L'avanture est étrange.

D. CARLOS.

Ecoutez ce qui suit.
Vous voyez par l'état où le sort m'a réduit,
Qu'il faut absolument que je quitte l'Espagne,
La justice me suit, le pére est en campagne.
Je ne dois plus l'aimer, et ne dois pas aussi
La laisser sans secours, l'ayant conduite ici :
Il ne faut pas non plus qu'on me trouve avec elle,
Un couvent serviroit d'asyle à cette belle ;
Mais du bien que j'avois il ne m'est rien resté
Que le malheureux fer que je porte au côté.

D. LOUIS.

Je vous offre ma bourse.

D. CARLOS.

Hà ! je ne veux pas prendre
Ce que je ne suis pas en état de vous rendre.

D. LOUIS.

Mais chez moi, mon cousin, qui la viendra chercher ?

D. CARLOS.

Mais belle comme elle est, s'y peut-elle cacher ?
Pour qui passeroit-elle ?

D. LOUIS.

Ou bien pour ma parente,
Ou ma sœur la tiendroit au-lieu d'une suivante.
Rien n'est plus à propos que ce déguisement.

D. CARLOS.

Puis-je lui proposer un tel abaissement ?

LÉONORE, *sortant de sa chambre.*

Tu le peux, dom Carlos, tout est facile à faire
A qui met son bonheur à ne te point déplaire.
Dans les plus bas emplois je ne rougirai point,
Si je sers une dame à qui le sang te joint.
Ne considére plus ma fortune passée;
Du soin de mon salut détourne ta pensée,
Songe au tien : cours en Flandre exercer ta valeur,
Et me laisse ici seule avecque mon malheur.
Et vous, en qui le ciel me suscite un asyle,
Telle qu'il m'a dépeinte, il est bien difficile
Que vous puissiez douter de ce qu'il vous a dit;
Mais tout secours humain me devienne interdit:
Que le ciel m'abandonne aux affronts, aux injures,
Et fasse de ma mort un exemple aux parjures,
Si Carlos, qui reçut mes premiéres amours,
Ne les posséde encor comme il fera toujours;
Si mon ame envers lui fut jamais criminelle,
Et fut autre pour lui que sincére et fidelle.

D. CARLOS.

Et cet homme caché dans votre appartement?

LÉONORE.

Hà! dom Carlos, ce fut sans mon consentement,
Et j'atteste le ciel qui sait mon innocence,
Que je n'eus point de part en sa jeune insolence,
Si ce n'est en avoir que la sévérité,
Que j'opposai toujours à sa témérité;
Mais pour peu qu'on déplaise, on en est moins croyable.

D. CARLOS.

Vous êtes l'innocente, et je suis le coupable,
On ne peut trop blâmer mon procédé jaloux;
Mais d'un honneur suspect on n'est jamais absous.
Mais l'honneur où l'on voit la moindre ombre paroître,
S'il n'est déjà taché, n'est pas long-tems sans l'être.

D. LOUIS.

Votre beauté, madame, est un témoin puissant
Pour me persuader votre amour innocent.
Chez moi ne doutez pas que l'on ne vous respecte
Autant qu'on le pourra, sans vous rendre suspecte;
Ma sœur est sans suivante, et quand elle en auroit,
Pour vous prendre avec elle, elle s'en déferoit.

J'ai songé qu'il faudra que vous portiez vous-même
Un billet que j'aurai d'une dame que j'aime ;
Ce billet ne sera que pour dire à ma sœur
Que vous êtes adroite, et très-fille d'honneur,
Qu'elle répond de vous, et qu'en cette occurrence
Elle prétend lui faire un présent d'importance.
Votre condition ainsi se cache mieux
A l'esprit des valets toujours trop curieux.
Je m'en vais de ce pas la supplier d'écrire,
Et ce billet écrit, je reviens vous le lire. *Il sort.*

LÉONORE.

Dom Carlos, ton esprit sera bientôt en paix,
Puisqu'on va m'éloigner de tes yeux pour jamais ;
Mais, cruel ! si le tems qui change toutes choses,
Change jamais en bien le mal que tu me causes ;
Si je ne puis jamais faire voir que la foi
Que je t'avois donnée est toute encor à toi,
Et que je n'avois pas seulement de l'estime
Pour celui que tu crois complice de mon crime,
Ne me tiendras-tu pas ce que tu m'as promis ?
On tient ce qu'on promet, même à ses ennemis.

D. CARLOS.

Que mon cœur ne peut-il oublier une offense,
Avoir mes yeux suspects, croire votre innocence !
Mais, ingrate beauté, ne fut-ce pas chez vous
Que mon bras fit tomber un rival sous ses coups ?
Hà ! ne souhaitons plus de la voir innocente ;
Eloignons, éloignons une fille inconstante.
Hélas ! en même tems je l'aime et je la hais,
Qui de ces passions l'emporte, je ne sais ;
Mais je sais seulement qu'une douleur extrême
S'empare de mon cœur, quand il hait ou qu'il aime,
Et que les mouvemens de ce trouble intestin
Seront les derniers coups de mon cruel destin.

LÉONORE.

Hà ! si je n'avois pas encor quelqu'espérance,
Que le ciel tôt ou tard protége l'innocence,
Tu n'aurois pas long-tems encor à me haïr.

D. CARLOS.

Ma résolution commence à me trahir,
Si j'écoute long-tems cette fille infidelle,
Mon ame, malgré moi, me parlera pour elle.

Madame, dom Louis viendra dans un moment
Vous conduire chez lui. *Il sort.*

LÉONORE.

Que n'est-ce au monument !
Hélas! depuis qu'amour a fait des misérables,
En voit-on dont les maux soient aux miens comparables ?
J'aime plus que moi-même un homme qui me hait,
Et qui croit me haïr avec juste sujet.
Il n'est rien de plus faux, quoi qu'il en puisse croire,
Que le crime apparent dont il tache ma gloire :
Et de tout ce qui peut me faire ajouter foi,
L'inhumain s'en défie ou s'en sert contre moi.
Juste ciel! qui toujours protégeas l'innocence,
Et qui seul de la mienne eus toujours connoissance,
Si mes maux sont trop grands pour en pouvoir guérir,
Qu'en peu de tems au moins ils me fassent mourir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. SANCHE, CARDILLE.

CARDILLE.

Oui, le fier dom Louis, et sa bisarrerie,
Vient d'entrer à l'instant dans cette hôtellerie ;
Mais pourquoi n'osez-vous entrer en sa maison ?

D. SANCHE.

Il me l'a défendue, et me hait sans raison,
Et c'est celle que j'ai de lui cacher la flamme,
Que son aimable sœur allume dans mon ame :
Je viens donc en secret voir cette aimable sœur.

CARDILLE.

Vous ne pouvez jamais mieux placer votre cœur :
Mais l'aimez-vous encor ?

D. SANCHE.

Oui, Cardille, je l'aime
Autant qu'on peut aimer, enfin plus que moi-même.

CARDILLE.

C'est fort bien fait à vous : et celle de Madrid
Chez qui certain rival fantasque vous surprit
Et vous perça de coups, mais vous perça de sorte,
Que votre altesse en fut quinze jours demi-morte ;
La beauté donc pour qui le très-illustre sang
De mon très-cher patron rougit son linge blanc ;
Et pour qui de son cœur Flore se vit chassée,
N'est plus rien dans son cœur qu'une idole cassée?
Il lui juroit pourtant, car il est grand jureur,
Qu'elle seroit toujours la reine de son cœur ;
De même qu'aujourd'hui le drôle fait à Flore,
Il lui disoit pourtant : ô beauté que j'adore !
Beauté de qui dépend ma vie et mon trépas,
Et cent autres beaux mots que je ne redis pas.
Ma foi, tyran des cœurs, monseigneur et mon maître,
A parler franchement, vous êtes un grand traître.

D. SANCHE.

Les hommes de mon âge aiment en divers lieux
Tous les objets charmans qui s'offrent à leurs yeux :
De ces objets charmans qui leurs ames captivent,
Il en est toujours un que constamment ils suivent.
Flore est le seul objet que j'aime constamment :
Pour l'autre je l'aimois en passant seulement.

CARDILLE.

Oui, ce fut en passant, et vous passâtes même
De Madrid jusqu'ici d'une vîtesse extrême.

D. SANCHE.

Je sortis vîtement de Madrid, ayant peur ....

CARDILLE.

D'y rencontrer encor quelque rude frappeur?
Quelque gloire qu'apporte une belle entreprise,
S'y faire assassiner, c'est faire une sottise ;
Et pour moi, j'aime mieux n'être qu'un homme obscur,
Que de n'avoir plus rien à prétendre au futur.

La sotte ambition d'enflammer quelques folles
Qui le seroient assez pour croire en mes paroles,
Ne me mettra jamais en cette extrémité,
De perdre tout mon sang où vous avez été.

D. SANCHE.

Tu fais aller trop loin ta froide raillerie,
Ne la pousse pas tant, et sur-tout je te prie
De ne rien dire ici du malheur de Madrid,
Ou bien point de quartier.

CARDILLE, *à part.*

J'ai pourtant tout écrit.

D. SANCHE.

Que dis-tu?

CARDILLE.

Je vous dis que je me sais bien taire,
Quand il en est besoin.

D. SANCHE.

Tu ne saurois mieux faire.

CARDILLE, *à part.*

Si Flore qui sait tout, alloit pour mon malheur,
Par malice, ou sottise, éventer son auteur?

D. SANCHE.

Que grondes-tu tout bas?

CARDILLE.

Je fais un soliloque.

D. SANCHE.

Sais-tu bien comme on traite un faquin qui se moque?

CARDILLE.

Oui, seigneur: mais de grace encor. Si par hasard,
Comme l'on sait toujours les choses tôt ou tard,
Flore alloit découvrir votre amour clandestine;
Mais je ne dis plus rien, voici venir Marine.

SCENE II.

FLORE, MARINE, D. SANCHE, CARDILLE.

MARINE.

Oui, prête à vous servir, comme elle fut toujours,
Pourvu que vous soyez constant dans vos amours ;
Mais que desirez-vous de votre humble soumise ?

D. SANCHE.

Des nouvelles de Flore, et par ton entremise
Le moyen de la voir.

MARINE. *Elle sort.*

Attendez un moment,
Je n'ai rien plus à cœur que servir un amant.

CARDILLE.

O quel tison d'enfer !

D. SANCHE.

Ne lui dis rien, Cardille ;
Tu sais bien que je l'aime, et qu'elle est bonne fille.

CARDILLE.

Elle fille ? elle l'est tout comme je la suis.

D. SANCHE.

Si tu m'aimes, tais-toi.

CARDILLE.

Dites donc si je puis.

D. SANCHE.

Tu deviens bien fâcheux, Cardille.

CARDILLE.

Il me le semble.
Qui ne le deviendroit, étant toujours ensemble ?

D. SANCHE.

Parleras-tu toujours ?

CARDILLE.

Vous savez mon défaut,
Et si je ne parlois, que je mourrois bientôt.

D. SANCHE.

Hé bien! chére Marine?

MARINE. *Elle rentre.*

Il faut attendre encore,
Si vous m'en demandez la raison, je l'ignore:
Entrez dans cette chambre, et quand je le pourrai
A l'objet de vos vœux je vous présenterai.
Je vous enferme ainsi pour éviter son frére,
Qui d'elle étant jaloux, et ne vous aimant guére,
S'il alloit vous trouver, feroit quelque rumeur.

D. SANCHE *s'enferme.*

Je remets en tes mains ma vie et mon honneur.

MARINE, *seule.*

Ma maîtresse est pour lui terriblement changée;
A son nom seulement elle a fait l'enragée,
Sans-doute elle aura su que dom Sanche à la cour,
Pour n'être pas oisif, a fait un peu l'amour:
Mais la voici.

FLORE.

Je viens encore te le dire;
Quand tu vois qu'aujourd'hui je pleure et je soupire,
Tu crois que c'est l'amour qui me tourmente ainsi.
Non, ce n'est plus l'amour qui cause mon souci,
Une autre passion à l'amour opposée,
Aussi-bien que l'amour à vaincre mal-aisée,
Me fait haïr dom Sanche, il aimoit à la cour,
L'ingrat que je croyois si fidelle en amour:
Mais le ciel ennemi de l'amant infidelle,
A puni depuis peu sa flamme criminelle.
Un rival m'a vengée, un rival l'a blessé;
Je sais de bonne part comme tout s'est passé;
Et le traître viendra me protester encore
Qu'il n'est né que pour moi, qu'il m'aime, qu'il m'adore?
Il ne m'attrape plus à ses trompeurs appas.

MARINE.

Et s'il vient pour vous voir?

FLORE.

Il ne me verra pas.

MARINE.

Madame, pourriez-vous le punir de la sorte?

FLORE.

A de plus grands excès ma colére m'emporte,
Je veux pour m'en venger, de mon cœur le bannir,
Et n'en réserver pas le moindre souvenir :
Mais on frappe à la porte.

MARINE.

Et si c'est lui, madame?

FLORE.

Il n'a que faire ici, s'il est hors de mon ame,
L'ingrat qui vient à moi comme à son pis-aller.

MARINE.

Je le renverrai donc?

FLORE.

Non, je veux lui parler.
Tu ne lui tiendrois pas un langage assez rude.

MARINE *s'en va.*

Je ne puis rien comprendre en votre inquiétude.

FLORE.

Dans un esprit frappé d'un mal comme le mien,
Un dessein détruit l'autre, et l'on ne résout rien.
L'amant dissimulé, le méchant, quand une autre
Lui refuse son cœur, il a recours au nôtre.
Est-ce lui?

MARINE *revient.*

Non, madame.

FLORE.

Et qui donc?

MARINE.

Béatrix,
Dont depuis si long-tems votre frére est épris :
Sachant que depuis peu vous êtes sans soubrette,
Vous en renvoye une autre assez propre et bien faite.
La fera-t-on entrer?

FLORE.

Je n'ai pas le pouvoir,
En l'état où je suis, même de rien vouloir.
Fais comme tu voudras.

MARINE.

Entrez, mademoiselle.

Léonore entre.

FLORE.

Elle a bonne façon et paroît assez belle.
Qui vous améne ici?

SCENE III.

LÉONORE, FLORE, MARINE.

LÉONORE.

Madame, vous saurez,
Par ce petit billet, ce que vous desirez.

FLORE *lit la lettre.*

On m'a dit que vous cherchiez une suivante : je vous en envoie une que j'aurois prise, si je ne préférois à mon utilité et à tout ce que j'ai de plus cher, l'honneur d'être votre servante.

BÉATRIX.

Sans-doute Béatrix vous aura bien choisie.
Etes-vous de Madrid?

LÉONORE.

Je suis d'Andalousie,
Mais j'ai servi long-tems une dame à Madrid
Avec affection, quoiqu'avec peu d'esprit.

FLORE.

Vous savez bien coëffer?

LÉONORE.

On me le persuade :
Pour l'embellissement, il n'est point de pommade,
Il n'est point de secret qu'on me puisse montrer;

Je sais coudre et blanchir à me faire admirer ;
Enfin, si j'ai l'honneur d'être votre servante,
Vous verrez si je sais les choses que je vante.

FLORE.

Quels gages gagnez-vous ?

LÉONORE.

Je suis sans intérêt ;
Vous les pouvez régler à si peu qu'il vous plaît :
L'honneur de vous servir m'est trop de récompense.

FLORE.

Je vous dois savoir gré de cette confiance.
Je vous prends, et croyez, demeurant avec moi,
Que vous ne perdrez pas votre tems.

LÉONORE.

Je le croi.

FLORE.

Comment avez-vous nom ?

LÉONORE.

On m'appelle Isabelle.

FLORE.

Je vous trouve un défaut, et c'est d'être trop belle.

LÉONORE.

Quand bien je la serois, quelquefois la beauté
Est un bien dangereux, ou sans utilité.

FLORE.

Je puis juger encor par cette répartie,
Que votre esprit bien fait a de la modestie.

SCENE IV.

DOM LOUIS, FLORE, MARINE.

D. LOUIS.

Je viens vous faire part du plaisir que je sens.
Ce cousin que j'aimai dès mes plus jeunes ans,
Dom Carlos de Roxas arrivé de Castille,
Est notre hôte aujourd'hui. D'où nous vient cette fille ?

FLORE.

Béatrix me l'envoie, et j'ai cru, la prenant,
Vous avoir fait plaisir.

D. LOUIS.

Oui, ma sœur, et très-grand;
L'aimant comme je fais, l'obliger c'est me plaire.
De grace, efforcez-vous de faire bonne chére
A l'aimable parent qui nous est venu voir.

FLORE.

Je m'en vais donner ordre à le bien recevoir.

D. LOUIS *s'en va.*

Et moi, vous l'amener.

FLORE.

De colére embrasée,
A le bien divertir, je suis mal disposée.
Qu'il vient à contre-tems!

MARINE *entre.*

Madame, un mot tout bas.

FLORE.

Quoi?

MARINE.

Dom Sanche est ici.

FLORE.

Ne me l'améne pas.

MARINE.

Mais ils sont dès tantôt, le valet et le maître,
Dans la chambre voisine.

FLORE.

Et que dit-il, le traître?

MARINE.

Il ne sait rien encor.

FLORE.

Qu'il sache tout de toi. *Elle sort.*
Je ne le veux point voir. Ma fille, suivez-moi.

LÉONORE,

LÉONORE, *à part.*

A quelle extrémité me réduit ma disgrace !

MARINE.

La soubrette en sortant a fait une grimace.
Je la trouve rêveuse, et je me trompe bien,
Ou son cher petit cœur aime si peu que rien :
Mais laissons-le brûler, ce n'est pas notre affaire.
Avec nos deux amans qu'avons-nous donc à faire ?
Je ne sais, ma maîtresse a l'esprit bien aigri,
Et d'ailleurs son amant m'a le cœur attendri.
Sortez, monsieur, sortez.

SCENE V.

DOM SANCHE, MARINE.

D. SANCHE.

Est-elle donc visible ?

MARINE.

Peut-être.

D. SANCHE.

Hà ! tu me fais une frayeur terrible.
Parles-tu tout de bon ? Mais je la vois venir.

MARINE.

Oui, ma foi, le pauvret n'a qu'à se bien tenir.
Mais je sais qu'en amour la plus grande querelle,
Au lieu de diviser, réunit de plus belle ;
C'est jetter un peu d'eau dans un brasier ardent.

SCENE VI.

FLORE, DOM SANCHE.

FLORE.

Il me trahit, l'ingrat, et me voit, l'impudent !
Dom Sanche, où venez-vous ? et que pensez-vous faire ?
Et n'avez-vous point peur de rencontrer mon frère ?

Vous n'avez pas toujours vécu si bons amis,
Que vous me deviez voir, sans qu'il vous l'ait permis.

D. SANCHE.

Votre frére auroit droit d'y trouver à redire;
Mais vous, dont la beauté sans cesse à soi m'attire,
Vous me permettrez bien pour vous venir revoir,
De ne considérer ni respect ni devoir;
Et vous pouvez juger, par cette impatience,
Des maux que j'ai soufferts dans une longue absence.

FLORE.

Je n'attendois pas moins que de galans discours
De qui vient du pays des galantes amours.

D. SANCHE.

Hà! madame, la cour, le séjour des délices,
Ne m'a paru sans vous qu'un enfer de supplices.
Ce n'est pas que la cour n'ait de charmans appas;
Mais je suis toujours triste où je ne vous vois pas.
Combien de fois mes yeux ont-ils versé des larmes,
Dans un tems où Madrid avoit le plus de charmes?
Combien de fois les bords du clair Manzanarès
Ont-ils été témoins de mes tristes regrets?

FLORE.

Vous m'attendrissez fort en me faisant entendre
Tout ce qu'en un roman on peut lire de tendre.
Quoi, bons dieux! à la cour, où tout charme, où tout rit,
La tristesse a toujours régné sur votre esprit?
Voit-on d'un autre amant une plus belle vie?
Votre fidélité me donne de l'envie;
Si je pousse la mienne aussi loin, je pourrai
La voir, comme la vôtre, au suprême degré.

D. SANCHE.

Ce langage moqueur est un peu fort, madame.

FLORE.

C'est l'effet de la joie où s'emporte mon ame,
De vous revoir vivant et vous avoir cru mort.

D. SANCHE.

Etre absent, ou mourir, ne different pas fort.

FLORE.

On ne vous crut pas mort des rigueurs d'une absence,
Mais d'un cœur sans pitié, c'est le bruit de Valence :
Quelle apparence aussi de vivre sans amour,
Entre tant de beautés qui brillent à la cour ?

D. SANCHE.

Pour une autre que vous, moi soupirer, madame ?
Hà ! vous connoissez mal les secrets de mon ame.

FLORE.

Je les ai mal connus, mais je les connois mieux,
Depuis que vous avez abandonné ces lieux.

D. SANCHE.

Sur quelque faux rapport vous en jugez peut-être.

FLORE.

Hé bien ! j'avoûrai donc de ne les pas connoître.

D. SANCHE.

Hà ! cette indifférence est un signe apparent...

FLORE.

Que vous ne m'êtes plus qu'un homme indifférent,
Et que faussant la foi que l'on m'avoit promise,
On perd de mon amour l'espérance permise.

D. SANCHE.

Je ne puis vous nier qu'un funeste accident....

FLORE.

Voulez-vous déguiser un mensonge évident ?
Songez que votre front, qui rougit et se trouble,
Me parle, malgré vous, contre votre ame double.

D. SANCHE.

Que ne pourroit troubler un sort si malheureux !
Ma partie est mon juge, et juge rigoureux.

FLORE.

Je ne veux point ces noms de juge et de partie,
Je veux absolument que dom Sanche m'oublie :
Je lui permets aussi, s'il veut, de me haïr.

D. SANCHE.

Il mourra bien plutôt que de vous obéir.

FLORE.

Qu'il vive donc heureux pour cette belle fille
Qui put le retenir si long-tems en Castille.

D. SANCHE.

Je la vis, il est vrai, mais ce fut sans amour.

FLORE.

Oubliez-vous déjà cet astre de la cour ?
Me voyant, l'avez-vous de votre ame effacée,
Ainsi qu'en le voyant, vous m'en avez chassée ?
Votre sang qu'un rival répandit à ses yeux,
Dans son cher souvenir vous conservera mieux.
Allez, dom Sanche, allez retrouver cette belle.
Elle est digne de vous, vous êtes digne d'elle ;
Ses charmes vous ont fait révolter contre moi,
Les vôtres l'ont portée à rompre aussi sa foi :
Le ciel qui vous a fait sans-doute l'un pour l'autre,
Devoit bien à son cœur, un cœur comme le vôtre.
Mais ne lui parlons plus par des déguisemens,
Découvrons à l'ingrat mes justes sentimens,
Dom Sanche, je vous hais d'une haine mortelle,
Comme un amant ingrat, un lâche, un infidelle.
Un homme dans Madrid pour venger son amour,
Vous a quasi réduit à votre dernier jour :
Une femme peut bien vous faire dans Valence
Courre un même péril, pour une même offense.

D. SANCHE.

Si vous voulez m'ouir....

FLORE.

Ne me parlez jamais ;
Retournez à Madrid, et me laissez en paix.

SCENE VII.

MARINE, FLORE, D. SANCHE, CARDILLE.

MARINE.

TOUT est perdu.

FLORE.

Quoi donc ?

MARINE.

On frappe, et je soupçonne
Que c'est pour nos péchés votre frére en personne.

FLORE.

Quel accident, Marine !

MARINE.

Où les cachera-t-on ?

FLORE.

Que sais-je ? où tu voudras ; songe.

MARINE.

Dans le balcon ;
Et si l'on veut ouvrir, la clef sera perdue ;
En tout cas, ils n'auront qu'à sauter dans la rue.

FLORE.

On refrappe, hâte-toi de cacher cet ingrat.

MARINE.

Il paroît tout contrit. *Ils s'en vont.*

FLORE.

Ce n'est qu'un scélérat.
Oh ! qu'il est mal-aisé de garder sa colére,
Quand celui qui la cause, a le secret de plaire !
Et que le souvenir d'une offense d'amour
Dure trop dans un cœur, s'il dure plus d'un jour !
A peine ai-je fait craindre une éternelle absence
A cet ingrat amant que j'aime, et qui m'offense :
Que j'ai peur de le perdre ! et mon cœur impuissant,
Qui le hait criminel, le souhaite innocent.
Amour trop violent ! trop sévére conduite !
De vos conseils divers quelle sera la suite ?
Chasserai-je un ingrat qui vient de me trahir ?
Saura-t-il que mon cœur ne le sauroit haïr ?
Qui peut s'imaginer le trouble de mon ame ?

SCENE VIII.

MARINE, FLORE.

MARINE.

Moi.

FLORE.

Tu m'écoutois donc?

MARINE.

Vous l'avez dit, madame:
Mais c'est pour vous ôter du trouble où je vous voi,
Pourvu que vous vouliez vous en remettre à moi.
Il faudra qu'on se fâche, et que l'on me querelle,
Quand je ramènerai votre esclave infidelle,
Et je ferai par-là d'une pierre trois coups;
Je raccommoderai le coupable avec vous:
Vous ne laisserez pas de bien faire la fiére,
Et de vous conserver dans votre humeur altiére:
Dom Sanche me devra son raccommodement,
Et m'en régalera, s'il a du jugement.

FLORE.

Travaille à mon repos, et ménage ma gloire.

MARINE.

L'un et l'autre est aisé, si vous m'en voulez croire.
A propos, votre frére au bas de l'escalier,
Conteste pour l'entrée avec son cavalier:
Quand ils se seront faits de grandes révérences,
Force civilités et force déférences,
Dom Louis vous viendra présenter son cousin,
De qui vous entendrez quelque compliment fin;
Tandis que ce cousin radouci de visage,
Vous rendra ses respects en sublime langage,
Dom Sanche peut sortir: mais, d'un autre coté,
Je viens de m'aviser d'une difficulté;
Votre frére inquiet, autant qu'homme du monde,
Quand il donne à manger sur sa grand'table ronde,
Et que son ordinaire est un peu rehaussé,
Va, vient, monte, descend, et fait fort l'empressé.

Quant il ira cent fois visiter sa cuisine,
S'il alloit rencontrer, et dom Sanche, et Marine,
Indubitablement il les roueroit de coups,
Et ses coups pourroient bien s'étendre jusqu'à vous.
Laissons-le donc encor avecque son Cardille
Contempler à loisir le balcon et sa grille,
Jusqu'à tant que la nuit de couleur de charbon,
Déité favorable à tous gens de balcon,
Inspire le sommeil à tout nôtre hémisphére,
Et l'inspire sur-tout à monsieur votre frére:
Lors j'irai sûrement les désembalconner.

FLORE.

J'approuve assez l'avis que tu viens de donner.
Va les en avertir, et ne demeure guéres,
Afin de revenir préparer des lumiéres.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. LOUIS, D. CARLOS, FABRICE.

D. LOUIS.

Vous nous quittez si-tôt?

D. CARLOS.

Vous savez mes affaires:
Je ne veux pas manquer l'escadre des galéres
Qui sont à Barcelone, et qui partent demain.
J'éprouve en mon pays un sort trop inhumain,
Pour n'aller pas chercher dans une étrange terre
Le repos que la mort fait trouver dans la guerre.
C'est un bien qui jamais ne manque aux malheureux.

D. LOUIS.

Puis-je vous obliger d'attendre un jour ou deux?

D. CARLOS.

Si c'est pour vous servir, j'attends ma vie entiére.

D. LOUIS.

Je ne vous ferois pas une telle priére,
Et ne vous romprois pas un voyage arrêté,
Sans avoir pour excuse une nécessité.

D. CARLOS.

Que la raison en soit ou bien foible, ou bien forte,
Vous servir me suffit, le reste ne m'importe.
Je ne pars point, Fabrice, il faudra renvoyer
Les chevaux arrêtés.

FABRICE *sort.*

Et pas moins les payer.

D. CARLOS.

Sors.

D. LOUIS.

Une jeune sœur n'est pas au soin d'un frére
Un tranquille travail, une charge légére.
La mienne a de l'esprit, est sage, aime l'honneur :
Mais rien n'est si changeant aux filles que l'humeur ;
Et quand ses actions feroient médire d'elle,
J'en saurois des derniers la fâcheuse nouvelle.
Hier, quand je vous eus mis dans votre appartement,
Afin qu'en mon logis vous fussiez sûrement,
Je vis fermer ma porte, et contre l'ordinaire,
Je voulus de mes clefs être dépositaire.
A peine me laissois-je assoupir au sommeil,
Quand un bruit surprenant qui causa mon réveil,
Me fit sortir du lit, et contre la fenêtre,
Curieux de savoir ce que ce pouvoit être,
Je vis de mon balcon deux hommes descendans,
Et fermer le balcon par quelqu'un de dedans.
Soit larcin, soit amour, l'un et l'autre m'oblige
A craindre un mal qui croît pour peu qu'on le néglige :
J'en suis en des soupçons que je n'ose avérer,
Le bruit que j'en ferois peut le mal empirer ;
Ce peut être aussi-tôt ma sœur qu'une servante,
Et je pourrois m'en prendre à la plus innocente.
Vous voyez, mon cousin, quel accident fâcheux
Me fait avoir besoin d'un ami généreux.

Je crois l'avoir en vous qui m'aimez et que j'aime,
Comme un très-cher parent, comme un autre moi-même;
Et qui caché chez moi, sans qu'on en sache rien,
Verra de ma famille et le mal et le bien;
Y veillera pour moi, tandis que mon absence,
Pour de pareils desseins donne toute licence.
Afin de mieux cacher cet important secret,
De votre prompt départ je feindrai du regret,
Et ferai vos adieux à votre Léonore.
Par bonheur tout mon monde est dans le lit encore,
Et hors votre valet...

D. CARLOS.

Pour lui ne craignez rien,
Fiez-vous-y sur moi.

D. LOUIS.

La feinte ira donc bien.
Caché dans cette chambre, où j'enferme mes livres,
Où seul j'aurai le soin de vous porter des vivres,
Et dont seul j'ai la clef, vous pourrez aisément
Découvrir les auteurs de ce déréglement.
Je rougis de l'emploi qu'il faut que je vous donne.

D. CARLOS.

Gardez ce compliment pour une autre personne
Sur qui vous n'avez pas un absolu pouvoir.
Nous en blâmions l'excès, vous et moi hier au soir;
M'en faire, c'est douter de l'ardeur de mon zele.
Mais Fabrice revient.

SCENE II.

FABRICE, D. CARLOS, D. LOUIS.

FABRICE.

Vous dire une nouvelle
Qui déplaît à Fabrice, et qui vous déplaira.

D. CARLOS.

Qu'est-il donc arrivé?

FABRICE.

Dom Pédre de Lara,

Pére de Léonore, est en bas qui demande
Le seigneur dom Louis.

D. CARLOS.

O dieu ! que j'appréhende
Qu'il ne trouve sa fille !

D. LOUIS.

Elle est encor au lit .... .

D. CARLOS.

Il sait qu'elle est ici ...

D. LOUIS.

Qui lui peut avoir dit ?
Alors que l'on saura le sujet qui l'ameine,
Il sera tems assez de vous en mettre en peine ;
Mais le voici déjà, cachez-vous, mon cousin,
Ce Castillan paroît un vieillard fort mutin.

SCENE III.

DOM PÉDRE, DOM LOUIS.

D. PÉDRE.

Etes-vous dom Louis ?

D. LOUIS.

C'est ainsi qu'on me nomme.

D. PÉDRE.

De Roxas ?

D. LOUIS.

Oui, monsieur.

D. PÉDRE.

Cette lettre est d'un homme
Qui croit qu'auprès de vous elle seule suffit,
Pour m'y faire appuyer de tout vôtre crédit,

Dans l'affaire d'honneur qui m'améne à Valence ;
C'est du duc d'Alve.

D. LOUIS.

Il a sur moi toute puissance.

Il lit la lettre.

ON a enlevé la fille de dom Pédre de Lara. Le ravisseur est dans Valence. Je vous prie de croire qu'en servant dom Pédre, qui est mon parent et mon ami, vous obligerez

LE DUC D'ALVE.

Vous avez entendu ce que le duc m'écrit.
Il a pu vous offrir le bras, et le crédit
D'un homme qui lui doit encore davantage ;
Mais il faut que je sache avant que je m'engage,
Quel est ce cavalier à qui vous en voulez.

D. PÉDRE.

Je m'apperçois par-là de ce que vous valez,
Et c'est être prudent que prendre connoissance
Si vous devez, ou non, m'offrir votre assistance.

D. LOUIS.

Je ne manquai jamais à ce que j'ai promis ;
Mais je ne promets rien qui blesse mes amis.

D. PÉDRE.

Dom Sanche de Lussan a-t-il l'honneur d'en être ?

D. LOUIS.

Non, mais j'ai seulement celui de le connoître.

D. PÉDRE.

Je vous apprendrai donc, puisqu'il ne vous est rien,
Qu'il est mon ennemi.

D. LOUIS.

J'en ferai donc le mien.

D. PÉDRE.

Ce dom Sanche à Madrid galantisoit ma fille,
Cette peste fatale à sa noble famille :
Un rival l'attaqua dans sa chambre une nuit,
Le laissa demi-mort, et ma fille s'enfuit.

La justice en connut, et fit ses procédures :
Mon honneur demandoit plus que des écritures :
Je laissai donc guérir ce dom Sanche en prison,
Et cherchai son rival pour en tirer raison ;
Mais je ne pus savoir, quoi que je pusse faire,
Où se cachoit ma fille, et cet autre adversaire.
De ces deux ennemis un seul donc m'est connu ;
C'est dom Sanche, et je sais qu'il est ici venu :
Ma fille l'a suivi, sa maîtresse, ou sa femme,
Car hors lui qui voudroit se charger d'un infame ?

D. LOUIS.

Ce rival inconnu peut l'avoir comme lui.

D. PÉDRE.

Oui, si l'on n'avoit su de lui-même aujourd'hui
Qu'il est depuis un jour arrivé dans Valence.

D. LOUIS.

C'est encor en juger sur la seule apparence.

D. PÉDRE.

Mais on m'a dit souvent, par-tout où j'ai passé,
Alors que j'ai pris langue, et qu'on m'a vu pressé,
Que des gens de cheval dont je suivois la piste,
Emmenoient avec eux une femme fort triste :
C'est sur ce fondement que je veux l'attaquer.
Sûr l'un de ces rivaux je ne saurois manquer,
Puisqu'ils m'ont l'un et l'autre osé faire une offense,
De montrer à l'Espagne une illustre vengeance.
Adieu, ne sortez point.

D. LOUIS.

Je fais ce que je dois.

D. PÉDRE.

Ce sera donc, monsieur, pour cette seule fois.

SCENE IV.

DOM CARLOS, FABRICE.

D. CARLOS, *sortant d'où il étoit caché.*

HEUREUSEMENT pour nous le vieillard prend le change.
O dieu ! que dois-je faire en ce rencontre étrange ?
Dois-je pas m'éloigner d'une ingrate beauté ?
Dois-je l'abandonner en cette extrémité ?
Et me dois-je cacher ? un ami m'en conjure ;
Un parent dont j'éprouve une amitié si pure.
Comment donc accorder ces devoirs opposés,
Que l'amour et l'honneur rendent si mal-aisés ?
Fabrice, il faut aller avertir Léonore,
Que son pére la cherche : il faut lui dire encore
Que sans lui dire adieu, j'ai parti ce matin ;
Et pour toi, que tu sers désormais mon cousin.

FABRICE.

J'y vais ; mais quelqu'un vient, cachez-vous.

SCENE V.

FLORE, LÉONORE, MARINE.

FLORE.

ISABELLE ?

LÉONORE.

Madame.

FLORE.

Achevez donc de remplir ma dentelle.

LÉONORE.

Elle est toute remplie, à quelque chose près :
Voulez-vous qu'à l'instant je me remette après ?
Léonore sort.

FLORE.

Oui. Marine ?

MARINE.

Madame.

FLORE.

Il n'est pas nécessaire
Que cette fille ait part dans ce que je vais faire.
Va-t-en donc l'observer, Marine, et garde bien
Qu'elle ne me surprenne.

MARINE.

Elle n'en fera rien.

FLORE.

Et dom Sanche?

MARINE.

Il soupire en ma chambre, il lamente,
Il meurt en attendant que je vous le présente.

FLORE.

Va le faire monter.

MARINE.

Vous l'allez voir tremblant. *Elle sort.*

FLORE.

Il n'a pas tant de peur qu'il en fait le semblant.
O raison sur mon ame autrefois absolue!
O vertu, qui m'avez si souvent secourue!
Ma fierté, mes dédains, mon devoir, mon honneur,
Que vous résistez mal à ma folle fureur!
Mais quand vous m'offririez vos conseils salutaires,
Ma passion vous croit des vertus trop austéres;
Et mon cœur qui la croit plutôt que ma raison,
Chérit le mal qu'il souffre, et craint sa guérison.

Dom Sanche entre.

Quoi! dom Sanche à mes yeux ose paroître encore,
Dom Sanche, un infidéle, un amant que j'abhorre!

SCENE VI.

DOM SANCHE, FLORE.

D. SANCHE.

Dom Sanche, un infidéle, un amant odieux,
Pour la derniére fois se présente à vos yeux,

Pour obtenir enfin le pardon qu'il demande.
Sa faute, il le sait bien, ne peut être plus grande;
Aussi confesse-t-il d'avoir trop mérité
D'être puni de vous avec sévérité;
Si la vôtre à sa mort est enfin résolue,
Vous pouvez l'ordonner de puissance absolue.

FLORE.

Je ne veux point ta mort.

D. SANCHE.

C'est assez la vouloir,
Que de me déclarer indigne de vous voir,
Et c'est me dire assez ce qui me reste à faire,
Pour me mettre en état de ne vous plus déplaire.

FLORE.

Ingrat, qui sais tenir de semblables discours,
Qui te forçoit d'aimer pour n'aimer pas toujours?

D. SANCHE.

Je vous aimai toujours, et d'une ardeur extrême:
Mais ne voit-on jamais offenser ce qu'on aime?
Doit-on faire durer si long-tems un courroux?
Nous offensons les dieux qui peuvent tout sur nous;
Mais ces divinités qui quelquefois punissent,
Pardonnent plus souvent, et jamais ne haïssent.
Conformez-vous, madame, à ces divinités
Dont vous avez déjà les célestes beautés;
L'esclave fugitif qui revient dans vos chaînes,
Puni par son remords autant que par ses peines,
En a souffert assez pour apprendre aux ingrats
Qu'il est des châtimens pires que le trépas.

FLORE.

Et tes discours flatteurs, et tes trompeuses larmes,
N'ont pour moi désormais ni mérites ni charmes.
Méchant, qu'on ne peut trop, ni trop long-tems haïr,
Ne tient-il qu'à tromper, ne tient-il qu'à trahir?
A cause qu'on saura se valoir de ses feintes,
A moi que tu trahis, tu fais de moi des plaintes?
Infidéle! hà, jamais ne parois devant moi!
Ce sont là de vos tours, Marine?

MARINE.

En bonne foi,

Il s'est comme un lion, un tigre sanguinaire,
Poussé jusques ici, quoi que je pusse faire.
Un homme plein d'amour est pire qu'enragé,
Prend tout sans demander, entre et sort sans congé.

SCENE VII.

CARDILLE, DOM SANCHE, FLORE, MARINE.

CARDILLE.

SONGEZ à vous, seigneur.

D. SANCHE.

Et qu'est-ce donc, Cardille?

CARDILLE.

Dom Louis, qui fait tant le pére de famille,
M'a vu, monte après moi de fort mauvaise humeur;
Il nous tient pour ce coup.

FLORE.

J'en ai toujours eu peur.

MARINE.

Ne perdons point de tems: entrez dans cette chambre.

D. SANCHE.

Moi, me cacher?

FLORE.

Oui, vous.

CARDILLE.

J'en suis pour plus d'un membre,
Que ne suis-je dehors pour cent coups de bâton!

MARINE.

Cache-toi promptement, impertinent bouffon!

SCENE VIII.

D. LOUIS, FLORE, D. CARLOS.

D. LOUIS.

IL ne peut m'échapper.

FLORE.

Et qu'avez-vous, mon frére ?

D. LOUIS.

Vous le verrez, ma sœur.

FLORE.

Vous êtes en colére ?

D. LOUIS.

J'y suis avec sujet : laissez-moi seul ici.

Elle s'en va.

FLORE.

Mais pourquoi vous laisser ?

D. LOUIS.

Mais il le faut ainsi.
C'est moi, mon cher cousin, laissez ouvrir la porte.

Tirant une clef de sa poche.

D. CARLOS *sort.*

Qu'avez-vous découvert ?

D. LOUIS.

Enfin, j'ai fait en sorte
Que les gens du balcon seront pris sur le fait,
Si du balcon en bas ils ne font le trajet.
Votre valet prend garde à la porte fermée.
Ma famille s'en trouble, et paroît alarmée :
Si je puis découvrir que quelqu'un de chez moi
Ait eu la moindre part... Mais qu'est-ce que je voi ?

SCENE IX.

D. SANCHE, LÉONORE, D. LOUIS, D. CARLOS, FLORE, MARINE.

D. SANCHE, *sortant effrayé d'une chambre où il a trouvé Léonore.*

OMBRE qui me poursuis, n'es-tu pas assouvie
De m'avoir vu chez toi prêt de perdre la vie,
Sans encore venir, spectre horrible à mes yeux!
Te joindre aux ennemis que je crains en ces lieux?

LÉONORE, *effrayée de voir D. Sanche.*

Ou dom Sanche, ou phantôme, objet qui m'es funeste,
Etant cause déjà qu'un époux me déteste,
Et m'ayant fait sortir du logis paternel,
N'étois-tu pas assez envers moi criminel,
Sans venir en barbare, en tigre impitoyable,
Achever les malheurs de mon sort déplorable?

D. LOUIS, *à part.*

C'est donc pour Léonore que dom Sanche est ici?

D. CARLOS, *entr'ouvrant la porte de la chambre où il est caché.*

L'ingrate Léonore me trompe donc ainsi?
Au moins serai-je quitte avec cette infidelle.

D. LOUIS, *à part.*

Au moins, ma sœur n'est pas envers moi criminelle.

D. SANCHE.

Dom Louis, il est vrai, je suis en ta maison.

D. LOUIS.

Oui, dom Sanche, où ton sang doit me faire raison.

D. SANCHE.

Mais avant que de croire une aveugle vengeance,
Souffre que je te parle, et vois si je t'offense;
Et si de mes raisons tu n'es pas satisfait,
De ta fiére menace on pourra voir l'effet.

J'ai servi dans Madrid cette fille : et chez elle
Contr'un de ses amans je pris un jour querelle ;
Nous en vînmes aux mains, et je fus fort blessé.
Je viens la voir chez toi, t'ai-je trop offensé ?
L'amour peut, ce me semble, excuser un tel crime.

D. LOUIS.

C'est me manquer chez moi de respect et d'estime,
Qu'y faire le galant lorsque je n'y suis pas :
Pour une moindre offense on donne le trépas ;
Mais fût-elle excusable, il faut savoir encore
Si tu ne me mens point : dit-il vrai, Léonore ?

D. CARLOS, *d'où il est caché.*

Que dira cette ingrate ?

LÉONORE.

Il dit la vérité :
C'est par lui, dom Louis, que tout bien m'est ôté.
Je me trouve par lui sans pays et sans pére,
La haine d'un époux ; réduite à la misére
De servir de suivante, et sans votre secours,
Les malheurs qu'il me cause auroient fini mes jours.

MARINE, *bas à Flore.*

La prudente soubrette a parlé comme un ange.

FLORE.

Elle en dit trop, Marine.

MARINE.

Hà, vous êtes étrange !
Je n'aurois pu moi-même aussi-bien controuver.

D. LOUIS.

Une difficulté reste encor à lever :
Est-ce la seule fois qu'en amant téméraire
Tu t'es caché chez moi ?

D. SANCHE.

Bons dieux ! que dois-je faire ?
Le mensonge me sert, la vérité me nuit ;
Mais cessons de mentir. Je passai l'autre nuit
Caché dans ton balcon.

D. LOUIS.

Tu sautas dans la rue ?

D. SANCHE.

Je ne le puis nier.

D. LOUIS.

Ta mort est résolue.
Défends-toi, si tu peux.

D. CARLOS, *sortant d'où il est caché.*

C'est à moi, c'est à moi,
De le punir encor.

D. SANCHE.

Et que me veux-tu, toi,
Qui m'étant inconnu, viens m'attaquer en traître ?

D. CARLOS.

Je t'ai pourtant donné sujet de me connoître,
Ce fut lorsque mon bras tout ton sang répandit,
Ou bien lorsque le tien si mal te défendit.

D. SANCHE.

Tu te livres toi-même à ma juste vengeance.

D. LOUIS.

Mon cousin, laissez-moi punir son insolence.

FABRICE, *entre et veut frapper dom Sanche.*

Point de quartier, main basse.

MARINE *l'arrête.*

Arrête, malheureux !

D. SANCHE.

C'est donc contre moi seul trop peu que de vous deux ?

D. CARLOS.

Il dit vrai : s'en venger avec tant d'avantage,
C'est moins une action de valeur que de rage.
Ta foiblesse te sert, dom Sanche, sauve-toi ;
Tu n'auras désormais qu'à te garder de moi.

D. LOUIS.

Dom Carlos n'est pas seul à menacer ta vie.

D. SANCHE.

Il ne tiendra qu'à vous d'en passer votre envie.

Qui seul contre vous deux se croit hors de danger,
Seul contr'un de vous deux peut bien se partager.

D. CARLOS.

Garde après ta victoire une telle insolence,
Et battu dans Madrid, sois modeste à Valence.

CARDILLE, *parlant bas à son maître.*

N'allez pas faire ici le vaillant indiscret,
Et filez doux, seigneur, quoiqu'avec regret:
Pour moi, sans me piquer de faire l'ame forte,
Hardi comme un lion, je viens d'ouvrir la porte.
Sauvons-nous.

D. SANCHE, *se retirant.*

A demain, Castillan fanfaron.

D. LOUIS.

Insolent! souviens-toi qu'on te traite en poltron.

D. SANCHE.

Je veux prendre mon tems pour vous battre à mon aise.

CARDILLE, *fermant la porte après soi.*

Et moi, je vous enferme. Adieu, race mauvaise.

D. LOUIS.

Le lâche éprouvera la valeur de mon bras.

FLORE.

Hà! battez-vous, mon frére, et ne l'outragez pas:
D'un homme sans honneur la victoire est honteuse,
Et d'un homme d'honneur la haine est généreuse.
Avoir à vaincre un homme et le perdre d'honneur,
C'est manque de prudence, ou bassesse de cœur.

D. LOUIS, *à part.*

On voit dans ses discours sa criminelle flame.

D. CARLOS, *parlant à Léonore.*

Tu ne peux me cacher le plaisir de ton ame,
De voir dom Sanche encor échappé de mes mains.

LÉONORE.

Il est vrai, cher Carlos, je t'aime, et je le crains.

D. CARLOS.

Tu n'es pas avec lui d'intelligence ? infame !

LÉONORE.

Cesse de m'outrager, cher époux.

D. CARLOS.

Toi, ma femme ?
Appelle ton époux, ce lâche qui s'enfuit,
Qui vient te visiter et le jour et la nuit.
Qu'il te faut peu de tems pour te faire connoître !

LÉONORE.

Si tu voyois mon cœur !

D. CARLOS.

Je verrois un grand traître.

LÉONORE.

Te dois-tu prendre à moi de tes emportemens ?

D. CARLOS.

As-tu cru conserver à la fois deux amans ?

LÉONORE.

Cruel ! tu ne crois pas tout ce que tu m'imputes.

D. CARLOS.

Hà ! c'est perdre le tems en de vaines disputes.
Mon cousin, désormais je ne fais rien ici,
Puisque de vos soupçons vous êtes éclairci.
Je veux donc aujourd'hui sortir de cette ville,
Léonore chez vous n'a plus besoin d'asyle,
Puisque chez le rival qu'elle m'a préféré,
Elle trouve celui qu'elle a tant desiré.
Son pére est à Valence, il faut qu'il en dispose :
Après tant de rumeur que chez vous elle cause,
Votre sœur se plaindroit avec juste raison,
D'avoir à la garder encor en sa maison.
Cependant que dom Sanche exalte sa vaillance,
Qu'il dise que la peur me chasse de Valence ;
Que Léonore l'aime, et qu'il me pousse à bout :
Qu'il me l'ôte, il en est quelque chose après tout :

Non qu'il me fasse peur, mais le laisser en vie,
Ce me seroit sans-doute une grande infamie,
Si mon cœur généreux qu'elle a traité si mal,
Ne respectoit en elle un trop heureux rival:
Et ce dernier service en une ame équitable,
Seroit de tous les miens le plus considérable;
Mais l'ingrate qu'elle est, pour ne me devoir rien,
Dira qu'elle le hait, et qu'elle m'aime bien.

LÉONORE.

Oui, je le hais; je t'aime, ou plutôt je t'adore:
Mais toi, cruel! tu hais la pauvre Léonore.

D. CARLOS.

C'est encore t'aimer que ne te pas haïr,
Toi qui m'as pu tromper, toi qui m'as pu trahir.

LÉONORE.

Ce reproche dernier m'achéve, et te délivre
De l'objet odieux qui sans toi ne peut vivre.
Je me meurs. *Elle s'évanouit.*

D. LOUIS.

Elle tombe, hé! prenez-la, ma sœur.
Marine!

MARINE.

C'en est fait.

D. CARLOS, *à part.*

J'en mourrois de douleur.

FLORE.

Portons-la dans ma chambre. *On l'emporte.*

MARINE.

Elle respire encore.

D. CARLOS.

Sauvons, mon cher cousin, la vie à Léonore,
Si quelqu'humain reméde est encor de saison;
Je la distingue encor d'avec sa trahison;
Et si cet accident alloit finir sa vie,
Sa mort seroit bientôt de la mienne suivie.

D. LOUIS.

Et pour elle, et pour vous, y prenant intérêt,
Je vais voir chez ma sœur en quel état elle est. *Il sort.*

D. CARLOS.

Non, laissons-la mourir, il n'y va plus du nôtre,
Puisqu'elle ne vit plus que pour le bien d'un autre.
Mais avec ses défauts ne l'adores-tu pas?
Et pourrois-tu, mon cœur, survivre à son trépas?
Quand tu détestes plus son humeur infidelle,
Ne te souviens-tu pas à quel point elle est belle?
Foible cœur! qui ressent plus vivement l'effet
Du mal qu'elle a souffert, que du mal qu'elle a fait,
A quoi vont t'engager tes nouvelles tendresses?
Songe aux maux que t'ont fait ses trompeuses caresses;
Songe combien de sang notre bras répandit
A l'infidélité que l'ingrate nous fit;
Songe combien de sang on auroit pu répandre,
Si l'on eut obligé dom Sanche à se défendre;
Et songe, foible cœur, à quoi t'obligera
Le bonheur d'un rival qui la possédera.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DOM CARLOS, DOM LOUIS.

D. CARLOS.

Est-elle revenue?

D. LOUIS.

Oui, mais d'une maniére,
Que je la plaindrois moins de perdre la lumiére.

D. CARLOS.

Et qu'a-t-elle donc fait après sa pâmoison?

D. LOUIS.

Elle a repris ses sens, et non pas sa raison,

Et m'a si fort paru de ses ennuis troublée,
Et si sourde aux discours qui l'auroient consolée,
Qu'en son esprit qu'accable un chagrin triste et noir,
Je crains les accidens d'un cruel désespoir.
De peur qu'elle ne soit à soi-même cruelle,
Et ma sœur et Marine auront les yeux sur elle :
Et vous, puisque son mal vient de votre rigueur,
Traitez-la désormais avec plus de douceur.

D. CARLOS.

Vous vous étonnerez de ce qu'aimant encore,
Autant qu'on peut aimer, l'ingrate Léonore,
Par un effet d'amour qui n'eut jamais d'égal,
Je veuille la céder à mon heureux rival.
Céder à son rival ainsi ce que l'on aime,
C'est bien ce qu'on appelle aimer plus que soi-même :
C'est bien l'effort plus grand que puisse faire un cœur,
Que perdre son repos pour sauver son honneur.

D. LOUIS.

Mon cœur, comme le vôtre, à l'amour tributaire,
Croit un homme amoureux capable de tout faire ;
Mais je ne comprends pas, qu'étant bien amoureux,
On veuille à ses dépens rendre un rival heureux.

D. CARLOS.

C'est pourtant le dessein que j'ai pour l'infidelle ;
C'est le dernier effort que je ferai pour elle,
Et par cette action l'imprudente apprendra
Quel amant elle perd quand elle me perdra.
Il faut que ce rival, par un prompt hyménée,
Rétablisse l'honneur de cette infortunée ;
Pour peu qu'il le refuse, il n'est rien ici-bas
Capable de le mettre à couvert de mon bras.
Je veux, soit que l'on s'aime, ou que l'on se haïsse,
Qu'avant la fin du jour cet hymen s'accomplisse.
Hélas! si je pouvois brûler d'un autre feu,
Je la perdrois sans peine, ou j'en souffrirois peu ;
Mais je perds tout en elle, et lorsque je la céde,
D'un mal douteux encor, j'en fais un sans reméde.

D. LOUIS.

Ce généreux dessein que votre amour a pris,
M'a donné de la joye, et ne m'a pas surpris.

D. CARLOS.

Allez donc de ma part voir dom Sanche, et lui faire
La proposition.

D. LOUIS.

La plus facile affaire
Cesse bientôt de l'être en la pressant trop fort.
Il ne faut pas aller à dom Sanche d'abord.
Tout homme ayant du cœur fait-il la moindre chose
De ce qu'un adversaire, un rival lui propose?
Bien loin d'y consentir, il s'en offenseroit,
Quand bien sa passion par-là se flatteroit.

D. CARLOS.

Il faut donc voir dom Pédre, et lui faire promettre
De bien traiter sa fille, et puis la lui remettre.
Ensuite à cet hymen vous le disposerez
Par les plus doux moyens que vous aviserez.

D. LOUIS.

Mais qui verra dom Sanche?

D. CARLOS.

Et qui le peut mieux faire
Qu'un pére intéressé?

D. LOUIS.

C'est pour rompre l'affaire,
Et ce futur beau-pére et ce futur époux
Sont ensemble aussi mal qu'ils le sont avec vous.
Ni dom Pédre, ni vous, ne devez pas paroître,
Où quelqu'un moins suspect réussira peut-être.
Ma sœur connoît dom Sanche, elle peut le mander,
Lui proposer la chose, et le persuader:
Outre que son esprit sans-doute en est capable,
Un tel emploi me semble à son sexe sortable:
Et de plus, Léonore chez elle, et ce qu'elle est,
L'oblige à la servir par son propre intérêt:
Entrez donc dans ma chambre.

D. CARLOS.

Il n'est pas nécessaire
Que je me cache encor.

D. LOUIS.

Le rival ou le pére
Pourroient vous quereller, s'ils vous trouvoient ici.

D. CARLOS.

Que vous seul sachiez donc que je me cache ainsi.

SCENE II.

FLORE, DOM LOUIS.

FLORE.

Je cherchois dom Carlos : Léonore le demande.

D. LOUIS.

Je venois comme vous le chercher.

FLORE.

J'appréhende
Qu'il n'ait suivi dom Sanche, et que se rencontrant,
La mort de l'un des deux vuide leur différend.

D. LOUIS.

Je veux les observer craignant la même chose ;
Mais de leurs différends puisque l'on sait la cause,
Il nous est fort aisé de les raccommoder,
Pour peu que vous vouliez mes efforts seconder :
Je vais donc vous fier un secret d'importance.

FLORE.

Me fier un secret ! vous dont la défiance
M'a tantôt outragée avecque tant d'aigreur ?

D. LOUIS.

N'aimant rien tant que vous, si ce n'est mon honneur,
Et l'honneur d'une sœur étant celui d'un frére,
Je crois n'avoir rien fait que je ne dusse faire ;
Et votre esprit peut-être en seroit satisfait,
S'il savoit les motifs de tout ce que j'ai fait.

FLORE.

De son frére une sœur n'est jamais satisfaite,
Quand d'injustes soupçons contr'elle il s'inquiéte ;
Mais sachons ce secret.

D. LOUIS.

Quand dom Sanche et Carlos
Seroient moins ennemis, ne seroient point rivaux ;
Quand je n'aimerois pas Carlos plus que ma vie,
Carlos à qui le sang et l'amitié me lie,
Dom Sanche est envers nous à tel point criminel,
Que je serois toujours son ennemi mortel.
La querelle jamais n'en sera terminée,
Si l'un d'eux préféré par cette infortunée,
Et lui rendant l'honneur, devenu son époux,
L'autre ne soit par-là satisfait comme nous :
Agissez donc, ma sœur, de toute votre adresse,
Calmez un différend où Carlos s'intéresse ;
D'où peut naître un combat fatal à sa valeur,
Et pour nous un sujet d'éternelle douleur.
Encor que Léonore aujourd'hui reconnue,
Se tire du bas rang où nous l'avons tenue,
Elle est chez nous encor, et c'est encor assez,
Pour être avec Carlos de dom Sanche offensez.
Parlez donc.

FLORE.

A Carlos ?

D. LOUIS.

Non, à son adversaire,
A l'insolent dom Sanche.

FLORE.

Hé bien! il le faut faire.

D. LOUIS.

Figurez-lui les maux dont il est menacé
De son rival Carlos qui l'a déjà blessé;
De moi son ennemi ; du pére de la fille,
Parent et fort aimé des plus grands de Castille ;
Qu'il trouve en cette fille, outre sa sûreté,
De l'honneur, des amis, du bien, de la beauté.
Adieu, mandez dom Sanche, et je vais chercher l'autre.

Dom Louis sort.

FLORE.

Je vous obéirai. Quel destin est le nôtre !
Dom Sanche fut toujours mon espoir et mon bien :
Il posséda mon cœur, je possédai le sien :
Et par une funeste et bisarre aventure,
Par une loi d'honneur, mais des loix la plus dure,
Il faut que ce soit moi, moi qui n'aime que lui,
Qui traite son hymen, mais, hélas, pour autrui !
Ainsi je hâterai l'heure de mon supplice,
Ainsi contre moi-même il faut donc que j'agisse ;
Et qu'ayant tous les jours à cacher mes ennuis,
J'aye à passer en pleurs mes solitaires nuits.
Mais avant de donner à ce penser funeste
Les malheureux momens que ma vie a de reste,
Voyons dom Sanche encor, et tâchons de savoir
Quelle part en son cœur je puis encor avoir ;
Et pour peu que l'ingrat en son devoir hésite,
La mort aux malheureux n'est jamais interdite ;
Ce reméde assuré des maux qui n'en ont pas,
Ne peut intimider que des courages bas.
Marine, à moi.

SCENE III.

LÉONORE, FLORE, DOM CARLOS.

LÉONORE.

MADAME !

FLORE.

Aimable Léonore,
Avez-vous nom Marine, et servez-vous encore ?

LÉONORE.

Me ravir cet honneur, c'est vouloir tout m'ôter.

D. CARLOS, *à part, entr'ouvrant la porte de sa chambre.*

J'entends mon infidéle, il la faut écouter.

FLORE.

Je n'exige de vous que d'être mon amie. *à part.*
Tu seras bien plutôt ma mortelle ennemie.

LÉONORE.

Quand je veux vous servir, je fais ce que je doi,
Après tant de bontés que vous avez pour moi.

FLORE.

Je veux faire pour vous encore davantage.

LÉONORE.

Et que pourriez-vous faire ?

FLORE.

Un heureux mariage.

LÉONORE.

Et le ciel, et Carlos, me veulent trop de mal.

FLORE.

Au défaut de Carlos vous aurez son rival.

LÉONORE.

Et par quelle action puis-je assez vous déplaire,
Pour mériter le mal que vous me voulez faire ?

FLORE.

Et ne l'aimez-vous pas ?

LÉONORE.

Et pourrois-je l'aimer;
Puisque j'ai même horreur à vous l'ouir nommer ?
Les monstres, les serpens, tous les objets semblables,
Deviendroient à mes yeux des objets supportables,
Plutôt qu'un importun, de qui les vains desirs
Ont commencé mes maux et fini mes plaisirs.

FLORE, *à part.*

Ne m'en dis plus de mal, puisque mon cœur l'adore.

LÉONORE.

Le ciel me gardoit-il cette disgrace encore ?
Un cruel !

FLORE, *à part.*

Tais-toi donc.

D. CARLOS, *d'où il est caché, à part.*

Elle n'en parle ainsi,
Qu'à cause qu'elle sait que je l'entends d'ici.

LÉONORE.

Un dom Sanche !

D. CARLOS, *à part.*

Un rival que ton cœur me préfére!

LÉONORE.

M'épouser !

D. CARLOS, *à part.*

Pourquoi non, puisqu'il a pu te plaire ?

LÉONORE.

Ah! madame, quittez ce dessein malheureux ;
Trop mal-aisé pour vous, pour moi trop dangereux.

FLORE.

Mais ne songez-vous pas que par cet hyménée...

LÉONORE.

On hâte de ma mort la fatale journée.
Quand bien dom Sanche auroit plus de bien, plus d'appas,
Quand il seroit aimable autant qu'il ne l'est pas ;
Et quand bien je serois cent fois plus malheureuse,
Je lui préférerois la mort la plus affreuse.

FLORE.

Vous savez le péril qu'il a couru pour vous,
Lorsque dans votre chambre il reçut tant de coups ?

LÉONORE.

Quoi, bon dieu ! vous comptez pour quelques grands services
Les funestes effets de toutes ses malices ?

FLORE.

Vous voyez comme il suit ses amoureux desseins,
Ici comme à Madrid.

LÉONORE.

Et c'est dont je me plains.

FLORE, *s'en allant.*

Songez-y, Léonore.

LÉONORE.

Hélas ! lorsque j'y songe,
Et lorsqu'en ce penser mon désespoir me plonge,
De mes malheurs passés le souvenir cuisant
Augmente la rigueur de mon malheur présent.
Inhumain dom Carlos, que ne peux-tu m'entendre !
Non pour m'aimer encor, je ne l'ose prétendre ;
Mais afin que mon nom te soit moins odieux,
Lorsque j'aurai perdu la lumiére des cieux.

D. CARLOS.

A-t-on jamais vu feindre et fourber de la sorte ?

LÉONORE.

Ennemi qui m'es cher ! mais on frappe à la porte.

SCENE IV.

D. PÉDRE, LÉONORE, D. CARLOS.

D. PÉDRE.

LE seigneur dom Louis.

LÉONORE.

Et qu'est-ce que je voi ?
Juste ciel ! c'est mon pére.

D. PÉDRE.

Infame, c'est donc toi ?
Quel asyle assez sûr, quelle puissance humaine,
Te peut mettre à couvert des effets de ma haine ?

D. CARLOS, *ouvrant la porte, et tirant Léonore dans sa chambre.*

Ne crains rien, infidelle, où sera ton Carlos :
Viens encor éprouver comme il sert à propos.

D. PÉDRE.

Il n'est chambre fermée où ne s'ouvre un passage
L'impétueux effort d'un homme qu'on outrage.
Je te tiens, malheureuse, et de ton châtiment
Tu recules en vain le funeste moment.
Si l'honneur te donnoit des remords de ton crime,
Tu te viendrois offrir toi-même pour victime ;

Mais

Mais celle qui perdit sa réputation,
Ne sauroit jamais faire une bonne action.
Ouvre, fille perdue! ingrate! ouvre à ton pére.

LÉONORE, *de l'autre côté de la porte.*

Ouvrons-lui, cher Carlos.

D. CARLOS, *de l'autre côté de la porte.*

Non, non, laissons-le faire.

D. PÉDRE.

Et des pieds, et des mains.

SCENE V.

MARINE, FLORE, DOM PÉDRE.

MARINE.

Ce cavalier grison
Veut-il à coups de pieds démolir la maison?

FLORE *entre.*

Marine, et d'où vient donc ce bruit épouvantable?

MARINE.

De ce vieillard qui fait une rumeur de diable.

FLORE.

Et devant une dame, et chez un cavalier,
Téméraire vieillard, faut-il tant s'oublier?
Savez-vous qui je suis? savez-vous où vous êtes?
Et jusqu'où peut aller l'action que vous faites?

D. PÉDRE.

Je connois la maison dont je trouble la paix,
Et jusqu'où peut aller l'action que je fais;
Mais quand d'une maison plus qu'un temple sacrée,
Et le fer et le feu me défendroient l'entrée,
J'oserois y chercher un bien qui m'appartient,
Comme je cherche ici celui qu'on m'y retient.

FLORE.

Et que vous retient-on?

D. PÉDRE.

L'ingrate Léonore,
Qui jadis me fut chére, et qu'aujourd'hui j'abhorre :
Rendez-la donc, madame, ou ma juste fureur
Remplit votre maison de massacre et d'horreur.

FLORE.

Un homme de cet âge aime aussi Léonore ;
Et dom Sanche, et Carlos, ont ce rival encore ?

MARINE.

Tant d'amans à la fois ne se gardent pas bien,
Et qui veut tout avoir, le plus souvent n'a rien.

D. PÉDRE.

Madame, encor un coup, faites-la moi donc rendre.

FLORE.

Hà, mon frére ! approchez, et nous venez défendre.

Dom Louis entre.

Ce colére vieillard qu'on ne peut appaiser,
Ne veut pas moins chez vous que les portes briser.

SCENE VI.

D. LOUIS, D. PÉDRE, FLORE.

D. LOUIS.

Tout beau, ma sœur, parlez avec moins de colére ?
Maître absolu chez moi, dom Pédre y peut tout faire.

D. PÉDRE.

Etre maître chez vous, n'est pas ce que je veux,
Et je sais mieux régler mes souhaits et mes vœux :
Je songe encore moins à vous faire une offense,
Moi qui n'ai pour ami que vous seul dans Valence ;
Mais ma fille est chez vous, et je la veux avoir,
Et l'ayant, vous deviez me le faire savoir.

D. LOUIS.

La sachant en ces lieux de votre bouche même,
De la chercher par-tout j'ai pris un soin extrême,

Enfin je l'ai trouvée, et l'amenant chez moi,
Je crois m'être acquitté de ce que je vous doi :
Elle est avec ma sœur, et ne peut pas mieux être.
Lorsque je vous verrai de vous-même le maître,
Capable d'arrêter un premier mouvement,
Je vous la ferai voir, mais non pas autrement.

D. PÉDRE.

Je vous suis obligé d'avoir trouvé ma fille :
Mais où trouver l'honneur qu'elle ôte à sa famille ?

D. LOUIS.

On peut vous rendre aussi ce service important ;
Mais j'ai peur de manquer un homme qui m'attend,
Et qui peut me servir à vous tirer de peine.

FLORE, *parlant bas à son frére.*

Dom Sanche va venir.

D. LOUIS.

C'est pourquoi je l'emmeine.
Allons, monsieur.

D. PÉDRE.

Allons, c'est de vous seulement
Que j'espére en mon mal quelque soulagement.

FLORE.

Vous n'avez plus à craindre, aimable Léonore ;
Et vous pouvez sortir.

D. CARLOS, *parlant à Léonore en la laissant sortir.*

Non seulement à Flore,
Mais à qui que ce soit, ne va pas révéler
Que dom Carlos se cache.

FLORE.

Ils s'en viennent d'aller.
Vous avez eu grand'peur.

LÉONORE.

On doit craindre son pére,
Quand on se fait l'objet de sa juste colére.

FLORE.

Vous pourriez aisément adoucir son esprit
Par cet heureux hymen que je vous avois dit.

LÉONORE.

Cessez, si vous m'aimez, de songer davantage
A faire réussir un pareil mariage;
Songez au déplaisir que me pourroit causer
La dure extrémité de vous rien refuser.
La rigueur de mon pére à ma perte obstinée,
Pourroit bien me forcer à ce triste hyménée;
Mais par tant de moyens on trouve le trépas,
Que la peur d'un tel mal ne m'inquiéte pas.
La haine de Carlos toujours inexorable,
Est bien un plus grand mal, et bien moins supportable;
M'en guérir, c'est autant que me ressusciter;
Mais mon malheur commence à ne se plus flatter
Des espoirs mal fondés: il sait trop la coutume,
De changer leur douceur en beaucoup d'amertume;
Il a trop éprouvé combien leurs faux appas
Irritent les douleurs qu'ils n'adoucissent pas.

FLORE.

Venez-vous dans ma chambre? *Flore sort.*

LÉONORE.

Allez, ma chére dame,
Je vous suis, cher Carlos, le maître de mon ame,
Si d'un si tendre nom j'ose encor appeller
Celui qui ne veut pas seulement me parler:
Ouvre un moment ta porte, et vois ta Léonore
Sans ta protection prête à périr encore;
Une seconde fois tire-la du tombeau.

D. CARLOS, *sortant de sa chambre.*

As-tu fait contre moi quelque crime nouveau?
Car c'est de nos destins la fatale ordonnance,
Que mon bras te protége, et que ton cœur m'offense.

LÉONORE.

De nos destins plutôt, c'est la fatale loi,
Que tu ne m'aimes point, que je n'aime que toi.

D. CARLOS.

Est-ce là ce grand mal dont je dois te défendre?

LÉONORE.

C'en est bien un plus grand, si tu daignes m'entendre.

D. CARLOS.

Dis-le donc vîte.

LÉONORE.

Hélas! pour comble de mes maux,
On m'ordonne d'aimer un autre que Carlos.
Flore pour accomplir ma dure destinée,
Vient de me proposer dom Sanche en hyménée;
Et si ton noble cœur n'en détourne l'effet,
Tu perdras tout le fruit du bien que tu m'as fait.

D. CARLOS.

Tu viens me demander une plaisante chose:
Romprois-je cet hymen, puisque je le propose?

LÉONORE.

Toi, cruel!

D. CARLOS.

Moi, perfide!

LÉONORE.

Et pourquoi donc, ingrat?

D. CARLOS.

Pour rendre à ton honneur quelque sorte d'éclat.

LÉONORE.

Inhumain! peux-tu croire à tes soupçons encore,
Et n'as-tu pas oui ce que j'ai dit à Flore;
Et de quelle façon j'ai traité ton rival,
Quand elle m'a parlé de cet hymen fatal?

D. CARLOS.

Hé! ne savois-tu pas que je pouvois t'entendre?
Et dis-moi, quand ton pére a pensé te surprendre,
Te serois-tu sauvée, à moins que l'avoir su
Dans la chambre où j'étois; à cela que dis-tu?

LÉONORE.

Que lorsqu'on nous accuse, et que notre innocence,
Quoique vraie en effet, est fausse en apparence,
Il vaut autant mourir, que de toujours nier
Un crime qu'on ne peut d'ailleurs justifier. *Elle s'en va.*

D. CARLOS.

Bons dieux! si c'étoit moi qui fusse le coupable;
Si mes yeux, pour le vrai, prenoient le vraisemblable;

S'il est vrai que toujours j'ai régné dans son cœur ;
Mais aussi s'il est vrai qu'elle n'a plus d'honneur ;
Si lorsqu'entre deux maux dont l'un se peut élire,
C'est toujours le plus sûr que d'éviter le pire,
Achevons son hymen, et sans plus hésiter,
Pour lui rendre l'honneur, laissons-nous tout ôter.
Mais quand j'aurai perdu toute mon espérance,
Me réponds-tu, mon cœur, de ton indifférence ?
Et la pourras-tu voir dans les bras d'un rival,
Au milieu des plaisirs ; se riant de mon mal ?
Es-tu bien assuré qu'une jalouse rage
Ne tourne ses efforts contre mon propre ouvrage,
Et que me repentant d'être amant généreux,
Je ne trouble la paix de ces amans heureux ?
Mais fuis des passions dont tu n'es pas le maître ;
Sois généreux, mon cœur, on ne sauroit trop l'être ;
Rentrons dans cette chambre, allons-y sans témoins,
Abandonner notre ame à ses tragiques soins.
Attendons-y l'effet que pourra nous produire
Un hymen qu'autrefois j'aurois voulu détruire.
Et quoique cet hymen nous satisfasse ou non,
Empêchons notre bras de noircir notre nom.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LÉONORE.

Aveugle deïté ! sujette au changement,
Qui fais tout sans raison, sans choix et sans mesure,
Et qui rends malheureux le plus fidéle amant,
Aussi-tôt que le plus parjure :
Si l'injuste Carlos doute de mon amour ;
S'il me reprend son cœur pour le donner à Flore ;
Si je trouve en tous lieux dom Sanche que j'abhorre,
Quel mal, cruel destin ! me peux-tu faire encore,
Si tu ne te résous à me priver du jour ?

Si tu ne me fais pas cette grace funeste,
Pour sortir de tes mains et de celles d'amour,
Je me sens des forces de reste.
Accoutumé peut-être à me voir tant souffrir,
Tu crains qu'après ma mort, enfin, je ne repose;
Mais pour finir ma vie, il suffit que je l'ose,
Et ta rigueur en vain à ce dessein s'oppose,
Si la seule douleur nous peut faire mourir.

Faisons agir la nôtre, et lui laissons tout faire:
Peut-être qu'à l'ingrat qui ne me peut souffrir,
Mon trépas au moins pourra plaire.
Finissons tout d'un tems ma vie et mon malheur,
Sous les loix de l'amour, qui toujours malheureuse,
Endure sans espoir une peine amoureuse,
Doit s'en tirer soi-même, et suivre courageuse
Les funestes desseins qu'inspire la douleur.

En l'état où je suis, ils sont aisés à suivre;
Qui redoute la mort, mérite son malheur,
Quand c'est l'augmenter que de vivre.
Je mourrai, cher Carlos; mais pourrois-je espérer,
Quand des pâles esprits j'augmenterai le nombre,
De sortir quelquefois de ma demeure sombre,
D'errer autour de toi, te faire voir mon ombre?
Hélas! si la voyant, tu pouvois soupirer!

Que ne devrois-je point à ton ame attendrie?
Que pourrois-je en vivant davantage espérer,
Quand tu m'aurois toujours chérie?
Mais ne nous flattons plus d'inutiles desirs.
Quand nos corps ne sont plus qu'un amas de poussiére,
Ils ne reprennent plus leur figure premiére;
Et l'on perd à la fois, en perdant la lumiére,
Et l'usage des maux, et celui des plaisirs.

Mais, je le vois, l'auteur des peines que j'endure;
Dom Sanche et Cardille entrent.
Eloignons un objet de si mauvais augure.
Elle sort.

SCENE II.

D. SANCHE, CARDILLE.

D. SANCHE.

Elle s'enfuit ainsi, parce qu'elle m'a vu.

CARDILLE.

Grand signe des attraits dont vous êtes pourvu.

D. SANCHE.

Sa haine, ou son amour, ne me tourmentent guére.
Je n'en dis pas ainsi, quand Flore est en colére:
Pour te dire le vrai, j'ai peur de son abord.
Mais me demande-t-elle ?

CARDILLE.

Oui, seigneur, et bien fort.

D. SANCHE.

Marine te l'a dit ?

CARDILLE.

Elle-même, ou je meure.

D. SANCHE.

Que je vinsse voir Flore ?

CARDILLE.

Oui, Flore, et tout-à-l'heure.

D. SANCHE.

Sans redouter son frére ?

CARDILLE.

Oui, sans le redouter.

D. SANCHE.

Hà, tais-toi !

CARDILLE.

Je me tais.

D. SANCHE, *à part.*

Qui l'y peut inciter ?

CARDILLE.

Je ne sais.

D. SANCHE.

Tais-toi, dis-je, il n'est pas tems de rire.

CARDILLE.

Pleurons donc.

D. SANCHE.

Tais-toi donc, te le faut-il tant dire?
à part.
Mais me faire passer dans son appartement,
Dans celui de son frére!

CARDILLE.

Elle est sans jugement;
C'est une....

D. SANCHE.

Oses-tu bien m'en parler de la sorte?
Est-ce colére, amour, vengeance?

CARDILLE.

Et que m'importe?

D. SANCHE.

Mais elle vient à moi.

SCENE III.

FLORE, DOM SANCHE.

FLORE.

Vous êtes étonné
Du lieu du rendez-vous que je vous ai donné;
Et choisir pour vous voir la chambre de mon frére,
C'est vous donner soupçon de quelque grand mystére:

Vous y voir sans témoins, vous trouble également;
Mais j'attends compagnie en mon appartement,
Où vous ne devez pas être vu de personne.

D. SANCHE.

Vous ne vous trompez point, ce procédé m'étonne:
Enfin je suis venu sur votre bonne foi.

FLORE.

Vous y pouviez venir, quoique mal avec moi,
Alors que vous aimiez, ou feigniez d'aimer Flore,
Et que dans son esprit vous étiez bien encore,
Son abord quelquefois vous fut à redouter;
Mais vous ne devez plus vous en inquiéter.
Quand on cesse d'aimer, on en est plus civile;
Au défaut de l'amour, je veux vous être utile,
Et par quelque bienfait je veux me retenir
Quelque petite place en votre souvenir.
La belle Léonore, une adorable fille,
Des meilleures maisons de toute la Castille,
Est aujourd'hui sans bien, sans honneur, sans époux,
Sans pays, sans parens; et tout cela pour vous.
Vous devez l'épouser.

D. SANCHE.

Moi, l'épouser, madame?
Hà! ce n'est pas de vous que je veux une femme;
Je n'en aurai jamais, ou bien vous la serez.

FLORE.

Quant à vous épouser, vous m'en dispenserez.

D. CARLOS, *à part, entr'ouvrant la porte où il est caché.*

Flore aimoit mon rival, et j'allois aimer Flore!
Mais je veux écouter ce qu'ils diront encore.

FLORE.

Dom Sanche, vous rêvez, et paroissez confus.

D. SANCHE.

Il est vrai, je le suis, si jamais je le fus;
Me mander, et par-là flatter mon espérance;
Me dire qu'on me hait, contre toute apparence;
Me parler d'un hymen sous ombre de bonté,
Mais d'un hymen honteux, autant que détesté,

Et m'ôter tout d'un tems l'espérance donnée
De vivre avecque vous sous un saint hyménée,
Qui ne ressentiroit les divers mouvemens
Qu'excitent les dédains dans le cœur des amans ?
Qui ne s'affligeroit de vous voir si changée,
Vous par tant de sermens à m'aimer engagée ?
Qui ne seroit rêveur, qui ne seroit confus,
Ou qui ne seroit pas quelque chose de plus ?

FLORE.

Vous tairez-vous, dom Sanche, et voulez-vous m'entendre ?

D. SANCHE.

Tenez donc des discours que je puisse comprendre.

FLORE.

Il faut vous contenter, dom Sanche. Vous pensez
Que je ne songe plus à vos crimes passez :
Vous vous trompez, dom Sanche ; une fois offensée,
La mémoire à jamais en reste à ma pensée.
Léonore vous aime, et vous l'aimiez aussi ;
Elle a tout fait pour vous, et son pére est ici.
Songez combien de sang vous perdîtes pour elle,
Les tourmens endurés dans les fers de la belle :
Faites servir, dom Sanche, à votre utilité,
Et la perte du sang, et de la liberté.
A moins que d'épouser cette charmante fille,
Craignez l'inimitié de plus d'une famille ;
Mille fiers ennemis vous suivront en tous lieux,
Et vous êtes perdu : puis-je m'expliquer mieux ?

D. SANCHE.

Trop bien pour mon repos, belle et cruelle Flore :
Trop bien pour me laisser quelqu'espérance encore.
Je pourrois, comme amant, vous déguiser mon cœur ;
Mais je veux vous répondre en cavalier d'honneur.
J'aimai donc Léonore, et mon ame inconstante
Se prit aux doux attraits de sa beauté naissante :
Je tâchai de gagner son inclination,
Et me trouvai l'objet de son aversion.
La résistance pique, et la croyant cruelle
Par la seule raison de ce qu'elle étoit belle,
Et cette raison-là me la faisant aimer,
Son sévére dédain ne fit que m'enflammer.

Enfin je découvris que cette beauté fiére
Pour un autre que moi ne se ménageoit guére,
Qu'un bienheureux rival qu'elle favorisoit,
Étoit riche des biens qu'elle me refusoit;
Et qu'à ce cavalier elle s'étoit donnée,
Sous l'incertaine foi d'un futur hyménée.
Je la surpris enfin avec son cher amant...

FLORE.

Je sais de vos amours le triste événement;
Mais, ingrat! puisqu'il faut qu'on vous le dise encore,
Sous ombre de me voir, vous vîtes Léonore,
Vous l'avez dit vous-même.

D. SANCHE.

Il est vrai, je le dis,
Pour cacher notre amour au fâcheux dom Louis,
Il a pu voir l'horreur que me fit sa présence,
Outre que j'ignorois qu'elle fût à Valence.
Mais devez-vous m'offrir un semblable parti?
L'honneur avec la honte est-il bien assorti?
Et quand j'y trouverois un notable avantage,
Prendrois-je pour ma femme une fille peu sage,
Qui suit depuis Madrid un amant jusqu'ici,
Et peut-être un amant qui n'en veut plus aussi?

D. CARLOS *d'où il est caché.*

J'ai donc cru faussement Léonore coupable?
Hélas! que je le suis, et qu'elle est adorable!

FLORE.

Enfin il faut finir, qu'avez-vous résolu?

D. SANCHE.

Quand vous l'ordonneriez d'un pouvoir absolu,
Vous, seule déité qu'ici-bas je respecte,
De n'épouser jamais une femme suspecte.

FLORE.

Que d'étranges malheurs vous êtes menacé!

D. SANCHE.

Si vous ne m'aimez plus, le plus grand est passé.

FLORE.

Ne suivez plus un bien qui ne se peut atteindre,
Songez aux ennemis que vous avez à craindre.

D. SANCHE.

Et qui sont-ils, grand dieu! ces mortels ennemis?

FLORE.

Elle, moi, dom Carlos, dom Pédre, dom Louis.

D. SANCHE.

De tous ces ennemis si grands, si redoutables,
Qui peuvent me jetter dans des maux effroyables,
Je méprise la haine, et ne crains rien que vous:
Soyez seule pour moi, je suffis contr'eux tous.

SCENE IV.

CARDILLE, DOM SANCHE, FLORE.

CARDILLE.

Ce frére ingénieux à surprendre le monde,
En qui de l'univers toute la bile abonde,
Vient avec dom Pédro, qui lui sert de recors;
C'est à vous à songer au salut de nos corps.

FLORE.

Le péril n'est pas grand du côté de mon frére;
Mais je ne réponds pas de la fureur d'un pére.

D. SANCHE.

Il me trouve toujours, dom Louis.

CARDILLE.

Hà! pour lui,
C'est le plus ponctuel des fréres d'aujourd'hui:
Et de plus, cachez-vous mille fois, que je meure,
S'il ne va vous trouver mille fois en une heure.

FLORE.

Par bonheur, cette chambre est ouverte; entrez-y,
Et sans perdre de tems. Mais qui la ferme ainsi?

On ferme la porte à dom Sanche, comme il est prêt d'entrer.

D. SANCHE.

Un homme que j'ai vu: vous le saviez, madame,
Et je vois bien pourquoi vous m'offrez une femme.

Je vois d'où sont venus vos charitables soins,
Et pourquoi vous vouliez me parler sans témoins.

FLORE.

Que dites-vous, dom Sanche ?

D. SANCHE.

O fille trop légére !
Fausse en votre douceur, fausse en votre colére !
Pour autoriser donc votre infidélité,
Vous vouliez m'inspirer la même lâcheté ?
C'est donc pour un dessein de si grande importance,
Que vous me combattiez avec tant d'éloquence ?
Mais m'ayant tant aimé, me deviez-vous haïr ?
Ou pour m'avoir haï, m'avez-vous dû trahir ?

FLORE.

M'osez-vous condamner avant que de m'entendre ?

D. SANCHE.

Convaincue, osez-vous encore vous défendre ?
Il faut lui répéter les discours spécieux
Dont elle m'appuyoit ses conseils odieux :
Ne suivez plus un bien qui ne se peut atteindre ;
Songez aux ennemis que vous avez à craindre.
Il est vrai que jamais une infidélité
N'appuya ses raisons sur plus de vérité.
Vous m'êtes à la fois ce bien inaccessible,
Et de mes ennemis l'ennemi plus terrible :
Et comme un ennemi que l'on veut prévenir,
Pour me tuer, sans doute, on m'aura fait venir.
Mais avant que ma mort vuide notre querelle,
Je jugerai du choix de votre ame infidelle ;
Je verrai ce galant.

FLORE.

Si je sais quel il est,
Si vous pouvez prouver que j'y prenne intérêt . . .

D. SANCHE.

Puisque vous ignorez quel homme ce peut être,
J'espére en peu de tems vous le faire connoître.

SCENE V.

LÉONORE, D. SANCHE, FLORE.

LÉONORE.

Quels cris ai-je entendus? horreur de mes regards!
Te verra-t-on toujours me suivre en toutes parts?
Pour la troisiéme fois me viens-tu nuire encore?

D. SANCHE.

Autre ennemi cruel, qui se vient joindre à Flore!
Mais, ingrate! assemblez tous ces fiers ennemis,
Dom Pédre, Léonore, dom Carlos, dom Louis,
Quand toute leur valeur par vos pleurs animée,
M'empêcheroit d'ouvrir cette porte fermée,
Malgré ces ennemis contre moi conjurez,
Je verrai cet amant que vous me préférez.

FLORE.

Dom Sanche, regardez ce que vous allez faire.

D. SANCHE.

Il n'est plus question de plaire ou de déplaire,
D'être dans le respect, d'être dans son devoir:
Qu'a-t-on à ménager, quand on n'a plus d'espoir?

FLORE.

Je n'oublirai jamais vos paroles hardies.

D. SANCHE.

Je n'oublirai jamais vos noires perfidies.

FLORE.

Hé bien! il faut le voir, et je l'ai résolu,
Celui que vous avez ou croyez avoir vu:
Mais pour votre malheur, si je suis innocente,
Ni les soumissions d'une ame repentante,
Ni tout ce qui fait croire une immuable foi,
Ne vous pourroit jamais remettre avecque moi.
Vous vous repentirez de m'avoir soupçonnée.

D. SANCHE.

Je me rendrois plutôt au honteux hyménée,

Qui jusques à ma mort me seroit reproché,
Qu'à ne connoître pas cet amant mal caché.

FLORE.

Pourquoi donc, insolent! n'enfoncez-vous la porte?

LÉONORE.

Hélas! c'est dom Carlos.

FLORE.

Qui que ce soit, qu'il sorte.

D. SANCHE.

Se fera-t-il forcer, cet homme sans valeur,

Il veut rompre la porte.

Qui s'entend défier, et se cache en voleur?

SCENE VI.

DOM CARLOS, DOM SANCHE.

D. CARLOS.

JE ne me cache plus.

D. SANCHE.

Hà! c'est donc toi?

D. CARLOS.

Moi-même.

D. SANCHE.

Toujours rival, toujours aimant tout ce que j'aime?

D. CARLOS.

Toujours prêt à finir ta vie et tes amours.

D. SANCHE.

Otons donc cet obstacle au bonheur de nos jours,
Défends-toi, dom Carlos.

SCENE

SCENE VII, *et derniére.*

D. PÉDRE, D. LOUIS, D. CARLOS, D. SANCHE, LÉONORE, CARDILLE, MARINE.

D. PÉDRE.

Qu'APPERÇOIS-JE? qu'entends-je?
Et le ciel permet-il enfin que je me venge?
Hé! vois-je pas dom Sanche, et n'a-t-il pas nommé
Dom Carlos?

D. LOUIS, *à part.*

Hé, bon dieu! que n'est-il enfermé!

D. PÉDRE.

Parle, es-tu dom Carlos, l'objet de ma colére!

D. CARLOS.

Oui, je suis dom Carlos, prêt à te satisfaire,
Si tu veux m'écouter.

D. PÉDRE.

Hà! je n'écoute pas
Des satisfactions que j'attends de mon bras.
Dom Sanche, dom Carlos, venez, cruels! ensemble;
Que le commun péril contre moi vous assemble;
Puisqu'un crime commun qui blesse mon honneur,
Mérite également d'éprouver ma fureur.

D. LOUIS.

Dom Pédre, suspendez votre colére encore,
Vous serez satisfait. Dom Sanche, as-tu vu Flore?

D. SANCHE.

Et trop vue!

D. LOUIS.

Et dis-moi, t'a-t-elle proposé
Le moyen le plus sûr, comme le plus aisé,
De contenter dom Pédre, et d'appaiser ta flame?

D. SANCHE.

Dis plutôt le moyen de me rendre un infame.
C'est bien moi qui prendrai les restes d'un rival!
Léonore ou la mort m'est un malheur égal.

D. LOUIS.

Dom Pédre, vengeons donc notre offense commune.

D. CARLOS, *se mettant au côté de D. Sanche.*

Arrête, dom Louis, j'ai part en sa fortune.

D. LOUIS.

Vous prenez son parti?

D. CARLOS.

Je le prends, et le doi.

D. PÉDRE.

Nous sommes deux à deux.

D. CARLOS.

Dom Pédre, écoute-moi.
Quand indigne du nom des auteurs de mon être,
Par cent noirs attentats d'un scélérat, d'un traître,
J'aurois noirci ma vie, et ton honneur blessé,
Si contre mon dessein je t'avois offensé,
Si mon intention n'étoit pas criminelle,
La tienne passeroit pour injuste et cruelle;
Et quand on te verroit à ma perte animé,
Je serois plaint peut-être, et tu serois blâmé;
La seule intention augmente ou dimimue
L'action la plus noire, ou la plus ingénue:
Suspens donc ta colére, et d'un esprit plus sain,
Vois si de t'offenser j'eus jamais le dessein.

Je vis ta Léonore, et cette fille aimable,
En beauté sans pareille, en esprit adorable,
Dès le même moment, du-moins le même jour,
Que je brûlai pour elle, eut pour moi de l'amour.
Quand entre deux amans l'amour est partagée,
Elle n'est pas long-tems sans être soulagée.
Mais ce n'est pas assez dans l'empire amoureux,
D'aimer et d'être aimé, pour être bien heureux.
On voit de mille amans les espérances vaines;
Flatter jusqu'à la mort leurs mutuelles peines;
Et l'on voit mille amans, se croyant près du port,
Y trouver la tempête, et maudire leur sort.
Dans le tems que ta fille en son amour fidéle
Me croyoit plus donner des marques de son zéle,
Mes yeux furent trompés d'une jalouse erreur;
Autant que je l'aimois, elle me fit horreur.
Mais pour ne l'aimer plus, pour la croire infidelle,
Je ne m'offris pas moins à tout faire pour elle:
Je la mis à couvert de ton juste courroux,
Et je voulois aussi lui trouver un époux:
Ainsi tu m'eusses dû l'honneur de Léonore.
Vois par-là si ta haine est légitime encore,
Et songe que mon sang peut sur toi rejaillir:
L'amour peut m'excuser, comme il m'a fait faillir.
Calme donc les transports d'une juste colére:
Prends pitié de ta fille, et lui rends un bon pére.

D. PÉDRE.

Puisqu'elle est sans honneur, elle ne m'est plus rien.

D. CARLOS.

Si je suis son époux, mon honneur est le sien.

D. PÉDRE.

Vous me rendez l'honneur, le repos et la joie.

D. LOUIS.

Mais de tous vos soupçons, que voulez-vous qu'on croie?

D. CARLOS.

Que j'aime Léonore, et que de mon erreur
Son innocence enfin triomphe dans mon cœur.

LÉONORE.

Il est donc vrai, Carlos, qu'enfin ma patience
Bannit de ton esprit l'injuste défiance ?
Tu ne doutes donc plus que je ne t'aye aimé,
Tout ce que peut aimer un cœur bien enflamé :
Tu m'aimes maintenant, à cause que je t'aime :
Est-il quelqu'autre amant qui ne m'aimât de même ?
Alors que ton esprit cessant de m'estimer,
Ta raison t'ordonna de ne me plus aimer,
N'étoit-ce pas assez pour châtier mon crime,
Que n'avoir plus pour moi ni d'amour ni d'estime ?
Mais, Carlos, tu joignis l'outrage au châtiment,
Et tu fus inhumain dans ton ressentiment.
Le moins heureux captif dans les plus rudes chaînes,
Souffre moins qu'en tes fers je n'ai souffert de peines.
Tu m'as vue à tes pieds mille fois fondre en pleurs :
Je t'ai vu d'un œil sec regarder mes douleurs :
Mais tout cela n'étoit que de légers supplices,
Tu m'affligeas aussi par d'importuns services.
Oui, ta fiére rigueur en son plus grand excès,
Ne m'affligea pas tant que firent tes bienfaits.
Cependant cette fille ingrate et criminelle,
N'étoit que malheureuse, et fut toujours fidelle ;
Et celui qu'elle aima d'un amour éternel,
La condamna toujours, et fut seul criminel.
Nos sens sont trop enclins à croire l'imposture,
Pour n'avoir plus à craindre une telle avanture :
Tu crois trop tôt le mal sans l'avoir avéré,
Pour vivre avecque toi dans un calme assuré.
Mais quoiqu'avecque toi j'aye beaucoup à craindre,
Je ne te puis haïr, moins encore le feindre ;
Vainement ma raison m'exhorte à t'oublier,
Mon cœur n'y consent pas, je ne puis le nier.

D. CARLOS.

Hà ! que vous vous vengez d'une façon cruelle !
Qu'on se venge aisément alors que l'on est belle,
Et que votre bonté me donne de remords,
Me cause de tourmens, pires que mille morts !

D. PÉDRE.

Il n'est plus question de plaintes amoureuses,
Mais bien de donner ordre à vos noces heureuses,

De rendre grace au ciel, qui finit vos malheurs,
Et qui fait succéder l'allégresse aux douleurs.

D. LOUIS.

Il ne plaît pas au ciel que j'en dise de même ;
Mais je veux que dom Sanche...

D. CARLOS.

A votre sœur qu'il aime,
Donne sans différer la conjugale foi,
Et que ce couple imite, et Léonore, et moi.
Approuvez donc l'hymen de dom Sanche et de Flore.

D. LOUIS.

J'approuve, et je souhaite un parti qui l'honore.

D. CARLOS.

Dom Sanche, approchez-vous du seigneur dom Louis :
Devenez tout d'un tems fréres et bons amis ;
Combattons à l'envi d'amitiés mutuelles,
Et que le souvenir de toutes nos querelles
Nous serve à l'avenir de divertissement,
Et pardonnez, ami, ce que je fis amant.

D. SANCHE.

Vous réparez trop bien les sanglantes blessures...

D. CARLOS.

Hé! de grace, oublions ces tristes avantures.

LÉONORE.

Soyez au moins d'accord, vous et votre rival,
Qu'une fausse apparence est un dangereux mal.

CARDILLE, *se battant tout seul.*

Je pars, et tout d'un tems faisant feinte à la vue,
Je lâche le pied droit et donne une venue.

MARINE.

Et contre qui, grand fou, te sers-tu de ton bras?

CARDILLE.

Et grand'folle, dis-moi, ne nous battons-nous pas?

MARINE.

Non, grand fou; mais, ma foi, l'on te devroit bien battre.

CARDILLE.

Lorsque j'ai dégaîné, je fais le diable à quatre:
Ces rivaux m'ont rendu de si mauvaise humeur,
Qu'il faut absolument que je fasse rumeur,
Si nous n'allons tous deux conjoints par l'hyménée,
Grossir de ces amans la troupe fortunée.

MARINE.

Ma foi, cher Cardillon, si nous étions conjoints,
Tu maudirois souvent mes ongles et mes poings.

Fin du cinquiéme et dernier Acte.

LE PRINCE CORSAIRE,

TRAGI-COMÉDIE,

PAR SCARRON.

ACTEURS.

OROSMANE, *Prince Corsaire, Amant de la Princesse Elise, et enfin reconnu, sous le nom d'Alcandre, pour fils de Nicanor.*

ELISE, *Princesse de Cypre, Maîtresse d'Orosmane.*

ALCIONE, *autre Princesse de Cypre, Sœur d'Elise, Maîtresse d'Amintas.*

AMINTAS, *Fils de Nicanor, Frére d'Orosmane, et Amant de la Princesse Alcione.*

NICANOR, *Pére d'Orosmane et d'Amintas, et Oncle des Princesses.*

SEBASTE, *Confident d'Orosmane.*

ARGANTE, *Lieutenant du même Orosmane.*

CLARICE, *Confidente des Princesses.*

CRITON, *Confident d'Amintas.*

LICAS, *Capitaine des Gardes de Nicanor.*

GARDES *de Nicanor.*

CORSAIRES *de la Flotte d'Orosmane.*

La Scéne est à Paphos, Ville de l'Isle de Cypre; da. le Palais.

LE PRINCE CORSAIRE,

TRAGI-COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SEBASTE, CLARICE.

SEBASTE.

Vous pleurez un grand roi dont les heureuses armes
Tenoient la Cypre en paix, et l'Asie en alarmes.
Les peuples éloignés, qu'il vous avoit soumis,
Las d'être vos sujets, seront vos ennemis.
Le trépas d'un monarque ébranle ses conquêtes,
Et dans l'état plus calme excite des tempêtes;
Le vôtre se divise en partis opposés,
Et doit craindre le sort des états divisés.
Mais du roi qui n'est plus les restes adorables,
Ces astres de la Cypre aux amans redoutables,
Perdant le roi leur pére, ont-elles tout perdu?
Leur refuseriez-vous le rang qui leur est dû?
Seriez-vous leurs tyrans, leurs vassaux que vous êtes?
Ou des filles d'un roi seriez-vous des sujetes?

CLARICE.

La Cypre a conservé, constante dans sa foi,
Le respect qu'elle doit aux filles de son roi;
Et de l'une des deux se va faire une reine.

SEBASTE.

D'Elise....

CLARICE.

Jusqu'ici la chose est incertaine,

Elle aura la couronne épousant Amintas.

SEBASTE.

Et ne l'épousant point ?

CLARICE.

Elle ne l'aura pas.

SEBASTE.

Et qui peut lui ravir un droit à la couronne,
Que sa vertu mérite, et que le sang lui donne ?

CLARICE.

Quand la mort qui confond les rois et leurs sujets,
De Pisandre eut fini la vie et les projets,
On ne publia point sa volonté derniére ;
Son frére Nicanor eut la puissance entiére,
Et son fils Amintas la partage avec lui ;
De l'état l'un et l'autre est la force et l'appui.
Pisandre avant sa mort, en paroles expresses,
Avoit réglé le sort de nos belles princesses,
Et cet ordre du roi, caché soigneusement,
Est manifeste à tous d'aujourd'hui seulement :
J'en garde une copie, et je puis vous la lire,
Si vous le souhaitez.

SEBASTE.

Je n'osois vous le dire.

CLARICE.

J'ordonne que ma fille Elise
Régne en Cypre après mon trépas,
Et je veux aussi qu'elle élise
Pour époux le prince Amintas.
Si méprisant ce que j'ordonne,
Sur un prince étranger elle jette les yeux,
Je veux que sa sœur Alcione
Epousant Amintas, succéde à ma couronne ;
C'est mon dernier vouloir, après celui des dieux.

Elise ne s'est point sur son choix déclarée,
Encore qu'elle soit de ce prince adorée ;
Et ce fidéle amant de ce choix incertain,
Attendant son heureux ou son mauvais destin,
Ne sait à qui des deux d'Elise ou d'Alcione,
Il devra le bonheur d'une double couronne,

Cypre et la Cilicie où nous donnons des loix ;
Où Pisandre a vaincu le dernier de ses rois ;
Et s'il eut eu du ciel une plus longue vie,
Il eût poussé plus loin sa conquête en Asie.

SEBASTE.

Des peuples asservis le zéle est toujours feint,
Et naturellement l'on hait ce que l'on craint ;
Comme Cilicien, je sais qu'en cette terre
Pisandre eût eu bientôt à soutenir la guerre.

CLARICE.

Son frére Nicanor politique et prudent,
Ferme dans ses desseins, ambitieux, ardent,
Chef d'un parti puissant, absolu dans ses villes,
Peut jetter cet état en des guerres civiles,
Si méprisant son fils et les ordres du roi,
Elise disposoit du royaume et de soi.
Elle est incessamment de Nicanor pressée,
De découvrir enfin sa secréte pensée,
Et pour la découvrir elle a choisi ce jour :
En peu de mots, voilà l'état de notre cour.

SEBASTE.

Cet hymen peut avoir sa raison politique.
Elise peut aussi le trouver tyrannique :
Si cet objet forcé de son affection
N'a jamais attiré que son aversion ;
Ou si quelqu'autre amant régne en son cœur fidelle,
Amintas pourroit-il être heureux avec elle ?
Et quand elle tiendroit son sceptre d'Amintas,
D'un époux qui déplaît les dons ne plaisent pas.
Contrainte en son amour, et contrainte en sa haine,
Amante malheureuse, et malheureuse reine,
D'un choix violenté le souvenir cruel
Lui feroit de son trône un supplice éternel.
Le sceptre et les trésors qu'apporte un hyménée,
N'en fait point ici-bas l'heureuse destinée ;
On n'est pas moins captif pour l'être avec éclat,
Et les raisons d'amour ne le sont point d'état.

CLARICE.

Amintas est bien fait, généreux, plein de gloire,
Son bras s'est signalé par plus d'une victoire,

Il est aimé du peuple, adoré de la cour;
De moindres qualités donneroient de l'amour.
Mais la princesse vient, retirez-vous ; possible,
Vais-je la disposer à vous être visible.

SCENE II.

ELISE, CLARICE.

ELISE.

Quel est cet étranger ?

CLARICE.

C'est un Cilicien,
Pour qui je vous demande un secret entretien.

ELISE.

Et que peut me vouloir cet étranger, Clarice ?

CLARICE.

Vous rendre, à ce qu'il dit, un important service.

ELISE.

Qu'il vienne; mais s'il veut quelque grace de moi,
Je n'ai plus de pouvoir depuis la mort du roi.
Faites-lui donc savoir qu'Amintas et son pére
Sont aujourd'hui les dieux que la Cypre révére.

SCENE III.

ELISE, *seule.*

Princesse malheureuse, et qu'un indigne sort
Contraint dès sa jeunesse à souhaiter sa mort !
Le ciel ne te fit donc d'une illustre naissance,
Que pour faire aux mortels redouter sa puissance !
Il te ravit un trône à ta naissance acquis,
De tes propres sujets il fait tes ennemis :
Et du choix d'un époux t'ôtant le privilége,
Il te rend vers ton pére ingrate et sacrilége.
Mais des ordres d'un pére on se peut dispenser,
Quand une foi promise est honteuse à fausser :
On peut me faire choir d'un trône héréditaire,
Mais me rendre inconstante, on ne le sauroit faire :

Je t'aimerai toujours, soit que loin de ces lieux,
Ton ame dans le ciel ait place entre les dieux,
Soit qu'entre les mortels où tu vis plein de gloire,
Tu conserves encore Elise en ta mémoire;
Soit qu'un ingrat oubli la chasse de ton cœur,
Je t'aimerai toujours d'une constante ardeur,
Prince, qui méritois une autre destinée;
Prince, le seul espoir d'Elise infortunée.

SCENE IV.

CLARICE, ELISE, SEBASTE.

CLARICE.

VOICI cet étranger.

ELISE.

Que voulez-vous de moi?

SEBASTE.

Orosmane des mers le redoutable roi,
Qui sur mille vaisseaux portant par-tout la guerre,
Fait respecter son nom aux maîtres de la terre,
Vous offre sa valeur contre vos ennemis,
Et vingt mille soldats à vos ordres soumis.
Quand vous ordonnerez d'une puissante armée
Vous verrez à l'instant cette ville enfermée;
Vous verrez les tyrans qui vous donnent la loi,
La recevoir de vous et trembler sous mon roi.

ELISE.

On a mal informé votre vaillant corsaire,
Et son secours ici ne m'est point nécessaire;
Mais d'où peuvent venir les soins officieux
D'un homme si funeste à la paix de ces lieux,
Plus craint de nos vaisseaux que les plus grands orages,
Qui tient nos ports bloqués, désole nos rivages,
Et qui laissant en paix le reste des humains,
Nous choisit pour l'objet de ses faits inhumains?

SEBASTE.

Orosmane n'est pas tout ce qu'il paroît être,
Et peut-être le tems le fera mieux connoître;

Mais troublât-il la Cypre encor plus qu'il ne fait,
Il vous distingue fort de ses peuples qu'il hait ;
Il n'est soin ni devoir qu'il ne veuille vous rendre,
Et de fortes raisons que vous allez apprendre,
Dans vos seuls intérêts l'engagent tellement,
Qu'il fait ses ennemis des vôtres seulement.
Un prince incomparable, et dont l'illustre vie
A vos yeux ses vainqueurs fut toujours asservie,
Et qui jusqu'au trépas constant en son amour,
Ne regretta que vous quand il perdit le jour,
Eut long-tems la fortune à ses vœux favorable ;
Mais se fier en elle est bâtir sur le sable :
Ce prince malheureux vit son trône envahi,
Il fut de ses sujets abandonné, trahi,
Et réduit à la fin de quitter une terre
Où tout sembloit d'accord à lui faire la guerre ;
Il fonda sur les flots l'espoir de son salut,
N'ayant plus qu'un vaisseau de tant d'autres qu'il eut :
Sa galére en ces mers tombant dans notre armée,
Se vit en un moment des nôtres enfermée :
Mais lui, loin de céder à l'ennemi plus fort,
De nos meilleurs soldats se fit craindre d'abord,
Et fit seul contre nous en sa seule galére,
Ce que le dieu de Thrace en sa place eût pu faire,
Repoussant plusieurs fois de son bord investi,
Les nombreux ennemis de son foible parti.
Orosmane ravi de sa rare vaillance,
Fait cesser le combat, vers le guerrier s'avance :
Lui présente à la fois, et la paix, et la main,
Et ne reçoit de lui que fierté, que dédain :
Il offense Orosmane, il l'attaque, il le presse
De tout ce qui lui reste, et de force, et d'adresse,
Irrite son courroux par son sang répandu ;
Mais foible par celui qu'il a déjà perdu,
Enfin il tombe aux pieds d'Orosmane invincible,
Et trouva son vainqueur à son malheur sensible.
Il s'appelloit Alcandre.

ELISE.

Hélas ! il est donc mort,
Alcandre ? mon Alcandre ?

SEBASTE.

Il a changé de sort.

ELISE.

Et le fier Orosmane est meurtrier d'Alcandre ?

SEBASTE.

Il se croiroit heureux, s'il pouvoit vous le rendre.

ELISE.

Hélas!

SEBASTE.

Alcandre donc, ce prince malheureux,
Expirant, conjura son vainqueur généreux,
Son vainqueur qu'il voyoit près de lui tout en larmes,
Maudire, mais trop tard, ses trop heureuses armes,
De vous offrir son bras, sa flotte et son pouvoir,
Et d'appaiser par-là son juste désespoir,
De voir ainsi finir son amour et sa vie,
Dans un tems où peut-être il vous auroit servie :
Et c'est d'où sont venus les soins officieux
D'un guerrier sans pareil qui vous est odieux ;
Mais sur qui vous régnez, en qui revit Alcandre,
Qui voudroit, comme lui, pour vous tout entreprendre,
Et de qui la valeur ne veut point d'autre prix
Que la gloire d'avoir pour vous tout entrepris.

ELISE.

Hà! plutôt qu'un barbare ait part en mon estime,
Un corsaire insolent qui me propose un crime !
Plutôt que d'attirer le reproche éternel
D'armer en ma faveur un bras si criminel,
Que les plus grands malheurs que l'on craint sur la terre,
Me fassent sans relâche une cruelle guerre,
Que ces mêmes tyrans, dont trop officieux
Il m'offre d'abaisser l'orgueil ambitieux,
Exercent contre moi toute la violence
Qu'inspire à des sujets une aveugle insolence :
Hé ! que peut-il me rendre, après m'avoir ôté
Le seul bien qui manquoit à ma félicité ?

SEBASTE.

Orosmane sait bien que vous êtes gênée
Dans la libre action du choix d'un hyménée ;
Qu'il vous fait perdre Alcandre, un amant généreux,
De qui le seul défaut fut d'être malheureux ;
Que tout son sang versé, toute sa flotte offerte,
Peut réparer à peine une si grande perte.

ELISE.

Et sait-il que mon cœur ne peut trop détester
Celui qui m'ôte Alcandre, et s'en ose vanter?
Veut-il du sang encor après celui d'Alcandre,
Et m'offre-t-il le fer qui vient de le répandre?

SEBASTE

Orosmane....

ELISE.

Otez-vous, étranger odieux,
Ce qui vient d'Orosmane est horrible à mes yeux.
Hà! ne les ouvrons plus que pour verser des larmes:
Renonçons pour jamais aux objets pleins de charmes:
Donnons-nous toute entiére à nos tristes ennuis,
Et faisons de nos jours des éternelles nuits.
C'étoit donc de nos feux la trompeuse espérance?
C'est donc ce que le ciel gardoit à sa constance,
Dans un tems où son bras secondant sa valeur,
Etoit prêt d'établir notre commun bonheur,
De lui rendre un royaume usurpé par mon pére,
Et de me conserver la Cypre héréditaire?
Ne viens donc plus, espoir, de tes trompeurs appas,
Adoucir des tourmens que tu ne guéris pas;
Puisque je perds Alcandre et que je le veux suivre,
De quoi peux-tu servir à qui ne peut plus vivre?
Oui, bientôt dans le ciel, où tu vis loin de moi,
Je t'y joindrai bientôt pour n'être plus qu'à toi,
Belle ame qui quittas et fis tout pour Elise,
Et seule eus le pouvoir d'asservir sa franchise.

SCENE V.

ELISE, ALCIONE.

ELISE.

O ma sœur! vous voyez mes yeux mouillés de pleurs,
Ils ne sont point causés par nos communs malheurs,
J'ai pleuré, comme vous, une perte commune;
Mais le ciel ennemi me cause une infortune,
A moi seule funeste, à moi seule à pleurer,
Et que tout son pouvoir ne sauroit réparer.

ALCIONE.

ALCIONE.

Le sujet de vos pleurs ne se peut-il apprendre ?
Et le tems et la part qu'une sœur y peut prendre,
Une sœur qui voudroit tous vos maux partager ;
Ne pourront-ils du moins votre esprit soulager ?

ELISE.

Le tems et la raison, quand on perd ce qu'on aime,
Servent de peu de chose en ce malheur extrême ;
Et qui peut espérer de s'en voir soulagé,
A mérité le mal dont il est affligé.

ALCIONE.

Hé, quoi ! ma chére sœur, avez-vous quelqu'affaire,
Ou quelque déplaisir que vous me deviez taire ?

ELISE.

Ce jeune cavalier, ce vaillant étranger,
Qui secourut mon pére en un mortel danger,
Dans ce fameux combat où d'un prince rebelle
Rhodes contre Pisandre entreprit la querelle,
Alcandre : hà ! ce beau nom est tout ce qui de lui
Peut-être resteroit sur la terre aujourd'hui,
S'il ne vivoit encor en l'amoureuse idée,
Que pour ce cher amant ma mémoire a gardée.

ALCIONE.

Hé, quoi ! le brave Alcandre ? . . .

ELISE.

Est le prince charmant,
Que même après sa mort j'aime si tendrement ?
Peut-être blâmez-vous ma foible résistance ;
Mais si jamais l'amour vous met sous sa puissance,
Si vous savez jamais ce que c'est que d'aimer,
Vous me plaindrez, ma sœur, au-lieu de me blâmer.

ALCIONE.

Pour être sans amour, on n'est pas sans tendresse,
Et je n'ai jamais cru l'amour une foiblesse ;
Mais ce vaillant Alcandre en Cypre parvenu
Jusqu'où peut s'élever un mérite connu,
Et puisque vous l'aimiez d'une ardeur non commune,
Heureux dans son amour plus que dans sa fortune,

Pourquoi s'éloigna-t-il ? et s'il vous fut si cher,
L'avez-vous dû souffrir ?

ELISE.

J'eusse pu l'empêcher ;
Mais loin de m'opposer au voyage d'Alcandre,
Mon seul commandement le lui fit entreprendre ;
Vous saurez les raisons de son éloignement,
Et de nos feux cachés le triste événement.

ALCIONE.

Ne me différez pas cette faveur extrême.

ELISE.

Je ne refuse rien aux personnes que j'aime.
Mon Alcandre étoit donc un prince malheureux ;
Mais qui n'eut pas d'abord un destin rigoureux.
D'une illustre princesse il reçut la naissance,
Et monta sur le trône au sortir de l'enfance.
Sa mére eut de l'amour pour un prince étranger,
Aimable, mais ingrat, infidéle et léger,
Et dont elle se vit depuis abandonnée,
Bien qu'unie avec lui par un saint hyménée ;
Mais qui peut s'assurer d'un esprit inconstant ?
Ce prince abandonna celle qu'il aimoit tant,
Et lui laissant un fils, cher, mais funeste gage,
Alla peut-être ailleurs offrir son cœur volage.
Elle espéra long-tems de le voir de retour,
Que n'espére-t-on point quand on brûle d'amour ?
Mais de son vain espoir enfin désabusée,
Et d'un perfide époux se voyant méprisée,
Elle laissa tout faire à sa juste douleur,
Et prête de finir sa vie et son malheur,
Assembla ses sujets, et leur fit reconnoître
Le fils de son ingrat pour leur souverain maître ;
Elle meurt, et mourant, cache même à son fils
De son pére inconstant le nom et le pays ;
Elle ne voulut pas qu'après sa foi faussée,
Un infidéle époux d'une reine laissée,
Sût qu'il en eût un fils, que ce fils fût un roi,
Et qu'il fit gloire ainsi d'avoir manqué de foi.
Son fils donc lui succéde, et son adolescence
Des rois les plus prudens égale la prudence.
Il est brave, il est juste, et de son peuple aimé
Il est de ses voisins craint autant qu'estimé.

Mon malheureux portrait le ravit et l'enflamme,
Il me fait demander à mon pére pour femme;
Mon pére le refuse, et même avec dédain,
Lui mande sur le bruit de son pére incertain,
Qu'on peut lui reprocher que la reine sa mére
Fut femme sans époux, et qu'il est fils sans pére.
Alcandre refusé, mais Alcandre amoureux,
Loin de se rebuter d'un refus rigoureux,
Vint en Cypre, où l'amour me fit bientôt connoître
Le feu que dans son cœur ma beauté faisoit naître:
Vous vouliez tout savoir, et je vous ai tout dit.

ALCIONE.

Je ne vous quitte pas d'un plus ample récit:
Je veux savoir comment vous eûtes connoissance
Du secret important de sa haute naissance;
Mais ne seroit-ce point aigrir votre douleur?

ELISE.

Un malheureux se plaît à conter son malheur.
Il m'aimoit donc, ma sœur, et n'osoit me le dire;
Mais sa langueur enfin découvrit son martyre,
Et les tristes soupirs de son cœur enflamé
Le firent soupçonner d'aimer sans être aimé.
La pitié par l'estime est souvent excitée;
De son mal dangereux la Cypre est attristée;
En lui l'état perdoit un guerrier généreux,
Mon pére lui devoit plus d'un combat heureux,
Et la cour autrefois pleine de barbarie,
Devoit sa politesse à sa galanterie.
Pour moi, je lui devois des soins et des respects,
Que sa condition ne rendoit point suspects.
La pitié de son mal dans son mal m'intéresse:
Je veux savoir le nom de sa fiére maîtresse;
Je le presse en secret de me le découvrir.
Si j'avois, me dit-il, quelqu'espoir de guérir,
Vous ne sauriez jamais que par la mort d'Alcandre,
La cause de son mal que vous voulez apprendre;
Le malheureux vous aime: à ce mot échappé,
Déjà de vos beaux yeux les foudres l'ont frappé:
Il voit d'un fier dédain s'armer votre visage,
Et dans ce fier dédain de sa mort le présage;
Mais ayant obéi, si vous l'en haïssez,
Daignez connoître au moins ce que vous punissez.

Il est prince, madame, et les rois de sa race
N'ont point mis dans son cœur sa téméraire audace :
Un feu respectueux, une immuable foi,
Font vivre son espoir plus que le nom de roi.
Mais si cet humble aveu de sa flamme insensée,
Paroît un nouveau crime à votre ame offensée,
Un regard menaçant de vos yeux en courroux
Le feront à l'instant expirer devant vous.
Lorsque j'allois punir ce discours téméraire,
Sa qualité de roi suspendit ma colére;
Je la sentis s'éteindre au-lieu de s'allumer :
Peut-on long-tems haïr ce que l'on doit aimer ?
L'union de deux cœurs dans le ciel déjà faite,
Leur inspire à s'aimer une pente secréte;
Elle prévient leur choix, et tel est son pouvoir,
Que l'on s'aime souvent avant que de se voir.
J'écoutai donc, ma sœur, ce qu'il me voulut dire;
Il m'apprit que l'amour le mit sous mon empire,
Sur mon simple portrait, sur le bruit de mon nom,
Que vous dirai-je encore ? il obtint son pardon.

ALCIONE.

L'orgueil qu'un sang illustre à nos ames inspire,
En vain, malgré l'amour, veut garder son empire,
Les soupirs d'un amant agréable à nos yeux
Triomphent tôt ou tard d'un cœur impérieux;
Et selon qu'un amant est capable de plaire,
Il se rend le destin favorable ou contraire.

ELISE.

Hà, ma sœur! ce n'est pas ce qui nous rend heureux;
La fortune peut tout dans l'empire amoureux;
Et souvent son caprice a fait des misérables,
Des plus rares beautés, des amans plus aimables.
Que le calme est à craindre aux plus heureux amans!
Que leur sort est sujet à de grands changemens!
Le soleil a deux fois enrichi les campagnes,
Et deux fois a fondu la neige des montagnes,
Depuis qu'amour fait voir entre ce prince et moi
Les plus rares effets d'une constante foi.
Hélas! de quoi nous sert d'avoir été fidelles ?
En avons-nous moins eu de traverses cruelles ?
Un prince que le ciel avoit fait si charmant,
Si constant à m'aimer, que j'aimai constamment,

Par un indigne sort, sous une main barbare,
Tombe, et me laisse aux maux que sa mort me prépare.
Hà ! sa perte m'apprend que la fidélité
Est une vertu vaine et sans utilité.
Mais il est tems, ma sœur, d'aller où nous appelle
De nos propres sujets l'assemblée infidelle ;
Allons voir Nicanor, d'un prétexte pieux,
Déguiser les desseins d'un cœur ambitieux :
Et son fils Amintas qu'un même esprit inspire,
Couvrir de son amour son dessein pour l'empire ;
Mais leur ambition, outre l'ordre du roi,
Aura besoin encor et de vous et de moi.
Si vous voulez, ma sœur, être d'intelligence,
Et comme moi contr'eux vous armer de constance,
Nous les obligerons ces tyrans odieux,
De recourir au crime, et d'offenser les dieux ;
Et peut-être le ciel qu'irrite le coupable,
D'ennemi qu'il nous est, deviendra favorable.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NICANOR, ELISE, ALCIONE, AMINTAS.

NICANOR.

Madame, je veux bien ici vous répéter
Ce que dans le conseil je viens de protester,
Que mon fils Amintas vous aime et vous adore,
Et qu'il mourra plutôt du feu qui le dévore,
Que de se prévaloir des volontés du roi,
Pour un bien qu'il n'attend que de sa seule foi.

ELISE.

Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répete,
J'ai du ressentiment de sa flamme discréte,
Et c'est de tout mon cœur que je voudrois aimer
Celui dont la vertu ne peut trop s'estimer ;
Mais j'atteste les dieux que je ne le puis faire,
Et s'il n'est point aimé, que c'est sans me déplaire.

NICANOR.

Cependant Orosmane à la côte paroît,
Vous savez ce qu'il peut, hasardeux comme il est;
Et contr'un ennemi que la Cypre appréhende,
Que nous avons besoin d'un roi qui la défende;
Et vous savez aussi que Pisandre en mourant....

ELISE.

Je sais tout, et de plus, qu'il est indifférent
De laquelle des sœurs, d'Elise ou d'Alcione,
Votre fils Amintas reçoive la couronne;
Ma sœur peut, comme moi, couronner Amintas.

NICANOR.

Mais il n'aime que vous.

ELISE.

Mais je ne l'aime pas.

NICANOR.

Amintas ne veut point de sceptre sans Elise.

ALCIONE.

Je veux encore moins d'Amintas qu'on méprise.

ELISE, *se tournant vers Alcione.*

Hà! je l'ai refusé, mais sans le mépriser.

ALCIONE.

Et sans mépris aussi je le puis refuser;
Je le sépare assez des hommes du vulgaire,
Je trouve assez en lui ce qui me pourroit plaire,
J'estime sa vertu, j'admire sa valeur:
Mais à votre refus il m'offriroit son cœur?
Et quoique son amour puisse être son excuse,
Je ne puis accepter ce qu'un autre refuse.

NICANOR.

Vous pourrez entre vous terminer ces débats,
Mais mon fils doit régner.

ELISE.

Et ne régne-t-il pas,
Puisque vous dont il tient la vie et la lumiére,
Avez sur cet état une puissance entiére?
Du-moins tout sans réserve y dépendroit de vous,
Si vous pouviez aussi vous marier sans nous;

Mais à l'ordre du roi qui du sceptre dispose,
De grace, examinons s'il manque quelque chose:
L'intention du roi, (vous en serez d'accord)
Est que l'une de nous soit reine après sa mort;
Et s'il veut qu'Amintas ait part en la couronne,
C'est comme époux d'Elise, ou celui d'Alcione.
Mais de l'aimer jamais mon cœur est éloigné;
Il dédaigne ma sœur, il en est dédaigné:
Perdrons-nous elle et moi, pour cette antipathie,
Cypre, que nos ayeux nous ont assujettie?
Et pourra-t-il régner votre fils Amintas,
Puisque ma sœur ni moi ne l'épouserons pas?

NICANOR.

Mon fils peut succéder à Pisandre mon frére.

ELISE.

Ce frére fut son roi, mais ce roi fut mon pére.

AMINTAS.

Puis-je parler, seigneur?

NICANOR.

Oui, parle, mais en roi.

AMINTAS.

A ces divines sœurs qui peuvent tout sur moi,
Comment puis-je parler qu'en esclave fidelle,
Dont le moindre murmure en feroit un rebelle?
Conserver son respect heureux ou malheureux,
C'est comme doit agir un amant généreux.
J'aime Elise, et mon ame à ses fers asservie,
N'en sortira jamais qu'en sortant de la vie;
Et toute autre beauté par des sceptres offerts,
La tenteroit en vain de sortir de ses fers.
Pourrois-je donc, seigneur, épousant Alcione,
A sa sœur que j'adore ôter une couronne?
Quand vous l'ordonneriez, vous devrois-je obéir?
Tout d'un tems, puis-je aimer Elise et la trahir?
Hà! que l'ambition ne nous fasse rien faire
Dont nous puissions rougir, qui puisse lui déplaire;
N'exigez rien d'un fils qu'il doive refuser,
Et dont un pére un jour le puisse mépriser.

NICANOR.

Et de ton pére aussi ne trompe pas l'attente.
Mais quel homme inconnu sans ordre se présente?

SCENE II.

SEBASTE, ELISE, NICANOR, ALCIONE, AMINTAS.

SEBASTE, *parlant à Amintas.*

JE vous cherchois, seigneur : en ces mots vous verrez,
Ce que veut Orosmane ; et vous lui répondrez.

NICANOR.

Et que peuvent avoir mon fils et ce corsaire
A démêler ensemble ?

SEBASTE.

Une importante affaire.

ELISE.

Amintas me regarde, et rougit, et pâlit.

ALCIONE.

Quelque chose le trouble en ce billet qu'il lit.

AMINTAS.

Ce billet est pour vous, plus que pour moi, madame;
Que de troubles divers s'élévent dans mon ame!

ELISE, *après avoir lu.*

Vous me gardiez encor un si cruel malheur,
Grands dieux! et vous souffrez qu'un pirate, un voleur,
Noirci déjà d'un crime à mon repos funeste,
Attaque mon honneur, le seul bien qui me reste!
Amintas, vous pourriez douter de ma vertu,
Si je ne publiois ce que vous avez tu?

LETTRE.

EN VAIN, Prince Amintas, tu brûles pour Elise,
Et tu veux devenir son époux et son roi :
Elle a depuis long-tems disposé de sa foi ;
Depuis long-tems elle est éprise
D'un prince digne d'elle, et plus heureux que toi.

. . . .

Un prince qui n'est plus, il est vrai, m'a servie;
Il m'aimoit, je l'aimois, et s'il étoit en vie,

Je l'aimerois encor ; il seroit mon époux,
Et je n'aurois jamais que des dédains pour vous.
La douleur de sa mort m'avoit déterminée
A ne vivre jamais sous les loix d'hyménée.
Je change de dessein : mais je me mets à prix ;
D'Orosmane sans vie, ou d'Orosmane pris,
La tête criminelle à ma fureur promise,
Vous laisse encor l'espoir d'un royaume et d'Elise ;
Un tel présent vous fait son époux et son roi.
Songez-y, prince, ou bien ne songez plus à moi.

AMINTAS.

Ne songer plus à vous ? hà ! que plutôt ma vie,
Dans les fers du pirate à jamais asservie,
Assure son salut, achéve mon malheur,
Et que désespéré je meure de douleur !
Si le ciel qui vous fit si charmante et si belle,
Mais aussi qui vous fit si fiére et si cruelle,
Accordoit à mes vœux l'honneur de vous venger,
Quand bien votre fierté constante à m'outrager
Par d'injustes rigueurs troubleroit ma victoire,
Tout ce qui vient de vous fait ma joie et ma gloire :
Je chéris tout en vous jusqu'à votre fierté ;
Je ne me plaindrois point d'être si maltraité ;
Et quand vous fausseriez la parole promise,
Je me plaindrois du ciel sans me plaindre d'Elise.

ELISE.

Non, non, prince, espérez, puisque je le permets,
Vengez-moi, je tiendrai tout ce que je promets.
Ce n'est pas, je l'avoue, une basse entreprise,
Que de vaincre Orosmane, et faire aimer Elise.
Vous allez attaquer un prodige en valeur.
Heureux dans les combats, et trop pour mon malheur ;
Mais quoique la victoire en soit presqu'impossible,
Le desir d'être aimé rend un cœur invincible.
Servez-vous donc du tems, tandis qu'il est pour vous,
Et que vous n'avez point encore de jaloux ;
Car quand seul vous seriez capable de me plaire,
Je ne me donnerai qu'au vainqueur du corsaire.
Je vous l'ai déjà dit, sa prise ou son trépas
Laissent tout espérer au vaillant Amintas.
Allez donc, allez vaincre ; et cependant mes larmes
Vont demander aux dieux le bonheur de vos armes. *Elle sort.*

AMINTAS.

Avec votre secours qui peut me résister ?
A quel hardi dessein ne me puis-je porter ?
Vous verrez abattu l'orgueil qui vous outrage,
Et vous me plaindrez mort, ou loûrez mon courage.

SEBASTE.

Avant d'avoir vaincu vous triomphez, seigneur.
Je pardonne la fougue à votre jeune ardeur :
Mais si l'excès bouillant d'une ardeur non commune,
Et le prix qu'un combat offre à votre fortune,
Enflamment tellement votre cœur amoureux,
Qu'il ne peut différer ce combat dangereux,
Celui qu'on traite ici de voleur, de corsaire,
Et qui se rend pourtant plus d'un roi tributaire,
Ne sera pas long-tems d'Amintas attendu :
Seul dans une chaloupe à vos bords descendu,
Il viendra contenter le desir qui vous presse,
Et vous pourrez ainsi contenter la princesse.
Donnez votre parole, et fiez-vous en moi,
Que vous pourrez bientôt vous battre avec mon roi.

NICANOR.

Quoi ! la Cypre verroit une telle avanture !
J'offenserois ainsi l'honneur et la nature !
J'exposerois un fils si vaillant et si cher
Au hasard d'un combat qu'on peut lui reprocher,
D'un combat dont la fin seroit toujours honteuse,
Quand même sa valeur pourroit la rendre heureuse !
Dans mille occasions que le tems peut donner,
Pour obtenir Elise, et pour te couronner,
Tu trouveras assez de quoi te satisfaire,
Sans aller te commettre avecque ce corsaire.

AMINTAS.

Dira-t-on que vous seul ne m'ayez pas permis
De vaincre le plus grand de tous vos ennemis,
De mériter la Cypre à ma valeur promise ;
Et bien plus que la Cypre, une divine Elise,
Sans qui je ne puis vivre, et sans qui mon trépas,
Que vous redoutez tant, dépendra de mon bras ?
Car enfin, la perdant, je n'écouterai guére
Ni les sages conseils, ni les ordres d'un pére ;

Et quand vous m'opposez ces ordres rigoureux,
Vous vous rendez, seigneur, pour moi plus dangereux
Que ne sera jamais la valeur du pirate,
Qu'Elise et mon honneur veulent que je combatte. *Il sort.*

NICANOR.

Va donc, suis ton destin, je ne te retiens plus.

SEBASTE.

Vous perdez bien du tems en discours superflus.

AMINTAS.

Allons donc au combat sans tarder davantage.

SEBASTE.

Allons, prince, un vaisseau m'attend près du rivage,
Orosmane à la rade en peu de tems saura
Ce que vous lui voulez, et vous satisfera.

ALCIONE.

Amintas ! ô mon cœur, que me faites-vous faire ?
Vous vous exposez donc à la foi d'un corsaire ?
Un prince comme vous devroit se ménager.

AMINTAS.

Elise est offensée, et je veux la venger :
Qui n'en est pas aimé, n'est pas digne de vivre.
Il faut qu'un prompt trépas de mes soins la délivre,
Ou qu'un combat heureux change son cœur ingrat :
Et ce bonheur vaut bien qu'on hasarde un combat. *Il sort.*

SCENE III.

ALCIONE, CLARICE.

ALCIONE.

HÉLAS ! ce n'est pas là ce que je voulois dire
A l'innocent auteur de mon cruel martyre :
Je lui voulois ouvrir les secrets de mon cœur,
Lui dire qu'il y régne en aimable vainqueur ;
Lui révéler les maux qu'il ignore et qu'il cause :
Clarice, l'as-tu vu ? j'ai fait tout autre chose.
Ainsi le criminel de son remords pressé,
Se coupe, et ne dit rien de ce qu'il a pensé ;

Ainsi ce cher vainqueur de mon ame soumise,
Dont ma foible raison les armes favorise,
Ne sait point sa conquête, et ne la saura point,
Tant un destin cruel à mon amour est joint;
Et quand bien il sauroit qu'il cause ma souffrance,
M'en devrois-je flatter de la moindre espérance?
Ce prince aime ma sœur, il ne peut donc m'aimer;
Et quand il changeroit, le pourrois-je estimer?
Pensant gagner mon cœur, il perdroit mon estime,
Et son amour pour moi me paroîtroit un crime.
Cependant il se jette en un mortel danger;
Ai-je à m'en réjouir? ai-je à m'en affliger?
Si ce prince est vaincu, ce prince perd sa gloire,
Et je dois faire ainsi des vœux pour sa victoire;
Mais sa victoire aussi lui donnera ma sœur,
Et je dois craindre ainsi de le revoir vainqueur.
L'un et l'autre succès, favorable ou contraire,
S'oppose également à tout ce que j'espére;
Ou plutôt je crains tout, et je n'espére rien:
Est-il un désespoir plus juste que le mien?

CLARICE.

Mais Amintas lassé d'aimer qui le méprise,
Peut un jour vous offrir ce que refuse Elise.

ALCIONE.

Après les sentimens d'une noble fierté,
Où mon cœur contre lui s'est tantôt emporté,
Après avoir promis à ma sœur qui m'est chére,
De résister, comme elle, aux volontés d'un pére,
Lâche, puis-je trahir la fierté de mon cœur,
Et plus lâche, manquer de parole à ma sœur?

CLARICE.

Il sauroit mon amour, si j'étois Alcione.

ALCIONE.

Que pourroit-il penser d'une ame qui se donne?
Hà! si de là dépend tout l'heur de mon destin,
Résolvons-nous plutôt d'en avancer la fin;
Craignons l'état honteux d'une amante qui prie.
Mais à quoi songes-tu, mon aveugle furie?
Hé! n'ai-je pas voulu dans ce même moment,
Lui découvrir ma flamme et mon cruel tourment?

Et découvrir sa flamme à celui qui la cause,
Si ce n'est le prier, il s'en faut peu de chose.
O dieux ! quand je reproche à mon esprit confus
Que je viens de courir le danger d'un refus ;
Qu'il n'est rien de plus bas qu'une inutile plainte,
Qu'aisément je m'engage aux loix de la contrainte,
A ne croire jamais mes desirs trop ardens,
A défendre à mon cœur ses soupirs imprudens.
Mais en vain on le cache : un air triste au visage,
Une langueur aux yeux sont un muet langage
Qui trahit le secret d'un soupir retenu,
Et le feu de l'amour tôt ou tard est connu.
Non, non, triste princesse, il faut cesser de vivre,
C'est le meilleur conseil que tu peux jamais suivre.
Choisis, choisis plutôt la mort que de rougir ;
Laisse à ton désespoir la liberté d'agir ;
Et soit que ton amant vainque ou perde la vie,
Meurs de ton déplaisir, ou de ta jalousie.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NICANOR, CRITON.

NICANOR.

Le corsaire Orosmane a donc pris terre ainsi ?

CRITON.

Et renvoyé sa barque et ses soldats aussi.

NICANOR.

Et mon fils ?

CRITON.

Et le prince a de la même sorte
Renvoyé les soldats qui lui servoient d'escorte.
Ils sont allés se battre au pied d'un grand rocher,
Où sans se faire voir on ne peut approcher.

Mais, seigneur, consentir à ce combat funeste....

NICANOR.

J'ai fait ce que j'ai dû, les dieux feront le reste;
La victoire en dépend, et non pas notre cœur,
Qui doit être invincible en cédant au vainqueur.
Mais la flotte corsaire à notre rade ancrée,
S'est à l'aube du jour en deux parts séparée.

CRITON.

Dont l'une, vent en poupe, a pris la haute mer,
Pendant qu'on a vu l'autre en bon ordre ramer
Vers l'occident de l'isle où l'abord est facile,
Et qui n'est défendu ni de fort ni de ville.

NICANOR.

Ils ont quelque dessein qui nous est inconnu.
Mais que veut donc Licas?

SCENE II.

LICAS, NICANOR.

LICAS.

Le prince est revenu,
Seigneur!

NICANOR.

De son combat il revient plein de gloire,
Qu'en est-il?

LICAS.

Il n'a point parlé de sa victoire.
Le prince est modéré.

NICANOR.

Le prince est donc vaincu?
Et s'il l'est avec honte, il n'a que trop vécu.

LICAS.

Le corsaire, seigneur, a surpris Amatonte.

NICANOR.

O dieux! ajoutez-vous cette perte à ma honte?

Et si votre secours me veut abandonner,
Quel reméde assez prompt y pourrai-je donner ?
Mais sait-on le détail d'une telle avanture ?

LICAS.

Ce que j'ai pu tirer d'un peuple qui murmure,
Et vous savez, seigneur, ce qu'on en peut tirer,
C'est ce qu'en peu de mots je vais vous déclarer.
Les troupes d'Orosmane en terre descendues,
Se sont en divers corps dans l'isle répandues;
L'un a pris Amatonte ; et le plus fort de tous,
Que les autres suivront, marche et vient droit à nous.

NICANOR.

C'est assez.

SCENE III.

NICANOR, ELISE, LICAS.

NICANOR.

Savez-vous qu'Amatonte est surprise,
Madame, et qu'on s'en prend à la princesse Elise;
Qu'on dit qu'elle s'entend avec nos ennemis,
Puisqu'elle a refusé de couronner mon fils;
Que par ce fier refus une guerre imprévue
Trouve Cypre alarmée et de roi dépourvue;
Et qu'à nous qui pourrions les esprits rassurer,
Elle ne permet pas seulement d'espérer ?

ELISE.

Je permets d'espérer au vainqueur du corsaire.

NICANOR.

Mais Amintas vaincu perd l'espoir de vous plaire.
Ce prince qui vous aime, et que vous méprisez,
Pour conserver un bien que vous lui refusez,
Pour défendre la Cypre à d'autres destinée,
Ira-t-il exposer sa vie infortunée ?
Hà ! puisqu'à son amour l'espoir est défendu,
Que Cypre soit perdue autant qu'il est perdu.

ELISE.

Ce n'est pas la saison de faire des reproches,
Quand de nos ennemis nous craignons les approches,

Ni de laisser ainsi tout un peuple effrayé,
Qui n'espére qu'en vous, qui vous a tout fié.
Que fait donc en vos mains la régence remise,
Et vous en servez-vous seulement contr'Elise?
J'aurois donc bien choisi pour époux et pour roi,
Un prince qui craindroit de s'exposer pour moi.
Ce n'est qu'en défendant, en forçant des murailles,
Marchant vers l'ennemi, lui donnant des batailles,
Quand on n'est pas né roi, qu'on se peut couronner;
A de moindres exploits je ne me puis donner,
Quand ce que j'ai juré pourroit un jour s'enfreindre,
Et dans mon cœur changé la vengeance s'éteindre.
Mais le prince Amintas ne s'est-il point battu?
Tient-on secret s'il est vainqueur ou bien vaincu?

LICAS.

Il vous cherche, madame.

ELISE.

Hà! qu'il vienne m'apprendre
Le succès du combat que je brûle d'entendre.
Je vous demandois, prince, est-il mort, est-il pris
Le barbare corsaire, et suis-je votre prix?
Ou vaincu, venez-vous en affliger Elise,
Assez triste déjà d'Amatonte surprise?

SCENE IV.

AMINTAS, ELISE, NICANOR.

AMINTAS, *le bras en écharpe*.

JE suis vaincu, princesse, et je céde à mon sort;
Mon bras blessé n'a fait qu'un inutile effort,
Et les longues rigueurs de votre fier courage
Ont enfin accompli leur malheureux présage.
Je vous perds, belle Elise, et je ne cherche plus
D'où venoient vos mépris, vos froideurs, vos refus:
Qui pour vous acquérir a manqué de vaillance,
A bien plus mérité que votre indifférence.
Dois-je vous l'avouer? un illustre vainqueur,
Tout ennemi qu'il est, auroit gagné mon cœur:
Mon ame auroit été de la sienne charmée,
Dans le tems que sa main la mienne a désarmée,

Si

Si je pouvois aimer ce que vous n'aimez pas.
Lorsque j'ai succombé sous l'effort de son bras,
Va, prince, m'a-t-il dit, vis pour aimer Elise,
Un dieu ne feroit pas de plus belle entreprise :
Qui par de tels desseins fait envier son sort,
En mérite un meilleur que mes fers ou la mort.
De si beaux sentimens si conformes aux nôtres,
N'adouciront-ils point la cruauté des vôtres ?
Quoique par lui vaincu, que par lui malheureux,
Je dois cette justice à son cœur généreux,
Que sa vaillante main ne m'a laissé la vie,
Qu'à cause que l'amour vous l'avoit asservie.
Vous souhaitez sa mort ; mais j'atteste les cieux
Qu'il ne parle de vous que comme on fait des dieux ;
Qu'il n'est point de mortel plus digne de vous plaire,
Et que l'on connoît mal cet illustre corsaire.

ELISE.

Ajoutez, Amintas, que cet heureux vainqueur
Vous ôte en même tems la victoire et le cœur.
D'autres guerriers que vous dans l'Asie ou la Gréce,
Prendront les intérêts d'une jeune princesse,
Combattront Orosmane, et s'ils en sont vaincus,
Ne lui parleront point de ses rares vertus.

AMINTAS.

Vous me blâmez, madame, à cause que j'estime
En mon ennemi même un vainqueur magnanime.
Jugez plutôt par-là combien c'est vous aimer,
Que de haïr pour vous ce qu'on doit estimer :
Obligé de la vie à ce vaillant corsaire,
Je préfére à l'honneur la gloire de vous plaire :
Car, ingrate beauté, quand mon noble vainqueur
Devroit me reprocher que je suis sans honneur,
Dans son camp, dans sa tente, au péril de ma vie,
J'irai par son trépas assouvir votre envie ;
Privé même d'espoir de vous plus posséder,
Je veux pour vous encor aller tout hasarder.

ELISE.

Un si beau désespoir, prince, plus qu'autre chose,
Pourroit faire cesser le malheur qui le cause.
Vaincre au milieu des siens mon ennemi cruel,
C'est bien un autre exploit que le vaincre en duel.

Pour les biens de l'amour comme de la fortune,
Ce qu'on manque une fois se doit tenter plus d'une;
On s'expose pour vaincre, on vainc en combattant,
Et la guerre et l'amour veulent qu'on soit constant.

NICANOR.

Mais la guerre et l'amour couronnent la constance,
Et de plus malheureux font vivre l'espérance.

ÉLISE.

Mais un cœur généreux de malheurs combattu,
Pour perdre son espoir, ne perd point sa vertu.
Songez, songez plutôt à l'armée ennemie
Qui menace Paphos par la paix endormie;
Songez à nos remparts en danger d'être pris,
Et songez qu'il faut vaincre avant qu'avoir un prix.
Tandis que notre encens brûlera dans nos temples,
Allez aux Cypriens donner de beaux exemples;
Ils vous tendent les bras, courez les secourir,
Et pour vous-même enfin allez vaincre ou mourir.

SCENE V.

NICANOR, AMINTAS.

NICANOR.

DÉFIONS-NOUS, mon fils, de cette ame *cachée*:
Quand du commun danger elle paroît touchée,
Et nous porte au combat pour le salut de tous,
Elle veut seulement se défaire de nous.

AMINTAS.

Quelque dessein qu'elle ait, cette belle princesse,
Sa volonté toujours de la mienne est maîtresse,
Et de mes actions seule et fatale loi,
Dispose absolument de moi-même sans moi.
Heureux qu'en ce rencontre elle ne me propose
Qu'une bonne action, à quoi rien ne s'oppose,
Et qu'elle ne se sert de son divin pouvoir,
Qu'à porter mon courage à faire son devoir.

NICANOR.

Qu'aveuglément tu suis une amour insensée !

AMINTAS.

Vous m'en avez, seigneur, inspiré la pensée.

NICANOR.

On change de dessein, selon l'utilité.

AMINTAS.

On ne suit pas ainsi l'exacte probité.

NICANOR.

Hà ! ne te pique pas de ces vertus frivoles.

AMINTAS.

C'est perdre tems, seigneur, en de vaines paroles,
Tandis que de Paphos tout le peuple étonné
Se croit avec raison de nous abandonné.
Donnons pour son salut des ordres nécessaires,
Envoyons des partis observer les corsaires :
Tandis que vous veillez à défendre nos murs,
Employez ma valeur aux travaux les plus durs ;
Rendez-moi digne enfin de ces hautes pensées
Que vos conseils hardis dans mon ame ont laissées.

NICANOR.

Allons donc faire encor des ingrats dans Paphos.

SCENE VI.

AMINTAS, CRITON.

AMINTAS.

PRENDS mes armes, Criton, et deux de mes chevaux,
Sur le bord de la mer je te joins dans une heure ;
Mais ne te lasse point de ma longue demeure.
Les princes, éclairés et suivis en tous lieux,
Ont dans leurs actions à tromper bien des yeux,
Et ce monde empressé qui ne les quitte guére,
Les rend plus malheureux que ne croit le vulgaire.
Je veux aller combattre Orosmane en son camp :
Nous sommes peu, Criton, pour un dessein si grand.

CRITON.

Un semblable dessein n'en veut pas davantage.

AMINTAS.

Je voulois éprouver ton sens et ton courage.

CRITON.

Mon zéle....

AMINTAS.

Il m'est connu ; va vîte, et sois adroit.

CRITON.

Seigneur....

AMINTAS.

Je la vois bien, va, dis-je, sois secret.

SCENE VII.

ALCIONE, AMINTAS.

ALCIONE.

HA, prince ! il est donc vrai que ma sœur vous engage
A verser votre sang pour venger un outrage,
Et vous expose encor à ce honteux duel,
A l'incertaine foi d'un corsaire cruel ?
Les charmes de ses yeux, ceux de son diadême,
Vous jettent donc encor en ce péril extrême ?

AMINTAS.

Que pensez-vous de moi, madame ? hà ! jugez mieux
D'un prince descendu de vos nobles aïeux.
Un cœur que la beauté de votre sœur inspire
Fait aller ses desirs plus loin que son empire ;
Et ne fait point servir sa noble ambition
A l'avare intérêt d'une autre passion.
Quand je devins d'Elise esclave volontaire,
Son trône à m'asservir lui fut peu nécessaire ;
Il prit dans ses beaux yeux l'éclat qu'il eût pour moi,
Et son mérite seul me rangea sous sa loi.

ALCIONE.

Devez-vous hasarder des jours comme les vôtres,
Quand de votre salut dépend celui des autres,

Et quand par votre mort, l'état aura perdu
L'unique protecteur qui l'auroit défendu ?

AMINTAS.

Je me connois, madame, et lorsque je m'expose,
Je crois n'exposer rien, ou du-moins peu de chose;
Elise m'apprend trop par d'éternels mépris,
Que mes jours malheureux ne sont pas de grand prix.

ALCIONE.

Un injuste mépris n'ôte rien du mérite,
Et la fiére beauté que votre amour irrite,
Peut avoir eu pour vous d'injustes cruautez,
Sans avoir ignoré ce que vous méritez.
Mais, amant malheureux, vous savez d'elle-même,
D'où son cœur a pour vous cette froideur extrême,
Et que ce cœur fidéle aux cendres d'un amant,
Vous suscite un rival au fond d'un monument.
Tel que Cypre aujourd'hui vous admire et vous prise;
Car tout n'est pas dans Cypre injuste autant qu'Elise;
Vous méritez un cœur qui vous sût estimer,
Un cœur qui pour vous seul eût commencé d'aimer.

AMINTAS.

Elise rigoureuse, Elise pitoyable,
Elle est toujours Elise, elle est toujours aimable,
Et toujours Amintas méprisé, malheureux,
Sera toujours fidéle et toujours amoureux.

ALCIONE.

Un plus sage que vous en aimeroit une autre,
Qui feroit son bonheur d'un cœur du prix du vôtre.
Une autre aussi-bien qu'elle, a droit de vous donner
Le titre qui vous manque à vous voir couronner.
Car enfin vous seriez... O dieux! que vais-je dire ?
Vous seriez plus heureux; hà! si vous saviez lire...
Adieu, prince. *Elle sort.*

AMINTAS.

Hà! j'entends, je serois plus heureux,
Si je pouvois forcer un destin malheureux
Qui me force d'aimer celle qui me méprise,
Et me fait mépriser celle qui m'est acquise.
Mais, ô vous, qui m'offrez un sceptre et votre foi,
Pourriez-vous bien changer, si vous n'aimiez que moi?

Jugez, jugez, ô vous! dont je crains la colére,
Par ce que vous feriez, de ce que je puis faire.
Je voudrois vous aimer, et ne le devant pas,
J'en souffre des tourmens pires que le trépas.
Pouvoir tant pour un autre, et si peu pour moi-même,
C'est bien encor un coup de mon malheur extrême;
Et c'est bien sans raison que j'ose demander,
Ce que je ne veux pas ni ne dois accorder.

SCENE VIII.

NICANOR, AMINTAS.

NICANOR.

LA fortune est pour nous, cessons de nous en plaindre,
Ce fier corsaire est pris, nous n'avons plus à craindre;
La tempête a brisé son vaisseau contr'un banc;
Tu te vois son vainqueur, sans répandre de sang;
La princesse est à toi, la Cypre est secourue;
Réjouis-toi, mon fils.

AMINTAS, *à part.*

O disgrace imprévue!

NICANOR.

Tu soupires?

AMINTAS.

La joie a ses excès, seigneur,
Nous surprend et nous trouble autant que la douleur.

NICANOR.

Sa flotte ne sait point quelle perte elle a faite;
Si nous savons bien vaincre, elle est déjà défaite.

AMINTAS.

Mais sur notre parole, Orosmane est venu,
A-t-on pu l'arrêter?

NICANOR.

Pourquoi ne l'a-t-on pu?
Sa flotte nous surprend, assiége, attaque, vole;
Ne nous montre-t-il pas à manquer de parole?

Lorsque les deux guerriers au combat déjà prêts,
Le fer doit terminer les divers intérêts,
La moindre hostilité cesse de part et d'autre.

AMINTAS.

Son manquement de foi n'excuse pas le nôtre.

NICANOR.

Il a pris Amatonte, et cette hostilité
Nous rend notre parole et finit tout traité.
Il faut que le trépas de ce roi des corsaires
Nous venge, et tant de rois qu'il s'est fait tributaires,
Je veux faire périr par le feu, par le fer
Ces ennemis communs, ces tyrans de la mer;
Et toi, va donner ordre à garder le corsaire.

AMINTAS.

Pour son salut plutôt tout oser et tout faire.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OROSMANE.

MAÎTRE absolu de l'empire de l'onde,
Par mille beaux exploits,
De mon trône flottant j'ai fait trembler des rois;
Et ma puissance vagabonde
En a vu soumis à ses loix,
Qui voyoient à leurs pieds tout le reste du monde.

De ce lieu si voisin des cieux,
Où le destin capricieux
Avoit ma fortune portée,
En un moment elle tombe aux enfers,
Et languit sous d'indignes fers,
Quand loin de la voir arrêtée,
Je ne la croyois limitée
Que des bornes de l'univers.

J'ai vu cent fois au fort de la tempête,
L'onde aux cieux se mêler;
La foudre avec ses feux, fendre, abattre, brûler
Des voiles, des mâts sur ma tête.
Je l'ai vu des rocs ébranler,
Et faire mille éclats du débris de leur faîte.

Cent fois dans ma noble fureur,
Portant la guerre et la terreur
Aussi loin qu'alloit mon courage,
J'ai vu la mort s'opposer à mes pas.
Mais qu'un visage plein d'appas
Fait souvent trembler davantage
Que la foudre, que le naufrage,
Que la guerre, que le trépas!

SCENE II.

OROSMANE, AMINTAS.

OROSMANE.

Approche, mon vainqueur, mais vainqueur sans combattre,
Viens voir si dans ses maux mon cœur se laisse abattre,
Ou plutôt si mes fers sont aisés à briser.
Ou des princes ingrats le plus à mépriser,
Viens, pour ne me plus craindre, être mon homicide:
Tu peux bien être lâche ayant été perfide.

AMINTAS.

Je ne reconnois plus ce vainqueur modéré,
De qui j'avois tantôt le courage admiré.

OROSMANE.

Et je reconnois moins ce vaincu magnanime,
De qui le faux éclat a surpris mon estime.

AMINTAS.

Je suis tel que j'étois quand tu fus mon vainqueur.

OROSMANE.

Manquer à sa parole, est-ce avoir de l'honneur?
Quand ton pére insolent et fier de ma disgrace,
A déchaîné sur moi toute une populace;

Quand après mon naufrage il m'a mis dans les fers,
Toi qui dus t'opposer à tant d'affronts soufferts,
Tu viens d'une insolence à nulle autre semblable,
Repaître tes regards des fers dont on m'accable.
Par ce procédé lâche, injuste et rigoureux,
Croit-on venger l'affront d'un combat malheureux,
Avancer d'un hymen la célébre journée,
Et crois-tu voir plutôt ta tête couronnée ?
On a vu des vainqueurs insulter aux vaincus.
Insulter aux vainqueurs, hà! c'est bien faire plus,
Tu mérites par-là de posséder Elise,
Quand on ne l'auroit pas à ta valeur promise.

AMINTAS.

Tu m'insultes toi-même, et tu sais en ton cœur
Que j'ai peu mérité ce reproche moqueur;
Tu sais bien que je perds l'espérance d'Elise,
Et qu'à ton seul vainqueur elle s'étoit promise:
Et ne reproche point de noire lâcheté,
Toi qui viens de commettre une infidélité.
Pendant notre combat avoir pris une place;
Quelqu'injustice après que la Cypre te fasse,
Tu l'auras attirée en lui manquant de foi,
Et tu te plains à tort de mon pére et de moi.
Mais je te dois la vie, et l'honneur me conseille
De rendre à mon vainqueur une grace pareille,
Pour reprendre sur lui, sans passer pour ingrat,
L'honneur que m'a fait perdre un malheureux combat.
Ta mort et ta fortune à nos fers asservie,
Peut pourtant m'assurer le bonheur de ma vie:
Mais je veux ne devoir mon bonheur qu'à mon bras,
Mériter la victoire, et ne la voler pas.
De quelque rare prix que soit la récompense
Dont tes fers resserrés flattent mon espérance,
Je les briserai tous au-lieu d'en profiter;
Je te conserverai ce que je peux t'ôter,
Mais pourtant sans cesser après de te poursuivre.

OROSMANE.

Va! ni moi de te vaincre et de te laisser vivre.

AMINTAS.

Que veux-tu cependant que je fasse pour toi?

OROSMANE.

Me laisser, si tu veux, ici seul avec moi.

Le travail du combat, de la mer, du naufrage,
Les efforts que j'ai faits à gagner le rivage,
M'accablent de sommeil; et de soins combattu;
Mon esprit céde enfin à mon corps abattu.

AMINTAS.

A l'instant si tu veux....

OROSMANE.

Je ne veux autre chose;
Adieu, prince, et du moins permets que je repose.
Orosmane s'endort.

AMINTAS.

Oh! qu'avec tous les soins qui me vont combattant,
Je suis bien éloigné d'en pouvoir faire autant!

SCENE III.

LICAS, AMINTAS.

LICAS.

Je vais vous révéler un secret d'importance;
Mais promettez-moi donc de garder le silence,
Seigneur.

AMINTAS.

Achéve donc.

LICAS.

La princesse a voulu,
Et me l'a commandé d'un pouvoir absolu,
Que je lui fasse voir cette nuit le corsaire;
Et vous savez, seigneur, si j'ose lui déplaire.
La nuit est avancée, elle s'en va venir.

AMINTAS.

Hé! voudroit-elle donc de sa main le punir?
Je la veux observer, et quoiqu'elle s'en fâche,
Telle action pourroit lui laisser une tache
Reprochable à moi seul, puisque je l'aurois su.

LICAS.

De cet endroit, seigneur, sans en être apperçu,

Vous verrez... Mais j'entends du bruit ; c'est elle-même.
Cachez-vous.

AMINTAS.

Oh, qu'en tout mon malheur est extrême !
Ce n'est peut-être ici que l'effet d'un courroux,
Et j'en ai toutefois des sentimens jaloux.

SCENE IV.

LICAS, ELISE.

LICAS.

MADAME, vous voyez où pour vous je m'expose :
Le fier corsaire est seul, et je crois qu'il repose,
Vous avez souhaité de le trouver ainsi.

ELISE.

O vengeance ! ô fureur ! que vais-je faire ici ?
Et toi d'entre les dieux, dont je te crois du nombre,
Viens conduire mes coups dans l'obscurité sombre ;
Viens donner, cher Alcandre, à ma tremblante main
La force de percer le cœur de l'inhumain.
Viens donner à mon cœur....

SCENE V.

OROSMANE, ELISE, AMINTAS.

OROSMANE.

A moi, cruelle Elise !

ELISE.

O dieux ! il m'a nommée !

OROSMANE.

Après la foi promise ?
Hélas !

ELISE.

N'écoutons point un songe suborneur,
Qu'un démon tutélaire oppose à ma fureur.
Achevons....

AMINTAS.

Hà ! madame, et que voulez-vous faire ?

ELISE.

Amintas contre moi protéger le corsaire !
Amintas m'épier !

OROSMANE.

Ma princesse, est-ce vous ?
Et puis-je donc encor embrasser vos genoux ?

ELISE.

Où suis-je ? ô dieux ! que vois-je ? et que viens-je d'entendre ?
Dois-je croire à mes yeux ? est-ce une ombre ? est-ce Alcandre ?

OROSMANE.

Oui, princesse, je suis cet amant trop heureux,
Si dans les longs malheurs d'un exil rigoureux,
La seule déité de mon cœur adorée,
M'a conservé la foi qu'elle m'avoit jurée :
Mais je suis des amans le plus infortuné,
Si je n'ai plus un cœur que vous m'avez donné.

ELISE.

Hélas ! ce qu'à l'instant pour venger mon Alcandre,
Mon bras contre lui-même étoit prêt d'entreprendre,
T'empêche de douter que ma fidélité
Ne soit toujours pour toi ce qu'elle avoit été.
Dieux ! si dans la fureur dont j'étois prévenue,
Votre puissante main ne m'avoit retenue,
Si la mienne eut donné par un barbare effort,
A tout ce qui m'est cher une sanglante mort,
En quel abîme affreux te serois-tu jetée,
Amante trop crédule et trop précipitée ?
Et quel crime une erreur, maîtresse de nos sens,
Ne peut faire commettre aux feux plus innocens ?

OROSMANE.

Si vous m'aimez encor, ô divine princesse !
De tous ces longs malheurs qui me suivoient sans cesse,
Je ne conserve pas le moindre souvenir,
Je perds même la peur de tous maux à venir ;
Et puisqu'enfin le ciel permet que je vous voie,
Je ne m'en plaindrai plus, quelque mal qu'il m'envoie.

ELISE.

Ne craignons rien du ciel après un bien si doux,
Ce ne peut être en vain qu'il s'est changé pour nous.
Nos fidéles amours si long-tems tourmentées,
Nos peines, nos douleurs à la fin surmontées,
Témoignent que le ciel en nous faisant souffrir,
N'a voulu qu'éprouver ce qu'il vouloit chérir.

AMINTAS.

Un malheureux amant, trop heureuse princesse,
Ne peut plus être ici qu'un objet de tristesse,
La sienne troubleroit vos mutuels plaisirs.
Et toi, puissant obstacle à mes justes desirs,
Et de qui le bonheur achéve mon désastre,
Par quel charme secret, quel ascendant, quel astre,
As-tu pu suborner mon cœur à me trahir,
A t'aimer malgré moi, toi qu'il devroit haïr?
Je te devois la vie, Elise peut t'apprendre
En quelle occasion je viens de te la rendre.
Je veux briser tes fers, puisque je l'ai promis;
Mais, ô le plus mortel de tous mes ennemis!
Il faut que j'obéisse au sort qui me maîtrise;
Il faut qu'encor un coup je te dispute Elise;
Et quoique sans espoir de jamais l'acquérir,
Que je l'afflige au moins, ne pouvant l'attendrir.

ELISE.

Hà! n'attends rien de moi par une telle voie,
Ni d'Alcandre ennemi que jamais je te voie.

AMINTAS.

N'espérez pas aussi qu'amant désespéré,
Je laisse mon rival dans un calme assuré.

ELISE.

Il t'offre une amitié qui n'est point méprisable.

AMINTAS.

C'est son défaut pour moi d'être trop estimable;
C'est parce qu'elle a pu la vôtre mériter,
Que mon cœur s'en éloigne, et ne peut l'accepter.
Oui, dangereux rival, il faut que je t'estime,
Quand un juste sujet à ta perte m'anime,

Et que mon cœur n'ait rien tant à craindre que moi,
Dans le dessein que j'ai de me battre avec toi.
Mais le tems que je perds à ma plainte frivole,
Se peut mieux employer à tenir ma parole.

SCENE VI.

ELISE, OROSMANE.

ELISE.

Amintas généreux, même à ses ennemis,
Te tirera des fers comme il te l'a promis :
Mais, cher prince, il est tems qu'Elise impatiente,
Cesse enfin d'ignorer ta fortune inconstante ;
Et pourquoi si long-tems, et si proche de moi,
Le faux nom d'Orosmane abusa de ma foi.

OROSMANE.

Quand la parfaite Elise, aussi juste que belle,
M'eut appris les desseins de son pére infidelle,
Qui sur de spécieux, mais frivoles sujets,
Avoit fait contre moi révolter mes sujets,
Et qui pour mieux cacher où marchoit son armée,
En menaçoit les bords de la *Gréce* alarmée ;
Elle vit que mon cœur ne pouvant la quitter,
Pour la premiére fois osa lui résister.
J'abandonnois mon trône à votre injuste pére,
Votre cœur généreux s'en mettoit en colére ;
La crainte de languir un moment loin de vous,
Me faisoit mépriser cet obligeant courroux ;
Mais vos yeux se servant de toute leur puissance,
Il fallut se résoudre à cette longue absence,
Courir au moins pressé de deux maux dangereux.
Sur la mer mon destin ne fut pas plus heureux,
Je fus battu des vents, et dans la Cilicie,
J'eus à tous mes desseins la fortune ennemie.

ELISE.

Je sais que la fortune accablant la valeur,
En un dernier combat vous eûtes du malheur,

Et qu'un jeune guerrier tué dans la bataille,
Fut pris pour mon Alcandre.

OROSMANE.

Il étoit de ma taille,
Et l'on ne connut point son visage blessé,
Sous un de mes harnois qu'il avoit endossé.
Ce faut bruit de ma mort ardemment desirée,
Outre les miens, trompa ceux qui l'avoient jurée,
Et me fit oublier aux puissans ennemis,
A qui tout contre moi sembloit être permis.
Accablé de malheurs et par mer et par terre,
Il me restoit encor un seul vaisseau de guerre,
Et j'avois conservé des amis généreux,
Qui loin de mépriser un prince malheureux,
D'une fidélité qui ne s'est point lassée,
Respectérent toujours ma dignité passée.
Nous montâmes en mer de la terre chassés;
La vague étoit émue et les flots courroucés:
Mais c'étoit le parti qui nous restoit à prendre,
Suivis que nous étions des troupes de Pisandre.
Le barbare Orosmane, un corsaire inhumain,
Attaqua mon navire, et mourut de ma main:
Aigri des longs malheurs de mon sort déplorable,
Aux corsaires vaincus je fus inexorable;
Tout tombant sous le fer, ou dans l'onde jeté,
éprouva la rigueur du vainqueur irrité.
De massacre et d'horreur ma colére assouvie,
Aux tremblans matelots fit grace de la vie.
J'achevois de les vaincre et de les désarmer,
Quand je vis mon vaisseau tout-à-coup s'abîmer.
Ce péril évité me fut de bon présage,
Réveilla mon espoir, anima mon courage.
Je prends le nom fameux du corsaire détruit;
Ce nom, en peu de tems, est un nom de grand bruit,
Et me fait espérer qu'auprès de votre pére
Un corsaire fera ce qu'un roi ne put faire.
Lors je vous détrompai du faux bruit de ma mort,
Mais sans vous révéler le secret de mon sort.

ELISE.

Pourquoi me cachois-tu que ta rare vaillance
Faisoit aux plus grands rois redouter ta puissance?

Pourquoi n'ai-je pas su que l'empire des mers
Dépendoit d'un esclave arrêté dans mes fers ?
Oh! que de ce penser ma vanité flattée,
Eût calmé pour un tems mon ame inquiétée !
Que les dieux qu'à ta perte imploroit mon courroux,
M'eussent été cruels, s'ils m'eussent été doux !
Mais à quoi te servit une histoire, une feinte,
Qui pouvoit me donner une mortelle atteinte ?
Quel plaisir as-tu pris à te faire haïr ?
Et qui trompe en amour ne peut-il pas trahir ?
Pourquoi de nos amours rompois-tu le silence ?

OROSMANE.

Je voulus d'un rival éprouver la vaillance,
Et chercher dans sa mort le funeste plaisir
D'accuser votre cœur d'avoir su mal choisir.
La crainte d'un rival, qu'un pére favorable....

ELISE.

Prince, n'achévé pas un discours si coupable.
Alcandre a pu douter d'Elise et de sa foi !

OROSMANE.

Hé! qui n'est pas jaloux quand il aime ?

ELISE.

Et c'est moi,
Qui n'ai jamais douté de ta persévérance,
Quand j'avois plus à craindre une ingrate inconstance ;
Car les beautés d'Asie ont des charmes puissans,
Et je sais qu'on oublie aisément les absens.
Oui, prince ingrat, toi quand tu fus en Asie,
Je n'eus jamais pour toi la moindre jalousie ;
Je ne crus point de cœur plus ferme que le tien :
Mais tu ne rendois pas cette justice au mien ;
Tu me croyois ingrate, infidéle et coupable,
Quand pour toi j'irritois un pouvoir redoutable.
Crois donc que c'est un crime, et le plus grand de tous,
Que d'être sans sujet un ingrat, un jaloux :
Et qu'une telle excuse en la bouche d'Alcandre,
Multiplie une erreur au-lieu de la défendre.

OROSMANE.

Percez donc, belle Elise, un cœur méconnoissant.

ELISE.

Un coupable qui plaît est bientôt innocent.

OROSMANE.

OROSMANE.

Je ne saurois souffrir de trépas assez rude,
Si j'ai pu vous donner la moindre inquiétude.

ELISE.

Et le moindre tourment que tu pourrois souffrir....

OROSMANE.

Vengeroit ma princesse.

ELISE.

Il la feroit mourir.
Songeons plutôt aux maux qui pressent davantage :
Ta vie est dans les mains d'un homme plein de rage,
Qui croit que pour venger, tous crimes sont permis.
Mais taisons-nous, sachons ce qu'aura fait son fils.
Hé bien ! prince.

SCENE VII.

AMINTAS, ELISE, OROSMANE.

AMINTAS.

J'AI fait tout ce que j'ai pu faire,
Mais les gardes doublés par l'ordre de mon pére,
Que de l'humeur qu'il est je ne saurois changer,
Laissent mon ame en peine et ta vie en danger.
Mais où la force est foible, employons-y l'adresse ;
Sous mes habits connus sors avec la princesse ;
Si l'entreprise manque, au mépris de la mort,
Je briserai tes fers par un dernier effort.
Licas, que j'ai gagné, mon dessein favorise.
A quoi donc se résout l'heureux amant d'Elise ?

ELISE.

Nous suivrons ton conseil, ô prince généreux !
Prince, que malgré moi j'ai rendu malheureux.

AMINTAS.

Ce prince malheureux, et qui vous importune,
Ne se prend qu'à lui seul de sa longue infortune.
Allons changer d'habits où Licas nous attend.
Viens-tu donc ?

OROSMANE.

Je te suis; n'espére pas pourtant
Qu'en me tirant des fers de ton injuste pére,
J'en sois moins ton rival, ton cruel adversaire.
Tant qu'Elise vivra sous vos indignes loix,
Que vous lui ravirez la liberté du choix,
Orosmane et les siens périront pour Elise,
Paphos suivra de près Amatonte surprise.
Et ne me blâme plus de mes hostilités :
On manque pour Elise à des formalités ;
Pour mériter Elise, on peut, on doit tout faire.

AMINTAS.

C'est par cette raison, vaillant prince ou corsaire,
Puisqu'on doit tout oser pour un bien d'un tel prix,
Que je veux achever le dessein que j'ai pris.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCIONE, ELISE.

ALCIONE.

HÉ quoi ! d'une si juste et si longue tristesse,
Votre ame en un moment passe dans l'alégresse !

ELISE.

Mon Alcandre, ma sœur, est vivant, est trouvé,
Et le grand Orosmane est fidéle, est sauvé.

Jugez à quel excès me doit porter la joie
D'un bien long-tems perdu que le ciel me renvoie.
Mais ma bouche qu'emporte un premier mouvement,
Veut tout dire à la fois, et parle obscurément:
Alcandre donc, ma sœur, est cet homme admirable,
Ce guerrier si vaillant, si grand, si redoutable...

SCENE II.

CLARICE, ELISE, ALCIONE.

CLARICE.

HA, princesse! pleurez l'accident malheureux
Qui ravit à la Cypre un prince généreux.
Amintas ayant su que son barbare pére
Redoutoit Orosmane, et s'en vouloit défaire,
Lui donnant ses habits pendant l'obscurité,
L'avoit heureusement remis en liberté;
Quand son pére endurci dans son dessein sinistre,
S'est servi de la main d'un barbare ministre,
Qui blessant Amintas par ses habits trompé,
Ne l'a point reconnu qu'après l'avoir frappé.
On sait de l'assassin, que l'on méne au supplice,
Que Nicanor du crime est auteur et complice;
Et le prince plaint moins la rigueur de son sort,
Qu'Orosmane repris qu'on destine à la mort.
Nicanor l'a jurée, et sa douleur extrême,
Du funeste accident qu'il a causé lui-même,
Le porte à des transports indignes de son rang,
Et déjà d'Orosmane il eût versé le sang:
Mais jusqu'à son trépas Amintas magnanime
Retient son cruel pére, et s'oppose à son crime.

ELISE.

Clarice, que dis-tu?

CLARICE.

Je dis la vérité.

ELISE.

Mon cher Alcandre, hélas! m'est donc encor ôté?
Mais dis-tu qu'il est pris?

CLARICE.

Sa prise est assurée.

ELISE.

O ciel ! que tes faveurs sont de peu de durée !

ALCIONE.

Et le prince, Clarice ?

CLARICE.

Il attend le trépas.

ELISE.

Hà ! ma sœur, mon Alcandre !

ALCIONE.

Hà ! ma sœur, Amintas !

ELISE.

Et l'aimiez-vous ?

ALCIONE.

Hélas ! n'étoit-il pas aimable ?
Oui, ma sœur, je l'aimois, ce prince misérable ;
J'ai souffert dès le tems qu'il entra *dans* vos fers,
Les mêmes maux pour lui qu'il a pour vous soufferts ;
Mais, ô ma chére sœur ! comme vous désolée,
Et plus que vous d'ennuis et de maux accablée,
Les vôtres par les miens se pourroient augmenter.
Que le ciel cesse enfin de vous persécuter,
Et qu'à vous favorable, autant qu'à moi contraire,
Il conserve à vos feux votre aimable corsaire !
Conduis-moi donc, Clarice, ou je vais faire voir
Ce que peut sur mon cœur un juste désespoir.

ELISE.

Allons, allons, ma sœur, par nos morts généreuses,
Rendre illustres les feux de deux sœurs malheureuses.

Alcione sort.

SCENE III.

NICANOR, ELISE, GARDES.

NICANOR.

OU courez-vous, princesse ? arrêtez un moment.
Le pirate est repris et gardé sûrement ;
Et s'il faut que mon fils meure de ses blessures,
Il mourra, le barbare ! après mille tortures.
A ce discours, je vois votre teint se changer :
Il court pourtant encor un plus pressant danger.
Si Paphos qu'on assiége est enfin emportée,
La vie au prisonnier sera bientôt ôtée.
Ni vous qui le sauviez, ni mon fils qui m'est cher,
Ni nul autre ici-bas ne pourroit l'empêcher.
Son métier de voleur laisse un grand privilége
Aux princes qui l'ont pris, et pourtant qu'il assiége :
Et l'on peut bien punir un corsaire odieux,
Sans attirer sur soi la colére des dieux.
Mais par mon fils sauvé, par Paphos délivrée,
Sa mort est seulement pour un tems différée,
Si ne s'opposant plus au bonheur d'un rival,
Il ne consent sans feinte à cet hymen fatal,
Qui rend mon fils heureux en possédant Elise :
Autrement contre lui toute chose est permise.
Tandis qu'à ce parti vous le disposerez,
Car Licas vous l'améne, et vous lui parlerez,
Je cours où de Paphos la défense m'appelle.
Gardes, suivez mon ordre, et qu'on me soit fidelle.

SCENE IV.

ELISE, *seule.*

VA, tyran ! n'attends pas d'Orosmane et de moi
Que la crainte nous rende aussi lâches que toi.
Dieux ! qui de Nicanor souffrant les injustices,
Semblez ses protecteurs, ou plutôt ses complices,
Par de rares vertus être semblable à vous,
Est-ce donc s'attirer votre injuste courroux ?

Est-ce avoir mérité votre haine mortelle,
Que de m'avoir aimée et de m'être fidelle ?
O prince ! qui sans moi seroit moins malheureux ;
A quoi donc nous réserve un destin rigoureux ?
Et d'un heureux moment de joie inespérée,
D'un espoir aussi vain que de peu de durée,
A-t-il voulu flatter ceux qu'il vouloit punir ?
Mon cher Alcandre enfin, qu'allons-nous devenir ?

SCENE V.

OROSMANE, ELISE.

OROSMANE.

IL veut punir, madame, un amant téméraire,
Un insensé, qui crut mériter de vous plaire,
Dont la vie est funeste au bonheur de vos jours.
Mais finit-il des miens le long et triste cours ?
Puisque nos ennemis souffrent que je vous voie,
Tout rigoureux qu'ils sont, ils me comblent de joie.

ELISE.

Que tu les connois mal, ces communs ennemis,
Quand tu leur sais bon gré de ce qu'ils t'ont permis !
La faveur dont tu crois leur être redevable,
De leurs méchancetés est la plus redoutable ;
Et tu le vas bien voir par les rudes effets
Des maux qu'elle va joindre aux maux qu'ils nous ont faits.
Te le dirai-je ? on veut qu'Orosmane choisisse,
Ou d'être sans Elise, ou d'aller au supplice :
On me donne à choisir, ou d'aimer Amintas,
Que je ne puis aimer, ou de voir ton trépas.
Laisserai-je périr un amant que j'adore ?
Ferai-je mon époux d'un amant que j'abhorre ?
Parle, ouvre-moi ton cœur, et sans dissimuler,
Fais voir à mon amour où le tien peut aller.
Choisis sans hésiter de la vie, ou d'Elise ;
A ton choix, quel qu'il soit, elle sera soumise.
Si ton ame s'étonne et redoute la mort,
Quand le prince, qui m'aime, et que je hais si fort,

Des monstres plus affreux seroit le plus horrible,
J'en ferai mon époux, pour toi tout m'est possible;
Mais si ton cœur fidéle et transporté d'amour
Peut mépriser pour moi la lumiére du jour,
Il n'est humain pouvoir qui sur mon ame obtienne
Que ma fidélité ne réponde à la tienne.
Non pas même les dieux me pourroient empêcher
De joindre après ta mort, ce que j'eus de plus cher;
Et je ferois bien plus, ô malheureux Alcandre!
Si l'on pouvoit pour toi davantage entreprendre.
Fais., fais donc nos destins, ils dépendent de toi,
Fais-nous mourir ensemble, ou vis heureux sans moi.

OROSMANE.

C'est m'offenser, madame, et c'est mal me connoître,
Mal juger d'un amour que vous avez fait naître,
Que me donner le choix de la vie ou de vous.
En pouvez-vous douter sans haine et sans courroux?
Et quand bien je serois un ingrat, un parjure,
Auriez-vous pu me faire une plus grande injure?
Hélas! s'il ne falloit pour augmenter vos jours,
Ou pour les rendre heureux en leur tranquille cours,
Que souffrir qu'un rival obtînt votre hyménée,
Vous m'en verriez hâter la cruelle journée;
Et s'il manquoit ma vie à cet hymen fatal,
Je l'offrirois moi-même à cet heureux rival.
Mais que pour la sauver vous me soyez ravie,
Quel reméde, grands dieux! pour assurer ma vie!
Et qu'il la raviroit bien plus cruellement
A votre inconsolable et malheureux amant,
Que ne feroit jamais en sa plus grande rage,
Du cruel Nicanor le barbare courage.

ELISE.

Mourons donc, cher Alcandre, et ne résistons plus
A l'injuste pouvoir des destins absolus.

OROSMANE.

Un malheureux qu'opprime une indigne fortune,
Vous aime, et souffrira qu'elle vous soit commune?
Un prince trop heureux d'avoir porté vos fers,
Et trop récompensé des maux qu'il a soufferts,

Pour peu qu'en ses malheurs vous preniez part encore.
Verra mourir pour lui la beauté qu'il adore ?
O dieux ! ce seul penser dans l'esprit d'un amant,
Est son plus véritable et plus cruel tourment.
Songez, songez, princesse à mes maux trop sensible,
Que votre mort rendroit la mienne plus horrible ;
Et songez que mourant et pour vous et sans vous,
Le plus cruel trépas me peut devenir doux.
Et qui sait si le ciel sur ma funeste vie
N'a pas toute son ire et sa rage assouvie,
Et qu'ayant sur ma tête épuisé ses rigueurs,
Il n'ait gardé pour vous ses plus rares faveurs ?
Vos célestes beautés par les dieux achevées,
A de meilleurs destins sont par eux réservées ;
Et s'ils ont le pouvoir d'exempter du tombeau,
Qui seroit-ce que vous, leur ouvrage plus beau ?
Vivez, vivez heureuse, et qu'un prince fidéle,
Avec plus de mérite, et non pas tant de zéle,
Succéde en votre cœur au malheureux amant,
Qui ne vous fut jamais qu'un sujet de tourment,
Et qui ne peut avoir de fin plus glorieuse,
Que de perdre pour vous une vie ennuyeuse.

ELISE.

Et moi, pourrois-je avoir de plus honteuse fin,
Que de survivre ingrate à ton triste destin ?
Mais comment oses-tu me proposer de vivre ?
Me donner des *conseils* que *tu ne veux pas suivre* ?
Cesse, prince cruel, cesse de m'attendrir,
Ne me rends point la mort difficile à souffrir ;
Laisse-moi partager la gloire de la tienne ;
Songe que mes malheurs finiront par la mienne ;
Et songe que l'amour n'en a point de plus grand
Que d'aimer, d'être aimée et de perdre un amant.
Mais où court, et que veut Clarice épouvantée ?

SCENE VI.

CLARICE, ELISE, OROSMANE.

CLARICE.

LE ciel nous abandonne, et la ville emportée
Est le triste butin de l'avare étranger ;
Vous n'êtes pas vous-même hors du commun danger.
Dans le palais tout manque, et le soldat barbare
Déjà, pour le forcer, ses machines prépare.

ELISE.

Hélas ! au bruit confus que j'entends augmenter,
De ce dernier malheur il ne faut plus douter.

OROSMANE.

Vous n'avez rien à craindre où je serai, madame...

ELISE.

Que tu me connois mal, si tu crois que mon ame
Dans le péril s'étonne, et même auprès de toi !
Mais on peut pour autrui craindre plus que pour soi.
Si tu m'aimes, cher prince, Amintas et son pére,
Quoiqu'indignes objets de ta juste colére,
Connoîtront....

OROSMANE.

Jugez mieux d'un cœur où vous régnez,
Et qui n'a d'ennemis que ceux que vous craignez ;
Nicanor et son fils vivront.

SCENE VII.

ARGANTE, OROSMANE, ELISE, CLARICE, CORSAIRES.

ARGANTE.

Que la licence
Ne vous emporte pas à la moindre insolence.
Soldats, cherchons par-tout notre invincible roi :
Mais nos vœux sont ouis, et c'est lui que je voi.
Cher seigneur, que le ciel à la fin nous renvoie....

OROSMANE.

Suspendons, mes amis, notre commune joie.

ARGANTE.

Grand prince!

OROSMANE.

Cher Argante, il faut sans différer,
Empêcher le désordre.

ARGANTE.

Il faut donc vous montrer,
Sebaste en vain l'essaie, et tel excès de rage
Des plus sages soldats maîtrise le courage;
Qu'il est à redouter que l'incendie enfin
N'achéve de Paphos le malheureux destin.

ELISE.

O quel malheur!

OROSMANE.

Allons, Argante, allons sans cesse
Mourir, ou contenter ma divine princesse.

SCENE VIII.

CLARICE, ELISE.

CLARICE.

Le plus grand, le plus fier de tous vos ennemis,
Est donc ainsi, madame, à vos ordres soumis ?

ELISE.

Prépare-toi, Clarice, à voir d'autres merveilles
Qui surprendront bien plus les yeux et les oreilles :
Cypre ne verra plus la fille de ses rois
Redouter des tyrans et gémir sous leurs lois :
Ma puissance en ces lieux ne sera plus bornée,
Et j'y disposerai de mon libre hyménée.
Mais que vois-je ? grands dieux !

SCENE IX.

NICANOR, ELISE.

NICANOR.

Le ciel me venge enfin,
Et met entre mes mains ta vie et ton destin.
Déshonneur de ton sang, peste de ta patrie,
De mon lâche Amintas la basse idolâtrie
Ne s'opposera plus à ma juste fureur,
Et je te confondrai dans mon dernier malheur.

ELISE.

Achéve ! est-ce à moi, lâche, à t'en donner l'audace ?
Qu'attends-tu ? que mon cœur s'effraie à ta menace ?
Il est trop dès long-tems aux maux accoutumé
Pour avoir peur de toi, ni de ton bras armé.
Frappe donc, vieux tyran, immole ta victime,
Hâte les châtimens que mérite ton crime,
Sois Nicanor enfin ; mais, méchant, hâte-toi ;
Sois ingrat à ton frére et perfide à ton roi,

D'un vengeur offensé crains la juste colére.

NICANOR.

Qu'il vienne à ton secours, qu'il vienne ton corsaire:
Il ne manque plus rien à mon ressentiment,
Que de t'ôter la vie aux yeux de cet amant.
Il te verra périr au plus fort de ta joie.
Mon ame à ce penser dans le plaisir se noie,
Et si j'ai différé de te faire mourir,
C'est pour plaire à ma haine, et te faire souffrir.

ELISE.

Et moi, pour te parler dans la même franchise,
Je te hais beaucoup moins que je ne te méprise.

NICANOR.

Amante d'un pirate, après ta lâcheté
Peux-tu parler encor avec tant de fierté?

ELISE.

Hé! qu'étoit donc tantôt la tienne devenue,
Quand tu gardois Paphos, et que tu l'as perdue?
Que faisoit ta valeur dans les murs de Paphos,
Quand les soldats sans chef t'ont fait tourner le dos?

SCENE X, *et derniére.*

OROSMANE, ELISE, NICANOR,
SEBASTE, CORSAIRES.

OROSMANE.

IL nous a prévenus, ô dieux!

ELISE.

Hélas! Alcandre,
Ta valeur désormais ne peut plus me défendre.
Mais punis un tyran, quoi qu'il puisse arriver:
Préfére ma vengeance au soin de me sauver.

OROSMANE.

Tigre affamé de sang, que penses-tu donc faire?

NICANOR.

Me venger d'une ingrate, en dépit d'un corsaire.

OROSMANE.

Verser le sang d'Elise !

NICANOR.

Arrête, ou tu feras
De cette chére Elise avancer le trépas.
Arrête, dis-je, et vois cette main toute prête
A troubler par sa mort l'aise de ta conquête.
Tremble, songeant au sang que ce fer va verser.
Si tu veux qu'elle vive, il faut y renoncer;
Il faut quitter la Cypre, et loin de cette terre
Aller porter ailleurs tes crimes et la guerre.

OROSMANE.

Hé ! n'es-tu point touché de cet objet charmant ?
Barbare !

NICANOR.

Hà ! je suis sourd aux plaintes d'un amant.
Prends parti, si tu veux.

OROSMANE.

En puis-je prendre un autre
Que de sauver sa vie, et de perdre la nôtre ?

ELISE.

Garde-t'en bien, Alcandre, et que par mon danger
Ton cœur plutôt s'irrite, et songe à me venger.

OROSMANE.

Hélas ! il est trop tard, ma divine princesse.
En vain mon triste cœur me conseilloit sans-cesse
De ne la point quitter; mon respect m'a trahi,
Et je suis malheureux pour avoir obéi.
Mais pouvant la sauver par un trépas funeste,
Hâtons-nous de jouir du seul bien qui nous reste.
Prends ce fer, cruel prince ! et maître de mon sort,
Sauve ma chére Elise, et me donne la mort.

SEBASTE, *à l'oreille d'Orosmane.*

Seigneur...

NICANOR.

Et d'où lui vient cette fatale épée ?

SEBASTE.

Tant plus à l'observer ma vue est occupée,

Tant plus je m'y confirme et je le reconnois.
Nicanor, connois-tu mon visage et ma voix ?

NICANOR.

Et serois-tu Sebaste ?

SEBASTE.

O l'heureuse journée,
Que je revois l'époux d'Aminte infortunée !
Vois ton fils, Nicanor, mais qu'un bisarre sort
Obligea plusieurs fois à souhaiter ta mort.
Il fut ce vaillant roi qu'a refusé pour gendre,
Et qu'a depuis détruit l'ambitieux Pisandre ;
Il est fils de la jeune et charmante beauté
Que quitta sans sujet ton infidélité.

NICANOR.

Hélas ! je la quittai, mais sans être infidelle ;
Et sans les longs malheurs d'une prison cruelle,
Le courroux de son pére, ou la peur du trépas,
N'eussent pu m'empêcher de revoir ses appas.
Mais seroit-il, mon fils, ce corsaire invincible ?
Et croirai-je qu'Aminte à l'oubli trop sensible,
Ait pu si-tôt changer en dédains rigoureux
Les tendres sentimens de son cœur amoureux ?
Me dérober un fils si grand par son mérite,
Qu'il semble que la terre est pour lui trop petite.
Pourquoi me le ravir après l'avoir *donné* ?
Pourquoi laisser sans pére un fils infortuné ?
Le crime se doit-il punir sur l'innocence ?
De combien d'actions pleines de violence
Noircit-elle mon nom par cette longue erreur ?
Et doit-on croire ainsi son aveugle fureur ?

SEBASTE.

De quoi me serviroit une pareille feinte ?
De quoi serviroit-elle au vaillant fils d'Aminte ?
En l'avouant pour fils, qui gagne plus que toi ?
Tu n'as que trop douté, crois-moi, prince, crois-moi.

NICANOR, *à part.*

Il est vrai que je trouve en ce noble visage
De la reine et de moi la ressemblante image.
O son fils ! ô le mien ! car je n'en doute plus,
Pardonne, généreux, à ton pére confus,

Qui t'a long-tems haï sous le nom d'un corsaire,
Et fait gloire aujourd'hui d'être connu ton pére.
Approche-toi de moi, sans haine et sans courroux,
Viens dans mes bras, mon fils.

OROSMANE.

Ou plutôt qu'à genoux
J'obtienne le pardon qu'une aveugle ignorance...

NICANOR.

Il ne faut plus songer qu'à la réjouissance.
Et vous, ô belle Elise, oubliez le passé;
Excusez les transports d'un courroux insensé;
Agréez un époux qu'un ennemi vous donne,
Et que mon Amintas soit celui d'Alcione.
Mais, hélas! sa blessure au fort de mes plaisirs
Fait sortir de mon cœur d'inutiles soupirs.

OROSMANE.

Si je perdois ainsi ce frére incomparable;
Mon ame de sa mort seroit inconsolable.

ELISE.

Les dieux nous traiteront plus favorablement;
Mais il faut l'informer de l'heureux changement
Qui donne à cet état une face nouvelle.

NICANOR.

Allons tous lui porter cette grande nouvelle.
Différons le récit de mon funeste amour;
Et que Cypre à jamais célébre l'heureux jour
Qui donne un pére au fils, rend le fils à son pére,
Et finit les malheurs d'un grand prince corsaire.

Fin du Prince Corsaire, et du Tome sixiéme.





